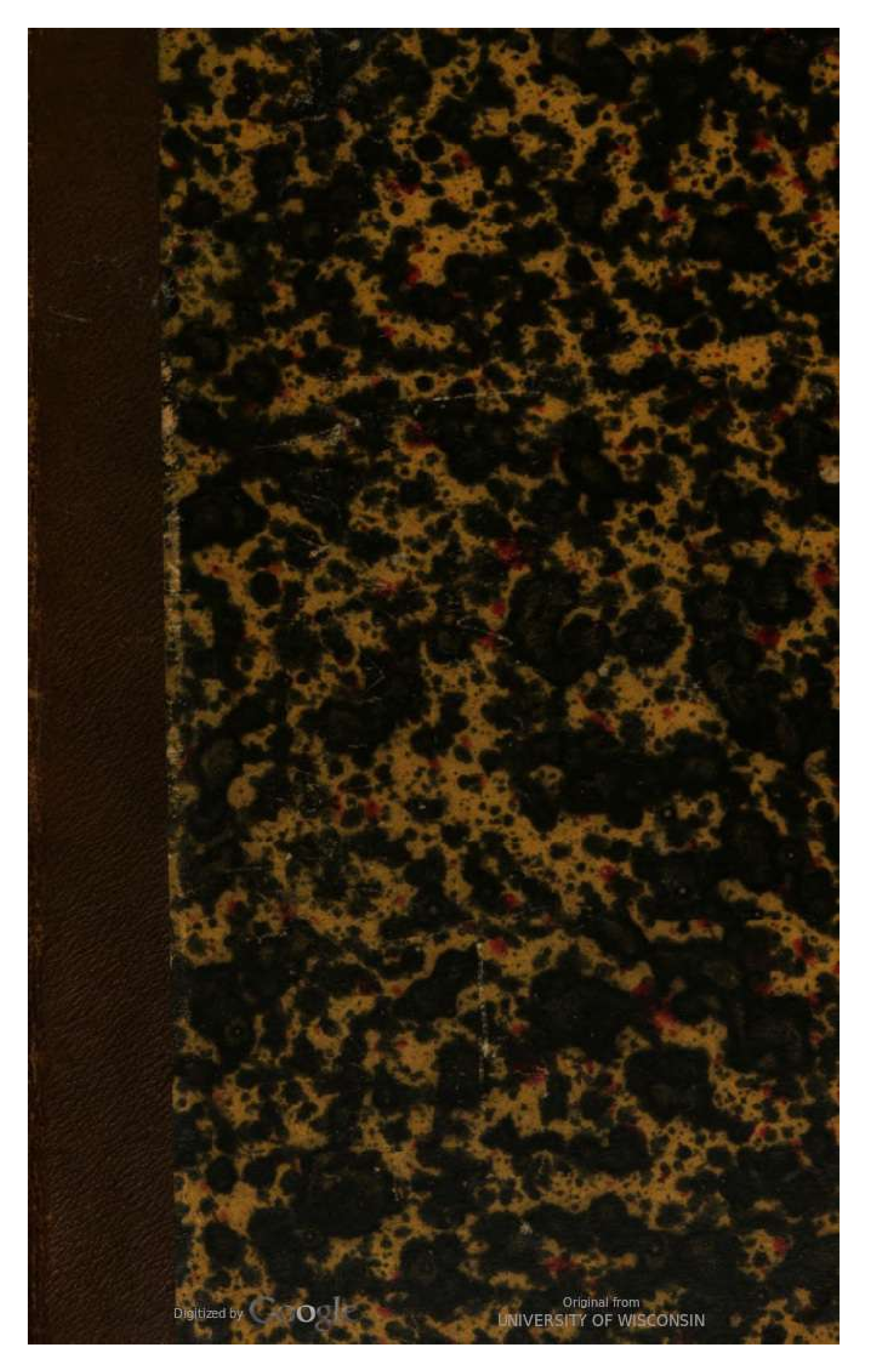
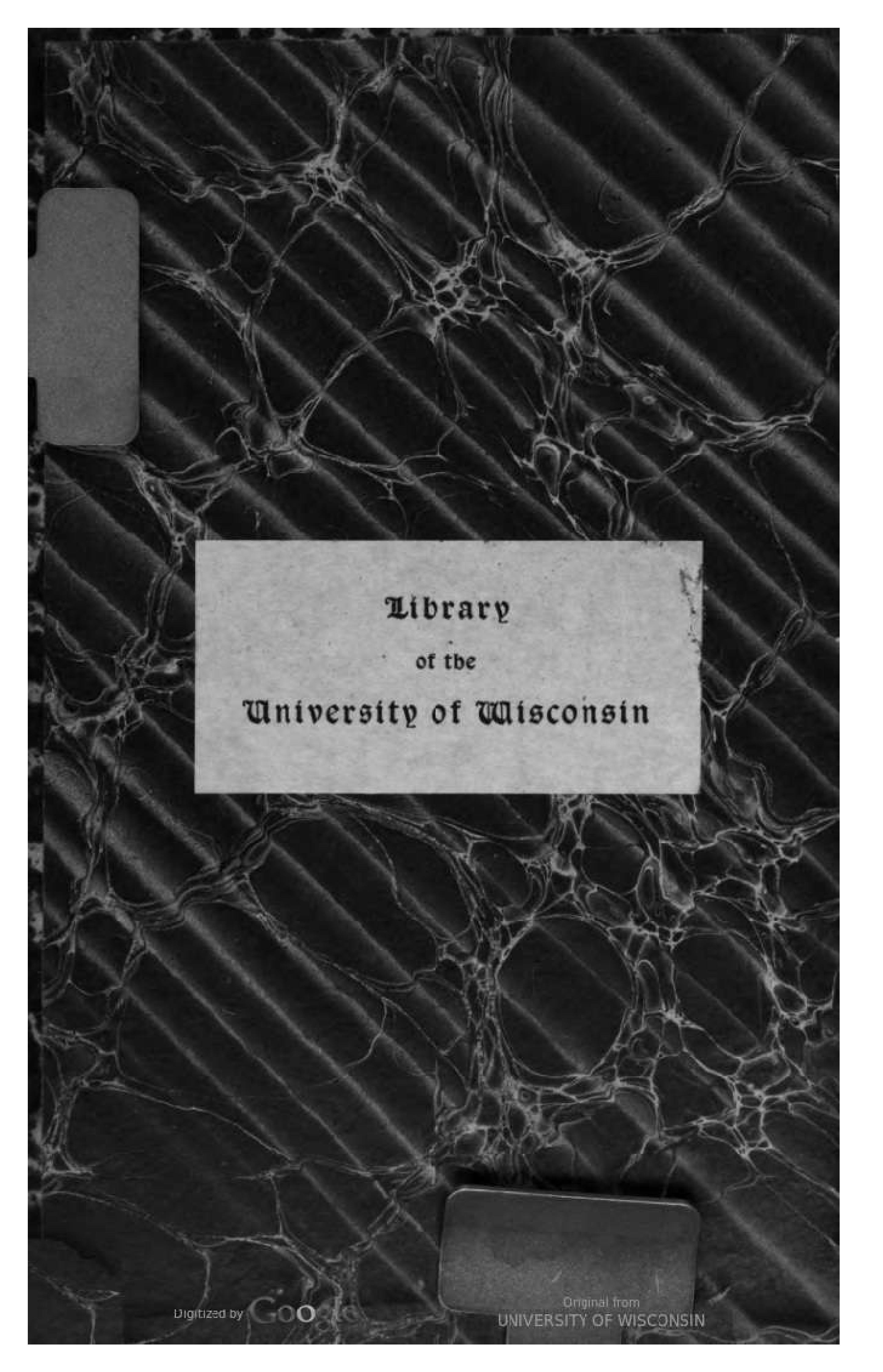



Library
of the
University of Wisconsin



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à BRUXELLES,	chez J.-P. Meline, Cans et Cie.
FRANCFORT,	Jügel.
GÊNES,	Yves-Gravier.
FLORENCE,	Piatti.
LEIPZIG,	Brockhauss.
	Bossange père.
TURIN,	Jh. Bocca.
VIENNE,	Rohrman et Schweigerd.
VARSOVIE,	E. Glucksberg.
MOSCOU,	A. Semen.
	Ve Gautier et fils.
	Ch. Urbain et Cie.
ODESSA,	J. Sauron.
CONSTANTINOPLE,	J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS
ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES
ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME SEPTIÈME.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE MOURAD III JUSQU'A LA CONQUÊTE DE KANISCHA
PAR IBRAHIM-PASCHA.

1574—1600.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHES ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVII

APERÇU DES SOURCES ORIENTALES

DONT ON A FAIT USAGE POUR LA QUATRIÈME PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

—

Les ouvrages historiques d'Ali, de Petschewi, d'Hasanbegzadé et de Selaniki, que nous avons mis à profit pour les volumes V et VI de l'*Histoire de l'Empire ottoman,* nous serviront encore pour une grande partie de cette période ; nous avons consulté en outre les ouvrages suivans :

I. Histoires générales

1°. Fezliket-tewarikh, c'est-à-dire *l'Étendue des Histoires.* Cet excellent ouvrage du grand historien Hadji Khalfa commence à l'année 1000 de l'hégire (1591), et finit à l'année 1065 de l'hégire (1654); un vol. in-fol. de 554 feuil., dans ma collection. L'historiographe Naïma composa son *Histoire de l'Empire ottoman* en se servant du *Fezliké* d'Hadji Khalfa, des *Sept Histoires* de Karatschelebizadé Aziz-Efendi, des ouvrages d'Ahmed-Efendi, d'Abdoulkadir-Efendi, d'Isazadé-Efendi, du defterdar Ibrahim-Efendi, de Houseïn-Wedjihi et de Minarzadé Mohammed-Efendi, fils du commentateur du *Minar;* l'histoire de Naïma est la première qui fut imprimée à Constantinople en l'année de l'hégire 1147 (1734); deux vol. in-fol.

2°. Tarikhi Naïma, c'est-à-dire *Histoire de Naïma.* Le Ier volume, imprimé à Constantinople en l'année de l'hégire 1147 (1734), embrasse les événemens qui se sont passés depuis l'an 1000 de l'hégire (1591) jusqu'à la mort de Mourad IV en 1050 (1640).

3°. Wekaiiinamé, c'est-à-dire *le Livre des événemens,* par le nischandji Abdour-rahman. Cet ouvrage raconte les événemens depuis le règne de Sélim II jusqu'en l'année 1093 (1681); deux vol. in-fol. de 258 feuil., dans ma collection.

4°. Tewarikhi Ali Osman, c'est-à-dire *Histoire de la dynastie des Ottomans.* Il est probable que cet ouvrage a pour auteur Kœprilizadé Aakilbeg, car son nom se trouve inscrit dans l'exemplaire de ma collection ; un vol. in-4 de 135 feuil. Cette histoire commence avec le règne de Mohammed III,

et finit avec celui de Mourad IV; elle n'est qu'un abrégé de l'ouvrage d'Hasanbegzadé.

5°. SCHANAMEÏ SULTAN MOURAD LI SCHEMSI-PASCHA, c'est-à-dire *Livre royal du sultan Mourad par Schemsi-Pascha;* un vol. in-4 de 87 feuil., 1160 distiques. Cet ouvrage diffère du *Souleïmannamiyé* de Schemsi, qui se trouve à la bibliothèque Barberini à Rome.

II. Histoires spéciales.

RÈGNE DU SULTAN MOURAD III.

6°. GHAZEWATI SULTAN MOURAD SALIS, c'est-à-dire *les Campagnes de Sultan Mourad III,* par le scheïkh Wefa, auteur du *Rouznamé;* un vol. in-4 de 174 feuil.

7°. NOUZRETNAMÉ, c'est-à-dire *le Livre de la Victoire.* Cet ouvrage raconte les événemens de la première campagne en Géorgie sous Mourad III, depuis 985 jusqu'à 668 de l'hégire (1577-1578), par l'historien Ali; il est accompagné des pièces d'Etat relatives à cette époque, et forme un vol. grand in-4 de 135 feuil.

8°. TARIKHI OSMAN-PASCHA, c'est-à-dire *Histoire de la campagne de Géorgie sous Osman-Pascha,* depuis l'année 986 de l'hégire jusqu'en l'année 988 (1578-1580). Cet ouvrage est la continuation du précédent; un vol. in-8 de 70 feuil.

9°. SOURNAMEÏ HOUMAYOUN, c'est-à-dire *le Livre de la fête impériale de circoncision.* Cet ouvrage contient la description détaillée de la circoncision célèbre de Mohammed III; un vol. in-8 de 140 feuil., dans ma collection.

10°. BEYANI AHWALI TSCHILDIR, c'est-à-dire *Explication de l'état politique de Tschildir,* en l'année de l'hégire 993 (1584), par le tschaousch Rahimizadé, qui est probablement aussi l'auteur de l'histoire d'Osman-Pascha et d'une relation sur les fêtes de la circoncision.

RÈGNE DU SULTAN MOHAMMED III.

11°. GHAZEWATI TERYAKI GHAZI HASAN-PASCHA, c'est-à-dire *les Victoires de Ghazi Hasan-Pascha,* conquérant de Kanischa sous le grand-vizir Ibrahim-Pascha; trois exemplaires dans ma collection. Le même ouvrage se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin parmi les manuscrits de Diez, n° 34, in-8.



12°. Menakibi Teryaki Hasan-Pascha, c'est-à-dire *les Louanges de Teryaki Hasan-Pascha.* Cet ouvrage est écrit avec plus de goût, et contient plus de détails que l'ouvrage précédent; un vol. in 8 de 56 feuil., dans ma collection.

13°. Tarikhi Khalil-Pascha, c'est-à-dire *Histoire du kapitan-pascha Khalil,* plus tard grand-vizir; un vol. in-fol. de 243 pages, dans ma collection.

RÈGNE DU SULTAN OSMAN II.

14°. Wakaaï Sultan Osman, c'est-à-dire *l'Événement* (de la déposition et de l'exécution) *du sultan Osman,* par Toughi; un vol. in-8 de 61 feuil.

15°. Schehnameï Nadiri, c'est-à-dire *le Livre royal du règne du sultan Osman,* par Nadiri, qui chanta aussi la campagne de Pologne; un vol. grand in-4 de 77 feuil., 1948 distiques.

III. Biographies et Anthologies.

16°. Riazesch-Schouara, c'est-à-dire *les Jardins des Poëtes,* par Riazi, mort en l'année 1054 (1644); 384 biographies de poëtes; un vol. in-4 de 354 feuil., dans ma collection.

17°. Tezkeretesch-Schouara, c'est-à-dire *le Catalogue des Poëtes,* par Riza. Cet ouvrage contient des notes sur 266 poëtes qui vécurent dans la première moitié du onzième siècle de l'hégire (1000-1050); un vol. in-8 de 49 feuil., dans ma collection. Cet exemplaire appartenait, comme le prouve le sceau du sultan Moustafa II, à la bibliothèque de ce prince.

18°. Soubdet erbabil-maarif, c'est-à-dire *le Choix des maîtres des connaissances,* appelé aussi Soubdetoul-eschaar, *Choix des poésies,* par Kafzadé, mort en l'année 1031 de l'hégire (1621). Cet ouvrage contient des vers de 514 poëtes; un vol. in-8 de 140 feuil. dans ma collection.

19°. Djamioun-Nazaïr ou *Collection de poésies semblables,* par le poëte Nazmi. C'est la plus grande anthologie des Ottomans; un vol. grand in-fol. de 718 feuil. Cette collection renferme 4384 morceaux de poëtes turcs. Il en cite deux exemplaires, l'un à la bibliothèque de Barberini à Rome, l'autre dans ma collection. Le *Nazaïri Nazmi,* qui se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin parmi les manuscrits de Diez (n° 117, in-8), n'est qu'un extrait de cet ouvrage.



20°. Menakibi hunerweran, c'est-à-dire *les Panégyriques des hommes de mérite,* par l'historien Ali. Cet ouvrage contient des notices sur 300 calligraphes, depuis les premiers temps de l'empire jusqu'à son époque; dans ma collection, un vol in-8 de 69 feuil.

IV. Collection de Lois et de Pièces d'Etat.

21°. Inschaï Aali, c'est-à-dire *la Collection des lettres de l'historien Ali.* Elle contient 79 lettres d'une grande importance; un vol. in-8 de 150 feuil., dans ma collection.

22°. Mounschiati Azmizadé, c'est-à-dire *Mémoires d'Azmizadé.* Cet ouvrage renferme 60 lettres, les unes adressées à des mouftis tels que Sanollah et Esaad, les autres à des vizirs tels que Nassouh et Hafiz-Ahmed et le kapitan-pascha Djighalizadé, d'autres enfin à des membres du corps des oulémas, tels qu'Abdoulkerim et Abdoulghani, etc.; un vol. iu-8 de 68 feuill., dans ma collection.

23°. Mounschiati Nerkesizadé Mohammed-Efendi, c'est-à-dire *la Collection des lettres,* par Nerkesi, à la fin de son ouvrage *les Cinq,* ainsi nommé parce qu'il contient cinq traités en prose sur des matières d'Ethique; un vol. in-8 de 328 feuil., dans ma collection.

24°. Mekatibi Weïsi-Efendi, c'est-à-dire *les lettres de Weïsi.* Elles se trouvent réunies dans le même volume avec son célèbre songe historique et son histoire de la conquête de Rhodes; un volume in-4 de 140 feuil., dans ma collection.

25°. Kanounnameï Mouezinzadé Ben Ali, c'est-à-dire *le Livre des Institutions faites sous le règne du sultan Ahmed Ier,* par Mouezinzadé, fils d'Ali, l'inspecteur de la Chambre impériale. Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première comprend le kanoun des gouvernemens et des fiefs, la seconde celui de l'armée, et la troisième celui de la cour; dans ma collection et à la Bibliothèque I. R., n° xc.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XXXVII.

Époque de la décadence de la puissance ottomane. — Règne de Mourad III; caractère de ce prince. — L'influence de Sokolli commence à décliner. — Relations avec Venise, la France, la Pologne et l'Autriche. — Défaite d'Auersperg. — Violation du droit des gens dans la personne des drogmans des puissances européennes. — Renouvellement du traité de paix avec l'Autriche; infractions apportées à ce traité. — Création de nouveaux sandjaks dans la Bosnie et la Hongrie; élévation des tributs des principautés de Moldavie, Valachie, Transylvanie et de la Pologne. — Négociations avec les Vénitiens, les Espagnols, les Anglais, les Florentins, les Français et les Suisses. — Expéditions de la flotte; les villes barbaresques sur les côtes d'Afrique. — Apparition d'une comète. — Destitution de Feridoun. — Meurtre d'Arab-Pascha. — Mort du moufti Hamid, du vizir Pialé et du juif Don Joseph. — Exécution de Cantacuzène et du pascha d'Ofen. — Meurtre de Sokolli.

Nous avons montré dans les deux livres précédens comment l'action toute-puissante du grand-vizir Sokolli avait pu, malgré l'insouciance d'un sultan adonné aux excès du libertinage, maintenir pendant huit ans



l'empire au degré de splendeur et de force où l'avait élevé Souleïman. Si la haute influence de Sokolli avait duré jusqu'à sa mort, la décadence de l'empire ottoman n'aurait pas commencé à dater de l'avènement de Mourad III, et aurait été retardée de cinq ans. L'impulsion donnée aux affaires par Souleïman, et le mouvement ascendant de prospérité qu'il leur avait imprimé ne se terminèrent pas avec sa vie, mais se continuèrent pendant tout le règne suivant, en dépit même de son successeur. Sokolli, au contraire, survécut à son pouvoir qui expira avec Sélim II. Il est bien vrai qu'à l'avènement de Mourad III, le grand-vizir fut confirmé dans ses fonctions; cependant il eut à lutter non contre des dispositions fermement hostiles, mais contre les faiblesses d'un prince énervé et les intrigues des femmes et des favoris. L'influence de Sokolli se trouva donc nécessairement circonscrite, et la haute administration, bien qu'elle fût nominativement entre ses mains, était de fait entre celles du harem et des dignitaires de la cour intérieure et extérieure. La tradition orientale relative à Salomon, que nous avons appliquée à la dernière période de cette histoire, trouvera ici de nouveau sa place et ouvrira les faits de cette seconde période : Salomon était mort assis sur son trône, entouré de lions; mais, lorsque son corps inanimé fut encore revêtu des insignes de la dignité royale, les hommes et les animaux, les génies et les démons, à qui le respectueux éloignement dans lequel ils étaient habitués à se tenir pendant la vie du grand souverain ne permettait pas de s'apercevoir de sa mort,

vinrent comme à l'ordinaire lui rendre hommage. Ce ne fut que lorsque le bâton sur lequel il avait coutume de s'appuyer, rongé par les vers, tomba en poussière, et laissa choir son cadavre, que la vérité fut connue, et que le monde fut jeté dans la plus profonde consternation. C'est ainsi que la domination de Souleïman, reposant sur le *bâton du pouvoir illimité du grand-vizirat*, se prolongea pendant le règne de Sélim II; mais, à l'avènement de Mourad III, la puissance du grand-vizir tomba en dissolution, et la mort politique de Sokolli mit au grand jour le secret de la décadence de l'empire, qui fut révélée d'abord à la cour, puis à la capitale, aux provinces, et enfin aux puissances chrétiennes [1].

Le lecteur se rappelle les institutions politiques de Mohammed-le-Conquérant, l'organisation des cours intérieure et extérieure, et surtout les quatre colonnes de l'empire qui sont les vizirs, les kadiaskers, les defterdars et les nischandjis; l'historien Ali oppose avec autant de justesse que de vérité à ces quatre appuis de l'administration ottomane, les quatre favoris et les quatre femmes qui absorbèrent à la cour de l'efféminé Mourad III la puissance du grand-vizir. Ces personnages ayant eu une grande influence sur l'esprit de

[1] Ali et, d'après lui, Petschewi, Hazanbegzadé, Solakzadé, détaillent les causes qui entraînèrent la diminution des pouvoirs du grand-vizir. Les réflexions d'Ali sur les inconvéniens résultant pour l'empire du partage des attributions du grand-vizirat sont d'autant plus dignes d'attention, qu'il n'avait pas à se louer de Sokolli et qu'il était le protégé du chef du harem, ennemi de ce dernier.



Mourad III, quelques détails sur eux nous donneront une connaissance plus intime des événemens du règne de ce prince. Les quatre favoris étaient le poëte Schemsi-Pascha, dont nous avons déja parlé sous Sélim III; Oweïs qui, par une violation des règles ordinaires de l'avancement, fut élevé de la dignité de juge à celles de defterdar et de pascha; le grand historien Seaded-din, précepteur des princes, et l'eunuque Ghaznefer-Aga, Hongrois de naissance, gouverneur du palais. Schemsi-Pascha, dernier rejeton de la famille Kizil Ahmedlü, qui, lors du partage de l'empire seldjoukide, avait régné sur les bords de la Mer-Noire, et qui faisait remonter son arbre généalogique jusqu'à Khaled Ben Welid, généralissime du khalife Osman, s'était attiré la faveur de Souleïman par son esprit fécond en saillies et sa joyeuse humeur. Il fut encore plus aimé de Sélim dont il était le compagnon de chasse; mais son crédit obtint la plus grande extension sous Mourad, auquel il fut recommandé par le Turcoman Oweïs; Oweïs l'employa pour recevoir les nombreuses pétitions dont le Sultan était assailli chaque fois qu'il se rendait à la mosquée, et les sommes qui accompagnaient d'ordinaire ces demandes. L'historien Ali raconte à ce sujet une anecdote très-significative, tant pour l'histoire de la corruption qui commença dès-lors à vicier toutes les parties de l'administration, que pour la biographie de Schemsi-Pascha. Ali se trouvait dans le cabinet du favori, lorsque celui-ci, sortant des appartemens du Sultan, dit avec joie à son kiaya : « Enfin j'ai vengé la dynastie des Kizil Ahmedlü de

» celle des Ottomans; car, si cette dernière a causé » notre ruine, je viens de préparer la sienne. — Com- » ment cela? lui demanda le vieux kiaya d'un air » sombre. — En déterminant le Sultan à vendre lui- » même ses grâces; il est vrai que l'appât que je lui ai » offert était bien puissant; quarante mille ducats ne » sont pas peu de chose; dès aujourd'hui, le Sultan » donnera lui-même l'exemple de la corruption, et la » corruption dissoudra l'empire. » Ali remarqua avec plus de franchise que de prudence : « Votre Excellence » est le digne descendant de son glorieux aïeul Khaled » Ben Welid, qui, comme l'histoire nous l'apprend, » donna au chambellan du khalife Osman deux pièces » d'or, afin d'obtenir d'être introduit auprès de son » maître avant son adversaire, et fut ainsi le premier » qui importa la corruption dans l'Islamisme. » Schemsi-Pascha se contenta de secouer la tête et de lui répondre : « Tu sais bien des choses, Ali. » Schemsi faisant souvent allusion à sa charge, qui consistait à recevoir les suppliques et à faire la chasse aux sommes prélevées par corruption, s'appelait en plaisantant le *faucon des pétitions* [1].

Oweïs, le rude Turcoman, était tout l'opposé de Schemsi, dont il n'avait ni l'esprit cultivé, ni la conversation enjouée. Lorsqu'il était encore juge de Tiré, il avait eu le bonheur de rencontrer le prince Mourad à la chasse et de lui plaire; peu de temps après, Mourad le nomma son defterdar avec le consentement du Sultan son père, et l'emmena avec lui en cette qualité, quand il partit de Magnésie pour aller prendre les rênes



du gouvernement à Constantinople. Oweïs utilisa ce voyage, en faisant promettre à Mourad qu'il n'aurait rien à redouter de la puissance du grand-vizir ; il profita en même temps de l'occasion pour donner de grands éloges à Schemsi-Pascha, qu'il lui représenta comme l'homme le plus digne de sa confiance et ayant eu celle des deux sultans ses prédécesseurs. Peu après l'arrivée de Mourad à Constantinople, le grand-vizir demanda une enquête sur les sommes détournées par Oweïs, promu depuis peu au rang de troisième defterdar. Mourad refusa cette enquête par un khattischérif, et nomma Schemsi second defterdar, puis premier defterdar, à la place de Lalezar-Efendi. En cette qualité, Schemsi s'ingéra de faire des propositions au Sultan pour les nominations aux places de juge et de gouverneur, propositions qui étaient exclusivement dans les attributions du grand-vizir ; toutes les représentations que put faire à ce sujet Sokolli furent repoussées par Mourad. Ainsi s'introduisit dans l'empire l'abus des khattischérifs, qui autrefois n'étaient rendus que dans des circonstances extraordinaires et pour de graves motifs, tandis que dès-lors ils furent prodigués sans raison pour des affaires insignifiantes. Cependant Oweïs était moins accessible à la corruption que Schemsi, et l'historien Petschewi raconte à sa louange le fait suivant : «Oweïs ayant été nommé gouverneur d'Ofen, le père de Petschewi lui demanda l'investiture des fiefs vacans par la mort de ses fils, et lui envoya trois mille cinq cents piastres pour appuyer sa demande; Oweïs lui renvoya cette

somme, et lui accorda cependant les fiefs, parce que, disait-il, il eût été trop cruel d'ajouter à la perte de ses fils celle de son argent [1]. Un an avant l'avènement de Mourad, Ibrahim, précepteur de ce prince, étant mort, sa place avait été donnée au savant muderris Seadeddin, que nous avons cité si souvent comme historien dans les livres précédens, et qui, dans les suivans, figurera comme moufti et comme un des hommes d'état les plus influens. A l'époque dont nous parlons, Seadeddin se servit habilement du crédit que lui donnait son intimité avec le Sultan, pour protéger contre Sokolli le juge d'armée Kadizadé, à qui il fit donner, après la mort du moufti Hamid, la plus haute dignité de la loi [2] : ce même Kadizadé, n'étant encore que kadiasker, avait osé usurper une partie des attributions du grand-vizir, en proposant des nominations aux places supérieures de juge [3]. La haine implacable qui existait entre Sokolli et Kadizadé trouva un nouvel aliment lors des funérailles du légiste Serkhosch-Bali. A cette occasion, la suite du grand-vizir étant arrivée dans la mosquée de Mohammed II avant celle du kadiasker, avait pris la place occupée ordinairement par ce dernier, pour étendre le tapis sur

[1] Petschewi, f. 166, dit qu'il se souvenait fort bien d'avoir été témoin de cette circonstance dans son enfance. Oweïs ayant occupé le gouvernement d'Ofen depuis 1579 jusqu'à 1581, Petschewi doit être né vers 1570.

[2] Solakzadé, f. 123. Hasanbegzadé, f. 35. D'après Attayi, dans la *Biographie* de Kadizadé, Sokolli aurait lui-même contribué à cette nomination, dans l'intention de se défaire de Kadizadé, qui proposait ses créatures pour les places de juges.

[3] *Wezaretden ischtirak etmischdour*. Petschewi, f. 133. Hasanbegzadé.

lequel Sokolli devait faire sa prière. Kadizadé, irrité de ce manque d'égards, fit emporter le tapis et chassa les gens de Sokolli. Moins instruit [1], mais plus hardi que les kadiaskers et les mouftis ses prédécesseurs, Kadizadé obtint pour les premiers dignitaires de la loi des priviléges jusqu'alors inusités. Jusqu'à Kadizadé, les kadiaskers avaient cédé le pas aux beglerbegs ; mais, par son intercession près du Sultan, ils eurent sur eux la préséance, à l'exception des beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie : les choses en restèrent là jusque sous le règne du sultan Ahmed, où le kadiasker de Roumilie, Abdoulaziz, fit donner à ses collègues le droit de marcher même avant les beglerbegs d'Asie et d'Europe. Antérieurement à Kadizadé, on présentait aux vizirs seuls, après les repas du diwan, un plat et une aiguière, tandis qu'il n'était offert aux kadiaskers qu'une serviette; Kadizadé leur fit obtenir la même distinction que les vizirs.

Le grand-maréchal du palais (kapou-aga) et les quatre favorites du harem avaient encore plus d'influence que Schemsi et Oweïs. Deux jeunes frères hongrois, nommés l'un Djâfer et l'autre Ghaznefer, ayant été faits prisonniers et circoncis sous Sélim II, avaient depuis mérité sa confiance, au point qu'après les avoir rendus eunuques, il les avait fait passer de la

[1] Il écrivit un commentaire sur le *Hedayet*, des gloses marginales au commentaire de Teftasani sur l'encyclopédie philologique, intitulée *Miftah*, et aux ouvrages suivans : *Sadresch-scheriat*, *Telwih*, *Tedjrid* et *Mewakif*. Il bâtit une mosquée et une école près de sa maison, à Tschoukour-Bostan (l'ancienne citerne Mocisia), dans la ville de Constantinople. Attayi.

chambre des pages au service de son harem. Ghaznefer, d'un esprit brillant et cultivé, monta de grade en grade, sous Sélim et Mourad, jusqu'à la dignité d'odabaschi (chef des pages), puis jusqu'à celle de kapou-aga ou grand-maréchal du palais; il garda la première place sous trois sultans pendant vingt ans, et la seconde pendant trente ans. L'historien Ali, dont le témoignage, il est vrai, est suspect de partialité, en sa qualité de protégé du kapou-aga, assure que Ghaznefer (*le lion féroce*), n'avait jamais offensé personne pendant tout le cours de sa longue administration de cinquante ans. Ghaznefer protégea noblement les savans et les poëtes; plusieurs lui dédièrent leurs œuvres. Appui des écrivains dont les travaux avaient un but littéraire ou utile, Ghaznefer, pour nous servir de l'expression d'Ali, « bien que privé de ses qualités viriles, sema cependant dans le monde plusieurs germes (les ouvrages qu'il avait favorisés), qui devaient porter leurs fruits même après sa mort, et laissa derrière lui des monumens qui devaient transmettre son nom à la postérité d'une manière plus durable qu'une nombreuse progéniture [II]. » Parmi les femmes du seraï, quatre surtout régnèrent sur l'esprit de Mourad : ce fut d'abord sa mère Nour-Banou [1] (*femme de lumière*), et sa première épouse Safiyé (*la pure*), issue de la noble maison vénitienne des Baffo. Safiyé étant partie dans sa

[1] Mignot, p. 222, dit par erreur : « La sultane-mère dont l'histoire ne dit pas le nom. » L'histoire le cite cependant d'une façon très-précise, et on le trouve non-seulement dans Ali et les autres historiens ottomans, mais encore dans Mouradjea d'Ohsson, II, p. 512.



première jeunesse de Venise pour Corfou, dont son père était gouverneur, fut prise chemin faisant par des corsaires turcs et incorporée dans le harem de Mourad [1]. Ce prince fut tellement dominé par Safiyé, avant comme après son avènement, que, bien qu'il fût d'un tempérament très-voluptueux, il lui resta constamment fidèle. La mère de Mourad et sa sœur la sultane Esmakhan, mariée au grand-vizir Sokolli, craignant de voir absorber tout leur pouvoir par celui de la Vénitienne, ou voulant augmenter les chances d'une succession régulière au trône par un plus grand nombre d'enfans, n'eurent pas de repos qu'elles n'eussent réussi à faire entrer dans le lit du Sultan deux nouvelles esclaves; l'une d'entre elles, Hongroise de naissance, et plus rusée encore que belle [2], sut chasser pour un temps la Vénitienne de l'esprit et de la couche de son maître. Mais lorsque Mourad par la suite en fut venu au point de changer de femmes jusqu'à deux ou trois fois par nuit [3], l'influence de Safiyé, mère de son fils aîné Mohammed [4], resta toujours prédo-

1 Sagredo, p. 421. *Journal* de Gerlach, p. 71.

2 « Una schiava unghera piu scaltra e vivace che bella. » Sagredo, p. 421. D'après Gerlach, elle n'aurait pas été Hongroise, mais Bosnienne; dans un autre endroit de son ouvrage, p. 77, il la dit Moldave. Ces deux assertions se contredisent et sont fausses d'ailleurs. Gerlach prétend en outre qu'elle était donnée comme présent non par la sultane, épouse de Sokolli, mais par la femme de Moustafa-Pascha; erreur qu'il a puisée dans Ali.

3 « E principiò a compiacersi in modo della varietà, che in una sola » notte con una o due e sino con tre sfogava l'intemperanza. » Sagredo, p. 422.

4 Sagredo commet une erreur en disant : « La prese in odio e ripudiò per » sempre i di lei abbracciamenti. »

minante, surtout après la mort de la sultane mère Nour-Banou. Nour-Banou à son lit de mort lui recommanda de confier à Djanfeda, qu'elle avait déjà fait passer du service du vieux seraï à celui du nouveau, la haute direction d'un harem qui était si nombreux et qui avait besoin d'être conduit par une main ferme. Dès-lors Djanfeda, devenue kiayaï du harem (*grande gouvernante du harem*), bien qu'elle ne partageât pas le lit du Sultan, gouverna son esprit par les esclaves qu'elle dressait à cette fin, au point qu'elle se trouva non-seulement à la tête des affaires de la cour intérieure, mais qu'elle participa, même d'une manière active, à tous les actes d'administration extérieure [1].

Par ce que nous avons dit du penchant et de la faiblesse de Mourad pour les femmes, de sa jalousie soupçonneuse de l'autorité presque souveraine du grand-vizir, et de son impuissance à corriger ces excès de pouvoir autrement qu'en le contrebalançant par les influences rivales d'indignes favoris, aux dépens du système gouvernemental suivi jusqu'alors, nous avons donné une première esquisse du caractère de ce sultan efféminé; nous ajouterons aux traits que nous avons déjà tracés ceux qui nous sont fournis sur son caractère, sur ses qualités, et sur sa

[1] La *Relation* des événemens de l'année 1594 (Ranke, *Fürsten und Vælker von Süd-Europa im* XVI *und* XVII *Jahrhundert. — Princes et peuples du Sud de l'Europe au seizième et au dix-septième siècles*) confond le nom de *Djanfeda* et de *Kiayakadoun* dans un seul nom, *Cagianandona*. L'auteur prétend à tort que c'est à cette époque que s'établit l'usage de marier des esclaves du harem avec les hauts dignitaires de l'empire; ces mariages avaient déjà eu lieu auparavant.



conduite publique et privée, par les historiens contemporains de ce prince et les rapports des ambassadeurs accrédités à sa cour. Mourad ne manquait pas d'une certaine culture d'esprit [III]; il était initié à la connaissance des poëtes mystiques, et s'était essayé à composer lui-même quelques ghazeles [IV]; bon naturellement, il était facile à irriter et devenait alors cruel; il aimait la danse et la musique, n'était pas ennemi des bouffonneries et des bons mots, et avait du goût pour l'horlogerie et la peinture [1]; il favorisa le mouvement mystique de la poésie de son temps; il se plaisait à s'entourer de danseurs, de musiciens, de nains et de fous, parmi lesquels il jetait l'or à pleines mains [2]. C'est à un de ces derniers qu'arriva le fait suivant, si connu par tous les recueils d'anecdotes. Ce fou entra

[1] Ungnad, dans son *Rapport* du 31 mars 1575, dit : « Es ist ein teut-» scher Renegat, dess Sultani Trugchsess mit Namen Mehumet von Gratz » gebürtig, der zu Sigeth knabenweis gefangen, und zu lernung des erwerbs » ist gehalten worden, der bei mir die tag gewesen, und mir angezeigt, wie » dieser Sultan grosse Lust habe zu künstlichen Uhrwerchen die des Him-» mels Lauf zeigen, aber er hat die werkh gern gross und mit Gewicht, » gleichwol, dass im Pildwerch und Thierwerg nit misfallen, — hat keine » scheuch vor Figuren. Er sagt mir auch wie der Sultan sehr einzig und » effeminatus sey, und frey sich sehr mit narren und Zwergen, wie dann » bisher zu sehen, dass er dem Mehmeth Bassa das Regiment füren und er » wart seiner erlustigung ab. »

[2] *Aoudj aoudj altoun*. Petschewi, f. 164. Cependant Knolles dit : « More sparehanded than was for the greatness of his state. » Cette assertion s'accorde assez avec les deux *Rapports* vénitiens (Ranke, *Princes et peuples du Sud de l'Europe*, p. 44), quoiqu'on doive considérer comme une fable l'histoire de la fosse en marbre, dans laquelle Mourad aurait enfoui jusqu'à deux millions et demi par an, et sur laquelle il aurait fait dresser son lit.



un jour dans les appartemens du Sultan et lui demanda de lui donner ce jour-là, non pas cent ducats, mais cent coups de bâton. «Tu les auras, » lui dit Mourad. Lorsqu'il en eut reçu cinquante : «Arrêtez, cria-t-il ; l'autre » moitié ne m'appartient pas, mais au bostandji qui est » venu me chercher tantôt, et qui m'a obligé de lui pro- » mettre la moitié de ce que je recevrai aujourd'hui. » Le bostandji reçut en effet cinquante coups de bâton, et le fou fut récompensé de son idée fantasque par autant de ducats. C'est dans une telle compagnie et de semblables occupations que Mourad employait ordinairement son temps jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi ; alors il se levait en disant : « Remercions Dieu d'avoir ainsi passé la journée, » et il se rendait à son harem, des plaisirs duquel il usait avec si peu de modération, que le nombre des khassekis (*favorites mères de garçons*), s'élevait jusqu'à quarante, celui des enfans au-dessus de cent, celui des esclaves jusqu'à cinq cents, et que le prix de ces dernières à Constantinople s'éleva rapidement au centuple. Lorsque la mère et la sœur de Mourad avaient cherché à le soustraire à la domination de la Vénitienne Baffo, en substituant à cette dernière deux esclaves, le Sultan, dont les désirs dépassaient les forces, fut momentanément attaqué d'impuissance [1]. La sultane-mère, attribuant l'état de son fils à des artifices magiques de Safiyé, et feignant de soupçonner quelques juives et quelques esclaves d'avoir aidé Safiyé dans ses enchantemens, fit tor-

[1] Ali, f. 387, donne quelques vers intraduisibles sur l'impuissance de Mourad.



turer les unes par des eunuques, jeter les autres dans la mer, et en bannit un grand nombre à Rhodes; par la suite, ces dernières furent rappelées à Constantinople pour être mariées à des favoris et à des écuyers-tranchans. Mourad était de stature moyenne; sa figure était pâle, et ses yeux languissans étaient surmontés de sourcils noirs et bien arqués; une barbe rare et rousse descendait sur sa poitrine. Sa pâleur et sa maigreur, attribuées à l'opium, disparurent lorsqu'il renonça à ce poison habituel et qu'il se mit à boire du vin [1]; mais ses excès dans le harem le rendirent sujet à des attaques d'épilepsie [2].

Le 21 décembre 1574 (7 ramazan 982), Mourad, alors âgé de vingt-huit ans, arriva de Magnésie [3] à Mondania, sur les bords de la Propontide; là il trouva, par hasard, une galère de dix-huit bancs de

[1] Ungnad, dans son *Rapport* d'Ali du 3 janvier 1575, donne la description suivante de la personne de Mourad : « Der Sultan ist von person » nit gross, sein Leib geschwankh, gar gelb, bleich, hat einen rotfarbnen » Part, nasum aquilinum, polkhete Augen, hat mer aines Schuelverwandten » als kriegerischen Herrn Gebærde und Ansehen, die Bleichigkeit soll daher » kommen, dass er viel Opy vormals gegessen, iez wollen etlich, damit er » sich des Opy enthalte, das er doch gar mæssig pflege wein zu trinkhen; » man ruembt in so grosser liberalitat das er das Geld nicht achte. » Knolles, qui au lieu de le peindre libéral le représente comme avare, en fait aussi un ivrogne contre toute vérité : « Yet it is reported that he would often- » times himself drink plentifully of wormwoodwine, p. 651. « Voyez Mézerai, p. 146, relativement au changement de son teint : « car il était fort maigre et d'un teint plombé, et toutefois on tient qu'à la fin de ses jours, il devint gras et d'un visage vermeil. »

[2] « He was much subject tho te falling sickness. » Knolles, p. 651.

[3] Baudier, *Itinéraire de l'Histoire générale des Turcs*, Paris, 1628, dit par erreur, p. 442 : « Il était en Amasie, lorsque son père mourut. »

rameurs appartenant au nischandji Feridoun [1], sur laquelle il monta aussitôt avec ses quatre confidens, son silihdar (*porte-glaive*), son tschokadar (*premier valet-de-chambre*), son rikabdar (*teneur de l'étrier*) et son khodja (*précepteur*). Après une traversée de sept heures, il arriva à Constantinople où il débarqua près des batteries du seraï, dans le voisinage du kœschk du sultan Bayezid. Malade du mal de mer, Mourad demanda de l'eau pour se laver; mais n'en trouvant pas, il dut se servir d'eau salée. C'est en commémoration de cette circonstance qu'on éleva plus tard dans ce même lieu une fontaine. Le tschaouch Hasan et Ahmed, le pilote de la galère, se rendirent au palais du grand-vizir pour l'instruire de l'arrivée du Sultan. Sokolli accourut avec ses gens, portant des lanternes, pour baiser la main de son nouveau maître et le conduire auprès de sa mère. Le premier ordre que Mourad donna dans la nuit fut le meurtre de ses cinq frères, dans lesquels il redoutait de trouver des rivaux à sa naissante souveraineté [2]. Au point du jour, ses

[1] Sagredo mutile ce nom, p. 422, en en faisant *Floridor primo Sigillatore*.

[2] Selaniki, Ali, Petschewi, Hasanbegzadé, et les historiens européens Sagredo, Knolles, Mézerai, Baudier, Gerlach et autres. Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien ne cite par erreur que quatre frères de Mourad : « 4 figlioli andati al macello, costume antico di questa casa benche crudele. » Les historiens ottomans disent expressément que ce meurtre fut exécuté pendant la nuit même de son arrivée. Ainsi ce que dit la *Relazione di Const. e gr. Turco* (Ranke, *Princes et peuples du Sud de l'Europe*) de l'opposition de Mourad au meurtre de ses frères, et des retards qu'il y apporta, est de pure invention.



ministres et les grands de l'empire, la tête couverte de turbans noirs, se rassemblèrent dans la mosquée d'Aya-Sofia pour y faire la prière du matin, puis ils se rendirent au seraï, dans la salle du diwan. A sept heures, Mourad revêtu d'un doliman de satin violet garni de paremens noirs, et ayant un turban noir sur la tête, monta sur le trône. Le grand-vizir fut le premier qui se prosterna aux pieds du nouveau Sultan; puis vinrent les cinq autres vizirs : Pialé, conquérant de Chios, Ahmed, Mahmoud et Moustafa-Pascha, conquérant de Nicosie, Sinan, conquérant de l'Yémen et de la Goletta, Kilidj-Ali, le kapitan-pascha Abdour-rahman, et Mohammed Efendi, les juges d'armée de Roumilie et d'Anatolie; Djâfer, Lalezar et Mohammed-Tschelebi, tous trois présidens de la chancellerie : Feridoun, secrétaire d'État pour le chiffre du Sultan; le moufti, le juge de Constantinople, tout le corps des oulemas, les agas des janissaires, des sipahis, des djebedjis et des bostandjis, enfin les chambellans et les gardes-du-corps. Le Sultan, après cette réception, se retira au harem. Les agas des eunuques se tenaient les bras croisés, attendant que Mourad leur adressât la parole. « J'ai faim, donnez-moi à manger, » leur dit celui-ci, à qui l'appétit était revenu depuis son mal de mer. Ces mots furent interprétés comme un présage de disette, que confirma en effet une famine dans le cours de cette même année, et cette circonstance fut loin de discréditer la superstition populaire, qui accorde une grave importance aux paroles prononcées par hasard. Cette foi aux augures a été transmise par

les Grecs et les Romains aux Ottomans, bien que la tradition du Prophète condamne la croyance aux présages qui ne seraient pas favorables. On célébra la prière des morts en présence du Sultan; puis les vizirs transportèrent le corps de Sélim II dans le parvis occidental d'Aya-Sofia; une semaine après, eurent lieu les funérailles des princes assassinés, qui furent ensevelis aux pieds de Sélim II. La cour garda le deuil quarante jours, pendant lesquels le Sultan fit lire le Koran et distribuer des aumônes pour le salut des ames de son père et de ses frères.

Trois jours après, le 25 décembre 1574 (11 ramazan), le Sultan tira du trésor le présent d'avènement; cent dix bourses d'or, valant chacune dix mille ducats, et formant un total d'un million cent mille ducats, furent distribuées aux troupes; les janissaires seuls en reçurent chacun cinquante, en tout sept cent mille[v]. Le lendemain, Mourad fit donner aux vizirs et aux grands dignitaires de riches présens, et les pelisses d'usage sous le nom d'habits de deuil. Le grand-vizir eut en partage six mille ducats, une pelisse de satin blanc fourrée de zibeline, deux autres pelisses d'étoffe inférieure (seraser), et un sabre enrichi de pierres précieuses; chacun des cinq autres vizirs, quatre mille soixante-dix ducats et deux vêtemens d'honneur; les nischandjis et les defterdars reçurent seulement cinq cents ducats par personne, sans kaftans. Parmi les officiers de la cour, les uns furent admis à la retraite, les autres promus à des dignités nouvelles; ainsi deux chambellans furent nommés sandjaks, et un écuyer-



tranchant, général de cavalerie. Le tschaousch Hasan, natif de Bosnie, qui avait porté à Mourad la nouvelle de son avènement, en fut récompensé par la charge de tschaousch-baschi (maréchal de l'empire); mais cet homme, rude et grossier, dut préalablement être façonné à ses nouvelles fonctions par le grand-chambellan. Le juge d'armée de Roumilie, qui quelque temps auparavant avait été mis à la retraite, obtint une augmentation de ses revenus. Cependant le Sultan n'accepta pas la proposition que lui fit le schérif de la Mecque, de conférer la place de juge de la ville sainte à Houseïn-Efendi, chargé déjà de l'entretien des aqueducs. Dans la première ivresse de son avènement, Mourad tira des prisons de la Tour-Noire, sur le Bosphore, plus de quatre cents captifs, parmi lesquels était Zerbelloni, le brave défenseur du fort de la Goletta. Le dernier jour de l'année 1574 (17 ramazan), Mourad se rendit pour la première fois à la mosquée d'Aya-Sofia et y assista à la prière du vendredi; le 5 janvier (22 ramazan), il s'embarqua suivi de toute sa cour pour le mausolée d'Eyoub, où il fut solennellement ceint de l'épée. Il revint à cheval par la porte d'Andrinople, et alla pleurer et prier sur les cinq tombeaux de ses aïeux, Mohammed-le-Conquérant, Bayezid II, Sélim Ier, Souleïman Ier, Sélim II, ainsi que sur ceux des cinq frères dont il avait ordonné la mort. Le 12 janvier 1575 (29 ramazan), anniversaire de la sainte nuit de Kadr, pendant laquelle le Koran fut envoyé du ciel, le Sultan assista, derrière la fenêtre grillée du diwan, à la discussion des affaires

publiques; puis il se rendit dans la salle d'audience pour écouter les rapports des vizirs. Dans ce moment, des cris tumultueux vinrent frapper ses oreilles; c'étaient les quatre escadrons, les derniers en rang, de la cavalerie régulière, qui murmuraient de ce qu'on ne leur payait pas l'arriéré de leur solde, et demandaient un supplément à l'augmentation de paie dont ils étaient gratifiés à chaque avènement. Le grand-vizir se présenta à eux en ami, et leur adressant la parole comme à d'anciens compagnons d'armes, il leur prouva que, d'après le kanoun de Mohammed, lorsqu'un nouveau souverain monte sur le trône, les deux premiers escadrons des sipahis reçoivent seuls une augmentation de cinq aspres par homme, les deux suivans formés des *mercenaires* et les deux derniers composés des *étrangers*, seulement quatre et trois aspres par tête. Ces raisons, et surtout le paiement de l'arriéré, et la mission donnée à l'aga des sipahis, Weli, de faire une instruction sur les malversations commises dans la gestion des comptes de l'armée, apaisèrent les mécontens (14 janvier — 1er schewal). Pendant la célébration des fêtes du Baïram, le secrétaire d'Etat Feridoun fit don au Sultan d'un ouvrage précieux. Ce savant avait rassemblé, avec un zèle digne de louange, toutes les pièces diplomatiques et les itinéraires des diverses expéditions des armées ottomanes, entassés sans ordre dans les archives de l'Etat et de la cour depuis le commencement de l'empire, et les avait classés en onze parties distinctes, dont chacune était consacrée au règne d'un sultan; cet ouvrage,



composé de mille huit cents pièces, forme un énorme volume in-folio de trois mille feuilles, intitulé : *Ecrits des Sultans* [1]. Feridoun déposa cette précieuse collection aux pieds de Mourad par l'entremise du protecteur de cette entreprise, le grand-vizir Sokolli [2].

Dans le cours du même mois (6 février 1575 — 24 schewal), mourut Ferhad-Pascha, originaire de Hongrie, le plus grand calligraphe dont l'histoire des vizirs fasse mention ; il avait épousé la sultane Houmaï, fille du prince Mohammed, fils favori de Souleïman, qui lui avait donné cinq fils et trois filles. Un médecin franc ayant accusé Kodja-Schedjâ, médecin de Ferhad, d'avoir causé la mort de celui-ci, un ordre du cabinet chargea le médecin de la cour, Ghayaseddin [3], de faire une enquête à ce sujet ; Kodja-Schedjâ ne put échapper à la prison qu'en fournissant la preuve que Ferhad avait souffert de la pierre pendant plus de deux ans avant sa mort, et n'avait pris d'autres médicamens que du mithridate. Le grand-vizir dirigea

1 *Mounschiatous-Selatin*. Selaniki, p. 133.

2 Plus tard il fut publié, sous le même titre, une autre édition de cet ouvrage, comprenant seulement deux cent soixante-sept pièces d'Etat, mais qui forme, avec la première édition, une des sources les plus précieuses pour l'histoire ottomane.

3 Ghayaseddin-Mohammed, médecin de Sélim II et de Mourad II, fut nommé à cet emploi dès l'année 976 (1568), après la mort de Kaïsounizadé, dernier médecin de Souleïman ; il était fils du savant scheïkh Ghayaseddin, qui était versé ui-même dans les sciences médicales, et qui suivit la carrière d'ouléma. Attayi, *Biographies*, p. 237. Ainsi Gerlach se trompe en disant que le dernier médecin de Souleïman fut un nègre qui, après avoir été horloger, s'était fait médecin ; il dit avec plus de raison que ses appointemens étaient de trois cents aspres par jour.

des instructions d'un autre genre contre le second écuyer Weli et le defterdar Oweïs; le premier dut rendre cent cinquante mille aspres qu'il avait irrégulièrement gagnées; mais Oweïs, accusé par les vizirs d'avoir ouvert, sans y être autorisé, un sac d'argent scellé par Seadeddin et appartenant à Mourad, lorsque celui-ci n'était encore que prince héréditaire, et d'en avoir soustrait de l'argent, répondit avec fierté et rudesse, se sentant fort de la faveur de son maître : « Defterdar alors comme je le suis aujourd'hui, j'avais » le droit d'ouvrir et de fermer le trésor; si j'ai pris » quelques sommes, je ne l'ai fait que pour une affaire » importante; si je les ai mal employées, je suis prêt » à les restituer mille fois. » Le grand-vizir envoya le tschaousch-baschi au lala (précepteur) Seadeddin, pour lui demander son concours à l'effet de poursuivre l'instruction commencée; mais Seadeddin se contenta de répondre que depuis l'avènement de Mourad son influence avait baissé; les tentatives de Sokolli n'eurent donc pas de résultat et ne servirent qu'à prouver la perte de son crédit. Le respect même dont le grand-vizir avait été jusque-là environné dans l'armée commençait à disparaître. On en trouvera la preuve dans le fait suivant; et, du reste, on s'étonnera moins que la dignité de grand-vizir eût perdu de son prestige, lorsqu'on verra qu'en cette circonstance l'indiscipline des troupes n'épargna pas même le souverain. Mourad, passant un jour en galère devant une taverne grecque, fut reconnu par quelques janissaires ivres, qui lui montrèrent leurs verres par



la fenêtre, en lui criant qu'ils buvaient à sa santé; le Sultan, irrité de cette apostrophe grossière, fit publier un ordre qui interdisait de nouveau aux Musulmans l'usage du vin. A la promulgation de cette loi, trois cents sipahis se rassemblèrent, attirèrent par ruse le soubaschi (prévôt) au milieu d'eux, et le maltraitèrent; le grand-vizir, étant accouru pour faire cesser le tumulte, fut menacé de coups de bâton, ainsi que le Sultan[1]. Mourad, intimidé, annula sa première ordonnance par une autre qui permettait aux soldats de boire du vin, pourvu qu'ils s'abstinssent de tout désordre; cependant l'aga des janissaires fut destitué, et sa place donnée à l'apostat Djighala, fils du noble génois Cicala, fait prisonnier à la bataille de Djerbé. C'est ainsi que les deux premiers grades des armées de terre et de mer, ceux d'aga des janissaires et de kapitan-pascha, se trouvèrent entre les mains de deux renégats italiens, le Génois Cicala et le Calabrois Ochiali. Celui-ci qui, peu de temps avant la mort du dernier Sultan, avait reçu un sabre d'honneur d'une valeur de trois mille ducats, fut nommé paranymphe de la sultane, dont Sélim avait promis la main au beglerbeg de Roumilie Siawousch-Pascha, originaire d'Esclavonie ou de Croatie. Le présent du paranymphe,

[1] *Journal* de Gerlach. « Weil er ihnen den Wein verboten, so soll die » lange Huhr (so nennen sie den Bassa selber) und der Kaiser zusehen, » wann sie in den Krieg ziehen, wie sie bestehen werden, sie wollen zuvor- » derst auf sie zween zuschlagen. » L'impunité des outrages et de l'insubordination des troupes prouve combien l'aga était incapable et le grand-vizir impuissant.

consistant en un anneau et une paire de souliers, coûta cinquante mille aspres, et ceux du fiancé le double.

Après avoir arrêté si long-temps nos regards sur la cour intérieure de Mourad III, il est temps de les reporter sur les relations de l'empire avec Venise, la France, la Pologne, la Transylvanie, l'Autriche et les autres puissances européennes. Lorsqu'on eut expédié aux gouverneurs des provinces les lettres d'usage pour annoncer l'avènement du Sultan [1], le tschaousch Moustafa fut chargé de porter à Venise l'ancienne capitulation [2] renouvelée et rédigée en cinquante-six articles; le doge envoya en retour à Constantinople le chevalier Jacques Soranzo, avec des félicitations et la ratification par le sénat du traité de paix. Il n'y eut point d'ambassadeur accrédité auprès de la cour de France, Mourad étant mécontent du roi de Pologne Henri d'Anjou, qui venait d'échanger son trône contre celui de France, et le grand-vizir se trouvant en mésintelligence avec le chargé d'affaires français, l'évêque d'Acqs, qui dut partir de Constantinople. L'envoyé polonais Taranowsky présenta à Mourad les félici-

[1] On trouve à la fin de l'histoire de Mohammed-Katib (*Djemioul-tewarikh*, dans mon exemplaire, p. 298) une des lettres qu'il écrivit sur la demande du grand-vizir, pour annoncer la mort de Sélim et l'avènement de Mourad aux gouverneurs de Diarbekr, de Bagdad et de Mossoul. L'*Inscha* d'Ali, XIII[e] pièce, donne le ferman rédigé par Ali, qui prescrit aux gouverneurs de faire dire la prière publique au nom de Mourad.

[2] *Rapport* de Soranzo, dans les Archives de la maison I. R. L'original de ce traité se trouve dans les Archives de Venise, sous la date du 1 djemazioul-ewwel (10 août); ce qui est une erreur, car le 1[er] djemazioul-ewwel correspond au 8 août.



tations de la Pologne sur son avènement; le Sultan, dans sa réponse aux magnats, leur recommanda d'élire pour roi le roi de Suède ou le voïévode de Transylvanie, et le grand-vizir exhorta verbalement Taranowsky à faire déclarer la Pologne contre Maximilien d'Autriche ou Jean-le-Terrible de Russie. Le Sultan ne s'était décidé que depuis peu à favoriser de son influence l'élection de Bathory, voïévode de Transylvanie, car il avait flotté long-temps [1] entre ce dernier et son compétiteur Bekes, qui avait négocié à Constantinople, par ses émissaires Emerich Antalfy et Alexandre Tinodi, la possession de la principauté de Transylvanie. Cependant Bathory triompha de son rival, non seulement par les armes dans l'affaire de Szent-Pál sur la Marosch, mais encore par ses ambassadeurs, Pierre Egroud [2] et Alexandre Kendi, à Constantinople. Kendi demanda à Mourad la confirmation de son maître dans la dignité de prince de Transylvanie, sans offrir d'augmenter le tribut ordinaire. La Porte, loin de lui accorder sa demande, lui signifia au contraire, par le tschaousch Ahmed [3], de

[1] La lettre d'Ungnad au commandant de Kanischa, qui établit incontestablement ces faits, se trouve dans Gerlach, p. 135. Voyez aussi l'entretien d'Antalfy et d'Ungnad, *ibid.*

[2] Bethlen, p. 294, le nomme *Grui.* Les *Rapports* de l'ambassadeur autrichien disent : « Advenit agens transylvanus nomine Peter Egrud, non » cum tributo, sed extraordinarius. »

[3] « Quare ratione mandati nostri nulla excusatione adhibita cum præ- » dicto Chausio (Ahmed) nostro prædicta mancipia ad Portam nostram ex- » celsam mittere nequaquam recuses et negligas, secus ne feceris. » *Journal* de Gerlach, daté de Constantinople, du 17 décembre 1575.

délivrer le fils de Balassa et de Michel Serkeosi, qui, faits prisonniers dans le combat de Szent-Pál, avaient été traités comme rebelles. Avec cette lettre, Bathory reçut la nouvelle de son élection comme roi de Pologne ; sa qualité d'époux de la princesse Anna, de la famille des Jagellons, l'avait désigné au choix des magnats, et il réunit ainsi la souveraineté de la Pologne et de la Transylvanie [1].

Huit jours avant la mort de Sélim, l'interprète de la Porte, Mahmoud, fut envoyé à Vienne (4 décembre 1574) en qualité d'ambassadeur, avec la ratification du traité qui avait été renouvelé pour huit ans par l'entremise de Rym [2] d'Estenbeck et de David Ungnad, barons de Sonnegk [3]. Dix jours après la mort de Sélim, un autre tschaousch reçut l'ordre de joindre Mahmoud en toute diligence pour l'instruire de l'avènement de Mourad ; les ambassadeurs de l'empereur Maximilien envoyèrent, le jour de Noël, leurs deux drogmans au diwan, pour demander la confirmation du renouvellement des capitulations que la mort de Sélim pouvait annuler ; cette confirmation leur fut

[1] Bethlen, t. II, p. 409. La lettre que Bethlen cite un peu plus haut, comme ayant été apportée par un tschaousch, est datée du 1 avril 1575, et fut apportée, ainsi qu'il résulte du *Journal* de Gerlach, non par un tschaousch, mais par Taranowsky. Il est dit dans cette lettre : « Sed cum » Rex Suecorum habeat sororem amici nostri Sigismundi Augusti aut hunc » eligite aut aliquem Vestra Regia dignitate dignum, aut vero Woiwodam » Transylvanensem Stephanum Battori de Somlio. »

[2] On trouve à la Bibliothèque I. R., sous le n° 537, un petit récit en langue hollandaise du voyage de Rym à Constantinople, daté du 27 juillet 1584.

[3] Le 4 décembre 1574, d'après le *Journal* de Gerlach, p. 68.

promise, mais ajournée cependant jusqu'à l'arrivée du présent d'avènement. Mahmoud mourut à Prague, et son corps fut transporté jusqu'à Gran dans un cercueil d'étain; ce ne fut que le 6 juillet suivant que le baron de Preyner apporta le présent de l'empereur, consistant en montres d'argent, coupes d'or, et neuf mille écus par lesquels on reconnaissait le renouvellement de la paix; outre cette somme, neuf mille écus étaient destinés, comme gratification extraordinaire, au grand-vizir, deux mille au second vizir, mille à chacun des autres vizirs, trois mille au pascha d'Ofen, dix-huit cents à l'interprète de la Porte; des sommes dans une progression décroissante devaient également être remises aux autres begs et agas. Le présent offert au Sultan consistait en quarante-cinq mille écus, ou trente mille ducats hongrois d'après le change d'alors. Les ratifications du traité ne furent délivrées à l'ambassadeur que trois mois plus tard [1]. Il ne fut plus question de la démolition de Kálló, que Sokolli avait jusqu'alors si opiniâtrément demandée, et qu'avait toujours refusée le conseil de Hongrie [2], parce que ce fort était un des principaux points de défense du pays au-delà de la Theiss; mais on stipula expressément que les Turcs

[1] Gerlach, p. 131. « Den 22 hat der Bassa die Bestættigung des Frie- » dens überschikt — den 30 sind Bartolomeus und Stephan Gurtner mit » der Friedensbestættigung an Sr. k. k. Majestæt abgefertigt worden. » Voyez aussi le *Rapport* d'Ungnad, dans les Archives I. R.

[2] Ungnad, et Bethlen, II, p. 323. Gerlach dit, p. 139 : « Zwei in der » Nachbarschaft an den Bergstædten dem ungarischen Freyherrn Walasian » zustændig, Divin und Blattenstein, Ziuni jenseits der Donau und Tunnot » in Crabaten. »

resteraient en possession des quatre châteaux de Kék-kœ, Divény, Somoskœ et Fonyod, qu'ils avaient pris dans le courant de la même année [1]. L'empereur Maximilien avait envoyé le Tite-Live des Hongrois, Nicolas Istuanfi, réclamer la restitution de ces châteaux dont le gouverneur d'Ofen, Moustafa, avait fait la conquête au milieu de la paix. Moustafa répondit : « Le bruit » de cette occupation a pénétré déjà jusqu'à Constanti-» nople, et sans l'ordre exprès du Sultan je ne puis ren-» dre les forts dont je me suis emparé. De quel droit » vient-on demander cette restitution, lorsqu'on s'ef-» force d'enlever à la domination du Sultan par l'appui » donné à Bekes, non pas un ou deux châteaux, mais » toute la Transylvanie? Où a-t-on jamais vu que l'é-» pervier lâche sa proie, quand il n'y est pas forcé [2]? »

[1] Le 5 octobre 1575, Ungnad proposa au grand-vizir la démolition de Kálló, sous la condition que les Turcs raseraient à leur tour Bolondvar, Segesd, Yás-Bereny et Szecsény. Sokolli rejeta la faute de la violation de la paix sur Balassa, Bekes et Bogdan. Voyez le *Rapport* d'Ungnad, dans les Archives I. R. Voyez aussi, dans le *Rapport* d'Ungnad, la lettre de Sokolli du mois de redjeb 983 (octobre 1575), dans laquelle il demande expressément la démolition de Kálló, en réponse à la lettre de l'empereur qui l'instruisait de la mort de Mahmoud. Une seconde lettre du mois de ramazan énumère les obstacles qui s'étaient jusqu'alors opposés à la conclusion de la paix.

[2] Istuanfi (*Coloniæ* 1622, p. 147) donne moins de détails que Bethlen, t. II, p. 323. On trouve, dans les Archives de la maison I. R., trois lettres de l'empereur Maximilien : la première, datée du 5 avril, est adressée au grand-vizir, en réponse à la notification que lui avait faite celui-ci du renouvellement de la paix avant la mort de Sélim; la seconde, datée du 24 avril 1575, recommande au pascha d'Ofen le baron de Preyner, porteur du présent impérial; la troisième est écrite dans un but semblable au même, en faveur d'Ali-Tschaousch que le pascha de Gran avait adjoint à l'ambassadeur Ungnad.



Animé d'un esprit semblable, le beg de Gran s'était présenté la même année avec six cents chevaux devant Ujvar, et avait provoqué la garnison à venir rompre quelques lances avec lui. Les commandans de Dregély et Novigrad avaient également tenté de surprendre Pukhanz, tandis que le beg de Stuhlweïssenbourg s'était jeté sur Palota [1]; dans les environs de Kaschau, les Turcs brûlèrent quatre villages, Hilvegardo, Wendek, Lento et Zilas. Quatre mille akindjis et trois mille fantassins avaient pénétré dans le voisinage de Papa et Dotin jusqu'à Koprainis, saccagé toute la contrée le long de la Dobra jusqu'à la Koulpa, et étaient revenus avec quatre cents prisonniers (fin décembre). Mais toutes ces incursions étaient de moindre importance que la déplorable défaite du brave capitaine de la Carniole, Herbart d'Auersperg, laquelle avait eu lieu trois mois auparavant [2].

Le 22 septembre 1575, les sandjakbegs de Bosnaseraï, Huina, Poschega, Pakariz et l'alaïbeg de Wellaï, avaient réuni à Krouppa toutes leurs forces s'élevant environ à deux mille hommes et sept canons, pour surprendre Vihitsch. Le capitaine-général Herbart,

[1] Selaniki, p. 128, parle à la date du 20 ramazan 928 (3 janvier 1575), de l'arrivée de quinze prisonniers envoyés par le beg de Novigrad.

[2] On trouve, dans la *Collection* d'Ali, xie pièce, le *Rapport* de Ferhad, gouverneur de Bosnie, fait par son secrétaire l'historien Ali, sur une défaite qu'avait éprouvée Auersperg (Aschperghar), le vendredi 24 ramazan (16 janvier 1575). « Auersperg, y est-il dit, avait été blessé, et on ignorait s'il était vivant ou mort : le porteur de la nouvelle de cette victoire, le saïm Moustafa, fut recommandé à la faveur du Sultan. » Comme cette *Collection* ne donne pas de rapport sur une nouvelle défaite essuyée par Auersperg sept mois après, il est probable qu'Ali n'était plus alors auprès de Ferhad-Pascha.

baron d'Auersperg, instruit de l'arrivée de l'ennemi, avait ordonné aux milices du pays de se rassembler aussitôt à Budatsky sur les bords de la petite rivière de Radonia; mais ses forces égalaient à peine la moitié de celles des Ottomans. Dans la bataille qui fut livrée, le premier corps de Ferhadbeg, composé de mille hommes, culbuta l'avant-garde d'Auersperg, formée d'un escadron de hussards croates sous les ordres de Voikovich qui fut blessé et pris; à cette vue, les fantassins se dispersèrent dans les bois, les cavaliers croates et allemands seuls combattirent vaillamment; mais des prodiges de valeur furent faits par Auersperg, son fils âgé de vingt-deux ans, Wolf Engelhard et le capitaine Weixelberg, qui se précipitèrent tous trois, tête baissée, dans les rangs de l'ennemi. Auersperg eut son cheval tué sous lui d'un coup de lance, et il tomba avec Weixelberg au pouvoir de l'ennemi : tous deux eurent la tête tranchée; Engelhard d'Auersperg, Christophe Purgstaller, les capitaines de Serin, de Chrastoviz furent faits prisonniers. L'épouse d'Auersperg fit prier Ferhadbeg de lui remettre le corps et la tête de son mari pour les ensevelir. Le corps fut livré, et les derniers devoirs lui furent rendus dans la capitale de la Carniole, au milieu du deuil général : « La tête, répondit Ferhadbeg, vous sera également » donnée; mais auparavant il faut qu'on l'écorche, » pour en empailler la peau qui servira de trophée à » mon entrée triomphale à Constantinople[1]. » Quatorze

[1] Valvasor, IV, p. 486-498, d'après Megiser, Istuanfi, et la narration circonstanciée écrite en latin sur cet événement par Khisl de Kaltenbrunn,



jours après la ratification du traité de paix renouvelé, le premier spectacle qui fut donné à l'ambassadeur de l'empereur, baron d'Ungnad, fut celui de l'entrée triomphale de Ferhad, dans laquelle figuraient les têtes coupées. Le cortége était ouvert par les martoloses avec de longs bonnets rouges de Bosnie ; puis venaient les deux étendards d'Auersperg et de Weixelberg, ainsi que leurs deux têtes portées par Deli Perwani et Deli Redjeb, qui les leur avaient tranchées; suivaient quatre bannières autrichiennes, le capitaine croate Mehlioth, l'administrateur de la Carniole, le seigneur de Thurn, commandant de cinq bannières d'Uscoques, deux trompettes et une vingtaine de prisonniers avec de lourdes chaînes au cou; le seigneur de Thurn, qui s'était donné comme appartenant à la noble famille des Purgstaller, était revêtu d'une camisole avec des manches bouffantes à la mode de Brunswick, et coiffé d'un chapeau surmonté de plumes vertes et bleues. Les prisonniers furent conduits, au son des tambours et des fifres, en présence du grand-vizir, et le lendemain ils parurent devant le Sultan; quatre d'entre eux furent circoncis dans le diwan par le bourreau; c'est avec ce

intitulé : *Herbardi Auerspergii Baronis vita et mors ad salutem et commodum patriæ transacta, et in Corvatiæ extremis finibus ad Budatschkum X. Cal. Oct. in prælio adversus Turcas omnis memoriæ crudelissimos Christianorum salutis oppugnatores gloriosissime oppetita a Georgio Khisl de Kaltenbrunn Hæreditario ditionis Goricianæ dapivero.* Labaci 1575. » Il est assez singulier que les histoires ottomanes ne disent rien de cette victoire, et que les histoires chrétiennes ne parlent pas non plus d'un combat antérieur livré le 7 octobre, sur lequel il existe un *Rapport* du beglerbeg de Bosnie dans l'*Inscha* d'Ali.



dernier que l'ambassadeur impérial dut négocier la remise entre ses mains des deux têtes d'Auersperg et de Weixelberg. Le bourreau demanda d'abord quatre-vingt mille ducats, et, ses prétentions ayant été repoussées, il jeta les têtes à terre, action pour laquelle le grand-vizir le fit bâtonner; enfin Ungnad les obtint pour cinquante écus et les envoya par un courrier en Carniole, où elles furent inhumées à Tschernambel. La barbare coutume qu'avaient anciennement les Persans de couper et de saler les têtes de leurs ennemis se retrouve non seulement chez les Tatares et les Turcs, mais, à la honte de l'humanité, chez les peuples les plus civilisés de l'antiquité, les Grecs et les Romains.

Au triomphe barbare, sous les auspices duquel commença la nouvelle phase ouverte par le renouvellement du traité avec l'Autriche, succédèrent des violences contre les drogmans des puissances étrangères, et de perpétuels désordres sur les frontières. Dominique Mossbach de Tubingue, banni précédemment par le grand-vizir à Kaffa, sur les insinuations malveillantes de l'interprète de la Porte Ibrahim (le Polonais Strozzeni), puis rappelé de son exil, fut conduit au diwan avec une chaîne au cou, et condamné à recevoir cinquante coups de bâton, parce que l'interprète français Jean Baptiste s'était réfugié dans sa maison. Le drogman de Venise avait été chassé du diwan à coups de bâton, et l'interprète français que nous venons de nommer ne sauva sa vie qu'en embrassant l'Islamisme. Enfin Sokolli enleva aux drogmans, ainsi qu'aux agens des paschas, le droit de paraître au diwan,



motivant l'expulsion des premiers sur leur qualité d'espions étrangers, et celle des seconds sur la gêne que leur présence imposait à ceux qui avaient à se plaindre des exactions et des violences des paschas. Mohammed, interprète de la Porte, natif de Passau en Bavière, étant mort à Prague, avait eu pour successeurs le vieux Mourad, Hongrois ou Transylvanien, traducteur de l'histoire de Neschri, et Alibeg, ou Melchior Tierpuch, de Francfort. Presque toutes les premières dignités de l'empire étaient occupées par des renégats, parmi lesquels il faut remarquer : le grand-vizir Sokolli, originaire de Bosnie; le second vizir Pialé, Hongrois de naissance; le troisième vizir, Ahmed, de Styrie, qui disait à l'ambassadeur de l'empereur qu'étant natif de Gratz, il voulait y aller pour faire tous ses compatriotes musulmans; le quatrième vizir, Mohammed, qui était de Laibach en Carniole; le beglerbeg de Roumilie, Siawousch, né à Kanischa en Esclavonie ou en Croatie; le Calabrois Ochiali, kapitan-pascha sous le nom de Kilidj-Ali, le Génois Cicala, aga des janissaires; le Carynthien Welzer, chef des eunuques du harem; Mahmoud Schaertlin de Graetz et Jean Ferber de Bakenen, écuyers-tranchans; Martin Oswald, mouteferrika; le baron de Kammacher de Carynthie, tschaousch, et le prêtre arien, Adam Neuser, Mamlouk. La plupart de ces renégats, parvenus aux plus hautes fonctions de l'empire, étaient presque tous des sujets de l'empereur d'Allemagne; trois d'entre eux, Sokolli, Pialé, Siawousch, étaient alliés au Sultan; trois autres, tels que Ferhad-Pascha, le

quatrième vizir Mahmoud, et le troisième vizir Ahmed, avaient épousé, le premier la fille du prince Mohammed, le second la fille du prince Moustafa, et le troisième une princesse du sang, toutes les trois petites-filles de Souleïman Ier. Ahmed-Pascha maria, dans le cours de l'année 1576, sa fille à l'aga des janissaires Djighalizadé (Cicala), avec un déploiement de magnificence extraordinaire ; le présent du paranymphe Siawousch valait soixante mille ducats ; les palmes de noces coûtèrent seules mille ducats, l'habit de la fiancée cent mille, et les sucreries distribuées au peuple le double. Ces dépenses furent faites par la sultane Mirmah, femme de l'ancien grand-vizir Roustem, dont les revenus étaient estimés à deux mille ducats par jour. Ces renégats étaient devenus, par leur position même, les ennemis implacables de leur foi primitive et de leur ancien maître ; aussi le dernier traité de paix fut-il violé plus de cinquante fois dans le cours de cette année, par des incursions sur les frontières de Hongrie et de Croatie. L'empereur Rodolphe, après avoir pris possession du trône (12 octobre 1576), s'étant plaint à la Porte de ces nombreuses infractions [1], le Sultan signa le 1er janvier de l'année suivante le prolongement de la trêve pour huit années. C'était depuis trois ans le troisième renouvellement de la paix

[1] L'empereur, dans une lettre datée de Breslau du 29 mai 1576, se plaint des ravages exercés dans les environs de Gede, Szeczény, Hliunay, Masim, Zockol, de la prise de Divény, Kekkœ, Somoskœ, Fonyod, Busin, Zezin, Gorsitsch, Gradatz, du siége d'Ostrovaz et de la ruine du château d'And.

entre l'Autriche et la Porte, d'abord entre Maximilien et Sélim, puis entre Maximilien et Mourad, enfin entre Rodolphe et Mourad [VI].

La veille du 1er janvier 1577, jour duquel est datée cette paix, Ungnad remit au Sultan le présent apporté par Wolf Simmich [1]; au nombre des personnes formant la suite de l'ambassadeur se trouvaient les nobles styriens Gaspard de Herbersdorf, page de l'archiduc Charles, André de Zollner, Jérémie de Schorndorf et Christophe Wohlzogen, qui furent tous admis à l'honneur de baiser les vêtemens du Sultan. Dans sa lettre à Mourad, l'empereur excusait le retard apporté à l'envoi des présens, en disant que, bien que ces présens fussent partis avant la mort de Maximilien, on avait dû les retenir à la frontière, parce que la Porte avait influencé l'élection du roi de Pologne, et ajouté trop de foi aux insinuations malveillantes du prince de Transylvanie, et enfin parce que les Ottomans s'étaient emparés de Zesin et de Busin en Croatie; dans cette même lettre, l'empereur se plaignait des incursions des begs de Coban, Gran, Fülek, Szigeth, Novigrad, Szolnok et Stuhlweïssenbourg. Le beg de Klis, Ali, neveu de Sokolli, qui avait été déposé après la mort de George Turi, avait fait remettre à l'ambassadeur d'Autriche une plainte par écrit contre le commandant

[1] Les sept présens précédens avaient été apportés, en 1568, par Gaspard de Minkhwiz et Édouard Provisionali; en 1570, par Rym d'Estenbek; en 1571, de nouveau par Gaspard de Minkhwiz; en 1572, par le baron d'Ungnad et Édouard Provisionali; en 1573, de nouveau par Ungnad; en 1574, par Philibert de Bruxelles; en 1575, par le baron de Preyner.

de Szigeth, pour faciliter à son oncle, dont la puissance déclinait de jour en jour, la destitution du coupable. En conséquence, des ordres furent expédiés aux begs des frontières pour qu'ils eussent désormais à s'abstenir de toute hostilité; quant à Zesin et Busin, le grand-vizir déclara ne pouvoir les restituer, parce que des mosquées y avaient été bâties [1]. En vain Ungnad renouvela-t-il auprès des autres vizirs ses représentations et ses instances au sujet de ces châteaux; en vain offrit-il, par son drogman Mattia del Faro, cinquante mille ducats au grand-vizir, dans l'espoir de l'amener à ses vues; Sokolli fut dans cette circonstance aussi inaccessible à la corruption que lorsque le kapitan-pascha Kilidj-Ali voulut obtenir de lui, par un don de cinquante mille ducats, l'adjonction à son gouvernement de toutes les côtes barbaresques. Le grand-vizir, pour adoucir la rigueur de son refus relativement à la restitution des deux châteaux, assura Ungnad qu'il avait interdit au voïévode de Transylvanie d'accepter les propositions des seigneurs hon-

[1] Voyez les fermans à Djâfer, beglerbeg de Temeswar; à Hasan, beg de Fülek; à Ferhad, beg de Bosnie, et à Moustafa, gouverneur d'Ofen. On trouve, dans les Archives I. R., le texte original des lettres du Sultan et du grand-vizir à l'empereur Maximilien, datées du 1 djemazioul-ewwel 984 (27 juillet 1576), dans lesquelles il est dit qu'Étienne Bathory, établi par le Sultan sur le trône de Pologne, ne devait pas être inquiété. La réponse de l'empereur est datée du 26 août 1576. Une lettre du Sultan et du grand-vizir récapitule les plaintes contenues dans cette réponse de l'empereur, et leur oppose les excès des garnisons des châteaux frontières de la Hongrie. Schâban-Tschaousch porta à Vienne la lettre du Sultan et en rapporta la réponse de l'empereur.



grois qui voulaient passer sous sa domination [1]. Sur les plaintes d'Ungnad, que les begs de Szolnok, Gyula et Jenœ, percevaient, au préjudice de l'empereur, des contributions de villages sur lesquels ils n'avaient aucun droit, le Sultan leur transmit des ordres pour qu'on ne changeât rien à la fiscalité des districts qui avaient jusqu'alors payé des redevances à la fois à la Porte et à l'Autriche [2]. Lorsque l'ambassadeur de l'empereur présenta au grand-vizir la ratification du renouvellement du traité (22 mai 1577), celui-ci lui demanda où se trouvait alors Bekes. Ungnad ayant répondu que le grand-vizir devait le savoir mieux que lui, Sokolli répliqua qu'il lui était très-désagréable de savoir de nouveau Bekes en Transylvanie. L'ambassadeur avait apporté avec la ratification du traité une lettre de l'empereur, dans laquelle Rodolphe se plaignait de nouveau de la dévastation de Kekkœ, et des courses de la garnison de Stuhlweïssenbourg sur le territoire de Jenœ et Szent-Ivány; le Sultan et le grand-vizir pour toute réponse se retranchèrent dans des récriminations sur le rapt de trois esclaves du défunt beg de Fülek, et ils protestèrent de nouveau de l'impossibilité où ils étaient de rendre Zesin et Busin, à cause des mosquées qu'on y avait con-

[1] Ces seigneurs étaient Jean Balassa, qui, après la chute de Szigeth, avait voulu passer aux Ottomans, et avait depuis été jeté en prison, mais non mis à mort, comme il le méritait (dit le *Rapport* d'Ungnad); Étienne Bathory, Étienne Homonnay, George Pereny et Gaspard Magotzy.

[2] Les Turcs prélevaient un tribut irrégulier sur quatre-vingt-quinze villages, dans les comitats de Szabálcz, Szathmor, Borsod, Abauj et Zemplin.

struites. Aux nouvelles plaintes élevées par l'empereur sur les incursions des begs de Szolnok, Tolna, Szegedin et Erda, le grand-vizir opposa la captivité des martoloses du beg de Gran, et plus tard la construction à Zeng d'une tour fortifiée, dont le Sultan, dans une lettre à l'empereur, réclama expressément la démolition. L'ambassadeur s'étant récrié contre l'inconvenance des formes impérieuses de cette lettre, le grand-vizir lui dit qu'on n'avait pas le temps d'en faire une autre avant le départ du courrier, et qu'il pourrait en adoucir les termes dans sa traduction [1]. Quelques jours après, cette injure fut encore aggravée par l'entrée, à la suite du vainqueur, de quatre-vingt-quinze prisonniers faits à Raab. Sokolli ne tint aucun compte des réclamations écrites, par lesquelles l'ambassadeur demanda la délivrance de ces malheureux traînés en esclavage au mépris de tous les droits, et de la menace qu'il fit de suspendre l'envoi du présent. L'empereur, de crainte d'une rupture définitive, envoya ce présent, vers la fin de l'année 1577, par le successeur d'Ungnad, le baron de Sinzendorf [VII], qui l'offrit au Sultan dans une audience solennelle (19 janvier 1578).

Les plaintes de l'Autriche contre la violation perpétuelle de la trève sur les frontières, principalement sur celles de Bosnie, étant restées sans effet, l'archiduc Charles, gouverneur de la Styrie, de la Caryn-

[1] *Secondo il mio alto Commandamento*, était-il dit dans la première traduction de la lettre du Sultan. *Rapport* d'Ungnad, dans les Archives I. R. *Journal* de Gerlach du 29 août.



thie, de la Carniole et du cercle de Gœrz, résolut de repousser la force par la force. Le baron George de Khevenhüller, ayant réuni sous ses ordres dix mille hommes avec cinq cents pionniers et dix-huit gros canons, notifia (21 août 1578) les nouvelles dispositions de l'Autriche à Ferhadbeg [1], le vainqueur d'Auersperg, dont le fils, prisonnier à Constantinople, avait été récemment rendu à la liberté moyennant une rançon de trente mille ducats. Khevenhüller ouvrit ses opérations en se rendant par Sluin devant Derschmirk, que les Turcs abandonnèrent à son approche; il prit également les châteaux de Zesin et d'Ostrovaz. Le commandant de Busin, sommé de se rendre, s'y refusa, parce qu'il se sentait fort des soldats de la garnison, et surtout de la disette et de la dyssenterie qui décimaient les rangs de l'ennemi. Ferhad, dont l'armée s'était grossie au point de compter jusqu'à trente mille hommes, reprit Zesin et Ostrovaz; les troupes de Khevenhüller, diminuées de plus de moitié, durent se retirer après avoir subi des pertes et sans avoir recueilli de gloire [2]. Alibeg essaya vainement de s'opposer à la construction d'une redoute à Baise, au-dessus du confluent de la Kanischa et de la Murr, et tous les efforts d'Ahmedbeg échouèrent

[1] Khevenhüller, dans ses *Annales de Ferdinand*, change, par un singulier amour de l'euphonie, le nom de *Ferhad* en celui de *Bernhard*.

[2] L'historien Khevenhüller raconte avec impartialité l'insuccès de cette entreprise, et dit que George avait demandé en vain qu'on lui retirât cette mission, et qu'on la confiât à un sujet plus capable et plus expérimenté. Istuanfi, l. XXV, p. 552.

contre la bravoure de Thomas Erdœdy dans le combat qu'il lui livra à Czernik. Si les armes de l'Autriche n'avaient pas réussi à conserver Zesin et Ostrovaz, ses négociations auprès de la Porte pour la restitution de ces deux places n'eurent pas plus de succès; la demande d'Ulrich de Kœnigsberg, grand-chancelier de l'archiduc Ernest, qui, le 15 février 1579, porta à Constantinople le présent d'honneur, fut aussi infructueuse que l'avait été l'année précédente la tentative à main armée de Khevenhüller. Pendant que l'ambassadeur de l'empereur ne cessait d'élever auprès du diwan des réclamations contre les invasions de Ferhad, Thomas Palfy de Palota exposait au pascha d'Ofen ses griefs contre le beg de Hatwan, qui avait empiété sur ses possessions, et le pascha d'Ofen lui-même se plaignait, par un délégué, au gouverneur de Vienne, de ce qu'un de ses chargés d'affaires envoyé en Transylvanie avait été pris par les habitans de Tokay, et que les villages qui, avant la reconstruction de Kállo, reconnaissaient sa domination lui refusaient alors obéissance. Le grand-vizir avait adopté la tactique de prévenir dans ses lettres, par ses plaintes, celles de l'empereur, ou de leur répondre par des récriminations nouvelles [1]. Cependant le seigneur

[1] Voyez la lettre de Sokolli à Rodolphe II, datée du mois de schâban 987 (septembre 1579), sur les incursions des Autrichiens en Bosnie, et sur la tentative de Khevenhüller contre Zesin et Ostrovaz; et une seconde lettre du successeur de Sokolli, Ahmed-Pascha, datée du mois de schewal (octobre) de la même année, dans laquelle il renouvelle les mêmes plaintes. Les deux originaux sont dans les Archives I. R.



d'Eytzing, successeur de Sinzendorf, apporta le présent vers la fin de l'année [1]. En Hongrie et en Bosnie, l'organisation en sandjaks des lieux récemment conquis montra combien peu on devait en espérer la restitution. C'est ainsi que Kasimbeg, sandjak de Mohacz, fut chargé d'une enquête sur l'administration des finances de Hongrie, et qu'Idris-Aga fut nommé à un nouveau sandjak sur les frontières de Croatie, formé de tous les châteaux pris par Ferhadbeg dans le cours de l'année précédente au-delà de l'Unna, tels que Kruppa, Zesin, Busin, Serin, Ostrovaz, Tœplitz, Verkoniza, près de Vihitsch; un revenu annuel de deux cent mille aspres fut affecté à ce sandjak. D'un autre côté, le gouverneur d'Ofen insista auprès du diwan pour l'érection en sandjak de Bresenza. Ainsi la paix n'existait que de nom, et en réalité il n'y avait partout que brigandages et guerre ouverte.

Malgré l'attitude hostile de l'Autriche, la Porte traita cette puissance, dans la forme du moins et sous le rapport du présent annuel, en pays vassal et tributaire; les trente mille ducats de l'Autriche furent inscrits sur le registre des impôts à côté des cinq mille de la Transylvanie, des trois mille que payait Venise pour la possession de Zante, des douze mille de Raguse, des quinze mille de la Moldavie, et des cent cinquante

[1] Fytzing écrit de Sofia au comte Nicolas de Salm, sous la date du 6 décembre 1579, que le beglerbeg de Roumilie est parti pour les frontières de la Carniole, parce que l'archiduc Charles y avait rassemblé des troupes. Dans les Archives I. R.

mille de la Valachie. Raguse envoya à Mourad III, lors de son avènement, un service de vaisselle d'or et d'argent estimé douze mille ducats, et à Sokolli un présent semblable d'une valeur de cinq mille. L'usage voulait qu'on payât au grand-vizir un tribut comme au Sultan lui-même. Sokolli reçut cette année plus que de coutume : en effet, il eut de l'empereur neuf mille ducats, de la Transylvanie trois mille, de Raguse cinq mille, de la Valachie sept mille, de la Moldavie trois mille, en tout trente mille ducats, valeur du tribut de Hongrie [1]. L'occupation par les Ottomans des principautés de la Moldavie augmenta encore les revenus du grand-vizir. Les deux Michné, Alexandre et Pierre-le-Perclus, furent placés, le premier sur le siége ducal de la Valachie, le second sur celui de la Moldavie [2]. Après la mort d'Alexandre, son fils Michné, âgé de onze ans, lui succéda dans sa principauté. Afin de pouvoir rassembler les présens extraordinaires par lesquels il devait acheter le droit de régner, il greva le pays d'un nouvel impôt, qui fut appelé *ghelate*, c'est-à-dire droit sur les sebiles. En Moldavie, Pierre-le-

[1] *Rapport* d'Ungnad, dans les Archives I. R. *Journal* de Gerlach, p. 369. Khevenhüller, dans ses *Annales*, dit douze mille couronnes au lieu de neuf mille ducats.

[2] « Il Sr. manda quel standardo ad uno suo figliol di 11 anni. » *Rapport* du baile vénitien daté du 3 août 1577, dans les Archives I. R. Le diplôme d'investiture d'Alexandre en qualité de voïévode de Valachie, daté du 13 djemazioul-ewwel 985 (29 juillet 1577), se trouve dans ma collection : ce diplôme lui confère la principauté de Valachie avec des revenus annuels de sept millions d'aspres, moyennant le paiement d'un tribut et d'impôts dont le chiffre n'est pas fixé.



Perclus, oncle du jeune Michné, fut chassé pour un mois de son gouvernement par le cosaque Ivan Podkowa, qu'on appelait ainsi parce qu'il pouvait briser de ses mains un fer à cheval, et qui se disait frère du fameux Ivonia (29 novembre 1577). Ivan, que Pierre Michné battit avec le secours des Turcs, fut exécuté à Lemberg par les ordres du roi de Pologne; son frère Alexandre qui, également appuyé par les Cosaques, avait voulu suivre son exemple, fut vaincu par Pierre, et expia par le supplice du pal ses prétentions à la possession de la Moldavie. L'influence de la Pologne, qui se faisait tant sentir en Moldavie par l'intermédiaire des Cosaques, devint prédominante en Transylvanie, surtout lorsqu'Etienne Bathory, appelé au trône de Pologne par les intrigues de la Porte, abandonna cette principauté à son frère Christophe. Les ambassadeurs de Transylvanie se succédèrent à cette époque sans interruption à Constantinople, pour y venir porter le tribut, élever des plaintes contre les gouverneurs des pays voisins, ou négocier la trahison de mécontens hongrois. Mathias Nagy et Degy János apportèrent les premiers à la Porte le tribut de la Transylvanie, élevé de dix mille à quinze mille ducats, et y joignirent un présent en faucons et vaisselle d'argent. Le grand-vizir les reçut fort mal, parce qu'ils ne lui amenaient pas quelques-uns des prisonniers faits lors de la victoire remportée sur Bekes, et il demanda les châteaux frontières de Kœrœky, Zagky, Baion, Lugos et Karansebes. Antalfi, émissaire de Bekes, fut jeté dans les fers par un agent du pascha

de Temeswar, puis livré à Bathory. L'année suivante, le nonce Wolfgang Utchyowyth vint à Constantinople justifier la prise de Huszt par Bathory, en se fondant sur ce que, ce château devant passer par héritage et par égales portions à Bekes, Bornemissa et Hagymsáy, et les deux premiers ayant voulu exclure du partage leur cohéritier, on avait dû les prévenir. En 1577, Christophe Dzierzek, d'abord drogman, puis secrétaire d'Etienne Bathory, appuya auprès de la Porte les négociations de l'agent du frère de son maître. Gruno, que le rapport de l'ambassadeur appelle l'*agent de Waid*, et le Journal de Gerlach *Pierre-le-Vert*, employa tout son crédit en faveur des propositions faites par les magnats hongrois, d'enlever aux Autrichiens, avec le secours des Polonais, les places d'Erlau, Kaschau, Szathmár et Tokay.

Depuis que Mourad avait élevé le voïévode Etienne Bathory du siége ducal de Transylvanie au trône de Pologne, il s'était arrogé le titre de protecteur du souverain de ce dernier pays. Dans les capitulations précédemment conclues entre l'Autriche et la Porte, la Pologne, qui s'y trouvait comprise, était citée avec le titre de royaume immédiatement après Venise et la France; mais, dans les dernières, on l'avait placée, tout en lui conservant ce même titre, au nombre des pays tributaires, tels que la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie. Le Sultan écrivit à l'empereur : « Tu » ne dois point inquiéter Bathory placé par moi sur le » trône de Pologne; je veux que les Polonais soient

» traités comme mes autres sujets[1]; » il répétait plus bas: « La Pologne est sous la protection de la Porte. » J'ai ordonné aux magnats de choisir Bathory pour » roi; un roi de Pologne a été pris autrefois par les » Tatares; c'est pour cela que la Pologne paie encore » un tribut au khan des Tatares[2]. » Outre la lettre que le Sultan avait adressée aux Etats de Pologne, et dans laquelle il leur demandait en termes implicites l'élection de Bathory[3], le grand-vizir, revenant à la charge, les menaça de ne pas ratifier les capitulations, si leur choix ne répondait pas à l'esprit de la Porte. Une seconde lettre qui, comme la première, fut apportée par les tschaouschs Ahmed et Moustafa[4], contenait des plaintes sur des incursions faites par l'hetman Nicolas, de Djankerman, Tscherkeskerman, Kanewi et Iaroslaw en Moldavie, et demandait l'extradition des coupables[5]. Bathory, après son couronnement, envoya à Constantinople (14 décembre 1576), en qualité d'ambassadeur, Jean Sieniensky, seigneur de Siennow et Romanow, châtelain de Hol-

[1] Le *Journal* de Gerlach, p. 229, donne la lettre de Mourad à Maximilien II, datée du mois de djemazioul-ewwel 984 (août 1576).

[2] Du mois de schâban (novembre), dans les Archives I. R.

[3] La traduction de cette lettre, qui se trouve dans les Archives I. R., a été faite par l'interprète de la Porte Khourrem (autrement Oram), qui signe : *Chorrem Cavagliere della prima legione* (Mouteferrika) *et Drogomano di sua Altezza*.

[4] *Journal* de Gerlach, p. 430. *Gionse Mustafa Ciaus da Polonia. Rapport* du baile vénitien, daté du 7 mars 1576, dans les Archives I. R.

[5] On voit le fac-simile de cette lettre, datée du dernier silhidjé 985 (9 mars 1578), à la fin du deuxième volume de Senkowsky : *Collectanea Warszawa* 1824.

litsch, avec une suite de quatre-vingt-dix pages, pour renouveler les capitulations conclues en 1568 par Pierre Zborowsky, en y introduisant des clauses plus favorables à la Pologne, et demander un terme aux incursions des Tatares [1]. Sieniensky signa avec la Porte un traité en vingt-quatre articles. L'article 7 de ce traité stipulait la continuation du tribut payé par la Pologne au khan des Tatares et à son fils, et garantissait en même temps la sécurité du territoire des deux puissances, et le dédommagement réciproque des pertes qu'elles pourraient se causer par une agression; l'article 14 défendait aux begs de Silistra et de Bialgrod (Akkerman), et à tous les inspecteurs des douanes ottomanes sur le Dniester, de laisser passer les frontières aux esclaves polonais; l'article 24 promettait le libre retour dans leur patrie aux esclaves polonais qui n'auraient pas embrassé l'Islamisme [2]. Le Sultan, dans une lettre dont il accompagna le nouveau traité, et que porta le tschaousch Ahmed, instruisit le roi que des ordres avaient été expédiés aux begs de Silistra et d'Akkerman, au voïévode de Moldavie, et au beglerbeg d'Ofen, pour préserver la Pologne des incursions des Tatares de la Dobroudja, et le territoire de Zips des courses des begs de Fülek [3]. Cependant,

[1] Les instructions pour cet ambassadeur sont datées de Thorn, du 25 décembre 1576. Archives I. R. Le dernier traité fut conclu le 26 moharrem 976 (21 juillet 1568). Gerlach donne, p. 435, un extrait des instructions de l'ambassadeur.

[2] Ce traité se trouve dans le *Journal* de Gerlach, p. 232-235; et dans Knolles, I, p. 656, avec quelques différences dans les dernières clauses.

[3] Cette lettre est donnée par le *Journal* de Gerlach, p. 437.

malgré ces assurances, le roi de Pologne se vit forcé, dix semaines après la signature des ratifications [1], de faire partir pour Constantinople l'internonce Marc Sobiesky, avec la mission de signaler à la Porte de nouvelles hostilités du khan des Tatares, qui avait fait jeter dans les fers [2] l'ambassadeur polonais Taranowsky, envoyé à la cour de Crimée pour demander l'entière exécution du traité. Trois mois plus tard, Christophe Dzierzek, secrétaire de Bathory, se rendit lui-même à Constantinople pour se plaindre d'une incursion des Tatares sur le territoire polonais [3]. En sortant de l'audience, il pria le grand-vizir d'expédier rapidement son affaire, de faire don au roi son maître de deux chevaux, et d'accorder un timar au tschaousch qui l'avait accompagné. Sokolli lui répondit durement: « La réponse du Sultan est toute prête; tu peux partir » avec le tschaousch; on ne donnera à ton roi ni che- » val ni âne, parce que dans son ingratitude il a ré- » pondu aux bienfaits du Sultan par des brigandages » sur les frontières de la Moldavie. Je voudrais que la » figure du khan des Tatares fût, à cette heure, noire » comme du charbon pour avoir laissé échapper une si » belle occasion de faire prisonniers le roi et tous les » magnats. La dévastation de la Pologne entière ne

[1] La ratification est datée de Marienberg, du 5 novembre 1577, et se trouve dans le *Journal* de Gerlach, p. 443.

[2] La lettre contenant ces réclamations, datée du 15 décembre 1577, se lit dans le *Journal* de Gerlach, p. 442.

[3] Voyez la lettre du roi datée de Varsovie, du 5 mars 1578, dans le *Journal* de Gerlach, p. 548.

» serait pas une compensation suffisante pour les che-
» vaux pris sur le Dniester, et les ravages exercés par
» les frères Baracky. Maudit soit ton roi, qui est ainsi
» reconnaissant envers le Sultan. Qu'il se hâte de nous
» livrer ces brigands ou de nous envoyer leurs têtes;
» sinon, préparez votre cuisine, parce que vous ne
» manquerez pas de convives. Quant à ce qui regarde
» la demande d'un timar, ce serait quelque chose de
» nouveau de satisfaire les désirs d'un misérable tel
» que toi [1], et de payer pour lui, lorsque c'est à lui de
» délier les cordons de sa bourse [2]. » C'est ainsi que le grand-vizir traita l'ambassadeur du roi dont le Sultan avait favorisé l'élection. Moins acerbe, Mourad, dans sa réponse à Bathory, rejeta toute la faute de l'excursion des Tatares sur les Polonais eux-mêmes, qui, disait-il, avaient, dans l'espace de deux ans, enlevé sept cent mille moutons dans les plaines de Bialgrod; cependant il envoya le tschaousch Souleïman au khan des Tatares, Mohammed-Ghiraï, pour demander la délivrance de Taranowsky. Dzierzek revint de sa mission (7 août 1577) avec moins de succès encore que Sieniensky l'année précédente [3]; il était porteur d'une lettre du Sultan, dans laquelle étaient exposées

[1] *Unus malignus nebulo.*

[2] Cette allocution se trouve en entier dans le *Rapport* de l'interprète Sobiesky : *Littera Interpretis turcici ad dominum Ungnadium de negotio polonico. Journal* de Gerlach, p. 549.

[3] « Partito l'Ambassador di Polonia dicendo che partiva mal sodisfatto, e » che non gli era stato fatto l'onore solito. » *Summario delle Relazioni dei Baioli*, dans les Archives I. R.

les griefs de la Porte contre les brigands de Brazlov, Kiov, Canov, Czerkez et Kerman, comme Mourad appelait les habitans de ces districts. Mais à ces récriminations en succédèrent bientôt de plus sérieuses de la part du grand-vizir, sur l'appui prêté par huit mille Cosaques aux frères Baracky pour s'emparer de la principauté de Moldavie [1]. Le roi répondit que ce n'était pas des brigands, mais les palatins Lasczky et Visnikowsky qui avaient installé, du temps du roi Sigismond et de Sélim II, le voïévode Ivonia en Moldavie. Les Cosaques, continuait-il, couraient depuis cent ans dans les steppes, sans que la paix en eût jamais été troublée; ce n'était pas pour une si mince protection qu'il avait appuyé sa tête sur le sein du plus puissant empereur [VIII]. Adam Kloz Parowsky porta cette lettre à Constantinople, en qualité d'internonce. L'année suivante, Taranowsky, délivré des fers des Tatares, parut à la Porte, avec le titre d'ambassadeur; il demanda, comme il l'avait fait quatre années auparavant, la démolition de Czapclsakli [2], ainsi que celle d'un fort construit par le beg de Bender, et fit de nouvelles réclamations contre le khan des Tatares; mais ce fut sans succès.

[1] « 8000 Cosacorum cum latrone, qui se Petrum Alexandri filium mentiretur per Niestrum transgressos in Valachiam venisse, quos a Valacho » obviam eunte fractos et latronum principem captum fuisse. » Traduction de la lettre du grand-vizir, dans les Archives I. R.

[2] Le *Rapport* d'Ungnad nomme ce château alternativement *Czapcsaklia* et *Kipdjak*. Knolles, p. 655, fait du seigneur de Siennow *the great Lord John of Sienna*.

L'ambassadeur Soranzo, après avoir renouvelé les capitulations entre la Porte et Venise, déposé en plein diwan cinquante mille ducats, et en avoir donné quatre mille au grand-vizir, retourna en Dalmatie pour y assister à la fixation des limites des possessions vénitiennes et ottomanes; l'année suivante, les frontières des deux Etats furent déterminées sur la base des anciens traités de la république avec les rois de Hongrie avant l'occupation des pays voisins par les Turcs [IX]. L'heureuse issue de cette affaire délicate fut singulièrement facilitée à Soranzo et à son successeur, le baile Giovanni Correr, non seulement par la bienveillance de la sultane Khasseki-Safiyé, issue de la maison des Baffa, mais encore par celle de la sultane Walidé, et de l'émissaire de celle-ci, la juive Khira; ils furent aussi aidés par l'influence du médecin juif Salomon Nathan Eschinasi [X], qui à cette époque se mêlait de toutes les affaires extérieures, et qui, envoyé auparavant en ambassade à Venise, avait voué une sincère reconnaissance au doge pour avoir protégé ses fils, habitans de cette ville. Depuis longtemps, les affaires des juifs, les demandes en restitution d'esclaves ou de navires capturés, étaient le sujet des lettres que le Sultan écrivait au doge, et qu'il lui envoyait tantôt par la voie du baile de Constantinople, tantôt par des tschaouschs [1]. Florence renoua avec la

[1] On trouve dans les *Fascicoli delle scritture turchesche* : 1° la lettre du Sultan datée du mois de silhidjé 982 (mars 1575); 2° une seconde de l'année 983 (1575), apportée par Hasan-Tschaousch et relative à la demande de Girardi; 3° la lettre du Sultan et du grand-vizir, de la même année,



Turquie ses anciennes relations qu'avait déjà consacrées un traité sous Souleïman; le chevalier Don Bongianni Gianfigliazzi, qui avait combattu glorieusement à Lepanto, conclut une nouvelle capitulation entre Florence et la Porte, et à son départ il laissa à Constantinople le baile Mormoraïo en qualité de chargé d'affaires du duc. Les deux parties contractantes stipulèrent réciproquement la liberté du commerce et de la navigation, et on distingua expressément les navires marchands des galères de l'ordre de Saint-Etienne, qui, réunies à celles du roi d'Espagne et du pape, faisaient une croisière contre les corsaires de la Méditerranée. Bien que Gianfigliazzi eût pour appui Schemsi-Pascha [1] et le kapitan-pascha Ouloudj-Ali, il ne put obtenir cependant d'être accompagné par le tschaousch-baschi à l'audience du Sultan (5 juillet 1578), et il ne fut même pas admis au repas des vizirs assemblés. Les présens qu'il était chargé d'offrir au Sultan consistaient en étoffes de soie, dont les riches couleurs étonnaient les Vénitiens eux-mêmes [2]. Sokolli, outre les négociations avec Florence, en ouvrit d'autres avec l'Espagne et l'Angleterre; mais il mourut avant d'avoir pu les terminer. Le 15 mars 1577, Don Martin di

relative à un château bâti par les Uscoques; 4° une lettre du grand-vizir et du Sultan au doge, du mois de silhidjé 987 (février 1580).

[1] *Rapport* d'Ungnad. Le *Journal* de Gerlach parle aussi de l'influence du poëte Schemsi.

[2] « Li panni portati da quei Fiorentini erano bellissima robba e bei colori in modo, che li mercanti venetiani erano rimasti confusi. » *Summario delle Relazione*, Venet. Luglio 1578.

Cugnaletta [1] parut à la Porte, et annonça l'arrivée du Milanais Don Marigliano, ministre plénipotentiaire de Philippe II, pour lequel il était venu demander un sauf-conduit. Enfin Marigliano lui-même, parent de Zerbelloni, le héros de la Goletta, dont il avait partagé antérieurement la captivité, arriva à Constantinople avec Brutti, un des dignitaires de la cour impériale, et le beg de Valona, qui l'avait accompagné depuis son départ de Raguse. Sokolli, dans une entrevue avec Ungnad, lui dit que Philippe II paraissait être plus pauvre en ambassadeurs que Charles-Quint, son prédécesseur, puisqu'il envoyait en cette qualité un homme comme Marigliano, qui ne connaissait Constantinople que pour y avoir été en prison. Onze mois plus tard, le 7 février 1578, il présenta au diwan un projet de paix signé par lui, l'interprète Khourrem et le médecin juif Salomon Eschinasi; mais ce ne fut qu'après cinq années de négociations que fut conclue, avec le padischah d'Espagne (c'est ainsi que le Sultan appelait Philippe), une trève de trois ans; encore ne fut-elle pas long-temps observée. Malgré plusieurs tentatives, l'Espagne ne put parvenir que deux siècles plus tard à la changer en paix définitive. Jusqu'alors étrangère à l'empire ottoman, l'Angleterre forma avec lui, vers cette même époque, ses premières relations d'intérêts politiques. Elisabeth d'Angleterre, ennemie implacable de Philippe à cause de l'opposition de leur croyance et de leur politique, surveilla toutes les démarches du cabinet de

[1] Tel est le nom que lui donnent les *Rapports* d'Ungnad et des ambassadeurs vénitiens.



Madrid à Constantinople, et brigua avec plus d'humilité et de succès que lui des rapports d'amitié avec Mourad, et des arrangemens favorables au commerce de la Grande-Bretagne. Trois négocians anglais, William Harebone, Edouard Elbon et Richard Stapei, demandèrent à la Porte la liberté du commerce dans les ports de l'empire et une lettre du Sultan pour la reine (mars 1579) [1]; leurs désirs furent exaucés par Sokolli, qui voyait dans les traités avec les puissances chrétiennes moins une occasion de servir les intérêts du commerce que la possibilité de faire entrer dans sa bourse des sommes considérables. Elisabeth fit une réponse convenable à la lettre du Sultan, et répondit à une seconde qui lui fut apportée par le négociant Gabriel Desiens, qu'aussitôt après la pacification des troubles intérieurs de l'Angleterre, elle enverrait une ambassade à Constantinople [2] (janvier 1581). L'ambassadeur français, l'abbé de l'Isle [3], était parti peu de temps avant l'arrivée du négociateur espagnol Marigliano; son successeur, Jacques de Germigny, obtint (12 décembre 1577), avec quelques modifications, le renouvellement des capitulations commerciales passées quarante-cinq ans auparavant. Un mouteferrika fut

[1] Mézerai, p. 803, se trompe en plaçant en 1579 la première ambassade d'Elisabeth, qui eut lieu plus tard. Knolles garde à ce sujet un silence d'autant plus singulier que son récit est ordinairement précis et circonstancié.

[2] *Rapport* de Preyner, dans les Archives de la chancellerie, 1581.

[3] Le *Rapport* d'Ungnad, du 14 novembre, donne son nom sur lequel se tait Flassan: « 12 dec. l'Ambassador di Francia domanda licencia e il Bassa » gli l'haveva concessa. » *Summario delle Relaz.* Venet. 1557.

chargé de porter en France le nouveau traité, dont le premier article étendait la liberté de navigation stipulée pour les navires français aux vaisseaux vénitiens, aux bâtimens anglais, portugais, catalans, siciliens, ragusains et ancônitains voguant sous pavillon de France [1]. Jamais il ne fut fait une plus fréquente application que depuis le règne de Mourad du principe du droit des gens ottoman, en vertu duquel la Sublime-Porte était ouverte à tous ceux qui venaient y demander aide et protection; tant les nations chrétiennes étaient séduites par les avantages commerciaux qu'elles pouvaient retirer de négociations avec les Ottomans, et tant était grande leur espérance d'obtenir des traités favorables en corrompant les vizirs, les renégats et les juifs, qui avaient en main les affaires extérieures. La Suisse ellemême chercha à lier des relations avec l'empire par l'entremise de son agent, le juif Angeli. Sokolli chargea l'interprète de la Porte, Moustafabeg, de répondre par une lettre aux ouvertures de la république helvétique.

Ces nombreuses ambassades des Etats européens (nous parlerons dans le livre suivant de celles des princes de l'Asie) furent favorisées par les embarras de la Porte pendant la guerre de Perse, et provoquées

[1] La conséquence tirée par Flassan de cet article, lorsqu'il dit : « Ce qui indique que le pavillon français était encore à cette époque le seul admis dans les ports du Grand-Seigneur, » porte entièrement à faux ; car les pavillons vénitiens et ragusains, et même vers la fin du règne de Souleïman celui de Florence, flottèrent long-temps avant ceux de France dans les ports de la Turquie.



par la crainte encore fondée des forces maritimes que les Ottomans envoyaient croiser tous les ans dans la Méditerranée. Chaque printemps, Venise, Malte, la Sicile, les côtes italiennes et espagnoles tremblaient devant une cinquantaine de navires avec lesquels le kapitan-pascha sortait des Dardanelles, pour ne pas laisser perdre aux chiourmes l'habitude du service de mer, et pour entretenir par l'attrait du butin l'instinct pillard des soldats de marine. La peste ni la famine, qui sévirent en 1576 à Constantinople, ne purent ralentir les travaux de l'arsenal. Pendant qu'Ancône et Brindes se fortifiaient dans la crainte d'une attaque des Turcs, ceux-ci débarquèrent sur les côtes de Calabre, près de Cordono, château du prince de Besignano, et mirent la contrée à feu et à sang. Alger, Tunis et Tripoli, changés, depuis l'expulsion de leurs anciens souverains, en gouvernemens ottomans, enrichirent le trésor non seulement parce que la Porte en exigea des envois annuels de présens extraordinaires, mais encore parce qu'elle sut détourner à son profit le fruit des brigandages de leurs paschas. Ainsi, pendant que le gouverneur d'Alger, Hasan-Pascha, renégat vénitien, assistait aux solennités de l'avènement de Mourad, un commissaire du diwan enlevait au trésor d'Alger deux cent mille ducats, qui furent transportés à Constantinople. Le pascha de Tripoli, Ramazan, reçut la mission d'appuyer, avec une flotte et une armée, le schérif de Fez, Moulaï Abdolmelek, de la famille d'Idris [1], contre son compétiteur Mohammed Almos-

[1] Sans le *Nokhbetet-tewarikh*, je n'aurais pu deviner le véritable nom

tanssar, que favorisaient les Portugais. Ramazan envoya à la Porte le présent du nouveau souverain de Maghrib, consistant en deux cent mille ducats. Sébastien de Portugal soutint les prétentions de Mohammed-Almostanssar, à la tête de dix mille cavaliers, soixante-dix mille fantassins et trois cent soixante canons. Les deux armées en vinrent aux mains à Wadios-Seïl (*vallée du torrent*), et se livrèrent une des batailles les plus mémorables dont parlent les annales mauritaniennes (1578); vingt mille Portugais, Mostanssar et Sébastien lui-même restèrent sur la place; vingt mille autres purent s'embarquer, et quarante mille furent faits prisonniers. Moulaï Abdolmelek, déjà malade avant la bataille, mourut de joie d'avoir remporté une pareille victoire. Ainsi la plaine de Wadios-Seïl fut illustrée par la mort de trois rois [1]. Moulaï Ahmed, fils de Mostanssar, reçut le souverain pouvoir des mains de Mourad, à qui il rendit hommage par des envois de présens et d'ambassades. Le désastre de Wadios-Seïl, la peste qui la même année exerça ses ravages à Constantinople et en Italie, la mort de la sultane Mirmah, celles de la tante et de la sœur du Sultan, de l'épouse de Mahmoud-Pascha [2], du kapitan-pascha Pialé, du moufti Hamid, tous ces divers événemens

d'Abdolmelek sous les mutilations des historiens italiens, qui l'appellent, ainsi que Natale Conti, t. II, *Emonuco*.

[1] *Tre Re occisi*. Natale Conti, II, f. 564. L'assertion qu'Abdolmelek mourut de joie se trouve dans Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à la date de l'année 986 : *Wefati Abdoulmelek ez schidetti sourour*.

[2] Mirmah mourut le 25 janvier 1578; l'épouse de Mahmoud-Pascha le 2 octobre 1577. *Journal* de Gerlach, p. 402, 393, 448. *Raouzatoul-ebrar*.



furent regardés, par la superstition des peuples de l'Orient et de l'Occident, comme la confirmation des tristes présages de la comète apparue en 1577. Le Sultan et son précepteur Seadeddin, qui aimaient et encourageaient l'étude de l'astronomie, firent construire en dehors de Topkhané un observatoire souterrain, afin que l'on pût observer les étoiles, même pendant le jour, des profondeurs de cette espèce de puits. Takieddin, astronome célèbre du Kaire, fut installé dans cet observatoire avec un traitement annuel de trois mille ducats; un autre astronome, juif de Salonique, fut appelé pour apprendre au fils aîné du Sultan la science des astres. Les ennemis des deux astronomes et de Seadeddin insinuèrent à Mourad que les empires dans lesquels on bâtissait des observatoires étaient bien près de leur ruine, et citèrent à l'appui de leur assertion les exemples nombreux qu'en offraient les diverses histoires de l'Asie. En conséquence des craintes qu'on inspira au Sultan, l'ordre fut donné de démolir l'observatoire pour lequel il avait été déjà dépensé six mille ducats.

L'orage qui se préparait contre Sokolli frappa d'abord son confident, le nischandji Feridoun. Cet homme d'Etat, le collecteur des écrits des sultans, que Souleïman-le-Grand, quelque temps avant sa mort, avait nommé mouteferrika sous les murs de Szigeth par un kattischérif [1], et que Sokolli avait élevé depuis

[1] Attayi donne ce dernier kattischérif de Souleïman, dans la *Biographie* de Feridoun. On y lit : « Tu (Sokolli) dois à l'avenir ne pas t'exposer au danger sur le champ de bataille, mais veiller aux affaires de la foi et de l'empire;



en raison de ses importans services à la dignité de nischandji, fut envoyé en qualité de sandjakbeg à Belgrade [1], après avoir vu son kiaya étranglé en vertu d'une condamnation subite devant le château des Sept-Tours. La place de Feridoun fut conférée à l'un des recteurs des huit académies de Mohammed II, Mouallimzadé Mahmoud-Tschelebi; cette nomination était tout-à-fait irrégulière, et n'était justifiée par aucun antécédent, parce que la carrière des oulémas est entièrement distincte de celle des employés de la chancellerie et des sandjaks [2]. Mourad, fatigué de la domination de son grand-vizir et de l'influence qu'exerçait sur les affaires la sultane sa mère, eut la velléité de régner par lui-même; Schemsi-Pascha et le conquérant de Chypre Moustafa-Pascha, tous deux ennemis de Sokolli, saisirent cette occasion pour nuire à ce dernier, et exhorter le Sultan à prendre en main le souverain pouvoir. Djighalizadé, aga des janissaires, fut déposé pour n'avoir pas réprimé des brigandages et des violations de domicile commis par ses soldats dans la ville, avoir brûlé sept Arméniens innocens, et dérobé les vrais coupables à la justice en les faisant sauver sur une barque. Le nègre Arab

je recommande à Dieu la lumière de mes yeux, Selimkhan, et j'augmente le traitement de ton secrétaire Feridoun, en qualité de mouteferrika. »

[1] *Journal* de Gerlach, p. 175 et 375. *Rapport* d'Ungnad. Le *Rapport* d'Ungnad dit : « Feridoun fut déposé pour avoir fait couper les cheveux et la barbe au précepteur de ses enfans, et avoir employé dans ses forges les esclaves chrétiens des galères : le précepteur, fils d'un ouléma, porta cette affaire aux pieds du Sultan par l'entremise de son père. »

[2] Solakzadé, f. 133, s'élève avec force contre cette nomination.

Ahmed-Pascha, gouverneur de Chypre, que Sokolli avait marié à une esclave de son harem, qu'il avait successivement élevé du rang de pilote [1] à ceux de procureur de capitaine de vaisseau (reïs-kiayasi), de préfet de Galata, de beg de Rhodes, de gouverneur d'Alger, et qu'enfin il avait nommé beglerbeg de Chypre, poussa ses troupes à la révolte par ses violences et fut haché en morceaux. Lorsque le grand-vizir reçut avec cette nouvelle les vêtemens de son protégé tout déchirés par les coups de sabre, il n'osa se plaindre, et s'écria : « Que Dieu lui pardonne! que » n'a-t-il pas dû souffrir! »

Par la mort du moufti Hamid-Efendi [2] et du vizir Pialé [3], Sokolli perdit deux autres appuis de sa puissance. Hamid est l'auteur de l'institution d'après laquelle dix aspirans (moulazims) sont adjoints aux juges d'armée de Roumilie et d'Anatolie, cinq aux juges des capitales de Constantinople, Andrinople et Brousa, et deux aux juges des autres villes. Sa précieuse collection de fetwas en quatre livres a plus fait pour la gloire de son nom que la mosquée qu'il construisit à Constantinople. Pialé, fils d'un cordonnier de Tolna, conquérant de Khio, et l'un des quatre vizirs à qui Souleïman confia la construction du nouvel arsenal, embellit ce quartier par la construction d'une mosquée; cette mosquée s'élève, avec

1 *Permetschi*, c'est-à-dire qui conduit les hommes sur l'eau ; *perme* est le mot italien *prama*, espèce de barque.

2 Mort le 3 schâban 935 (16 octobre 1577). *Biographies* d'Attayi.

3 Mort le 20 janvier 1578. *Journal* de Gerlach.

ses douze coupoles reposant sur des colonnes de granit, à l'extrémité d'une vallée qui débouche sur la place d'Okmeïdan. L'autel et la chaire sont de la plus grande simplicité, et les fenêtres garnies non de fer, mais de fonte; les inscriptions gravées sur des tables d'airain, provenant de la fonte de cloches et de canons chrétiens, sont dues au burin du célèbre calligraphe Karahissari. La tradition populaire, d'après laquelle Pialé trouva sept caisses d'or en bâtissant cette mosquée, peut du moins nous donner la mesure des sommes qu'il y employa, sommes qui provenaient du butin fait pendant ses courses dans l'Archipel. Les revenus de ces fructueux brigandages avaient été partagés, depuis le règne de Sélim, entre le kapitan-pascha, le Portugais Giovanni Miquez, appelé par les Turcs Don Joseph Nassi, duc de Naxos, Paros, Antiparos et des autres Cyclades, et le seigneur d'Andros [1], Sommariva [2], après la mort duquel le tschaousch Souleïman obtint le fermage de l'île, en offrant au fisc, pour le lui abandonner pendant trois ans, quarante mille écus de plus que n'avait payé son prédécesseur. La mort du duc de Naxos, ennemi déclaré de Sokolli, fut pour celui-ci l'occasion d'un nouvel échec. Les trois defterdars, à qui le grand-vizir avait donné le riche héritage de Miquez, accusés de malversations,

[1] « Il Sr. di Andro haveva ottenuto la isola. » *Summario delle Relaz. venet.*, 4 octobre 1579.

[2] « Il governo della isola dell' Arcipelago concesso ad un Suleiman Ciaus, » che aveva offerto per tre anni 40,000 scudi di più di quel, che doveva » pagar il Sommariva. » *Summario delle Relaz. venet.*, 30 octobre 1579.

furent incarcérés, mis à la question, et déposés peu de temps avant la mort de leur protecteur.

La mort du duc de Naxos n'amena donc aucun changement en faveur de Sokolli, qui avait reçu un si terrible coup quelques mois auparavant par l'exécution de son favori Michel Cantacuzène, dont la corruption et les exactions avaient jeté la consternation parmi les Grecs. Michel Cantacuzène, surnommé Scheïtanoghli, c'est-à-dire le *fils du Diable*, avait obtenu par ses intrigues le titre d'inspecteur général des fermes et des salines d'Akhioli (Anchialos), sur les bords de la Mer-Noire, au préjudice de son adversaire Paléologue ; là il changea les métropolitains et les patriarches suivant son bon plaisir. Le patriarche Métrophanes, qui avait procuré des manuscrits précieux aux ambassadeurs impériaux Busbek et Wys, avait été accusé, par Cantacuzène, auprès de Sokolli de révéler à ces derniers toutes les affaires de la Porte, et déposé par suite de cette dénonciation; il cita Cantacuzène devant le diwan, et le poursuivit en restitution de seize mille ducats qu'il avait payés pendant huit ans pour l'exercice de son patriarchat. Mais il n'obtint aucune satisfaction du grand-vizir, qui probablement avait employé à son profit la plus grande partie de cette somme. Cantacuzène ne partageait l'argent de ses exactions qu'avec Sokolli, tout en faisant participer les vizirs Pialé et Ahmed aux impôts en nature qu'il percevait, et ne donnait rien à ses ennemis et à ceux du grand-vizir, Sinan et Moustafa; aussi ces derniers obtinrent-ils du Sultan

qu'on le traînât, chargé de chaines, d'Akhioli aux Sept-Tours, d'où il ne put sortir que moyennant le paiement de cinquante-cinq mille ducats (1577). Le fermage du sel fut adjugé au trésor : cependant Cantacuzène obtint, par l'intercession du grand-vizir, la place de fournisseur de pelleteries; il n'avait en cette qualité qu'un écu de solde par jour, et il devait fournir la cour de pelleteries pour soixante mille ducats par an; ses marchandises, il est vrai, étaient exemptes de tout droit de péage. Malgré la diminution de ses revenus, Cantacuzène se faisait encore précéder de huit tschokadars et de janissaires, lorsqu'il se rendait chez le grand-vizir. Enfin Sokolli ne put le protéger contre l'accusation que le vizir Moustafa-Pascha fit porter contre lui par le khan des Tatares, et d'après laquelle il aurait été la cause de tous les troubles de la Moldavie, du bannissement à Haleb de la mère du prince de Moldavie avec deux de ses fils, et de la défaite qu'avaient récemment essuyée les janissaires par l'installation des deux frères, Pierre et Alexandre, comme voïévodes de Valachie et de Moldavie. Le grand-chambellan Alibeg se rendit à Akhioli avec un ordre signé de Mourad, et fit pendre immédiatement Cantacuzène sous la porte même de son palais [1] (26 janvier 1578).

[1] Gerlach, p. 354. Μέγας πραγματεύτης. *Voyage* de Schweiger, p. 70. *Turco-Græcia* de Crusius, p. 274 : « Per qual causa e come è stato impiccato Michael Cantacuzeno a di 3 marzo a Achilo davanti la porta di casa sua. » D'après toute apparence, le riche seigneur Mikhalis, dont la mort est déplorée dans un des plus anciens chants grecs cité par Fauriel, n'est autre que Michel Cantacuzène.

La construction de ce palais avait coûté à Cantacuzène vingt mille ducats; Alibeg y trouva une somme égale en argent comptant. Enfin, le coup le plus sensible qui fut porté au grand-vizir, déjà blessé dans ses affections les plus chères, fut l'exécution dans la même année de son neveu Moustafa-Pascha, gouverneur d'Ofen. Moustafa avait été nommé à cette place par Souleïman avant le siége de Szigeth, et sa valeur, sa grandeur d'ame, ses constructions et ses institutions d'utilité publique ont placé son nom parmi ceux des plus grands gouverneurs dont les annales d'Ofen et de la Hongrie fassent mention; ses titres à la gloire ne sont pas d'avoir pris au milieu de la paix des châteaux ennemis, tels que Fülek [1] et autres, mais de n'avoir accordé les fiefs qu'à ceux qui en étaient dignes, d'avoir protégé les veuves et les orphelins, d'avoir fortifié Szigeth, Stuhlweïssenbourg et Belgrade, d'avoir ceint de murs le faubourg d'Ofen, et d'avoir bâti dans la forteresse une poudrière, des bains, des mosquées et des medrésés. Le grand-écuyer du Sultan, Ferhad [2], fut envoyé à Ofen avec la mission apparente d'inspecter les dommages faits récemment par

1 Petschewi, *Biographie de Moustafa-Pascha*, p. 172. Petschewi raconte à cette occasion qu'au siége de Fülek, un soldat du nom de Tak-Hasan, ayant escaladé les murs jusqu'à une barbacane, la seule voie qu'il eût pour pénétrer dans le château, y avait rencontré un canon que vingt hommes auraient à peine pu faire mouvoir, et qu'il l'avait repoussé avec sa tête, ouvrant ainsi le chemin à ses compagnons.

2 « 10 ottobre il Bassa di Buda strangolato dal Imbrahor mandato dal » Signor, e gli era stato trovato 300,000 scudi. » *Summario delle Relaz. venet.*, 1578.

la foudre dans le magasin à poudre; mais le véritable but de son voyage était la mort de Moustafa, que les cinquante cavaliers, qui formaient sa suite ordinaire, ne purent défendre de ce coup inattendu du sort (10 octobre 1578). Le favori de Mourad, Oweïs-Pascha, dont nous avons déjà parlé plus haut, hérita de la place de Moustafa [1].

Une année après l'exécution de son neveu, Sokolli, dont le zèle pour les affaires publiques ne se contentait pas de présider le diwan chaque matin à la Porte, tenait son conseil ordinaire du soir, lorsqu'un homme en habit de derwische s'approcha de lui, comme pour lui remettre une supplique, et lui plongea son poignard dans le cœur. Sokolli n'eut que la force de tirer le sien de sa ceinture, puis il tomba et mourut. Le meurtrier, originaire de Bosnie comme Sokolli, avait à se plaindre de la diminution de ses fiefs ; n'ayant pu obtenir qu'on satisfît à ses réclamations, il fut poussé à cet assassinat par un motif de vengeance personnelle, ou ne fut peut-être qu'un instrument de la haine de Moustafa-Pascha contre Sokolli. La torture ne put arracher aucun aveu à l'assassin, et le lendemain il fut écartelé par quatre chevaux. La veille de sa mort, Sokolli s'était fait lire, par son écuyer Hasan-Aga, le

[1] Oweïs-Pascha, dont on trouve plusieurs lettres dans les Archives I. R., s'intitule : *My Weiss Passa az Hatalmas Istemek io et Kariatiabil Tœrœk Czyazernak fœ hel tartora Boudan ez gand my yebie Megiar Orzagnek di*, c'est-à-dire : « Moi, Weïs-Pascha, par la grâce de Dieu, gouverneur d'Ofen pour le Sultan des Ottomans, et son remplaçant en Hongrie. » Weïs-Pascha avait un lion gravé sur son cachet, à l'instar de son prédécesseur Moustafa.



récit de la bataille de Kossova dans l'histoire de l'empire; au passage où Mourad succombe sous le poignard de Kabilowitsch, il avait récité pour l'ame du Sultan la première soura du Koran, et s'était écrié : « Puisse Dieu m'accorder une mort semblable! » Sévère, mais non cruel, Sokolli ne souilla pas son administration de quatorze ans par des exécutions sans but, à l'exception de celle des cent vingt esclaves échappés de son palais. L'esclave qui avait tué le médecin du défunt beglerbeg de Bosnie, Ferhad, excusa son action en disant qu'il soupçonnait le médecin d'avoir empoisonné son maître par ordre de Sokolli; mais cette accusation contre le grand-vizir n'est justifiée par aucun des actes de sa vie. Sokolli avait eu deux fils de deux esclaves, dont il avait dû se séparer, lorsque la sœur du Sultan, femme petite et fort laide, lui fit l'honneur de le recevoir dans son lit; le premier qui avait été nommé pascha de Haleb mourut du vivant de son père; le second, sandjakbeg de Bosnie, fut appelé au gouvernement de son frère, par le Sultan, qui voulait consoler Sokolli du malheur dont il venait d'être frappé [1]. Sokolli, élevé dans le harem, paraît y avoir puisé le goût des sciences et de la littérature dont il fit preuve dans tous les actes de sa vie administrative. Les ouvrages les plus remarquables écrits sous le règne de Sélim II sont dédiés au grand-vizir, qui a aussi éternisé son nom par des constructions dans un grand nombre de villes de l'empire. Les

1 « Il Sr. per consolar Mohammet-Bassa della perdita del figlio lo crea » Bassa in Aleppo. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 27 février 1572.

principales de ces constructions sont des mosquées, des écoles, et des cuisines pour les pauvres à Burgas, sur le chemin de Constantinople à Andrinople, dans le voisinage de Pajas, ville de Cilicie, dont il rétablit les remparts, des fondations pieuses à la Mecque, et sa chapelle mortuaire à Constantinople, dans le faubourg d'Eyoub. C'est ainsi que mourut de la main d'un assassin le plus grand des vizirs ottomans, celui qui occupa les premières fonctions de l'empire pendant quatorze ans sous trois sultans, le beau-frère de Mourad, le conquérant de Szigeth, Mohammed Sokolli. Sorti depuis près de cinquante ans des rangs des pages du seraï avec la qualité de chambellan, il s'était élevé successivement aux dignités de kapitan-pascha, de beglerbeg de Roumilie, de vizir et enfin de grand-vizir; après avoir été honoré de la confiance entière de Souleïman, avoir joui d'une puissance sans bornes sous Sélim, il vit sous Mourad son influence suivre une progression décroissante. Sa sagesse et sa force seules maintinrent, pendant tout le règne de Sélim, l'empire au degré de puissance où l'avait élevé le génie de Souleïman, et même pendant les cinq années de son administration depuis l'avènement de Mourad, il sut empêcher qu'aucun symptôme de la dissolution de l'Etat ne se manifestât à l'extérieur. Mais, lorsque l'empire ne fut plus retenu par la main puissante qui l'avait arrêté sur le penchant de sa ruine, il entra, aux yeux de tous, dans une voie rapide de décadence.



LIVRE XXXVIII.

Ambassade persane. — Mort du schah Thamasp, et guerre avec la Perse. — Bataille de Tschildir. — Le souverain de Géorgie et sa famille. — Conquête de Tschildir ou *Château du Diable* sur le Kanak, et passage de cette rivière par les Ottomans. — Organisation de la Géorgie et fin de l'expédition. — Araskhan et Kaïtasbeg sont battus; Aadil-Ghiraï est fait prisonnier. — Reconstruction de la forteresse de Karss. — Siége de Tiflis. — Assassinat d'Aadil-Ghiraï; déposition et mort de Moustafa. — Campagne et destitution de Sinan-Pascha. — Fortification d'Eriwan et d'autres places et châteaux-forts. — Campagne d'Osman-Pascha dans le Daghistan. — Installation d'un nouveau khan en Crimée. — Retour d'Osman-Pascha à Constantinople.

La guerre avec la Perse, qui subit une courte interruption après les sept premières années et se continua pendant sept autres, avait commencé deux ans avant la mort de Sokolli. Quelques regards jetés en arrière nous éclaireront mieux sur la première moitié de cette guerre. Nous avons parlé dans les livres précédens de la fondation de la dynastie des Saffewis, du règne de son premier souverain Schah-Ismaïl, de la bataille de Tschaldiran, et enfin de la perfide politique de Schah-Tahmasp, qui s'était souillé du sang de Bayezid-Sultan et de celui des enfans de ce prince réfugiés à sa cour; il ne nous reste plus qu'à raconter

la mort de Tahmasp, arrivée un an après l'avènement de Mourad, et les cruautés qui ensanglantèrent le changement de dynastie et furent en partie la cause de la guerre.

Si l'histoire de Perse nous montre ce pays comme le berceau des monarchies régulières et des administrations bien organisées, elle nous le fait connaître aussi comme le théâtre du despotisme le plus effréné et des crimes les plus abominables. Cette observation se trouvera confirmée par le récit des désordres commis dans ce royaume par des esclaves ambitieux et des tyrans impuissans, désordres qui jusqu'ici n'ont été mis dans tout leur jour par aucun historien européen [1]. Avant de raconter les faits qui suivirent la mort de Tahmasp, nous donnerons quelques détails sur la grande ambassade que ce prince envoya à Constantinople, pour féliciter Mourad sur son avènement, renouveler avec lui les relations amicales qu'avait eues la Perse avec Sélim et Souleïman, et assurer à son cinquième fils Haïder la tranquille succession au trône, au préjudice de ses autres fils. Le 4 mai 1576, seize mois après l'avènement de Mourad, l'ambassadeur persan Tokmakhan [2], fils de Schah-

[1] Malcolm raconte d'une façon incomplète ces événemens, dans le chapitre XIV de son ouvrage, d'après l'histoire persane *Soubdetet-tewarikh* (*Choix des Histoires*), sans avoir mis a profit les histoires turques contemporaines suppléant au silence des Persans, telles que le *Nokhbetet-tewarikh* et le *Djamioul-tewarikh*.

[2] Mohammed-Kiatib, l'auteur du *Djamioul-tewarikh* et secrétaire de Sokolli, donne, f. 311, le contenu de la lettre de créance de l'ambassadeur persan, qu'il dit tenir de la bouche même de ceux qui l'avaient lu.



Koulikhan, qui neuf ans auparavant avait signé à Andrinople le traité de paix avec Sélim, arriva à Scutari avec une suite de deux cent cinquante personnes et cinq cents chameaux. Le jour suivant, le beglerbeg de Roumilie et le tschaousch-baschi, accompagnés de deux mille cinq cents tschaouschs, mouteferrikas et sipahis, montant la plupart des chevaux tout caparaçonnés d'or, portant des turbans empanachés de plumes, et agitant leurs bâtons garnis d'argent, vinrent recevoir l'ambassadeur; le kapitan-pascha était allé à sa rencontre avec trente galères, sur la plus grande desquelles une table couverte de drap d'or était servie pour lui et les principales personnes de sa suite. Lorsque Tokmakhan porta le premier morceau à sa bouche, toute l'artillerie des galères tonna à la fois, et la tour de Léandre, située sur un rocher isolé au milieu de la mer, répondit à ce signal par cent coups de canon. A sa descente sur le rivage, Tokmakhan fut reçu par Djighalezadé, aga des janissaires, et il se rendit à Constantinople ayant à sa gauche l'aga, et à sa droite le beglerbeg de Roumilie; distinction qui jusque-là n'avait été accordée à aucun ambassadeur d'Asie, et moins encore à celui d'une puissance européenne. Le cortége était ouvert par neuf chevaux de main couverts de housses précieuses, et vingt-quatre nègres revêtus d'habits de drap d'or, de velours et de soie, sur chacun desquels étaient brodées deux figures d'hommes ou de lions, de tigres et de chevaux; ce qui n'était pas un petit scandale pour le sunni ou musulman orthodoxe, aux yeux de qui toute représen-



tation d'êtres vivans est contraire à la loi. Cinquante laquais à pied et trois cavaliers, dont les ceintures étaient garnies de clochettes, précédaient l'ambassadeur; Tokmakhan s'avançait sur un cheval de race dont la selle étincelait d'or; son kaftan de velours rouge avait une riche bordure sur laquelle s'entrelaçaient des feuilles d'or; son vêtement de dessous était brodé de toutes sortes de figures, et son turban brillait d'or et de pierres précieuses. Il était suivi de trois écuyers dont le premier portait son sabre, le second son arc, et le troisième son carquois enrichi d'or et de pierreries. Cinq jours après (10 mai 1576), le Sultan, qui avait retardé à dessein de deux semaines son retour de la chasse, pour avoir occasion de déployer lors de son entrée dans la capitale, aux yeux de l'ambassadeur persan, toute la magnificence de la cour ottomane, arriva à Constantinople, accompagné de dix à douze mille hommes; tous les vizirs rivalisèrent de faste en chevaux et en armes. Le neuvième jour de son arrivée, l'ambassadeur fut reçu en une audience solennelle, et présenta à Mourad ses magnifiques présens, parmi lesquels on remarquait un Koran d'un prix inestimable, un *Schahnamé,* soixante volumes de poëtes persans, une tente divisée en quarante compartimens, dont le pilier figurait un arbre d'or incrusté de pierres précieuses [1], et qu'on tendait par des cordes de soie, quarante tapis, six cassettes pleines de diamans, d'émeraudes, de rubis, de turquoises et de

[1] *Journal* de Gerlach, p. 192. Selaniki dit quarante compartimens, et le *Djamioul-tewarikh* trente-deux.



perles, des lames du Khorassan, des arcs de Tschatsch, des feutres de l'Irak, des étoffes de soie d'Yezd et de Koum. Chacun des six vizirs traita l'ambassadeur pendant un jour [1], et le combla de présens. Le 22 mai, Tokmakhan prit congé du Sultan, qui lui fit don de cinq mille ducats, et de deux chevaux richement enharnachés.

Pendant le séjour de Tokmakhan à Constantinople, Schah-Tahmasp [I] mourut empoisonné après un règne de cinquante-quatre ans. Les rênes du gouvernement, que le vieux prince ne tenait plus que de nom, avaient passé depuis long-temps entre les mains de puissans chefs de tribus géorgiennes, tscherkesses, kurdes et turcomanes. Houseïnbeg-Oustadjlü se réunit aux khans géorgiens Ali et Sal [2], oncles des princes Behram et Haïder, pour changer l'ordre de succession au trône; ils avaient résolu d'ôter à Haïder la couronne que voulait lui léguer son père, et de la donner à Behram. La mère de Haïder conçut alors le noir projet de se défaire du schah, pour assurer à son fils l'héritage paternel; elle empoisonna son mari dans le bain en le frottant d'une prétendue poudre dépilative. Haïder monta sur le trône la nuit même de la mort de son père, pendant que celui-ci s'épuisait en

[1] Selaniki, p. 137, énumère les présens des vizirs. Ungnad dit, dans son *Rapport* : « On lui donna des spectacles, et on chanta dans ses appartemens un hymne en l'honneur d'Eboubekr, d'Omar et d'Osman ; » ce qui était plutôt une injure qu'un honneur, parce que cet hymne ne célébrait pas Ali que les Persans vénèrent plus que les trois premiers successeurs du Prophète.

[2] Dans Minadoi et Knolles : *Zalchan*.

imprécations contre son assassin. Cependant la princesse Peridjankhan [1], fille du schah et d'une esclave tscherkesse, qui avait de commun avec l'ancienne reine persane Parisatis, non seulement le nom, mais encore les qualités et les défauts d'un caractère ambitieux, donna immédiatement avis à son oncle le prince tscherkesse Schemkhal, que par la mort du schah le pouvoir était tombé entre les mains des khans de Géorgie, et qu'il importait de le leur enlever. Schemkhal se concerta aussitôt avec les chefs des tribus kurdes et turcomanes pour perdre le nouveau souverain. Si les khans géorgiens pouvaient compter sur l'assistance de la tribu d'Oustadjlü, le prince tscherkesse était sûr de l'appui de celle d'Efschar. Schemkhal rassembla ses partisans pendant la nuit même, et pénétra avec eux dans le palais par la porte du jardin; les Géorgiens, conduits par Oustadjlü, tentèrent de leur côté d'y entrer par la porte principale d'Alakapou, dont on leur défendit l'accès. Haïder, lorsqu'il sut ses ennemis les Tscherkesses et les Turcomans dans le palais, voulut s'enfuir sous des habits de femme; mais Schemkhal, en ayant été instruit, lui arracha son voile, et le fit poignarder par un de ses esclaves. Cependant Oustadjlü et ses Géorgiens, après avoir enfoncé la porte principale, s'étaient précipités dans le harem; Schemkhal leur ayant alors jeté la tête du prince poignardé, ils perdirent courage et s'enfuirent. Au point du jour, les cadavres des deux

[1] Minadoi, et, d'après lui, Bizari, Knolles et autres, changent ce nom en celui de *Peri Concona*.



infortunés schahs, dont l'un avait régné la moitié d'un siècle et l'autre la moitié d'une nuit, sortirent en même temps du palais pour recevoir les derniers honneurs. Houseïnbeg-Oustadjlü, oncle des princes Moustafa et Imamkouli, fils de Tahmasp et issus d'une autre esclave géorgienne, les arracha du harem, et, accompagné de quelques cavaliers, il s'enfuit avec eux à Koum et à Kaschan, avec le dessein d'y proclamer roi un de ses neveux. Schemkhal et son parti mirent tout en œuvre pour faire monter sur le trône un prince de sang tscherkesse; mais ils s'étaient attiré la haine du peuple par le meurtre du prince Haïder, à qui les Persans étaient dévoués comme au successeur légitime de Tahmasp. Embarrassés de leur victoire et ne sachant comment l'utiliser, ils résolurent de s'adresser au prince Ismaïl, retenu par son père dans le château d'Alamouth depuis vingt-cinq ans, et de le gagner à leur cause en lui disant qu'ils n'avaient tué son rival Haïder que pour lui ouvrir le chemin du trône. La princesse Peridjan, habituée aux exercices des armes et de l'équitation, comme l'ancienne reine persane Rodogune, qui, à l'annonce d'une attaque des ennemis, s'était élancée à cheval, les cheveux à moitié peignés, et n'avait terminé sa toilette qu'après avoir vaincu, se chargea elle-même d'annoncer au prince son avènement; elle vola au château d'Alamouth (*nid de l'Aigle*), entre Kazwin et Tebriz, ancienne résidence du prince des Assassins, le Vieux de la Montagne. Les schahs de Perse se servaient de ce fort inaccessible comme les anciens Khosroës de la *Maison des*

Ténèbres[1] ou du *Château de Léthé*, pour y faire languir dans une captivité éternelle leurs rivaux au souverain pouvoir. C'est à Alamouth que le prince Ismaïl avait été jeté en prison par son père, moins pour avoir dans le premier feu de la jeunesse pillé des caravanes et fait des incursions sur les frontières turques, que pour s'être montré partisan de la doctrine des Sunnis. Ismaïl avait cherché à se consoler de la perte de sa liberté par un usage immodéré de la jusquiame; il s'était tellement habitué à ce plus puissant des opiums, qu'il en pouvait prendre impunément jusqu'à quarante-sept dragmes par jour; mais l'excitation produite dans son organisation par ce suc vénéneux avait transformé sa violence naturelle en une cruauté sauvage et une sombre mélancolie. Lorsqu'il eut échangé sa captivité pour le pouvoir royal, il n'aspira plus qu'au meurtre de ses frères et des grands qui, sous le règne de son père, avaient conseillé son emprisonnement. D'après l'ancien usage des rois de Perse, il immola à sa sûreté huit de ses frères[2] et dix-sept des grands dignitaires de l'empire. Il n'épargna que son frère Mohammed Khodabendé, qui était presque aveugle de naissance et comme tel incapable de lui devenir dangereux, ainsi que les deux fils de celui-ci, dont l'un, Hamza, vivait à Schiraz avec son père, et l'autre, Abbas (plus tard Abbas-le-Grand), occupait, quoique enfant, la place de gouverneur du Khorassan,

[1] Οἶκος τοῦ σκότου. Theophanes, anno XVII. Heraclii.

[2] Minadoi, et, d'après lui, Bizari et Knolles, qui sont là dessus parfaitement d'accord avec les historiens orientaux.

sous la tutelle d'Ali Koulikhan. Ismaïl, haïssant tout le monde et haï de tous, n'osa plus se montrer en public, et passa son temps dans l'intérieur du palais à s'enivrer d'opium avec quelques-uns de ses confidens. Pendant son règne de dix-huit mois, il flotta continuellement entre l'ivresse et la crainte de la vengeance des parens de ses victimes; ne se croyant plus en sûreté sur le trône, il résolut enfin de se défaire des fils de son frère Khodabendé, bien que leur âge parût devoir les préserver de ses terreurs et de sa cruauté; il envoya donc, le douzième jour du mois de ramazan, des ordres de mort à Hérat et à Schiraz. Ali Koulikhan, gouverneur du jeune Abbas, et qui administrait le Khorassan au nom de son élève, avait retardé par scrupule religieux l'accomplissement des volontés d'Ismaïl jusqu'après l'expiration du mois de ramazan. Il reçut à temps la nouvelle de la mort du tyran (13 ramazan 985 — 24 septembre 1577), et elle arriva également à Schiraz une heure avant le moment fixé pour l'exécution du prince Hamza. Peridjan, qui la première avait annoncé au tyran la liberté et le trône, avait délivré la Perse de ce monstre, en le faisant étrangler par quinze bourreaux déguisés en femmes [11].

Douze jours avant la mort du schah Ismaïl, une comète avait paru dans le ciel, et cette circonstance ne fit que fortifier la croyance populaire qui pensait que ces sortes d'apparitions présageaient de grandes révolutions politiques ou la mort d'un souverain puissant. Le moufti et le constructeur de l'observatoire souterrain de Galata, l'astronome Takieddin, calcu-

lèrent que cette comète était déjà venue onze fois annoncer au monde d'importans événemens ; d'après eux, elle se serait montrée à des intervalles bien inégaux, et aurait annoncé successivement la mort d'Abel, le déluge, la tyrannie de Nemrod sur Abraham, la chute des tribus Aad et Themoud, la naissance de Moïse, la mort de Pharaon, la bataille de Bedr, le meurtre d'Osman et d'Ali, et le règne d'Yezid. Afin de ne pas faire mentir la comète, le gouverneur de Wan, Khosrew-Pascha, excita le Sultan, par ses rapports à la Porte, à faire la guerre à la Perse, en lui représentant les désordres de ce royaume, la mésintelligence des tribus et l'affaiblissement de l'autorité du schah. Le grand-vizir Sokolli désirait encore moins une expédition contre la Perse, malgré les fetwas qui avaient si souvent consacré la sainteté d'une pareille entreprise [1], qu'il n'avait désiré, sept ans auparavant, celle contre l'île de Chypre ; mais ce fut une raison pour que les vizirs Sinan-Pascha, conquérant de l'Yémen et de la Goletta, et Moustafa-Pascha, vainqueur des Vénitiens, sollicitassent encore le Sultan avec plus d'ardeur à cette nouvelle campagne, lui garantissant les victoires futures par les victoires passées, et aspirant tous deux à l'honneur du commandement en chef. Sokolli, qui voulait tenir la balance entre ces deux vizirs ambitieux et neutraliser leur influence l'une par l'autre, fit donner à Moustafa-Pascha le commandement des frontières de Bagdad (de Méso-

[1] Ali, dans son *Noussretnamé*, c'est-à-dire *Livre de Victoire*, compte cinq fetwas rendus dans ce sens.



potamie), et à Sinan-Pascha celui des frontières d'Erzeroum (d'Arménie); mais lorsqu'il fallut partager les sandjaks revenant à chacun des deux rivaux, l'opiniâtre Albanais, Sinan, éleva de telles difficultés qu'il fut impossible de les aplanir autrement que par sa destitution et la nomination de Moustafa-Pascha au commandement en chef. Moustafa-Pascha réunit sous ses ordres cinq mille janissaires, les escadrons des sipahis, le gouverneur du Diarbekr (Derwisch-Pascha), ceux d'Erzeroum (Behram-Pascha), du Soulkadr (Ahmed-Pascha), de Haleb (Mohammed-Pascha), de la Karamanie (Güzeldjé Mohammed-Pascha), avec leurs sandjaks et sipahis, l'ancien beglerbeg du Diarbekr, Ouzdemir Osman-Pascha et le khan de Crimée avec ses cavaliers d'avant-garde. Procédant avec prudence et habileté, Moustafa-Pascha non seulement fit savoir sa nomination aux gouverneurs que nous venons de citer, et aux sandjakbegs de Pasin et de Schouschad, en les appelant à lui avec toutes leurs forces, mais encore il écrivit une douzaine de lettres aux princes des frontières de la Géorgie, pour sonder leurs dispositions et obtenir leur concours [1]. Ces lettres furent rédigées par le secrétaire de Moustafa, l'historien Ali, qui les donne dans son *Livre de la Victoire*, histoire spéciale de la première campagne de la guerre actuelle contre la Perse. Des lettres semblables furent encore adressées aux nombreux princes qui se partageaient alors la domination des pays situés

[1] Il est dit littéralement dans Ali, f. 394 : *Her birinüm nabzi toutiloub*, c'est-à-dire « on leur tâta le pouls à chacun. »



au nord de la Perse, entre la Mer-Noire et la mer Caspienne, tels que le Schirwan, le Daghistan, la Géorgie et la Tscherkassie; à Schahrokh Mirza, fils de l'ancien souverain du Schirwan; à Schemkhal, prince des Koumouks et des Kaïtaks; au gouverneur de Tabazeran, dans le Daghistan, sur les bords de la mer Caspienne; à Alexandre, fils de Lewend, souverain des pays entre Eriwan et le Schirwan; à George, fils de Louarssab, seigneur du district de Basch Atschouk (Imirette); au souverain de Guriel, et au dadian, prince de Mingrelie (Colchis).

Le 31 mars 1578 (22 moharrem 986), on reçut à Constantinople la nouvelle d'un grave échec essuyé par les armées ottomanes sur les frontières persanes. Le beglerbeg de Schehrzor, capitale du Kurdistan, n'avait pu tenir la campagne et avait dû faire rentrer ses troupes dans ses châteaux; dans la contrée de Bagdad, tout le bétail avait été massacré par les Persans. Ces circonstances hâtèrent les préparatifs du serasker; mais il ne se mit en marche qu'après avoir fait donner à son beau-fils Mohammedbeg, fils de la fille de Mohammed-Sultan (fils favori de Souleïman), le sandjak de Nikdé avec quatre cent mille aspres de revenu, et à un autre Mohammedbeg, son protégé, homme grossier et descendant d'une famille de paysans, le sandjak de Begscheri. Le 5 avril (27 moharrem), Moustafa-Pascha, accompagné des vizirs et des principaux officiers, alla prendre solennellement congé du Sultan et lui baiser les pieds; puis il s'embarqua pour Scutari sur la galère du kapitan-pascha, escortée par

quatorze autres galères qui portaient les vizirs et leurs suites. Deux étendards, donnés par le Sultan au serasker, dont l'un était rouge et l'autre mi-parti de rouge et de jaune, flottaient sur la poupe de sa galère. Le 28 avril, l'armée leva son camp à Scutari; mais telle était la lenteur du nouveau généralissime, qu'il mit sept jours à faire le court trajet de deux jours de marche qui sépare Scutari de Nicomédie. Dans cette dernière ville, les janissaires, après avoir été magnifiquement traités, reçurent la permission de se rendre par Boli à Erzeroum, où ils devaient rejoindre le serasker, qui prit avec le reste de l'armée la route de Koniah. Moustafa visita à Koniah le tombeau de Djelaleddin-Roumi, et chercha un heureux présage pour son expédition, en ouvrant au hasard le fameux ouvrage mystique de ce poëte, intitulé *Mesnewi*; le hasard voulut qu'il tombât à l'endroit où il est question de l'expédition d'Alexandre, dans la montagne de Kaf, hasard qui fut regardé comme une promesse non équivoque de victoire. Pendant son séjour à Siwas, Moustafa reçut des rapports des gouverneurs de Wan, d'Erzeroum et de Haleb, dans lesquels le premier lui faisait part de quelques avantages obtenus sur les Persans, et les deux autres de la disette qui désolait leur contrée. Vers le même temps, les princes tscherkesses de Guriel et de Mingrelie, dont le dernier avait le titre royal de dadian, envoyèrent leurs soumissions au serasker. A Kodjhissar, l'armée fut assaillie par une horrible tempête. Moustafa prit toutes les mesures convenables pour conjurer un danger plus

sérieux, celui d'une révolte qu'avait allumée le Turcoman Scham Biyad à Elbistan, dans la province de Soulkadr, et il écrivit à Schemsi-Pascha, favori du Sultan, et au khodja Seadeddin, pour les informer des moyens qu'il avait employés pour réduire les rebelles. Dans la plaine de Tschermik, devant Erzeroum, les janissaires qui avaient suivi le chemin de Boli, les gouverneurs du Diarbekr, de Siwas, de la Karamanie et du Soulkadr, à la tête de leurs contingens, et Ouzdemir Osman-Pascha accompagné de ses cavaliers, opérèrent leur jonction avec l'armée. Mille têtes persanes, provenant d'une victoire remportée par Yousouf, sandjak de Karss, dans le district de Djanbaz Tschoukouri (*fosse des joueurs d'ames*), arrivèrent au camp avec les lettres de soumission du prince du Daghistan, de Schemkhal, chef des Kaïtaks et des Koumouks, de Ghazi Reschid Oghli, commandant de Tabazeran sur les bords de la Mer-Noire, de Toutsché Lawik, gouverneur d'Awar, de Mirza Schahrokh, issu des schahs du Schirwan, du Géorgien Grégoire, seigneur du district de Basch Atschouk (Imirette); Moustafa leur fit à tous des réponses favorables, en les invitant à se joindre à lui.

Le beglerbeg de Wan, Khosrew-Pascha, envoya son kiaya à Moustafa avec prière qu'on le renforçât en lui adjoignant un beglerbeg et quelques sandjaks; il se plaignit aussi de ne pas trouver d'appui dans Seïnelbeg, qui n'avait pas secouru le beg de Selmas, assiégé dans son château par les Persans. Moustafa exprima à Seïnelbeg, dans ses lettres, son étonnement

d'une telle conduite, sans toutefois oser sévir contre lui. Tokmakhan, naguère ambassadeur de Perse à Constantinople, et alors commandant en chef de l'armée persane sur les frontières de la Turquie, écrivit au gouverneur d'Erzeroum une lettre dans laquelle il feignait d'ignorer la rupture survenue entre le Sultan et le schah, et demandait les causes de l'incursion des Ottomans à Djanbaz Tschoukouri. Le gouverneur lui répondit avec la même dissimulation qu'il fallait imputer au vizir tous les actes d'hostilité récemment commis. Mais lorsque Tokmakhan envahit avec trente mille Persans le gouvernement de Tschildir, alors et aujourd'hui encore la frontière septentrionale de l'empire du côté de la Géorgie, et qu'il ravagea le sandjak d'Erdehan, Moustafa lui adressa en forme de lettre un manifeste plein d'injures, qui commençait ainsi : « Chef des hérétiques et des renégats, ami des entêtés » et des serviteurs du Diable, refuge des méchans » de race infernale, appui des rebelles et des scé- » lérats, toi qui es du nombre de ceux dont les actions » noircissent le visage, et à qui ne fera pas défaut le » juge au jugement dernier, toi qui as jeté les bases de » l'infamie, sur qui s'appuient les colonnes de l'en- » têtement, chef des imbéciles et des dupes, guide » des méchans et des fous, destructeur des champs, » qui gagnes l'enfer et dont le désespoir ne finira ja- » mais, toi, Tokmakhan (celui qui lui obéit fait mal), » pénètre-toi bien de ce qui suit, etc. » Toute la lettre répond à ce commencement, et elle se termine par l'énumération des forces conduites par Moustafa con-

tre la Perse. L'armée leva son camp de Tschermik, dès l'arrivée de quatre cents rangs de chameaux, composés chacun de sept chameaux; vingt-six rangs étaient destinés au trésor, cent cinquante aux munitions, cent quinze aux bagages des janissaires, et les autres à ceux du reste des troupes. Moustafa, quatorze jours après son départ de Tschermik, s'établit sous les murs du château d'Erdehan (18 djemazioul-ewwel — 23 juillet); là on lui apporta, au bruit des fifres et des tambours, des têtes de Persans, fichées au bout de piques, trophées par lesquels le gouverneur de Wan lui annonçait sa victoire sur le général persan Emirkhan. Le 9 août (5 djemazioul-akhir), Moustafa quitta ses campemens d'Erdehan, et marcha sur les frontières de la Géorgie; le jour suivant, il livra un combat sanglant à Tokmakhan, devant Tschildir, petit château qui s'appelle aussi *château du Diable* [1]. La victoire resta aux Ottomans, mais elle leur coûta la perte d'un grand nombre de braves, parmi lesquels sept begs kurdes; les châteaux de Welé, Yenikalaa, Akdjekalaa et Tschildir, se soumirent aussitôt au vainqueur [2]. Ce qui fait mieux connaître que le récit des écrivains ottomans les pertes éprouvées par Moustafa, c'est le changement de ton qu'on remarque dans la lettre écrite

[1] *Iblis kalaasi; tarikhi Osman-Pascha*, c'est-à-dire l'*Histoire de la campagne en Perse d'Osman-Pascha*, par un auteur inconnu, f. 229. Dans le *Djihannuma*, f. 408-409, il est bien question d'un gouvernement ainsi appelé, mais il n'y est pas parlé du château dont il a pris le nom.

[2] Akdjekalaa est le même qu'Akhalkelek. *Djihannuma*, p. 419. Minadoi, p. 81, l'appelle *Archicheleck*, et Gamba *Akhalkalaki*.

immédiatement après la bataille, par le généralissime de l'armée, à Tokmakhan; dans cette lettre, qui prodigue au général persan les titres les plus flatteurs, le serasker lui exprime le désir d'une entrevue personnelle, et lui offre les conditions les plus avantageuses pour entrer au service du Sultan, en lui rappelant l'exemple de Mohammedkhan, fils du prince de Soulkadr, et du Persan Oulama, qui, lors de l'expédition de Souleïman, s'étaient rangés sous les drapeaux ottomans, et avaient été comblés de faveurs.

Comme nous devons suivre pas à pas l'armée ottomane dans la Géorgie, il est nécessaire de faire connaître les quatre princes de ce pays qui s'opposèrent à son passage. Le silence gardé sur ces souverains par les historiens tant européens que géorgiens [1] avait laissé dans l'histoire une lacune qui se trouve en quelque sorte remplie par les historiens ottomans et italiens, ceux-ci ayant recueilli les faits de cette guerre de la bouche des témoins oculaires eux-mêmes [2]. Les trois provinces d'Imirette, Karthli et Kakhethi, étaient oc-

[1] Les historiens ottomans Ali et Petschewi, les Italiens Minadoi et Vincenzo degli Alessandri, le secrétaire vénitien que le sénat avait envoyé en Perse (Natale Conti, l. XXVII, f. 311), n'ont été ni les uns ni les autres mis à profit par Chardin, Gamba, Güldenstædt, Reineggs, Breitenbach et Klaproth.

[2] Ali, f. 398. Petschewi, f. 175. Minadoi, l. II, p. 53; et, d'après lui, Bizari et Knolles. Minadoi, qui fut pendant sept ans médecin en Syrie, puis à Constantinople lors de la guerre de Géorgie, raconte les faits comme les tenant de la bouche de ses amis turcs, Houseïnbeg, fils de Djanboulad, et du chef des feudataires, Alaïbeg, ainsi que du consul vénitien de Haleb, l. III, p. 101.

cupées par les princes des trois familles Baschatschouk, Lewan et Louarssab, qui seuls étaient considérés comme de la race des anciens souverains géorgiens, et qui faisaient descendre leur généalogie de la grande reine Tamar, par le fils que celle-ci avait eu de son écuyer David (Bagration). David avait surpris la reine pendant son sommeil et en l'absence de ses gardes; pour le punir de cette audace, Tamar avait voulu le faire mourir en l'exposant à toutes sortes de dangers; mais, comme il en était sorti toujours victorieux, elle avait fini par lui donner sa main [1]. Les princes d'Altounkalaa, à l'ouest d'Akhiska ou Akhaldjik, n'étaient pas de sang géorgien, mais persan, et faisaient remonter leur origine au prince persan Tschapouk. La Géorgie, appelée par les anciens Ibérie, par les Persans Gourdjistan, et par les Russes Grusie, est la patrie des femmes de la beauté la plus accomplie; aussi ce pays est-il celui où leur influence devait être la plus puissante, et en effet les règnes de femmes sont les seuls points lumineux qu'on aperçoive dans l'obscurité de son histoire. La sainte reine Nino convertit la Géorgie au christianisme du temps de Constantin-le-Grand, et opéra des miracles avec deux ceps de vigne liés en croix au moyen de ses cheveux. Cette croix resta long-temps

[1] Petschewi cite sur David une anecdote qu'Ali paraît ignorer. Non contente des divers dangers auxquels elle avait exposé David Bagration, Tamar lâcha un jour d'hiver un faucon sur un lac à moitié glacé; David dut chasser ce faucon sur la glace qui menaçait à chaque instant de se briser sous ses pas. Petschewi, f. 178. Ali, XXIX[e] récit. Tous deux prétendent que la ville natale de Bagration est Bagraschin, près de Wan.



parmi les joyaux de la famille Wakhtang, puis elle fut rendue à la Géorgie comme une précieuse relique par l'empereur Alexandre. La reine Tamar, qui, à cause des qualités viriles de son esprit, fut surnommée *Mephé* (*le roi*), bien que la langue nationale eût un mot particulier pour exprimer l'idée de reine, régna sur la Géorgie vers la fin du douzième siècle; la beauté de sa fille Roussoudan, accusée de débauche par l'historien arabe Aboulfeda, à cause de ses aventures galantes avec les dignitaires de sa cour et ses mamlouks, attira, à trois reprises différentes, sur la Géorgie les armes du grand-schah Djelaleddin Mankberni, souverain du Khowaresm, dont les offres de mariage avaient été repoussées. La Géorgie, d'après la tradition, est la patrie de la belle et délicieuse *Schirin,* idéal de la femme dans la poésie persane [1]. On ne doit donc pas s'étonner si, de tout temps, on voit des femmes se montrer sur la scène politique de la Géorgie, et gouverner les hommes par l'irrésistible ascendant de leur beauté ou de leur esprit. Au nombre de ces grandes reines, il faut compter la souveraine d'Altounkalaa, veuve de Keïkhosrew, appelée Dedé Semid, et mère des deux princes Minotscher [2] et Grégoire.

Comme la province d'Altounkalaa était limitrophe du territoire ottoman, Moustafa avait envoyé, quel-

1 Comme la mère de Schirin était surnommée Mehin-Banou (*la grande femme*) ou Sémiramis II, les poëtes persans paraissent avoir confondu la mère de Schirin avec Tamar-Mephé.

2 Natale Conti change le nom de *Minotscher* en celui de *Manochiato*, l. XXX, p. 375.

ques semaines avant la bataille de Tschildir, une lettre à Minotscher, le plus jeune des deux princes de ce pays, pour l'inviter à quitter, ainsi que son frère et sa mère, le parti du roi de Perse, auquel ils étaient restés fidèles jusqu'alors. Minotscher, dans la réponse qui apporta sa soumission, demanda un traité et un diplôme qui consacrassent sa souveraineté ; Moustafa se rendit, mais en partie seulement, à ses désirs, en lui accordant le sandjak d'Azghour, à son frère Grégoire celui d'Oliti, et à sa mère et à ses autres parens plusieurs fiefs et villages. David-Khan, prince de Tiflis, qui en qualité de beau-père de Schah Tahmasp était dévoué aux intérêts des Persans, ne se montra pas aussi disposé à subir le joug ottoman; il laissa sans réponse la lettre que lui écrivit Moustafa, et prit la fuite lorsque, après la bataille de Tschildir, celui-ci marcha sur Tiflis. Les deux princes des deux autres branches de la famille souveraine de Géorgie, le prince d'Imirette, George Baschatschouk, et le prince de Kakhet, Alexandre Lewan, demandèrent tous deux à Moustafa le gouvernement de Tiflis, le premier pour son fils, comme un sandjak héréditaire, le second pour lui-même. Moustafa, même avant la conquête de Tiflis, avait promis le gouvernement de cette ville à Alexandre, dans une lettre où il l'invitait à embrasser l'Islamisme; mais lorsqu'il vit celui-ci rester fidèle à la foi de ses pères, il ne lui accorda que l'investiture des châteaux de Sakouni et de Keroum, et il constitua Tiflis en sandjak, en faveur de Mohammedbeg, fils de Ferhad-Pascha le *manchot*. Trois cents janissaires,



deux cents cavaliers nouvellement enrôlés, deux cents ouloufedjis (cavaliers soldés), deux cent cinquante gardes, trois cents gœnülüs (volontaires), cent cinquante azabs, deux cents mousquetaires, trois à quatre cents artilleurs, en tout deux mille hommes et cent canons, furent destinés à la défense de Tiflis [1]. Tiflis, qui tire son nom, comme Tebriz, de *sources d'eau chaude* (Tebilé), et qui, d'après la tradition géorgienne, a été, ainsi que Bidlis, bâtie par Alexandre-le-Grand, a la plus grande ressemblance avec Ofen et Pesth, s'il faut en croire l'historien Ali. Le premier jour de l'occupation de Tiflis, Moustafa changea deux églises de cette ville en mosquées [2], par la cérémonie de la prière du vendredi. Le 29 août 1578 (25 djemazioul-akhir 986), le serasker arriva sur les bords du Kanak, qui débouche, un peu au-dessus de la ville d'Aresch, dans le Kour, au-dessous du confluent de cette rivière avec le Ghendjé (Kouraktschaï). Le passage du Kanak coûta à l'armée plus de fatigues que son trajet depuis Tiflis à cet endroit, à travers les forêts et les marais. La disette devint si grande, que le kilogramme d'orge valait six ducats, et l'okka de farine un demi-ducat. Dix mille hommes furent envoyés dans les plaines pour couper

1 *Histoire d'Ali*, f. 399. Minadoi, l. III, p. 83, fixe le chiffre de la garnison à six mille hommes. Moustafa élève à plus de cent les canons placés sur le rempart. Chardin.

2 Le *Noussretnamé*. Ewlia, II. Le *Djihannuma*, p. 394. Chardin, II, p. 158, se trompe lorsqu'il dit : « Il n'y a point de mosquée à Tiflis; » ce qui n'est vrai que pour son époque. Il commet une autre erreur en plaçant la conquête de Tiflis en 1576 au lieu de 1578, et confond David avec son frère Simon.

les moissons; mais ils tombèrent dans une embuscade que leur avaient dressée les khans persans Tokmak, Emir-Khan et Imankouli-Khan, et ils périrent pour la plupart. Moustafa présenta la bataille aux Persans, qui, en poursuivant les fourrageurs, s'étaient engagés entre le camp ottoman et la presqu'île formée par le Kanak et le Kour, et les força à en venir aux mains; il avait placé Derwisch-Pascha à l'aile gauche, Behram-Pascha à l'aile droite, et avait pris lui-même le commandement du centre. Trois mille Persans restèrent sur la place (8 septembre — 6 redjeb) [III]. Vivement poursuivis, les vaincus, voulant chercher un refuge de l'autre côté de la rivière, se pressèrent à l'entrée du pont du Kanak, qui se rompit, et un grand nombre d'entre eux se noya dans le fleuve. Après cet échec, les khans se dispersèrent dans les villes de leurs gouvernemens, telles que celles de Ghendjé, Eriwan, Nakhdjiwan [1], et y attendirent les ordres ultérieurs du schah résidant à Kazwin.

Le beg kurde, Hadjibeg-Kapan, de la tribu de Denbeli, qui deux ans auparavant avait trahi le Sultan pour le schah de Perse, fut pris dans ce combat, et exécuté malgré ses blessures. Presque immédiatement après la victoire remportée sur les Persans, on reçut au camp la nouvelle qu'Alexandre Lewan s'était emparé, en qualité de sandjakbeg ottoman et pour le compte de la Porte, du château-fort de Scheki, situé au nord-est du Caucase; mais ces succès ne purent déter-

[1] Dans Minadoi, p. 92, Genge, Reivan et Nassivan.

miner l'armée à tenter, après la rupture du pont, le passage si dangereux du Kanak grossi par les pluies. Les janissaires commencèrent à murmurer, et voulurent rétrograder sous la conduite du beglerbeg du Soulkadr, qu'ils avaient choisi pour chef, et qui parvint cependant à les ramener à l'obéissance. Moustafa donna l'exemple à ses troupes en se jetant le premier dans la rivière, comme Alexandre lors du passage du Tigre; son ardeur entraîna les soldats, qui le suivirent et dont quelques milliers se noyèrent dans les flots [1]. Pour récompenser et animer encore le courage de ceux qui avaient heureusement atteint l'autre rive, le serasker éleva cinq yaya-baschis (capitaines d'infanterie) au rang de tschaouschs, investit cent janissaires de fiefs de cavalerie, en nomma soixante autres solaks (archers de la garde), en promut trente au grade de kouroudjis, et assigna aux enfans de tous ceux qui avaient passé le Kanak une solde quotidienne d'un aspre, en les enrôlant dans les rangs des janissaires avec la qualité d'adjemoghlans ou recrues. La ville de Scheki, abandonnée par le gouverneur persan, se rendit à Moustafa. Le premier vendredi qui suivit l'occupation de cette place par les Ottomans (15 septembre — 13 redjeb), la prière fut faite au nom de Mourad dans la mosquée qui depuis cinquante ans n'avait point d'imam, et le scheïkh Walihi [2], poëte

[1] « Interno ad 8000 persone. » Minadoi, p. 94. Natale Conti, p. 377, fixe le nombre à cinq mille, et le *Rapport* d'Ali ne parle que de quelques-uns. Conti appelle le Kanak *Chinisco*.

[2] Postérieur aux deux Walihi cités dans la *Biographie* de Latifi, p. 303,

mystique, ami de l'historien Ali, y fit une prédication pleine d'onction, qui lui valut par la suite une place de mouderris à Schamakhi, avec un revenu de cinquante aspres par jour. A Aresch, qui était un point important de défense entrè les pays du Caucase et la Géorgie, le parc du schah fut ceint d'une forte muraille et d'un fossé profond de cinq aunes; le pont sur le Kanak fut rétabli, et la fin de ces diverses constructions, ainsi que la prise de possession définitive du pays, furent annoncées par des salves d'artillerie. Le serasker partagea ensuite, dans un diwan solennel, la Géorgie, non encore entièrement conquise, en quatre provinces, qu'il conféra à autant de beglerbegs [1]. Le gouvernement du Schirwan, dont la plus grande partie était encore à conquérir, fut donné au gouverneur du Diarbekr, Derwisch-Pascha, et, sur son refus, à Ouzdemir Osman-Pascha, conquérant de l'Yémen, avec deux millions, et Tiflis à Mohammed-Pascha, avec un million d'aspres de revenus annuels. Moustafa constitua le Gourdjistan (Kakheti) en fief héréditaire pour le fils de Lewan, et conféra le gouvernement de Soukoum à Haïder-Pascha, en lui assignant une solde de huit cent mille aspres. A son départ, le nouveau gouverneur du Schirwan reçut, pour réduire les tribus belliqueuses de cette contrée, soixante canons, cent quatre-vingts caisses de munitions de guerre, et trois mille janissaires dont la solde

1 On trouve parmi les manuscrits de Diez (Bibliothèque R. de Berlin, XLV, 57) un ordre à Moustafa-Pascha, écrit de la main du reïs-efendi Hasanbeg, qui l'encourage à continuer ses victoires.



avait été payée six mois d'avance. Les revenus que les schahs de Perse retiraient dans le Schirwan de la dîme sur les soies, les sels, le riz et le naphte, et qui s'élevaient à vingt-cinq millions deux cent mille aspres, furent affermés au nom du Sultan par les employés de la chancellerie désignés à cet effet; le gouvernement du Schirwan fut divisé en quatorze sandjaks, celui de Derbend en sept [IV]. Le rapport adressé par l'historien Ali au Sultan termine par l'énumération des huit villes conquises [1], des gouvernemens conférés, et une félicitation que s'adresse Moustafa à lui-même, pour avoir été destiné par la Providence à agrandir le cercle de la domination ottomane par deux conquêtes, celles de Chypre et de la Géorgie.

La même prudence circonspecte, qui avait dicté au serasker les lettres par lesquelles il s'était efforcé d'assurer le succès de ses armes à l'ouverture de la campagne, lui en fit écrire d'autres après ses victoires à Djemschid, khan du Ghilan, gouverneur des places limitrophes de la Perse, pour l'attirer au service du Sultan, et au khan de Schamakhi, Scheref-Khan (dont

[1] Ces villes, nommées dans le *Rapport* au Sultan, sont : 1° Aresch, 2° Schamakhi, 3° Kabala, 4° Bakou, 5° Schabouran, 6° Derbend, 7° Mahmoudabad, 8° Salian. Chacune d'elles, dit le même *Rapport*, fait l'envie de Schiraz et d'Isfahan, du Khorassan et de l'Azerbeïdjan. Le *Noussretnamé*, f. 96 et 104, et Petschevi, f. 179, donnent, avec les diplômes d'investiture de ces sandjaks, les noms des begs. Ce *Rapport* est suivi, dans Ali, d'un chant de victoire formant cinq strophes de huit lignes et dont chacune se termine par un distique; voici la traduction : « Si le schah *Khodabendé* » résiste plus long-temps, il te sera livré par Dieu comme esclave. » La pointe est dans le jeu de mot du nom *Khoda bendé*, c'est-à dire *esclave de Dieu*.

le père avait autrefois passé au service de la Perse), pour lui offrir sa rentrée en grâce. Il conféra, sur sa demande, au fils d'Ahmed-Khan, l'ancien gouverneur persan de Scheki, l'investiture de la place de son père, mort au combat qui se livra près de cette dernière ville. Ouzdemir Osman-Pascha, gouverneur du Schirwan, réunit encore sous ses ordres le gouvernement de Derbend, dont les habitans avaient fait leur soumission après l'exécution du rebelle Nadan-Khalifé. Le serasker accorda de grands honneurs et le sandjak de Schabouran au prince du Daghistan, Schemkhal, qui était venu lui rendre hommage (5 octobre 1578 — 3 schâban 986), et au frère de celui-ci, Bourhan-Melekeddin, le sandjak d'Okhti. L'historien Ali eut de longs entretiens avec Schemkhal sur les coutumes des peuples du Caucase, et en particulier de celui qui est connu sous le nom d'Ittil [v] (langue de chien), dont le langage ressemble à un aboiement, dans les mœurs duquel la promiscuité est passée en usage, et chez qui la paternité douteuse des maris d'une même femme est décidée par l'instinct de l'enfant, qui choisit son père en remettant à l'un d'entre eux une pomme [1]. Moustafa, de retour à Tiflis et à Erzeroum, reçut à Gori les hommages de George, frère du seigneur d'Imirette (Baschatschouk), et ceux du fils du prince du Guriel. Il recommanda expressément au gouverneur de Tiflis,

[1] Le *Noussretnamé*, f. 107. Avant Mohammed, les Arabes, pour savoir à qui appartenait un enfant dont la paternité était douteuse, les rapportaient à ceux qui étaient reconnus experts dans l'art de déterminer la parenté par la ressemblance des traits et l'analogie dans les formes des membres.



Mohammed-Pascha, de vivre en bonne intelligence avec Alexandre Lewan; il confirma Simon Louarssab, frère du seigneur de Tiflis, dans la propriété du château de Gori, et lui donna le titre de sandjak, en considération de ce qu'il avait quitté le service de Perse; et il laissa dans ce château une garnison de janissaires. L'armée ne surmonta qu'avec les plus grandes peines les difficultés que lui suscita la mauvaise foi des habitans dans le passage du défilé de Souran, et alla camper près du château d'Azghour, résidence de la veuve de Keïkhosrew, Dedé Semid, laquelle vint avec son fils Grégoire rendre hommage au serasker. Moustafa retint Grégoire et son frère Minotscher [1], pour les conduire à Constantinople et les présenter au Sultan; la malheureuse mère dut cacher la crainte qu'elle avait d'une trahison sous la douleur qu'il lui était permis de ressentir de cette séparation forcée. Le cinquième lieu de station après Azghour fut Erdehan. A Kœpribaschi, l'ancien beg de Begschehr, Güllizadé-Mohammed, fut envoyé à Constantinople avec le rapport de toutes les opérations de la campagne; cet honneur revenait de droit au rédacteur du rapport, l'historien Ali; mais sa présence était tellement nécessaire au serasker pour la correspondance avec la Perse, que celui-ci ne put le laisser partir. L'armée continua sa marche par Olti et Pasin, et alla prendre ses quartiers d'hiver à Erzeroum. On compte de Constantinople à Erzeroum soixante-cinq lieux de stations ou campe-

[1] *Noussretnamé*. Ali ne dit rien des dispositions prises à l'égard des deux princes. Minadoi, III, f. 164, s'étend beaucoup sur ce sujet.

mens, soixante-neuf d'Erzeroum à Aresch (que l'expédition ne dépassa pas), et autant pour le retour à Erzeroum; ainsi donc, dans l'espace de huit mois, l'armée dressa son camp cent trente-cinq fois [VI]. Les pertes des Turcs dans cette campagne avaient été plus grandes que celles des Persans [1].

Un espion, envoyé par Moustafa de Pasin en Perse, en revint avec la nouvelle que quatre armées persanes étaient en marche pour reconquérir les pays perdus (4 schewal 986 — 5 décembre 1578). A la tête de la première étaient l'épouse du schah et le Persan Selmas, auquel les tribus turcomanes d'Oustadjlü et de Tekkelü, qui se disputaient le pouvoir et la tutelle du prince Abbas, avaient confié le gouvernement pendant sa minorité; la seconde était conduite par Scherefkhan, gouverneur transfuge de Nakhdjiwan; toutes deux étaient destinées contre le Schirwan. Bagdad était menacée par la troisième armée sous les ordres de Solak Houseïn [VII], et la contrée d'Erzeroum, appelée Saad Tschoukouri, par les troupes que Tokmak-Soltan [2] avait levées dans le Khorassan. Le 9 septembre, on reçut la nouvelle d'un combat de trois jours, dans lequel Osman-Pascha, gouverneur du Schirwan, avait vaincu sur le Kour Araskhan, l'ancien gouverneur de Schamakhi; dix mille Persans avaient eu la tête tranchée, autant avaient été ou blessés ou faits prisonniers;

[1] Porsus (*Hist. bell. pers.*, p. 116) fixe les pertes des Turcs à soixante-dix mille hommes et celles des Persans à vingt-cinq mille.

[2] Le nom du gouverneur persan, *Soltan*, se distingue par le *ta* et l'*o* de celui de *Sultan*, qui s'écrit par un *u* et un *thy*.

Araskhan lui-même, et les tambours, les étendards et les tentes étaient tombés au pouvoir du vainqueur. La victoire était restée incertaine pendant trois jours, et avait été enfin décidée en faveur des Ottomans par l'arrivée des renforts du khan des Tatares; ces secours avaient été amenés à point nommé par le khalga (vizir-successeur au trône) Aadil-Ghiraï, frère du khan Mohammed-Ghiraï, qui depuis un an était monté sur le trône de Crimée, vacant par la mort de Dewlet-Ghiraï, conquérant de Moscou; Aadil-Ghiraï avait avec lui ses frères Ghazi-Ghiraï et Seadet-Ghiraï, son fils Moubarek-Ghiraï, et Eboubekr-Mirza, fils du sultan Bourhaneddin [VIII]. En apprenant ce nouveau triomphe des armes ottomanes, le serasker écrivit [1] à Osman-Pascha et aux autres chefs sous ses ordres des lettres dans lesquelles il leur exprimait sa satisfaction; en même temps, il manda à la Porte que, pour tenir dans la fidélité les begs du Kurdistan, pays conquis sur les Persans et partagé par Sélim en dix sandjaks [2], il avait de nouveau gagné le transfuge Scherefkhan au service de la Porte, et lui avait conféré le sandjak de Bidlis, en lui promettant d'en conserver l'hérédité dans sa famille [3]. Cependant, le prince

[1] La lettre du serasker à Ouzdemir-Pascha se trouve dans le *Noussretnamé*, f. 11. Voyez, *Noussretnamé*, f. 11, le *Rapport* à la Porte sur l'investiture du gouverneur de Bidlis.

[2] Moustafa-Pascha cite, dans son *Rapport*, les dix sandjaks suivans : Khoï, Megou, Selmas, Soubaschi, Tschourisch, Ourmia, Owadjik, Bayezid, Diadin, Tschaldiran.

[3] La lettre du serasker à Scherefkhan se lit dans le *Noussretnamé*, f. 124; le diplôme, f. 123. Voyez aussi l'*Histoire d'Ali*, f. 405.

persan Hamza-Mirza, et sa mère, femme d'un esprit viril, qui tenait les rênes du gouvernement à la place de son mari Khodabendé, presque aveugle, sortirent du Schirwan en se dirigeant sur Aresch; devant cette place, ils livrèrent à Kaïtasbeg, beglerbeg d'Erzeroum, un combat dans lequel les troupes de celui-ci furent taillées en pièces et lui-même tué. Ouzdemir Osman-Pascha, renfermé dans les murs de Schirwan, fut assiégé pendant trois jours, et Aadil-Ghiraï, qui venait à son secours, tomba entre les mains de l'ennemi [IX]. Osman-Pascha fut forcé d'abandonner Schirwan, et il se retira à Derbend, pour y passer le rude hiver des pays du Caucase.

Mourad voyant ces rapides changemens de fortune sur les frontières de cette partie de son empire, songea à y asseoir sa domination sur des bases inébranlables. Dans une lettre que le khodja Seadeddin embellit de toute la pompe de son style, il ordonna au serasker la prompte reconstruction de la forteresse de Karss [1]; Moustafa la commença immédiatement sur un plan très-vaste, et, à force d'activité et de dépenses, il termina les travaux dans le mois d'août suivant. Le château supérieur et la forteresse inférieure avaient un circuit de quarante mille aunes [2]. Sept begs et

[1] *Histoire d'Ali*, f. 407. Ali termine par des citations du Koran et de la tradition : *Djahidou fillahi hakkou djihadi*, « combattez le saint combat, en Dieu est la récompense du combat entrepris pour lui ; » *We lillahi djounoudes-semewat wel-erdhi*, « et les armées du ciel et de la terre sont à Dieu ; » *Fe iza azemte zetewekkoul alallahi*, « et si tu entreprends quelque chose, aie confiance en Dieu. »

[2] Ali, f. 408. On ne trouve rien sur cette construction dans le *Noussret-*

paschas se chargèrent de bâtir chacun un des sept bastions. Le serasker changea deux églises en mosquées, et en bâtit en outre une que le tombeau du scheïkh Eboulkasan Kharkati rendit depuis un lieu de pélerinage célèbre; pendant qu'on jetait les fondemens de cette dernière, on trouva une table de marbre, dont l'inscription fait connaître le nom de l'ancienne fondatrice de Karss, qui vivait cinq cents ans auparavant; voici la traduction de cette inscription : « Sous le règne de Melek-Azeddin, par le vizir Firouz, » et avec l'assistance de sa femme honorée, fille de Ke» rimeddin [1]. » Plus tard, Karss, que Constantin Porphyrogénète a connue sous ce nom, devint la résidence des Pagratides [x]; ravagée par Timour, rebâtie par Mourad, elle est restée jusqu'à nos jours le siége d'un gouvernement et l'un des boulevards de l'empire sur les frontières de Géorgie. Pendant que Moustafa prenait ses quartiers d'hiver à Erzeroum, la place de Tiflis était réduite à la dernière extrémité par la disette et l'interruption de ses communications avec l'armée persane; elle fut en outre assiégée par dix mille hommes sous les ordres d'Osman Koulikhan et de Simon Louarssab, ancien seigneur de Tiflis. La famine fut telle que le blé et l'orge valurent jusqu'à mille et huit cents aspres le kilo, et que la garnison fut réduite à sept cents hommes. Un cheval se vendit sept mille ducats, un âne deux mille; le beglerbeg dépensa plus de

namé, qui se termin avec l'année 1578, à la fin de la première campagne de Perse.

[1] Ali, f. 49. Ewlia donne toute l'inscription arabe, t. II, f. 409.

cinquante mille ducats pour se nourrir misérablement. Enfin la place fut ravitaillée par des provisions que le kapitan-pascha avait apportées de Constantinople à Trébizonde sur trente galères et galiotes, avec les matériaux destinés à la reconstruction de Karss. Hasan-Pascha, fils de Sokolli, fut chargé de délivrer Tiflis. « J'ai un pressentiment, » lui écrivait son père deux jours avant l'ordre rendu par le serasker, « que c'est » à toi qu'il est réservé de secourir Tiflis. » Hasan-Pascha s'acquitta avec bonheur de sa mission. Dans le Daghistan, Ouzdemir Osman-Pascha avait fixé le jour où devaient avoir lieu ses noces avec la fille de Schemkhal; mais, avant son mariage, il fit décapiter son beau-père qui avait comploté sa perte. Imankoulikhan, fils de Schemkhal, vengea son père par le siége et la détresse de Tiflis; les Ottomans, de leur côté, ravagèrent la contrée d'Eriwan, sous la conduite de Djâfer-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, et d'autres beglerbegs qui avaient reçu des ordres à cet effet. Les Arméniennes et les Persanes traînées en esclavage soulevèrent de nouveau la question de savoir si l'esclavage de sujets persans et arméniens était légal, question que les fetwas du moufti Kemal-Paschazadé avaient déjà décidée sans appel [xi].

Pendant ces expéditions, la Perse fut menacée de nouvelles révolutions par les intrigues des femmes et les déportemens des gardes-du-corps. Le prince tatare Aadil-Ghiraï, dont l'amabilité égalait le courage, et qui lors du siége de Schirwan avait été fait prisonnier par les Persans, avait gagné la mère et la

sœur du schah, et son commerce amoureux avec cette dernière n'était un secret pour personne. Les kouroudjis (prétoriens de la cour de Perse) se révoltèrent et vengèrent l'honneur du harem, en étranglant les coupables sous les yeux mêmes du schah, qui ne laissa pas impuni un pareil acte d'audace. Après avoir passé une revue des kouroudjis, le schah les fit conduire un à un dans son palais pour recevoir leur paie. On les égorgeait à mesure qu'ils arrivaient : onze cents kouroudjis ou deux mille sept cents, d'après le témoignage d'autres historiens, périrent de cette manière ; le massacre ne cessa que sur les instances d'un des confidens du schah, qui, ne pouvant se contenir davantage à la vue de tant de sang répandu, dit à Mohammed-Mirza : « Seigneur, c'est assez. » Le bruit s'étant répandu aussitôt que tous les kouroudjis qui étaient entrés dans le palais avaient été livrés au bourreau, les autres se sauvèrent par la fuite. Conformément aux ordres du Sultan, le khan de Crimée Mohammed-Ghiraï, qui d'ailleurs avait son frère à venger, était parti de Baghdjéseraï le 26 juin 1579 avec deux mille Tatares, et avait paru un mois après sous les murs de Derbend. Osman-Pascha le reçut avec distinction, et donna au beg d'Asof, commandant l'avant-garde de l'armée tatare, le titre de kapitan-pascha de la mer Caspienne avec quatre-vingt mille aspres de revenu. Les troupes réunies d'Osman et du khan ravagèrent tout le pays jusqu'à Schirwan ; mais Osman ne put déterminer Mohammed-Ghiraï à passer l'hiver dans le Daghistan ; celui-ci y laissa son frère Ghazi-Ghiraï, et se retira avec

son corps d'armée, préparant ainsi contre lui la disgrâce du Sultan qui devait le frapper plus tard d'une manière si terrible. Cependant le grand-vizir Sokolli était tombé, à Constantinople, sous le poignard d'un assassin ; sa place, qu'avaient ambitionnée les deux rivaux en puissance et en gloire, Sinan, conquérant de l'Arabie et de Tunis, et Moustafa, conquérant de Chypre et de la Géorgie, fut donnée à l'Albanais Ahmed, second vizir ; mais ce dernier ne garda pas le grand-vizirat plus de six mois. Sinan profita de la faiblesse d'Ahmed, pour élever des plaintes sur la mauvaise issue de la guerre dans le Schirwan et les exactions de Moustafa ; il réussit à obtenir le rappel de son adversaire, et à se faire nommer à sa place. Moustafa rencontra à Tokat le grand-chambellan, qui se rendait à Erzeroum, avec l'ordre de se saisir du defterdar Moustafa Lalezarzadé Ahmed et de son chancelier, l'écrivain Tadjzadé ; le defterdar et son compagnon d'infortune furent jetés dans le château des Sept-Tours, et n'en sortirent qu'après une longue instruction, lorsque Moustafa fut élevé à la dignité de second vizir. Lors de la mort du grand-vizir Ahmed, qui arriva peu de temps après, Moustafa crut toucher au but qu'il s'était proposé depuis quatorze ans ; mais il fut cruellement détrompé, lorsqu'il vit le sceau de l'empire envoyé à Sinan-Pascha, alors en marche pour la Géorgie. Le 7 août 1580 (25 djemazioul-akhir 988), l'assassin de Bragadino mourut de maladie, ou, comme l'assurent quelques historiens contemporains, du poison qu'il s'était lui-même administré.



Moustafa, qui était de Bosnie comme Sokolli, brigua ouvertement la place de ce dernier pendant de longues années, et ne put jamais l'obtenir, bien que Sélim II la lui eût promise avant son avènement, en récompense de la guerre qu'il avait fomentée entre lui et son frère Bayezid. Tant que Sokolli vécut, l'influence de Moustafa prévalut; mais, à la mort de Sokolli, elle dut céder devant celle d'Ahmed qui lui fut préféré malgré son insignifiance; il avait perdu l'avantage sur son concurrent par son avarice, en proclamant tout haut qu'il ne briguait point le grand-vizirat et qu'il ne voulait point l'acheter. Malgré son penchant pour l'avarice, que blâmait Ali lui-même, son secrétaire et son panégyriste, Moustafa employa ses trésors en constructions d'utilité publique. Une grande mosquée à Erzeroum, une autre à Ilghoun avec un imareth et un khan, un karavanseraï à Damas divisé en trois cents chambres et orné d'un bassin dans le style de celui des bains de Brousa, une mosquée et un imareth à Kanitra dans le voisinage de Damas, une autre mosquée encore avec un imareth au château de Djenin, à trois jours de marche de Jérusalem, tels sont les monumens élevés par le Bosnien Moustafa, qui de page du seraï devint gouverneur des princes, époux de la riche héritière de l'avant-dernier sultan d'Egypte Kanssou Ghawri, puis d'Houmaï, fille du Sultan, qui fut nommé serasker des armées ottomanes contre Chypre et la Géorgie, et qui s'éleva jusqu'au rang de second vizir.

Sinan, qui avait succédé à Moustafa dans le commandement de l'armée d'expédition contre la Perse,

reçut à son arrivée à Tschermik un daroga (prévôt) persan, du nom de Makssoud, envoyé auprès de lui en qualité d'ambassadeur. Pour déployer à ses yeux toutes ses forces, Sinan lui donna le lendemain le spectacle d'une revue. Sept beglerbegs (ceux d'Anatolie, de Roumilie, de Karamanie, de Haleb, de Soulkadr, de Diarbekr et d'Erzeroum) défilèrent avec leurs feudataires et leurs gardes, ainsi que dix mille janissaires et trois mille cavaliers réguliers. Makssoud arriva à Constantinople quelques jours avant la mort de Moustafa, et en partit sans avoir réussi dans sa mission. Sinan-Pascha était occupé à reconstruire le château du pas de Tomanis, lorsque le grand-chambellan Yemidjdji Hasan (Hasan le fruitier) lui apporta la nouvelle de sa nomination au grand-vizirat. De Tomanis, Sinan dirigea sa marche sur Tiflis [XII]. Le sandjakbeg de Safed et l'aga des janissaires de Damas s'étant offerts pour aller aux fourrages, tombèrent avec quelques mille hommes [1] entre les mains des Persans, que Simon Louarssab avait secrètement informés de cette course. A Tiflis, Sinan retira, sur les plaintes des habitans, le gouvernement de cette ville à Hadji Begoghli Ahmed-Pascha, et le conféra à Grégoire, fils de Louarssab; Grégoire, séduit par l'idée d'administrer, en qualité de beglerbeg ottoman, l'héritage paternel, naguère possédé par son frère Simon, quitta les étendards du schah pour ceux du Sultan, et embrassa l'Islamisme, en prenant désormais le nom

[1] Minadoi, l. V, p. 170 : *Al numero di due milla.* Ali diminue ce nombre du décuple, en n'élevant la perte des Turcs qu'à deux cents hommes.



d'Yousouf. A la même époque, Minotschehr, fils de la reine Dedé-Semid, fut circoncis à Constantinople, sous le nom de Moustafa, et on lui donna en garde son frère Grégoire, qui refusa d'abandonner la foi de ses pères. La nouvelle de l'approche du schah à la tête d'une armée de soixante mille hommes, et des lettres interceptées qui rendaient suspecte la fidélité du prince géorgien Alexandre Lewend, souverain de Kakhet, déterminèrent le serasker à la retraite. Le Géorgien Moustafa, précédemment Minotschehr, alors pascha de Tschildir, avait été envoyé aux fourrages avec dix mille hommes; mais, surpris par Tokmakhan et Simon Louarssab, il fut complètement battu, et revint au camp avec une perte de sept mille soldats [1]. Le serasker, pour faire oublier cet échec, proclama l'ordre de la marche sur Tebriz; mais l'armée tourna en dérision cette forfanterie, et resta, malgré les ordres de son chef, dans la plaine de Tschildir pendant huit jours, au bout desquels arriva un nouvel ambassadeur persan. Makssoudkhan, qui le premier s'était rendu à Constantinople, avec la mission de demander la paix sous condition de remettre les choses sur le pied où elles étaient avant la guerre, avait été renvoyé avec cette orgueilleuse réponse : « Le pays qu'a foulé le pied du cheval du

[1] Minadoi, l. V, p. 174. Ali, f. 418, passe cette perte sous silence. Il dit expressément que Moustafa était le nom de Minotschehr depuis sa conversion : ainsi donc Minadoi se trompe en pensant que Moustafa n'était autre que Moustafazadé, qui avait été gouverneur de Haleb, et auquel il avait donné des soins en qualité de médecin : *Da me più volte medicato.*

» Sultan appartient au Sultan [1]. » De retour en Perse, Makssoud avait été d'abord bien reçu et promu même par le schah à la dignité de chambellan ; mais par la suite il avait tellement été calomnié par son ennemi Emirkhan, qu'il s'était vu forcé de passer à l'ennemi. En ce moment, le schah fit proposer à Sinan, par un autre ambassadeur, d'acheter la paix moyennant la cession de Karss. Sinan lui répondit que cette proposition devait préalablement être soumise au Sultan, et il l'engagea à envoyer à cet effet une ambassade à Constantinople [2]. A son arrivée, le serasker, après avoir passé l'armée en revue, et jaloux de se concilier les habitans, les invita à faire valoir les créances qu'ils avaient sur le trésor pour fournitures d'argent et autres faites à l'armée ; il ne devait y avoir prescription qu'au bout de quinze ans. Cet acte de justice excita les murmures de l'armée, qui se plaignit en disant que le serdar faisait la guerre à ses soldats et non aux ennemis. Sinan conduisit ses troupes à Erzeroum dans leurs quartiers d'hiver ; la monotonie des loisirs forcés de la mauvaise saison ne fut interrompue que par l'arrivée de deux ambassadeurs, l'un Persan et l'autre Géorgien. Ce dernier venait négocier, au nom de Simon Louarssab, ancien maître de Tiflis, l'érection en

1 « Il Signor accettera la pace quando li sia restituto tutto il paese, che » ha cavalcato il suo esercito. » *Rapports* des ambassadeurs vénitiens, à la date de l'année 1580, dans les Archives I. R. « Entrata pomposa del Sr. » per rispetto del Ambasciador o Agente Persiano. » *Rapports* vénitiens.

2 Petschewi dit que c'était le vieux Tabout qui était venu à Constantinople sous le règne de Souleïman. Ali le nomme Oustadjlü.

sandjak héréditaire du pays autrefois possédé par ses pères, moyennant un tribut annuel de cent mille ducats et l'envoi à la Porte de son fils en qualité d'otage.

Sinan, fatigué de faire la guerre en Géorgie, demanda et obtint la permission de retourner à Constantinople. L'année suivante, les hostilités contre la Perse furent suspendues en attendant l'arrivée du nouvel ambassadeur du schah, Ibrahim, qui s'était mis en route pour venir assister aux fêtes de la circoncision du prince Mohammed, et qui devait être porteur, ainsi qu'on l'espérait, de propositions acceptables; Ibrahim entra à Constantinople avec une suite composée d'autant de personnes qu'il y a de jours dans l'année [1] (29 mars 1582). Mais la Géorgie, bien que conquise, n'était pas domptée; et Tiflis réclamait impérieusement des approvisionnemens et des renforts pour la garnison. Le Sultan approuva les mesures que lui conseilla le grand-vizir Sinan pour la conservation de cette place, et confia le transport des provisions à Mohammed, neveu de Moustafa-Pascha, en lui adjoignant l'eunuque Hasan, pascha du Diarbekr, et Moustafa (Minotschehr) [2]; les paschas de Haleb et de Merâsch reçurent également l'ordre d'attendre Mohammed à Wan pour se réunir à lui. A la fin d'août 1582, les troupes et le convoi partirent d'Erzeroum pour se

[1] Le *Rapport* de l'ambassadeur d'Allemagne dit : « 105 Gentiluomini, » 65 Leibbediente, 72 Pferde, 75 Kamehle fur den Bothschafter, 250 Pferde » und Mauller, 42 Kamehle fur das Gefolge, in allen 365 Personen und » 419 Lastthiere. »

[2] Cantemir fait de *Minotschehr*, *Minewjehir*.

rendre à Karss et à Akhalkelek [1]; là Moustafa (Minotschehr) opéra sa jonction avec cette petite armée; Mohammed-Pascha fit don à Moustafa d'un sabre et de vêtemens d'honneur, et approuva sa proposition d'abandonner la route de Tomanis qu'on avait suivie jusque-là, pour celle plus courte d'Altounkalaa, Karakalaa et Gori. Une armée de Géorgiens et de Persans qu'avait levée Simon Louarssab, afin de se venger du refus par lequel on avait répondu à sa demande d'ériger en sa faveur Tiflis en sandjak héréditaire, attendait les Ottomans dans la plaine de Gori; Mohammed chercha à éviter le combat, et s'enfuit sur les bords du Kour; cette manœuvre fit tomber tout le convoi entre les mains de l'ennemi, et noyer une grande partie des troupes dans le passage de la rivière. La garnison de Tiflis, n'ayant plus ni vivres ni argent, voulait abandonner la forteresse; ce ne fut qu'avec peine que Mohammed-Pascha put la décider à attendre les approvisionnemens que devait apporter Alexandre Lewan, seigneur de Sagoum [2]. Pendant sa retraite, Mohammed-Pascha entreprit de faire assassiner Moustafa (Minotschehr), soit qu'il le crût de connivence avec l'ennemi, soit qu'il voulût rejeter sur lui, en paraissant lui appliquer une punition méritée, la responsabilité de l'échec qu'il avait essuyé. Mais Moustafa, qui soup-

[1] *Archelech*, dans Minadoi.

[2] Ali, f. 417. Minadoi, l. V, p. 171, change *Sagoum* ou *Schagoum* en *Zaghen*. Une lettre du Sultan à Sinan, grand-vizir et serasker, se trouve dans la collection des manuscrits de Diez, f. 69, à la Bibliothèque de Berlin.

çonnait le projet de Mohammed ou qui en avait reçu avis, se tenait sur ses gardes; dans le diwan, le kiaya ayant voulu porter les mains sur lui, d'après le complot concerté à l'avance, il lui fendit la tête de son sabre, coupa l'oreille au pascha du Diarbekr, et fit à Mohammed lui-même cinq blessures graves. Après cette scène sanglante, il quitta le camp avec tous les siens, et adressa à la Porte un rapport sur l'assassinat qu'on avait prémédité contre lui [1]. Le grand-vizir, interrogé par le Sultan sur ce qu'il pensait de la défaite des Ottomans devant Gori et de l'événement d'Altounkalaa, répondit avec hauteur qu'il avait déconseillé dès le commencement la guerre de Géorgie, et récemment encore la nomination de Mohammed; que le Sultan ne pouvait d'ailleurs espérer un meilleur résultat, que lorsqu'il se mettrait lui-même en campagne et se rendrait à Diarbekr, à Haleb, ou du moins à Amassia, pour exciter le courage des troupes par sa présence ou son voisinage. Cette sortie déplut au Sultan, et plus encore à la favorite du harem, qui vit dans le projet d'éloigner le Sultan de Constantinople l'intention de l'arracher à son influence. A tous ces griefs vint se joindre le mécontentement de Mourad, qui soupçonnait avec raison Sinan de n'avoir favorisé le voyage de l'ambassadeur persan à Constantinople que dans le but d'ajourner la guerre. Lors-

[1] Minadoi, p. 196 et 197. Selaniki, p. 162, dit que Mohammed avait évité la mort en se jetant de côté : ses blessures n'étaient donc pas, ainsi que le prétend Minadoï, p. 197, *mortali ferite*. Mézerai, p. 724, d'après Minadoï, ainsi que Knolles, I, p. 677. Sagredo, p. 195.

qu'après les fêtes de la circoncision, il reçut des mains d'Ibrahim ses lettres de créance et qu'il n'y vit aucune des propositions de paix qu'il avait espérées, il laissa éclater son ressentiment contre le grand-vizir, et l'exila à Demitoka, puis à Malghara [1]. Cette déception avait tellement irrité Mourad, qu'il n'épargna pas même l'ambassadeur; il lui reprocha en termes violens de ne lui avoir pas plus tôt donné connaissance de ses lettres, le retint prisonnier, et envoya sa suite sur les galères de l'État. Siawousch-Pascha de Kanischa, en Hongrie ou en Croatie, fut appelé au grand-vizirat (5 décembre 1582 — 20 silkidé 990). Le beglerbeg de Roumilie, Ferhad, élevé à la dignité de vizir, obtint aussi le commandement en chef de l'armée d'expédition contre la Perse; il partit pour les frontières avec soixante mille janissaires, quatre cents tschaouschs, trois cents canons, deux millions en numéraire, et dix mille ouvriers destinés à reconstruire la forteresse d'Eriwan. La dignité de Ferhad échut au beglerbeg d'Anatolie, Djâfer, qui fut lui-même remplacé par Rizwan-Pascha, ancien beglerbeg d'Erzeroum. Son gouvernement fut donné à Mohammed-Pascha, fils de Ferhad, et Souleïman-Pascha, fils de Koubad-Pascha, fut investi de celui de Diarbekr. L'envoi de Ferhad contre la Perse était d'autant plus urgent, que Moustafa (Minotschehr) venait d'abjurer l'Islamisme et de déserter les drapeaux ottomans.

Ferhad-Pascha donna tous ses soins à la fortification de la ville d'Eriwan, si florissante autrefois sous l'admi-

[1] Minadoi confond Malghara et Marmara, p. 201. Selaniki, p. 161.



nistration des gouverneurs persans Schahkoulikhan et Tokmakhan, mais qui était tombée en ruines depuis la guerre de Géorgie [XIII]. Un marchand, protégé de Timour, qui était venu s'établir dans le pays pour la culture du riz, jeta les premiers fondemens de cette place, qui depuis a joué un si grand rôle dans les guerres entre la Turquie, la Russie et la Porte. D'après les ordres d'Ismaïl, le khan Rewan ou Eriwan construisit sur cette partie des frontières de la Perse une forteresse, à laquelle il donna son nom. Ferhad-Pascha entoura de murs le palais de Tokmakhan; il éleva huit tours dans le château intérieur, quarante-trois dans le château extérieur, et perça dans le premier sept cents, et dans le second dix-sept cent vingt-six meurtrières. Cinquante-trois canons furent hissés sur les remparts; tous les travaux furent terminés en quarante-cinq jours [1]. Ferhad conféra le gouvernement d'Eriwan à Yousouf-Pascha, fils de Cicala; à cette occasion, l'armée, faisant une piquante allusion au passé, remarqua que Ferhad, qui, étant cuisinier du sultan Sélim, avait fait une cour assidue à Yousouf, alors aga des janissaires, jusqu'à ce qu'il eût été nommé djebedji-baschi et envoyé à Ofen pour mettre à mort le neveu de Sokolli, pouvait, depuis qu'il s'était élevé dans les bonnes grâces de la sultane Walidé, donner des ordres à son ancien protecteur [2]. La solde annuelle (*saliane*)

[1] Minadoi, p. 219, dit quinze jours au lieu de quarante-cinq. Knolles, p. 681.

[2] Ali, f. 432, et Petschewi, f. 193, font mention des railleries faites à ce sujet par l'armée.

du beglerbeg d'Eriwan fut fixée à neuf cent mille aspres, celle du defterdar à cent mille, et l'*argent d'orge* des begs à soixante-treize mille huit cent quatre-vingt-dix aspres. Cinq cent cinquante mouteferrikas, mille quatre cents volontaires de l'aile droite et mille de l'aile gauche, cinquante arquebusiers à cheval, quatre cents tscherkesses, mille sipahioghlans, cinq cents ouvriers du génie, cinq cents azabs, deux cents forgerons et deux cents canonniers, en tout six mille deux cent cinquante hommes [1], furent destinés à former la garnison de la forteresse, et on affecta à leur solde une somme de plus de vingt-cinq millions d'aspres [2]. Les revenus du beglerbeg, du defterdar et des agas, y compris l'argent d'orge, s'élevaient à plus de vingt-six millions d'aspres, ce qui faisait, avec la solde des troupes, plus d'un million de ducats. On mit aussi garnison dans les autres châteaux de la contrée [3]. Ferhad, tout en s'occupant de l'organisation du paschalik d'Eriwan, envoya quarante mille ducats et des vivres

[1] Minadoi, p. 222, dit huit mille hommes.

[2] La solde de la garnison s'élevait à vingt-cinq millions trente-cinq mille soixante-douze aspres, celle des officiers à vingt-six millions quatre cent huit mille neuf cent soixante-douze aspres; en tout, cinquante-un millions quatre cent quarante-quatre mille trente-quatre aspres. Ces chiffres sont donnés par Ali, qui mérite une entière confiance en sa qualité d'ancien defterdar des fiefs.

[3] Schoureghil avait cinquante soldats de garnison; Nalin, quarante-neuf soldats de garnison et soixante-dix Arabes; Aktschekalaa, cinquante ouvriers du génie; Sürmelükalaa, quarante-neuf soldats de garnison; Bedji, deux cent cinq esclaves, cent garnisaires et cent azabs : en tout, six cent soixante-treize hommes, dont la paie annuelle s'élevait à un million huit cent cinquante-deux mille trente-six aspres. Ali, f. 432.

à Tiflis, sous une escorte de quinze mille hommes commandés par Hasan-Pascha. Riswan-Pascha reçut l'ordre de se rendre avec six mille combattans à Altounkalaa, résidence du renégat Minotschehr, qui avait mis à mort le tschaousch et le kapidji qu'on lui avait envoyés [1]; Ferhad alla prendre ses quartiers d'hiver à Erzeroum. Dès le commencement du printemps de l'année 1584, l'armée se mit en marche pour Nakhdjiwan, en suivant, d'après les ordres du Sultan, la route de Tomanis, Lori et Gori; Mourad avait tracé cet itinéraire pour qu'on fortifiât ces villes et les principaux châteaux de la Géorgie, qu'on y mît garnison, et qu'on organisât les finances du pays en les employant à la solde de l'armée [XIV]. Hasan-Pascha défit une troupe de brigands près de Lori, et protégea cette ville contre toute surprise, en y laissant une garnison de deux mille hommes et vingt-deux canons; il fortifia également Tomanis par un mur de dix-sept cents aunes de circuit. Riswan-Pascha, ayant été chargé d'aller renforcer la garnison de Tiflis avec vingt mille hommes, fut attaqué par Simon Louarssab, dont le frère David était passé sous les drapeaux ottomans; Simon Louarssab, écrasé par le nombre, ne dut son salut qu'à une erreur des troupes de Riswan, qui prirent les corps des beglerbegs de Karamanie et du Soulkadr envoyés à leur secours pour des corps persans, et n'achevèrent pas leur victoire. Au passage

[1] Minadoi, l. VI, p. 224. Les événemens racontés dans le livre IV de Minadoi sont entièrement passés sous silence par les historiens ottomans.

de l'armée par Tomanis. Hasan y fut laissé comme gouverneur. Ferhad-Pascha, qui pendant tout ce temps était resté immobile dans son camp d'Akhalkelek, ne réussit qu'avec peine à appaiser une sédition des soldats mécontens de leur inactivité; ils outragèrent même gravement Riswan, accouru pour rétablir l'ordre. Pendant la marche d'Erdehan à Erzeroum, les chariots du harem de Ferhad furent enlevés, et on ne sut s'il fallait en accuser les Géorgiens ou les janissaires. Le mécontentement de l'armée valut à Ferhad la disgrâce du Sultan, et la fuite du khan persan Ali-Kouli, qui avait corrompu ou trompé ses gardiens, ne contribua pas peu à hâter sa chute.

Pendant les deux dernières expéditions de Ferhad en Géorgie, Ouzdemir Osman-Pascha avait pénétré avec son armée et des troupes fraîches dans le Daghistan et les steppes de la Tatarie. Après avoir quitté le Schirwan, pour réduire les fiers montagnards du Daghistan, il avait établi son camp dans le Caucase, à l'entrée du défilé de Derbend, derrière lequel était le territoire des Khazares et des Allanes, des Kaïmouks et des Kaïtaks[1]. Lorsque Moustafa-Pascha avait été rappelé de

[1] Dès la plus haute antiquité, le défilé de Derbend opposa une digue infranchissable aux migrations de Gog et de Magog. Le mur immense qui en défend l'entrée est attribué par la tradition orientale au conquérant arabe ou égyptien Alexandre, premier de ce nom, et par l'histoire à Justinien et Nouschirwan-le-Grand. Une légende de l'Islamisme représente Derbend comme le tombeau de soixante-dix mille martyres, près duquel, dit Ali, f. 402, la lecture d'une soure du Koran est préférable à celle de toutes les écritures saintes, du Pentateuque, des Psaumes, de l'Évangile et du Koran, faite dans tout autre lieu.



Géorgie, le commandement superieur de l'armée ottomane dans le Daghistan avait été donné au khan de Crimée, Mohammed-Ghiraï [1]. Mais après la captivité de son frère, Aadil-Ghiraï, le khan se refusa obstinément à une nouvelle campagne dans le Caucase; toutes les lettres d'Osman-Pascha, gouverneur du Daghistan, ne purent le faire changer de résolution. Pendant l'armistice conclu à l'occasion des deux ambassades persanes dont nous avons parlé plus haut, le sandjakbeg de Kakala, Dal Mohammed, étant tombé victime d'une perfidie du khan persan Mohammed, Osman-Pascha envoya Boudakbeg à Constantinople, avec la mission d'annoncer au diwan cette violation de la suspension d'armes, et de demander des secours pour la soumission des pays de montagnes qui étaient encore indépendans. Le rapport d'Osman-Pascha fut une des causes qui contribuèrent à l'emprisonnement de l'ambassadeur persan Ibrahim à Constantinople. Le Sultan nomma sur-le-champ Ferhad serasker de l'armée de Géorgie, et dirigea des forces considérables sur Derbend par la Mer-Noire et la Crimée. Le beglerbeg de Roumilie reçut l'ordre de se rendre à Kaffa, dans le délai de trois mois, avec ses begs, ses feudataires, trois mille janissaires, les sipahis et les saïms de l'aile droite et de l'aile gauche, et notamment avec les begs de Güstendil, Silistra et Nicopolis; à cet effet, il lui fut donné quatre-vingt-six charges

1 Le diplôme d'investiture de Mohammed-Ghiraï, en qualité de serasker du Daghistan, se trouve dans les manuscrits de Diez, n° XLV, f. 60, à la Bibliothèque R. de Berlin.



d'or ou huit millions six cent mille aspres. Lorsque l'armée arriva à Kaffa, le beglerbeg de cette ville, Djâfer-Pascha, nommé généralissime de cette expédition, envoya en éclaireurs six cents silihdars et six mille hommes d'élite des troupes de Roumilie, sous le commandement de Boudakbeg et du kiaya du silihdar Sinan. On mit deux semaines à traverser le Don, de Kartsch à Toman, et on prit quatre jours de repos à Temrouk, château de la presqu'île. Djâfer paya aux Tscherkesses, pour le passage du Kouban, cinq aspres par cheval et douze par chariot. Harcelés sans cesse par des tribus de Kaïmouks et de Tscherkesses, les Ottomans continuèrent leur route à travers d'immenses steppes [1], dans les quelles ils furent assaillis par un violent orage, accompagné de grêlons monstrueux qui tuèrent un grand nombre de chevaux. Le vingt-cinquième jour après le départ de Kaffa, l'armée atteignit Beschdepé (Cinq-Collines), et le trentième les bords du Terek; puis elle gagna à travers de profondes forêts Karnaï, et passa le Terek et l'Akssou, sur lesquels les begs tscherkesses avaient jeté des ponts à vingt endroits différens. Enfin, après quatre-vingts jours de marche, Djâfer arriva à Derbend, où il fut reçu avec empressement par Osman-Pascha (14 novembre 1582). Les troupes campèrent encore pendant une semaine sous des tentes; mais elles passèrent l'hiver dans des cabanes en bois couvertes de

[1] Ali dit que l'armée rencontra dans ces steppes de nombreux troupeaux de cerfs, et des collines entièrement formées par des bois de ces animaux qui ont l'habitude de les déposer là où il s'en trouve déjà.

roseaux. Le blé était d'un prix très-élevé, et valait jusqu'à deux cents aspres le kilogramme; l'orge ne coûtait guère moins. Les hommes et les chevaux se nourrirent de riz.

Dès les premiers jours du printemps, Imankouli-khan, gouverneur persan de Ghendjé, se mit en campagne avec trois mille gardes-du-corps (kouroudjis), quatre khans, trente soltans, et d'autres troupes qui complétaient le nombre de cinquante mille hommes. Son avant-garde, forte de six mille soldats sous le commandement de Roustemkhan et de Danghibeg, attaqua à Niazabad, dans le voisinage de Schabouran, le sandjak de Silistra, Yakoubbeg; les Ottomans furent battus et se retirèrent en laissant un grand nombre de morts sur la place, parmi lesquels le sandjakbeg lui-même et l'alaïbeg ou chef des feudataires (2 rebioul-akhir 991 — 25 avril 1583). Le 29 avril, Osman-Pascha sortit de Derbend à la tête de son armée pour marcher contre les Persans; pendant trois jours consécutifs, il passa ses troupes en revue dans la plaine en face de la ville, puis il arriva quatre jours après sur les bords du Samour, qu'il ne traversa qu'avec beaucoup de peine. Le lendemain soir, les avant-postes de Beschdepé annoncèrent l'approche des Persans. Le matin du jour suivant, les deux armées se rangèrent en bataille. Osman plaça ses bagages sur les bords du fleuve qui protégeait ses derrières; il prit le commandement du centre, et confia l'aile droite au beglerbeg de Siwas, Tschersbars Haïder, et l'aile gauche au gouverneur de Kaffa, Djâfer-

Pascha. Imankoulikhan occupait le centre de l'armée persane, dont l'aile droite était sous les ordres de Roustemkhan, et l'aile gauche sous ceux du transfuge ottoman Bourhaneddin. Osman avait monté son cheval noir, qui était depuis trente ans son fidèle compagnon d'armes, et dont le hennissement lui était un présage certain de victoire. Les Persans et les Ottomans combattirent toute la journée; la nuit même ne put mettre fin à cette sanglante mêlée; des deux côtés on alluma des torches pour pouvoir continuer à s'égorger, circonstance qui fit donner à cette bataille le nom de *bataille des torches*. Le lendemain matin, le carnage cessa, sans pourtant que la victoire fût décidée; les Persans, harassés de fatigue, se retirèrent en bon ordre, et s'adossèrent aux bords du Samour. Les deux jours suivans, les deux partis cherchèrent à prendre avantage l'un sur l'autre en changeant de position; mais le troisième, ils restèrent dans une inactivité complète. Cependant les Persans avaient tourné les Ottomans, et ils les tenaient cernés de tous les côtés; maîtres des hauteurs et du fleuve, ils se croyaient sûrs de la victoire. Le lendemain, l'armée ottomane les attaqua brusquement pour se faire jour à travers leurs rangs; le désordre gagnait la division de Djâfer-Pascha qui commençait à plier, lorsque la valeur de l'alaïbeg de Gustendil et des troupes de Roumilie décida la bataille. La défaite des Persans fut générale : ni le fouet ni l'éperon ne purent dérober les fuyards au fer des vainqueurs. Les Ottomans firent trois mille prisonniers, et une pyramide de sept mille cinq cents têtes

fut élevée par Osman comme trophée de la victoire. Après cet avantage signalé, Osman partit pour la ville de Schabouran, sous les murs de laquelle il resta pendant une semaine; il se rendit de là par Tschorak à Schamakhia (6 juin — 15 djemazioul-ewwel); il fit reconstruire par ses troupes, dans l'espace de quarante-cinq jours, le château de cette dernière place, et alla camper à Bakou, ville remarquable par le voisinage de ses puits de naphte. Ayant ainsi glorieusement terminé la campagne et assuré la tranquillité des frontières de l'empire sur le Caucase, Osman Ouzdemir établit Djâfer-Pascha kaïmakam du Daghistan, et commença sa retraite. Les fêtes du Baïram terminées, l'armée passa la petite rivière Indjessou, traversa le territoire de Schemkhal, puis atteignit, après deux jours de marche, le Koyounssou ou l'Akssou, et, après deux autres, le Soundj, appelé aussi Kanlü, c'est-à-dire *le sanglant*. Les Russes, attirés par l'espoir de s'emparer du convoi d'argent qui devait arriver de Constantinople, étaient en embuscade dans de vastes forêts situées sur l'autre rive du Soundj. Lorsqu'un tiers des troupes ottomanes eut franchi cette rivière, les Russes l'attaquèrent avec impétuosité; cependant Osman put effectuer son passage, mais il fut inquiété pendant trois jours par les ennemis, qui lui firent éprouver des pertes sensibles. Après avoir franchi le Terek avec de grandes difficultés, il alla camper à Beschdepé. Les Russes avaient brûlé toutes les steppes, de sorte qu'il n'y avait point de fourrage pour les chevaux, et l'armée manqua d'eau potable pendant deux jours.

Ce fut là qu'Osman rencontra son ancien kiaya, le gouverneur de Schamakhi, à qui avait été confié le transport du convoi d'argent. Le paiement de la solde arriérée consola les troupes de la disette de vivres, et surtout de celle de fourrage, qui avait causé la mort de huit cents à mille chevaux par jour. En arrivant sur les bords du Kouban, Osman trouva ce fleuve glacé; mais d'épaisses forêts fournirent à l'armée le moyen de lutter contre le froid; enfin la route de Temrouk, Tamar et Kerdj la conduisit heureusement à Kaffa.

Avant de suivre en Crimée la nouvelle expédition d'Osman-Pascha, il est nécessaire de faire connaître les princes qui régnaient sur ce pays du temps de Mourad III. Dewlet-Ghiraï, qui avait trois fois porté les armes dans l'intérieur de la Russie [1], brûlé Moscou, et cherché à réunir par un canal le Wolga et le Don, était mort dans la troisième année du règne de Mourad, et avait été enterré à Baghdjéseraï sous un dôme élevé spécialement pour lui. Mohammed Semiz (le gras), l'aîné des dix-huit fils de Dewlet-Ghiraï, lui succéda, et nomma son frère Aadil-Ghiraï, kalgha, c'est-à-dire vizir et héritier présomptif du trône. Après la mort d'Aadil-Ghiraï en Perse, le khan aurait vo-

[1] La première fois en 1553, où il fut tourné par Schir Merd, allié des Russes; la seconde fois en 1568, lors de la tentative de réunir le Don au Volga; la troisième fois en 1571, devant Moscou. Djenabi, p. 124; le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 254, et le *Sebies-Seyar*, fixent l'année de sa mort en 985 (1577), tandis que l'*Histoire de la Chersonèse taurique* l'antidate de si x ans, en 1571.



lontiers élevé son jeune frère Seadet-Ghiraï aux fonctions de kalgha qui donnent le trône en perspective; mais la loi de Djenghiz-Khan désignait au choix de Mohammed l'aîné de ses frères, Alp-Ghiraï, qui fut en effet nommé kalgha. Cependant, voulant favoriser Seadet-Ghiraï autant qu'il était en lui, Mohammed créa pour lui une nouvelle dignité, celle de second héritier présomptif (noureddin), en lui assignant des revenus particuliers sur les ports et les salines; cette dignité se perpétua depuis en Crimée, sous le titre de noureddin (*lumière de la foi*) qu'elle avait pris du prénom de Seadet-Ghiraï [1]. Cette innovation faite par Mohammed, de son propre mouvement, n'était pas de nature à avoir l'assentiment du Sultan, non plus que les éternels prétextes par lesquels il éludait de secourir le gouverneur de Derbend, Osman-Pascha, dans sa campagne contre les Persans. Malgré des ambassades multipliées à la Porte pour protester de son dévouement, et l'offre officieuse de deux cent cinquante mille chevaux, il n'envoya pas un seul homme dans le Daghistan. Ce fut alors qu'Osman-Pascha, qui s'était plaint à Constantinople, à plusieurs reprises, de l'abandon dans lequel on le laissait, reçut du Sultan l'ordre de partir de Derbend pour Kaffa, et de déposséder le khan rebelle. Le général ottoman, à son arrivée en Crimée, publia la déposition de Mohammed, auquel, d'après les usages tatares, aurait dû succéder le kalgha actuel, Alp-Ghiraï. Mais Mohammed-Ghiraï

[1] *Sebies-Seyar.*



était loin de songer à obéir. A la tête de quarante mille cavaliers, il ravagea la contrée de Kaffa, et bloqua Osman-Pascha qui, trop faible pour pouvoir lui résister en rase campagne, demanda de prompts secours à la Porte. Dans un diwan convoqué à cette occasion, il fut résolu qu'Ouloudj-Ali partirait sous dix jours pour Kaffa avec des renforts et trente galères. On nomma en même temps à la place de Mohammed-Ghiraï, son frère Islam-Ghiraï, âgé de vingt-cinq ans, qui jusqu'alors dans un couvent à Koniah avait caché son ambition sous le froc des moines de l'ordre des Mewlewis [1]; il comparut devant le diwan avec son frère, Derwisch-Ghiraï, et reçut des mains du Sultan un sabre, un cheval, un étendard écarlate avec une inscription en lettres d'or, insignes de la dignité de beglerbeg. Le 24 avril, les vizirs accompagnèrent le nouveau khan et le kapitan-pascha chargé de l'escorter jusqu'au tombeau de Khaïreddin, appelé par les Ottomans le souverain de la mer; là, après un banquet d'adieu, Islam-Ghiraï s'embarqua à minuit pour la Crimée. Le désir du changement, si naturel au peuple, avait fait perdre à Mohammed presque tous ses partisans, et l'empressement des Tatares pour voir le nouveau khan était si grand, que lorsque la flotte qui portait Islam approcha du rivage, ils n'attendirent pas le débarquement et se précipitèrent à cheval dans

[1] Minadoi, qui passa à Koniah pendant le séjour d'Islam dans cette ville, se laissa tromper par sa piété apparente; aussi dit-il, l. VI, p. 257: « Con una esteriore innocente pareva ch' egli senza alcuna vana speranza » altro non cercasse che a prepararsi una lodevole e buona morte. »

la mer pour rendre hommage à leur nouveau maître. Mohammed-Ghiraï s'enfuit avec deux de ses fils et sa suite qui comptait à peine soixante cavaliers. Alp-Ghiraï se mit à sa poursuite, l'atteignit et le tua avec ses deux fils. Alp-Ghiraï et Seadet-Ghiraï furent maintenus dans leur dignité de kalgha et de noureddin. Ce changement en Crimée, auquel le meurtre de l'ancien khan avait mis le sceau, fut annoncé par le Sultan, comme une victoire signalée, à Ferhad, serasker des troupes ottomanes en Géorgie.

A son retour à Constantinople, Osman-Pascha fut comblé des faveurs les plus gracieuses du Sultan. Il est vrai qu'il ne fut pas reçu à son débarquement par les vizirs assemblés (distinction qui n'est accordée qu'au grand-vizir), mais l'aga des janissaires et les seigneurs de l'étrier impérial allèrent à sa rencontre; le mardi suivant (2 redjeb 992—10 juillet 1584), il fut amplement récompensé de son expédition et de ses victoires par la manière dont l'accueillit le Sultan dans le pavillon appelé Yali-Kœschk, sur les bords du Bosphore. Dérogeant aux usages et à l'étiquette de sa cour, Mourad, en le voyant entrer, lui dit: « Sois le » bienvenu, Osman, assieds-toi. » Osman baisa la terre et les habits du Sultan, attendant qu'il plût à celui-ci de lui adresser la parole: « Assieds-toi, Osman, » lui dit de nouveau le Sultan. Osman s'assit, puis se releva encore; enfin après s'être assis trois fois par obéissance pour les ordres du Sultan, et s'être relevé trois fois par respect, Mourad lui ordonna une quatrième fois de rester assis et de lui raconter ses campagnes.

Osman se rendit à ses désirs et commença le récit de sa dernière expédition; lorsqu'il en fut venu à la défaite d'Araskhan, le Sultan l'interrompit en lui disant : « Tu t'es bien conduit, Osman! » et prenant la plume de héron fixée à son turban par une agrafe de diamans, il l'attacha de sa propre main à celui d'Osman. Celui-ci reprit le fil de sa narration, et lorsqu'il décrivit la victoire remportée sur le prince Hamza Mirza, Mourad l'interrompit de nouveau : « Tu en recueil- » leras les fruits! » lui dit-il, et en même temps il passa à la ceinture d'Osman son propre poignard enrichi de pierreries. Après lui avoir entendu raconter la défaite d'Imankoulikhan, près de Ghendjé, il lui attacha, de sa propre main, sur le turban une plume de héron, plus magnifique encore que la première. Enfin lorsqu'Osman eut terminé l'histoire de ses campagnes par le siége qu'il avait soutenu avec trois ou quatre mille hommes contre l'armée des Tatares, et par la mort du khan, le Sultan leva les mains vers le ciel en s'écriant : « Que ton visage resplendisse dans » les deux mondes! Que le Dieu qui aide et qui venge » te soit toujours propice! Que la victoire t'accom- » pagne partout où tu porteras tes pas! Puisses-tu, » dans le paradis, t'asseoir dans le même kœschk et à » la même table avec ton homonyme Osman le Kha- » life, fils d'Aaffan, et grandir dans ce monde en hon- » neur et en puissance, pendant une longue vie! » Sur un signe du Sultan, le grand-gouverneur de la cour emmena hors du kœschk Osman ravi d'une telle accumulation de faveurs, lui ôta ses habits jusqu'à la

chemise, et lui fit revêtir ceux du Sultan, en ayant soin de passer dans sa ceinture le riche poignard qui lui avait été donné, et de fixer à son nouveau turban les deux agrafes de diamans surmontées de plumes de héron. Ainsi paré, il se rendit de nouveau en présence du Sultan pour le remercier des grâces dont il le comblait. Après cette entrevue qui avait duré quatre heures, Mourad rentra dans le harem, et dit au kislaragasi : « Je ne soupçonne plus Osman d'être » adonné à l'opium; car autrement il lui aurait été » impossible de soutenir la conversation sans fatigue » pendant quatre heures. » C'était ce soupçon qui avait jusqu'alors empêché la promotion d'Osman à la plus haute dignité de l'empire. Osman ne s'enivrait pas d'opium, mais de vin, ainsi qu'il résulte du témoignage impartial d'un de ses esclaves, Koutschouk Moustafa [1], qui devint par la suite payeur-général des paschas d'Ofen et de Stuhlweissenbourg, et raconta à l'historien Petschewi les orgies nocturnes de son ancien maître. Entouré de jeunes garçons et de chanteurs, Osman vidait neuf à dix verres; puis, lorsqu'il était ivre, il demandait un coussin, y reposait sa tête et dormait une couple d'heures; il cuvait ainsi son ivresse, faisait ensuite des ablutions, et priait en versant d'amères larmes de repentir. Trois semaines après son audience (20 redjeb 992 — 28 juillet 1584), Osman reçut le sceau de l'empire qui ne lui fut pas

[1] Ali, f. 431. Petschewi, f. 196. L'historien Ali, qui depuis la mort de Moustafa-Pascha, son protecteur, était resté sans emploi, fut nommé par Osman-Pascha defterdar d'Erzeroum.

apporté dans son palais, comme c'était l'usage; pour donner plus de solennité à son investiture, le grand-chambellan le lui remit en plein diwan, où les vizirs lui baisèrent la main [1]. Le serasker Ferhad-Pascha fut rappelé de Géorgie, et Osman-Pascha cumula avec son nouveau titre celui de généralissime de l'armée d'expédition contre Tebriz, capitale de l'Azerbeïdjan, dont Mourad avait projeté la conquête.

[1] Moustafa, après avoir été le favori de Ferhad-Pascha, exécuté à Ofen, était entré, comme khasinedar, au service de Hasan, mort devant Sthulweissenbourg, et enfin à celui d'Osman.

LIVRE XXXIX.

Le Sultan dominé tour à tour par les vizirs, les sultanes, les scheïkhs, les imams, le khodja et le moufti. — Relations extérieures avec l'Autriche, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, Venise, la Pologne, la Russie, la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie, le khan des Tatares, celui des Ouzbegs et le sultan de Fez. — Fêtes de la circoncision. — L'héritier présomptif part pour Magnésie; Ibrahim-Pascha se rend en Égypte. — Guerre avec les Druses. — Entrée triomphale d'Ibrahim à Constantinople et ses noces. — Renouvellement de la paix avec l'Autriche; violation de cette paix par Schezouwar et Thurzo. — Ambassade de Pologne et de Russie. — Changemens opérés dans l'administration de la Moldavie et de la Valachie. — Relations avec la France, l'Angleterre, Venise, l'Espagne, la Toscane, la Géorgie et les Ouzbegs. — Ambassade du pape aux communautés chrétiennes de l'Asie. — Événemens en Arabie et en Crimée.

Entre la première moitié de la guerre d'Asie, c'est-à-dire celle de Géorgie, qui a fait le sujet du livre précédent, et celle de Perse qui nous reste encore à raconter, plusieurs événemens signalèrent la politique intérieure et extérieure de l'empire; nous les rapporterons ici, afin de ne pas séparer des faits qui se sont développés sur une ligne parallèle, et qui ont eu une influence réciproque les uns sur les autres. Nous allons donc quitter le théâtre de la guerre, et faire le récit des dix années qui s'écoulèrent entre la mort de



Sokolli et la paix conclue avec la Perse. Nous parlerons d'abord des vizirs et des sultanes qui dominèrent l'esprit de Mourad et se partagèrent l'administration de l'empire. Au grand-vizir Ahmed avait succédé, ainsi que nous l'avons vu, l'Albanais Sinan; mais il perdit, par la rudesse de sa conduite, la place qu'il devait à ses intrigues. A cette époque même, Osman-Pascha avait droit au grand-vizirat d'après l'ordre hiérarchique; mais il fut écarté parce que ses ennemis firent observer au Sultan qu'il n'était pas chrétien d'origine, c'est-à-dire que, n'ayant pas été dans la nécessité de renoncer à sa foi et à sa patrie pour le service de la Porte, il donnait moins de garanties par cela même de sa fidélité, qu'il n'avait pas été élevé dans le seraï, qu'il était irréfléchi et emporté et adonné à l'usage du vin et de l'opium. Osman-Pascha avait deux rivaux : le premier était Ibrahim, nouveau favori de Mourad, qui, après avoir été promu dans le harem à la dignité d'écuyer du Sultan, en sortit pour devenir aga des janissaires, vizir, et par la suite gendre de Mourad lui-même, et qui, comme son homonyme le grand-vizir de Souleïman, Ibrahim, voulait fonder sa fortune sur la faveur seule du Sultan; le second était Siawousch, qui bâtissait sur un terrain plus solide, la faveur du harem. Le 7 mars 1582, Ibrahim avait été installé avec de grandes solennités comme beglerbeg de Roumilie, et avait reçu à la place de l'étendard rouge ordinaire, un étendard miparti de vert et de blanc, à l'imitation d'Ibrahim, dont les couleurs étaient le blanc et le bleu. Mourad

nourrissait bien plus d'affection pour Ibrahim que pour Sinan et Siawousch; cependant ce dernier fut nommé grand-vizir par l'influence de son épouse, sœur du Sultan, et de la mère de celle-ci la Sultane Walidé. Pendant la vie de Walidé, la sultane Khasseki, mère de l'héritier présomptif Mohammed, ne put rien contre Siawousch, qu'elle représentait au Sultan comme cherchant à la perdre elle et son fils auprès de lui, afin d'ouvrir à ses propres enfans le chemin du trône. Les plaintes des sipahis et des silihdars revenant de Tiflis, sur les exactions de Sinan et ses injustes répartitions de fiefs, la disgrâce de l'héritier présomptif qui avait récemment fait étrangler un tschaousch pour lui avoir parlé trop librement; l'inimitié vouée par le khodja à Sinan, à cause des accusations que celui-ci avait portées contre lui et dont il avait trouvé moyen de se justifier, et enfin la perte probable d'une somme de deux cent quarante mille aspres avancés par le Sultan sur les instigations de Sinan au khan de Crimée, pour lui faciliter l'entrée en campagne, toutes ces circonstances vinrent protéger Siawousch contre l'influence menaçante de son compétiteur. Le khan n'ayant point tenu son engagement, le Sultan réclama de Sinan les deux cent quarante mille aspres; mais celui-ci ne voulait ou ne pouvait les payer. Tant que la sultane Walidé vécut, le paiement de cette somme fut ajourné; mais Sinan acquitta enfin la dette après la mort de la sultane, qui arriva le 29 novembre 1585 [1]; bien qu'elle fût morte d'une dyssenterie,

[1] *Rapport* de l'ambassadeur vénitien. Elle s'appelait *Nour-Banou* (voyez

Mourad soupçonna l'héritier présomptif et la mère de celui-ci de l'avoir empoisonnée. Lorsque Siawousch, quinze mois auparavant, avait été destitué, sur l'intercession des trois sultanes sœurs de Mourad, la pension de retraite des grands-vizirs s'élevait à trois cent mille aspres, ce qui fait trois mille couronnes d'après le cours d'alors [1].

Par la mort de Walidé, l'influence de la sultane Khasseki et des deux intendantes du harem demeura sans rivale. La grande-gouvernante du harem était Djanfeda Kadoun [2], dont nous avons parlé au commencement du règne de Mourad, et les deux intendantes, Raziyé et la juive Khira. La première avait captivé par ses prédictions l'esprit de Mourad lorsqu'il n'était que prince héréditaire, et était parvenue à élever son favori Schoudschaa, jardinier du palais, à la dignité de scheïkh; la seconde était chargée de fournir le harem de marchandises et de divers objets de toilette [3]. Les princesses du sang, qui, par leur influence, élevèrent leurs maris et leurs favoris aux plus hautes fonctions de l'empire, et surent, ou les y maintenir, ou, en cas de déposition, sauver leur vie et leurs biens,

Mouradjea d'Ohsson, II, p. 512) et non *Hama Cadoun*, comme la nomme Knolles, I, p. 682. Selaniki fixe sa mort au 5 décembre 1584.

1 Ainsi donc un tiers de plus que sous Souleïman, à cause de l'altération du cours.

2 Ali, f. 388. *Summario delle Relazione venet.* : « La Chogia Cadun che » ha il governo di tutto il Seraglio delle donne favoritissima del G. Signore » e governa la Sultana madre. »

3 Gerlach, p. 266, dit qu'elle avait deux mille ducats de revenu par jour.

étaient alors, outre l'épouse du Sultan et celle du prince héréditaire Mohammed III, les trois filles de Sélim, sœurs de Mourad, savoir la veuve de Sokolli, la veuve de Pialé et la femme du grand-vizir Siawousch ; ensuite la vieille sultane Mihrmah, fille de Souleïman-le-Grand, veuve de Roustem-Pascha et belle-mère du grand-vizir Ahmed-Pascha, qui lui avait donné deux petites-filles. Ces deux arrière-petites-filles de Souleïman entrèrent toutes deux dans le lit du kapitan-pascha, le renégat génois Cicala, l'aînée d'abord, et, après la mort de celle-ci, la plus jeune. Rongées d'ambition malgré leur âge, les veuves de Sokolli et de Pialé n'eurent pas de repos qu'elles n'eussent convolé à de secondes noces. La veuve de Pialé, qui avait poignardé un jour de sa propre main une de ses esclaves parce qu'elle avait vu son mari lui effleurer le cou en passant, épousa le troisième vizir Mohammed-Pascha; Esma, veuve de Sokolli, femme petite et laide, mais d'un esprit actif, après avoir vainement espéré de s'unir à Osman-Pascha, donna sa main à Kalaïlikof Ali-Pascha, successeur d'Oweïs-Pascha dans le gouvernement d'Ofen, homme brave et habile à tous les exercices de la guerre, mais qui fut universellement méprisé, parce qu'il avait chassé sa femme et ses enfans, afin de pouvoir devenir l'époux d'une princesse du sang. Le divorce arracha à sa femme des pleurs, dit Petschewi, qui auraient attendri les rochers d'Ofen, et des imprécations qui abrégèrent les jours de l'ambitieux; Ali-Pascha mourut en effet une année après, et fut enseveli sur une colline près d'Ofen.

Ahmed-Pascha, successeur de Mohammed-Sokolli, qui devait sa dignité de grand-vizir non seulement à l'ancienneté de ses services, mais encore à l'influence de sa femme, la princesse Mihrmah, outre les deux filles qui épousèrent successivement Cicala, en avait une troisième qui entra dans le lit du riche Hasan-Pascha[1], et une belle-sœur, fille de Roustem-Pascha et de la sultane Aïsché[2]; la main de cette dernière fut donnée au secrétaire d'Etat disgracié Feridoun, qu'on avait envoyé en qualité de sandjakbeg à Semendra, puis à Güstendil, et à qui cette alliance rendit sa faveur et sa place. Hamzabeg, qui devait échanger ses fonctions contre celles de Feridoun, préféra une destitution sans équivalent au sandjak de Güstendil. Le fils de Sokolli et celui de Pialé furent nommés, grâce au crédit de leurs mères, le premier vizir, le second sandjakbeg de Klis[3]. Djâfer-Pascha, gendre de Sokolli, âgé de soixante ans, fut élevé à la dignité de beglerbeg d'Anatolie, puis à celle de beglerbeg de Roumilie. Pendant ces mouvemens dans l'administration, dus à l'influence

1 « Assan bassa richissimo piglia per moglie la figlia del primo Vezir e » spende fin a 100,000 Zecchini per haver il governo d'Egitto. » *Summario delle Relazioni venet.* 1581, dans les Archives I. R.

2 Selaniki, f. 155; Petschewi, f. 172; le *Rapport* de l'ambassadeur, sont unanimes à ce sujet. Resmi Ahmed-Efendi, auteur des biographies des reïs-efendis, se trompe en disant, d'après les *Biographies des Oulémas*, par Attayi, que l'épouse de Feridoun était la sultane Esmakhan, veuve de Sokolli. Feridoun mourut d'une hémorragie une année après son mariage, le 21 sâfer 991 (10 mars 1583), dans le harem de la sultane Aïsché. Selaniki.

3 « La Sultana fo moglie di Piale ora di Mohammedbassa terzo Vezir, » ha ottenuto dal Sgr. il Sangiaco di Clissa per il secundo suo figlio con » Piale. » *Summario delle Relazione venet.*, dans les Archives I. R.



des femmes du harem, Mourad s'occupait avec ses esclaves, et surtout avec deux d'entre elles que lui avait données sa mère et sa sœur, à étudier les charmes magiques qui empêchent ou causent les nœuds d'aiguillettes. Six femmes turques et juives, accusées d'avoir par leurs conjurations, réduit le Sultan à l'impuissance et de lui avoir donné l'épilepsie, furent jetées à la mer (1583). Mourad avait coutume de passer la journée dans son jardin du nouveau seraï à Scutari; le soir, il se plaisait à voir des feux d'artifice, et il lui arrivait souvent de faire tirer deux ou trois cents coups de canon par les forts de la Mer-Noire, pour l'amusement de son fils Mohammed, qui aimait fort ce genre de plaisir. Mourad avait une véritable passion pour les constructions; ainsi que nous l'avons dit plus haut, il ordonna au serasker de l'armée contre la Perse de fortifier Karss, Aresch et Schamakhi; il fit élever des mosquées, des écoles, et des imareths à Andrinople, en Chypre et à Magnésie. Par ses ordres, on répara, dans l'espace de quatre ans, les ravages occasionés à la Mecque par une inondation qui avait eu lieu dans la première année de son règne; cent dix mille ducats furent employés, sous la direction d'Ahmed, à donner une plus grande profondeur à la citerne destinée à recevoir la surabondance des eaux, pour préserver à l'avenir la sainte Kaaba de la profanation qu'elle avait eue à subir: le sanctuaire était resté couvert par les eaux pendant vingt-quatre heures, ainsi que la *pierre noire* elle-même. D'après la tradition, cette pierre précieuse,

dans laquelle le naturaliste reconnaîtra facilement une aérolithe, était primitivement un rubis qui, tombé un jour du ciel, avait éclairé toute l'Arabie d'une lumière semblable à celle de l'aurore, jusqu'à ce que les péchés des hommes eussent obscurci son éclat, au point de le rendre entièrement opaque et noir.

Des huit femmes dont nous venons de parler et qui se partageaient l'esprit du Sultan et par suite le gouvernement de l'empire, quatre habitaient hors du seraï, et quatre y demeuraient; les premières étaient les trois sœurs de Mourad et sa vieille tante, fille de Souleïman, les secondes sa mère (*Walidé*), la sultane favorite (*Khasseki*), la grande gouvernante de la cour (*Kiaya*), et l'intendante du harem (*Wekili Khardj*) Raziyé [1]. L'influence de ces femmes sur le Sultan était contrebalancée par celle, non moins préjudiciable à l'autorité du grand-vizir, de cinq directeurs spirituels, qui étaient le précepteur du Sultan, le moufti, le chapelain du seraï, l'imam Kourdizadé, et le scheïkh Schoudjâ, prédicateur du seraï. Le savant khodja Seadeddin prit en mains la politique intérieure et extérieure. Le prédicateur de la cour, Schoudjâ, qui, à Magnésie, n'étant que simple jardinier, s'était insinué, par le crédit de la favorite Raziyé, dans les bonnes grâces de Mourad en qualité de devin et d'astronome, et s'était élevé depuis très-haut dans sa faveur en lui prédisant l'époque de son avènement, passait son temps dans les jardins au sein de la dé-

[1] Ali, f. 390, IVe récit, les nomme toutes. Mouradjea d'Ohsson, p. 512, appelle la mère de Mohammed *Szaffiyé*.



bauche, et recevait de chacun des placets et de l'argent [1]. Le chapelain de la cour, Kourdizadé Abdourrahim, déclamait contre le luxe des vêtemens, tandis qne le moufti Kadizadé tonnait contre le relâchement des bonnes mœurs; tous deux étaient animés d'un zèle égal contre les infidèles. Le chapelain de la cour avait une antipathie profonde contre les bonnets en soie ou en laine jaune, bleue et bariolée des Chrétiens, des Arméniens et des Juifs, ainsi que contre les grands turbans des Musulmans, et il les fit défendre par des ordonnances [2]. Un jour il affubla des singes de calottes rouges telles qu'en portaient les Juifs, afin, dit le moufti Abdoulaziz-Efendi, de faire pièce aux singes, en les ravalant au niveau des Juifs. Les Juifs, les Chrétiens et les Arméniens, après avoir été forcés pendant long-temps de porter une coiffure ridicule et incommode, obtinrent, en payant une somme de quarante à cinquante mille ducats, de reprendre leurs anciens bonnets. Les Musulmans qui se trouvaient en contradiction avec les réglemens de police relatifs à la coiffure et qui ne se rachetaient pas, comme des giaours, des peines prononcées contre eux, étaient injuriés ou maltraités par Schoudjà; c'est ainsi qu'il reprocha avec emportement à l'astronome Takieddin la

[1] Attayi, *Biographies des Oulémas*, f. 214, dit qu'Ali était l'ennemi de Schoudjà. Mouradjea d'Ohsson, I, p. 393, raconte avec détail les premiers événemens de la vie de Schoudjà.

[2] « Proibito ai Christiani e Giudei di portar pani di sede e di lane fine » e turbani. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 17 mars 1580. *Raouzatoul-ebrar*, f. 312. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 988 (1580).

grandeur de son turban, et qu'il arracha de sa propre main le bonnet du chef des mouezins (basch-mouezin). Les singes eux-mêmes ne furent pas à l'abri de son esprit inquiet et chagrin; dans un accès de zèle contre ces animaux, il en fit mettre à mort quelques-uns sur la place du marché. Le jour qui suivit cet acte de pieuse justice, le diwan donna le spectacle aussi ridicule que déplorable, d'un procès entre le chapelain de la cour et les deux propriétaires des singes exécutés. L'un des deux plaignans, Arabe de naissance, rompit tellement les oreilles au grand-vizir Siawousch en lui criant sans cesse : « Vizir, crains Dieu, » que celui-ci, pour s'en débarrasser, lui donna, de sa poche, cinquante ducats, non sans que les secrétaires et les tschaouschs ne murmurassent contre l'imam qui s'était déclaré l'ennemi des singes. Schoudjâ et le moufti obtinrent du Sultan un ordre pour l'expulsion au-delà du Bosphore de toutes les femmes de mauvaise vie; ils ne s'arrêtèrent pas là, et instituèrent une véritable inquisition qui allait de rue en rue à la recherche de ces femmes et les conduisait ensuite devant un kadi et un émir pour être traitées conformément aux ordonnances de police (15 juin 1577). Un ordre très-sévère fut rendu contre un vice très-commun chez les Turcs et outrageant la nature [1]. Enfin, sur les exhortations du moufti, du khodja et des kadiaskers, Mourad ré-

[1] « Fece publicare in tutto il suo impero un salutifero e lodevolissimo » decreto, che sotto gravissime pene nessuno nel avenire e con femine o con » maschi la sodomia usasse, essendo quasi peculiare quel vitio della natione » turchesca. » Natale Conti, l. XXV, f. 233.

solut de changer en mosquées toutes les églises de Constantinople; il commença l'exécution de son projet par l'une d'elles, en disant que les priviléges qui leur avaient été accordés par Mohammed II se rapportaient à un temps où la ville était déserte et avait besoin de colons; mais qu'actuellement la population musulmane étant surabondante, ces priviléges devaient être abrogés avec les causes qui leur avaient donné naissance. Cependant l'accomplissement du projet fut arrêté, grâce aux sommes que sacrifièrent à cette occasion les communes chrétiennes, et aux négociations des ambassadeurs de puissances européennes.

L'idée que nourrissait secrètement Mourad, de célébrer la circoncision de son fils Mohammed avec un faste inouï, et au milieu du concours des monarques de l'Est et de l'Ouest, ou du moins de leurs ambassadeurs, la guerre de Perse et les sommes que chaque nouvelle capitulation procurait au trésor du Sultan, apportèrent quelques modifications au style barbare dont se servait la diplomatie turque à l'égard des États étrangers. On invita un an à l'avance les rois d'Asie, d'Europe et l'empereur d'Allemagne Rodolphe II à assister en personne à ces fêtes [1]. Mais avant de conduire les ambassadeurs de ces divers monarques sur l'hippodrome préparé pour assister à cette cérémonie que la tradition orientale attribue à Abraham, il est nécessaire d'esquisser ici la nature des relations exté-

[1] L'empereur, dans sa réponse à cette invitation, s'exprimait ainsi : « Benevole gratulamur — ad tempus constitutum iis, quæ nostrarum vicissim erunt partium, non deerimus. » Prague, 10 septembre 1581.

rieures de la Porte à cette époque. Les États figurant au premier rang dans les rapports diplomatiques des Ottomans étaient : en Europe, Venise, l'Autriche, la Russie, la Pologne, et les pays tributaires, tels que la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie et Raguse ; en Asie, la Perse, la Géorgie et le pays des Ouzbeks ; en Afrique, Alger, Tripoli, Fez et Maroc.

De toutes ces puissances, l'Autriche et la Perse réclament le plus souvent notre attention, parce que, toujours menaçantes ou menacées, la paix avec l'une amenait infailliblement la guerre avec l'autre. A la mort de Sokolli, le nouveau grand-vizir, Ahmed, avait changé à peu près tous les begs des frontières, parens de son prédécesseur, et nommément ceux de Szolnok, de Lippa, de Bosnie, de Hersek et de Gyula ; l'ambassadeur impérial, de Sinzendorf [1], avait fait d'inutiles efforts pour empêcher l'occupation de Berzencze, nouvellement érigée en sandjak ; bien plus, le pascha d'Ofen avait fait même la proposition d'imposer trois cent cinquante-neuf villages hongrois. A tous ces motifs de discorde vinrent se joindre les événemens de Hatwan et de Sambœk, où les Hongrois se vengèrent sur les Turcs des courses et des pillages antérieurs. Après une incursion faite par les troupes impériales dans les environs de Hatwan, le

1 Sinzendorf, dans son *Rapport*, dit que les Turcs n'avaient en aucune façon soulevé la question relative aux châteaux nouvellement reconstruits de Kanischa, Wetschowar, Charstur, Wyotwar, et qu'ils n'avaient parlé que d'un château situé entre Corana et Utschitska, probablement Debrovatsch, sur la frontière de Croatie.



3 avril 1580, Schehzouwar, sandjak de Szolnok, fut battu par les Hongrois, le 17 juillet de la même année, dans la plaine de Nadudwar, eut trois cents hommes tués, quatre cents faits prisonniers, et fut lui-même grièvement blessé. Parmi les prisonniers se trouvait Ali-Woïwoda, chargé d'affaires du pascha d'Ofen, qui dut payer une rançon de onze mille ducats. Moustafa-Pascha, conquérant de Chypre et de Géorgie, répondit à l'ambassadeur Preyner, qui se plaignait des courses des Ottomans dans les environs de Sambœk, qu'il devait se rappeler ce qui était advenu de Bragadino lors de la conquête de Chypre. Pendant que l'interprète traduisait cette menace, le vizir, se tournant vers son tschaousch, lui dit : « Je crois que cet » ambassadeur n'a pas encore visité les Sept-Tours. » La prison et les tortures étaient les dernières raisons de ce bourreau octogénaire. Peu de temps après, Balthazar Bathyany, George Zrini et François Nadasdy, trois noms terribles aux Turcs, ravagèrent toute la contrée de Poschega. Le sandjak de Poschega, Iskender, fils du Persan Oulama, marcha à leur rencontre avec deux ou trois mille hommes; mais, avant d'en venir aux mains, il fit partir ses fils avec un de ses confidens, pour les soustraire aux chances du combat. La victoire long-temps disputée se déclara contre Iskender, qui tomba percé d'une lance; son lieutenant Kalender, Osman, aga des sipahis, Houseïn, commandant du château d'Athina, et quatre cent trente hommes, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, avec vingt étendards, les trompettes et les tambours; deux cent

quarante-neuf têtes furent coupées; le corps d'Isken-der fut dépouillé, mais couvert d'un tapis et laissé sur la place. Cet événement excita encore plus de murmures à Constantinople que l'incursion de Hatwan. Le Sultan se plaignit à l'empereur, dans une lettre particulière, de ces deux violations de la paix, et le tschaousch Ghaznefer fut chargé d'exposer les réclamations du pascha d'Ofen à l'archiduc Ernest, commandant des frontières hongroises; l'empereur répondit aux griefs des Ottomans par des récriminations [1]. Le baron de Sinzendorf, qui fut remplacé dans son ambassade par le baron de Preyner [1], ne put, comme son prédécesseur Ungnad, quitter Constantinople avec huit chevaux, mais seulement avec quatre, parce qu'il n'avait pas payé à Sinan la somme à laquelle celui-ci croyait avoir droit en qualité de grand-vizir. Il fut accompagné par l'échanson Ali, qui remit à l'empereur une lettre d'invitation pour les fêtes de la circoncision, et qui retourna à Constantinople avec Etienne Nyary de Bedey, palatin de Honth sur l'Ipoly; ce

1 Sinzendorf, dans son *Rapport* du 7 septembre 1580, dit sur Mourad : « Der Sultan aber allermassen zeitlicher Ere und Gelts gierig, zornig, beweglich, liederlich; das Regiment bei den Eunuchen und Weibern, alle Aemtr den Meisbieteuten verkauft. Siawus der Kaimakan von weniger Autoritet. Sinan der Feldherr gegen Persien und Oberster Wesir hochtrabend, unbedæchtig, martialisch, dem Christenthum hœchst gram, wird nach persischer Waffen suspension nicht feiern den Sultan wider die Christen zu bewegen. Galli wœllen nil allein wie Poloni et Veneti Confederati, sondern Fratres seyn. Hispani haben ein guet stuckh der Christenheit in ire vermeinte tregua einverleibt. England hat auch seinen Verstand mit der Pforten das es endlich auf die privat communitates und Fursten als Florenz und gar an die schweizerischen Gauen nahe rucken wolle. »

dernier était porteur de présens qu'il offrit au Sultan le lendemain de son arrivée (14 mai 1581). D'un autre côté, une correspondance s'était établie entre le pascha d'Ofen et l'archiduc Ernest relativement à des fortifications élevées par les deux parties, contrairement aux stipulations des traités [1]. Les organes des négociations entre le grand-vizir et l'ambassadeur étaient l'interprète Ali et le vieux Mourad, Hongrois de naissance et traducteur de Neschri. Sinan-Pascha conserva dans ces pourparlers sa raideur et son arrogance ordinaires ; dans une des entrevues, il dit à l'ambassadeur Nyary : « Est-il vrai que l'empereur Ro-
» dolphe soit d'une santé languissante ? Pourquoi les
» Hongrois n'ont-ils pas choisi un roi de leur nation ?
» Les Allemands sont des chevaux hongres ; mais les
» Hongrois sont de vigoureux étalons. Tu peux pous-
» ser les Hongrois à la défection ; moi, je ne tarderai
» pas à me rendre en Hongrie pour confirmer le roi
» qu'ils auront choisi. » Le palatin de Honth garda le silence, mais le baron de Preyner répondit que l'empereur était bien portant, et que les Hongrois lui étaient dévoués, corps et ame, comme à leur roi légitime. Preyner ayant refusé d'accorder au grand-vizir un présent au-dessus de trois mille ducats, celui-ci le menaça de le faire mettre au pilori, d'où il ne re-

[1] Ali-Pascha, dans une lettre à l'empereur datée du 21 juillet 1581, dit que le château situé près d'Ipoly avait été construit pour la protection du commerce ; mais qu'on ne pouvait permettre à l'empereur la construction d'un château à Werebely, et que, si l'on avait gardé le silence à la vue des fortifications d'Ujvar et de Kalló, c'est que ces villes faisaient partie du territoire impérial.

viendrait pas vivant. Nyary, qui s'était montré plus complaisant que Preyner, pour obtenir des résultats étrangers à sa mission, ne recueillit en définitive de sa conduite qu'une honte méritée et la perte de ses appointemens.

L'année qui précéda les fêtes de la circoncision du prince Mohammed, la France renouvela sa capitulation avec la Porte par l'entremise de l'ambassadeur Jacques de Germigny; l'interprète de la Porte Alibeg fut chargé de porter à la cour de France le texte turc du traité, avec une lettre d'invitation pour ces mêmes fêtes. Cependant des difficultés ne tardèrent pas à s'élever entre le grand-vizir Sinan et l'ambassadeur; il est à présumer qu'un des premiers motifs de cette mésintelligence avait sa source dans le souvenir que gardait Sinan de l'indifférence qu'avait affectée envers lui Germigny du vivant du grand-vizir Ahmed, en ne lui rendant pas visite, distinction que les ambassadeurs français n'accordaient qu'au grand-vizir. La fermeture des églises de Saint-François à Galata, de Sainte-Anne et de Saint-Sébastien, et le projet de les transformer en mosquées, furent l'occasion de la querelle. Le dimanche qui suivit la profanation des églises chrétiennes, l'ambassadeur se rendit avec une suite de quatre-vingts Français devant l'église, frappa à la porte, entonna lui-même l'hymne : *Attollite portas Inferi*, et ne se retira qu'à midi, poursuivi par les railleries des Turcs. Cependant un sacrifice de quelques milliers de ducats empêcha l'accomplissement du projet relatif au changement des églises en mos-

quées. Dans le courant de la même année, la Porte signa avec le plénipotentiaire espagnol, Marigliano, un armistice d'un an, qui fut renouvelé successivement les années suivantes pour un même espace de temps [1]. Malgré ces conventions passées avec l'Espagne, le Sultan reçut en audience un ambassadeur portugais, que Don Antonio, grand-prieur de Crato, le malheureux bâtard de l'infortuné roi Sébastien, avait envoyé avec des présens pour le grand-vizir et les sultanes, afin d'obtenir des secours contre son oncle le roi-cardinal et Philippe II. La Porte fit à l'envoyé portugais une réponse telle que la lui dictèrent les exigences de la campagne de Perse et la prochaine expiration du traité avec l'Espagne, qui n'avait été conclu que pour une année (1581); elle lui dit que si Antonio pouvait se maintenir encore pendant cette année, il recevrait sûrement, passé ce terme, les secours nécessaires. Aucune relation d'amitié, et, à plus forte raison, aucun traité n'avaient encore eu lieu entre l'empire ottoman et l'Angleterre [II]; il n'y avait eu que quelques échanges de lettres, et le premier ambassadeur d'Elisabeth, Guillaume Harebone, n'arriva à Constantinople que l'année qui suivit les fêtes de la circoncision [2]. Dans les

[1] Le vice-roi de Naples, dans une lettre datée du 19 novembre 1581, écrit au grand-vizir Sinan : « Juan Marigliano ambachadore y el Illmo » Achmet basa scrivio la carta que V. E. vera al dicho S. Ahmet confor- » mandolo que se havea capitulado de questo anno non saliesso armata d'una » parte contra otra — y no presantar le que dei parte Rey mi Sennor se » ha complido lo capitulado tan puntualmente. »

[2] Cet ambassadeur arriva à Constantinople le 29 mars 1583. *Rapport* de Preyner.

lettres de créance que Harebone remit au Sultan avec le cérémonial d'usage, Elisabeth s'intitulait: « L'invincible et tout-puissant défenseur de la vraie foi, contre les idolâtres qui faussent les doctrines du Christ. » C'est ainsi qu'Elisabeth se séparait d'une manière non équivoque de la communion des catholiques, et annonçait vouloir faire cause commune contre eux avec les Musulmans, pour lesquels tous les chrétiens sont idolâtres. L'ambassadeur anglais [1] fut puissamment aidé dans ses négociations par le précepteur du Sultan, le savant historien Seadeddin, dont l'influence avait autrefois fait décider en faveur de la France l'élection du roi de Pologne, à l'exclusion de l'Autriche.

Le crédit dont la sultane Baffa ne cessait de jouir auprès de Mourad maintint, pendant presque toute la durée de sa vie, les relations amicales de la Porte avec Venise. Peu de temps après l'arrivée du baile Paul Contareno à Constantinople, eut lieu l'entrée solennelle dans la capitale de l'ambassadeur extraordinaire Soranzo, envoyé par Venise pour assister aux fêtes de la circoncision; le doge, à qui le Sultan avait transmis une invitation par l'interprète Ali, s'était excusé sur son âge; mais il n'avait osé refuser à Mourad les mille okkas d'étoffes de laine que celui-ci lui avait demandés dans une lettre particulière [2], pour contribuer à la magnificence de ces fêtes.

[1] La lettre de la reine est datée du 15 novembre 1582; la réponse du Sultan, dans laquelle il garantit aux négocians anglais les mêmes privilèges qu'aux négocians français, est datée du 18 mai 1583.

[2] La lettre du Sultan au doge est datée du 29 schewal 989 (26 novembre 1581). Archives de la maison I. R.

Les rapports de la Porte avec Etienne Bathory, qui devait en grande partie le trône de Pologne à l'intervention ottomane, étaient également pacifiques. Bathory, soupçonné de pencher pour la Russie, s'en était défendu dans une lettre qui fut remise au grand-vizir Ahmed par Christophe Dzierzek, le 12 février 1580; il y protestait de son intention de n'agir jamais contre l'intérêt du Sultan, malgré les démarches des envoyés russes qu'il venait de recevoir; aussi Mourad, satisfait de ses succès continuels en Lithuanie, lui envoya-t-il plus tard, pendant qu'il faisait le siége de Pleskow, un ambassadeur pour lui exprimer le souhait que le ciel maintînt toujours son union avec la Porte, alliance contre laquelle, disait-il, le monde entier viendrait se briser. Mais cette apparente harmonie fut bientôt rompue par la protection que les Polonais accordèrent aux deux frères fugitifs du khan des Tatares, malgré les réclamations de celui-ci. Sinan-Pascha, le bouillant et barbare successeur d'Ahmed dans le grand-vizirat, eut à ce sujet une entrevue avec l'ambassadeur de Pologne [1], et lui dit : « Que » Dieu maudisse Sokolli, qui a donné la couronne de » Pologne à Etienne! Nous avons écrit au khan des » Tatares d'aller chercher ses frères, et de les délivrer sans rançon par le tranchant de son sabre; du » reste, notre armée l'aidera dans l'exécution de ce » projet. » Ce même Sinan, le lendemain de son retour de Perse, avait parlé avec non moins de vio-

[1] Cet ambassadeur était, suivant toute probabilité, Thomas Droiowsky, dont nous parlerons à l'occasion de la Transylvanie.

lence à l'ambassadeur d'Autriche, en lui disant qu'il partirait sur-le-champ pour Vienne si le tribut n'était pas payé; qu'il avait conquis cinquante sandjaks; que, bien qu'il ne fût revenu de l'expédition de Perse que depuis un jour, le temps lui durait déjà, et qu'il désirait soumettre vingt sandjaks en Hongrie comme il en avait soumis cinquante en Perse. Une lettre du Sultan ordonna à Bathory le renvoi des deux princes tatares [III], et lui reprocha quelques excursions des Polonais en Moldavie et en Valachie; Bathory s'excusa comme il put sur ce dernier chef d'accusation, ainsi que sur le refuge accordé aux deux princes, et le refus qu'il avait fait jusqu'alors de payer le tribut dû au khan des Tatares [IV]. L'extradition des deux princes eut lieu [1]; mais Markhazi, dont on avait promis la liberté en retour, ne fut pas tiré de prison. L'échange simultané de deux ambassades entre la Russie [2] et la Porte, vers cette époque, paraît avoir été motivé par les rapports du Czar avec les Tatares, qui, d'après ses insinuations, s'abstinrent de prendre part à la guerre de Perse [3].

[1] « Il re di Polonia manda al Signore li due fratelli del Tartaro fugati » in quel regno. » *Rapport* vénitien.

[2] L'ambassadeur russe Philippowsky vint à Constantinople avec une suite de quarante personnes, parmi lesquelles son précepteur Slostowsky, qui par la suite retourna à Constantinople avec la mission d'internonce.

[3] « L'ambassadore Moscovita finalmente gionto, voce che ha un grande » rebelle. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 18 juin 1580. « mandò » S. Amurath un Chiausso al Moscovita pregando lasciare che i Tatari in » quella guerra contra Persiani andassero a servirlo — in vece di risposta » non solamente il Chiausso ma quaranta Schiavi etiandio venuti in compa- » gnia del Chiausso fece imprigionar. » Natale Conti, l. XXXII, f. 440.

Le voïévode de Transylvanie, Christophe Bathory, était mort [1] peu de temps après avoir chassé, d'après les ordres du Sultan, Yankoul Podkowa [2] de Moldavie, et avoir rendu à Pierre Michné le gouvernement de cette province. Ce changement avait été opéré par Thomas Droiowsky, ambassadeur d'Etienne, roi de Pologne, envoyé à Constantinople pour négocier la déposition d'Yankoul-le-Saxon, auquel la Porte avait donné la place de Pierre, exilé à Haleb, et la confirmation de la nomination de son neveu Sigismond Bathory au trône de Transylvanie, sans élévation de tribut. Sigismond trouva un concurrent redoutable dans l'aventurier Paul Markhazy, soldat de fortune, qui, à la suite de différends avec sa femme, issue de l'une des plus nobles familles de Transylvanie, ayant été condamné par les juges devant qui l'affaire avait été portée, s'était jeté dans les bras des Turcs. Le grand-vizir Sinan, séduit par les belles promesses de Markhazy, se montra disposé à l'investir du gouvernement de Transylvanie, et le reçut en audience le même jour que l'ambassadeur polonais, venu pour protester contre les démarches des compétiteurs de Sigismond. La rudesse dont Sinan avait déjà fait preuve dans d'autres conférences ne se démentit pas à cette occasion. Les Transylvaniens, disait l'ambassadeur polonais, préféreraient mourir plutôt que d'avoir Markhazy pour roi : « Ils sont libres de mourir, s'écria Sinan

[1] 27 mai 1581.

[2] Bethlen, l. VI, p. 434, confond Yankoul-Podkowa avec Yankoul-le-Saxon. Engel, *Histoire de Valachie*, p. 228-230, les distingue expressément.

» avec emportement; nous-mêmes nous sommes prêts » à les tuer; les Transylvaniens s'appuient sur le roi » de Pologne; mais, au besoin, ils verront ce qu'il » pourra faire pour eux. » Après la destitution de Sinan, Marskhazy trouva la juste récompense de ses intrigues dans la prison des Sept-Tours, d'où il fut transféré par la suite dans le château situé sur les bords de la Mer-Noire; mais ayant embrassé l'Islamisme, il obtint sa liberté avec le sandjak de Lippa, et y devint le fléau de sa patrie [1]. De même qu'en Moldavie, le Saxon Yankoul avait expulsé le voïévode Pierre le Perclus, jusqu'à ce que ce dernier eût été réinstallé par l'entremise du roi de Pologne Etienne Bathory, de même en Valachie, Pierre Tschertscheb, fils du voïévode Petraschko, occupait depuis deux ans le trône qu'il avait usurpé sur Michné. Avant son avènement, Tschertscheb était demeuré trois ans dans la maison de l'ambassadeur français, où il se livrait à l'étude des langues; mais quoique appuyé par lui dans ses prétentions, il n'aurait jamais été élevé à la dignité de prince, s'il ne s'était engagé à payer à la Porte quatre-vingt mille ducats dont il versa le quart comptant. Michné descendit du trône avec la ferme espérance que son rival ne pourrait se procurer le reste de la somme, et cette espérance ne fut point trompée; il fut de nouveau investi de sa principauté. A l'occasion de la guerre de Perse, nous avons déjà parlé des

[1] Bethlen, l. VI, p. 442. Les *Rapports* des ambassadeurs donnent à Marskhazy pour compagnons de fortune Houseïn Brebey, qui devint plus tard sandjak, et Andraschi de Czesnahorzka.

ambassades de Makssoud, d'Ali et d'Ibrahim [1]. Des ambassadeurs tatares [2] et géorgiens [3] se rendirent aussi à Constantinople à plusieurs reprises, et, vers l'époque des fêtes de la circoncision, on vit arriver un envoyé du prince des Ouzbeks et un autre du sultan de Fez et de Maroc.

Plus d'une année auparavant, on avait commencé les préparatifs des fêtes de la circoncision dont la célébration avait été fixée à l'année 1582; l'époque en fut notifiée aux monarques de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique; des tschaouschs furent aussi expédiés avec des invitations à tous les gouverneurs de l'empire; ceux que leurs affaires empêchèrent de s'y rendre ne purent excuser leur absence que par l'envoi de présens considérables [v]. L'ancien intendant des cuisines impériales, Karabalibeg, fut nommé intendant (émir), et l'ancien nischandji Hamzabeg, inspecteur (nazir) de ces fêtes; ce dernier reçut sur le trésor public un demi-million d'aspres, pour les divers frais auxquels il avait à subvenir dans ses attributions. Des cuisines s'élevèrent de toutes parts, et l'hippodrome

[1] L'ambassade de Tokmak eut lieu dans l'année de l'avènement de Mourad, en 1578; celle de Makssoud, surnommé Mousoukhali dans le *Rapport* de Preyner, en 1578; celle d'Ali, au mois d'octobre 1581, et celle d'Ibrahim en 1582. *Rapport* de Preyner, *Summario delle Relaz. venez.* 1 avril 1582.

[2] « L'ambassadore del re dei Tatari era gionto con commissione d'offrir » 150,000 cavalli al Sr. april 1582. » *Summario delle Relaz. venez.*

[3] « 24 Gen. 1577 un ambassadore Georgiano basa la man. » *Relaz. venez.* Le 25 juillet 1579, l'ambassadeur du Sultan de Géorgie, qui passe pour être le frère de Kerhourabeg, assista aux fêtes de la circoncision sur l'hippodrome. *Journal* de Gerlach, p. 244. *Voyage de Schweiger*, p. 282. *Rapport* d'Ungnad.

où Souleïman avait déjà célébré les noces de sa sœur, celles d'Ibrahim et la circoncision de ses fils, fut le théâtre de magnificences qui devaient faire pâlir les souvenirs des plus grandes somptuosités des siècles passés. L'effet répondit aux immenses préparatifs qu'on avait faits, et les fêtes de Mourad III en l'honneur de la circoncision de son fils Mohammed sont restées sans exemple dans l'histoire de l'empire ottoman, par leur splendeur et leur durée. L'hippodrome, qui a quatre cents pas de long sur cent de large, fut disposé d'après les besoins de la fête et des spectateurs : dans la partie supérieure où se trouve aujourd'hui l'hôpital des fous, on avait tracé un carré de cent pas fermé par des planches et destiné aux cuisines. Des kœschks et des loges couvertes pour le Sultan, l'héritier présomptif et les sultanes, avaient été établis dans l'enceinte du palais d'Ibrahim-Pascha ; au-dessous du palais et sur la même ligne, s'élevait un édifice dont la base, haute de six pieds, était construite en pierres, et sur laquelle se superposaient trois étages en bois : le premier fut assigné aux ambassadeurs des puissances étrangères, le second aux agas de la cour intérieure et extérieure, le troisième aux begs, beglerbegs et vizirs de l'empire. A cette construction faisait suite une galerie longue de douze pieds et haute de sept, dans laquelle furent placés le kapitan-pascha et les begs de la mer. En face du palais d'Ibrahim-Pascha, à l'endroit même où l'on remarquait autrefois celui du dernier grand-vizir Ahmed et où fut bâtie la mosquée du sultan Ahmed, on voyait la musique de la chapelle impériale et les

palmes des noces; plus bas, du même côté, on avait établi pour l'ambassade persane une tribune, à la voûte de laquelle était suspendu un lustre répandant la lumière par plusieurs centaines de becs; auprès de la tribune de l'ambassadeur persan était celle de l'ambassadeur français; celui-ci avait d'abord demandé qu'on lui donnât la préséance sur l'envoyé d'Autriche; mais cette demande lui ayant été refusée, il ne parut pas aux fêtes sous prétexte qu'il ne convenait pas au représentant du roi très-chrétien d'assister à des cérémonies d'idolâtres. Cette tribune fut occupée par les ambassades tatare et polonaise; à la suite venait la galerie du kapitan-pascha, en face de laquelle avait été dressée une grande tente pour la préparation des sorbets et des autres rafraîchissemens. Au milieu de la place s'élevaient deux mâts, dont l'un était peint en rouge et l'autre frotté d'huile; ce dernier était couronné par un vaste cercle auquel étaient suspendus plusieurs milliers de lampes, et qu'on abaissait pendant la nuit, afin d'éclairer l'hippodrome. Le beglerbeg de Roumilie, Ibrahim-Pascha, avait été chargé, en qualité de maître des noces (*dougoundji-baschi*), de l'ordonnance et de la police des fêtes; au beglerbeg d'Anatolie, Djâfer-Aga, gendre de Sokolli, avait été confiée la surintendance des sorbets (*scherbetdjibaschi*); au kapitan-pascha, Ouloudj-Ali, la direction des travaux des galeries et des estrades (*mimarbaschi*); l'aga des janissaires, Ferhad-Pascha, avait été nommé chef des gardes. Cinq cents hommes revêtus de grotesques habits de cuir parcouraient la

place, en portant chacun une outre enflée de vent, avec laquelle ils frappaient les perturbateurs de l'ordre. Leur capitaine, monté sur un âne que couvrait une housse en paille, cumulait avec ses importantes fonctions celles de bouffon du peuple.

Le 1[er] juin, le Sultan se rendit en grande pompe du seraï impérial à celui d'Ibrahim-Pascha sur l'hippodrome. La marche était ouverte par les tschaouschs et les mouteferrikas revêtus d'habits de drap d'or, les agas de la cour et des troupes; puis venaient les palmes de noces, dont quatre, hautes de vingt aunes et plus, étaient escortées chacune de quatre-vingts janissaires. A la suite marchait le prince héréditaire, avec un habit de satin écarlate brodé d'or, et un turban surmonté de deux plumes noires de héron; à son oreille droite pendait un rubis du plus grand prix; à sa main droite brillait une émeraude; à sa ceinture était attaché un sabre enrichi de pierres précieuses, et il portait une masse d'armes d'acier, dont la tête était formée d'un morceau de cristal taillé à facettes et garni d'or. A son arrivée, le prince baisa la main de son père, tandis que les palmes de noces furent dressées en face du palais, et que la musique fit entendre de joyeuses fanfares. Trois jours après, les sultanes, accompagnées de tout un arsenal de sucreries, se rendirent à l'hippodrome. Elles étaient suivies de dix à douze prisonniers des frontières de Hongrie ou de Bosnie, dont les tours de force devaient être donnés en spectacle au peuple assemblé; ils se hachèrent à coups de sabre, se percèrent avec

leurs lances; un d'eux même planta dans sa chair un fer de pique; d'autres avaient les bras hérissés de flèches, d'autres encore portaient des fers à cheval cloués sur le dos, et leur sang ruisselait à flots. Le Sultan les récompensa de leur bravoure par des dons d'argent proportionnés à leur rang. Le principal d'entre eux reçut un timar du revenu de quatre mille aspres. Mais deux de ces malheureux prisonniers ayant succombé à leurs blessures, ce spectacle inhumain fut défendu pour la suite des fêtes. Parmi les ouvrages en sucrerie, on remarquait neuf éléphans, dix-sept lions, dix-neuf léopards, vingt-deux chevaux, vingt-un chameaux, quatre girafes, neuf sirènes, vingt-cinq faucons, onze cigognes, huit grues, huit canards, et une foule d'autres objets; les confitures étaient portées par quinze chevaux de somme, dont huit avaient des housses de damas rouge et sept de damas d'argent. Pendant la distribution des sucreries, des Arabes et d'autres saltimbanques égayèrent le peuple par leurs tours sur les mâts de cocagne, l'obélisque et le pilier de l'hippodrome. A la suite des ouvrages en sucrerie, venaient les grandes palmes des noces, qui, surpassant de beaucoup par leurs énormes proportions les palmes du premier cortége, étaient hautes de vingt à trente aunes et divisées en sept compartimens; elles étaient formées de sept boules en cire de diverses couleurs, montant en pyramide, dont la plus basse avait un circuit de quatre à cinq aunes; chacune de ces palmes, auxquelles étaient appendues des figures représentant des oiseaux, des animaux, des fruits, des

miroirs, toutes sortes d'autres objets, était un symbole de force virile et de fécondité. Pour qu'il fût possible de faire circuler ces palmes, on dut élargir des rues, découvrir des maisons et en démolir d'autres. Le jour suivant, les vizirs furent admis à déposer leurs présens au pied du trône. Le grand-vizir Sinan offrit au Sultan cinq chevaux richement enharnachés, et au prince de magnifiques habits, trois chevaux tout étincelans d'or et couverts de housses brodées de perles; le tout était estimé quarante mille ducats. Le second vizir, Siawousch-Pascha, donna huit chevaux et trois habits de drap d'or valant vingt mille ducats; le troisième vizir, l'eunuque Mesih-Pascha, quatre chevaux, dont deux avec l'enharnachement complet, et cent cinquante vêtemens d'une valeur de trente mille ducats; Mohammed-Pascha Djerrah (*le chirurgien*), ainsi appelé parce qu'il s'était élevé des fonctions de barbier du Sultan à celles de vizir, offrit des chevaux, des habits, des esclaves, des joyaux d'argent, s'élevant à quinze mille ducats; Osman, le kiayabeg ou ministre de l'intérieur, de la vaisselle d'argent et de jeunes garçons géorgiens et tscherkesses, représentant une valeur de dix mille ducats. Chacun de ces jours et des jours suivans, plus de cent Grecs, Albanais et Raizes demandèrent à embrasser l'Islamisme; il suffisait de se découvrir la tête et de lever un doigt en l'air pour être conduit au seraï et y être circoncis. Pendant la durée des fêtes, on exposa tous les soirs sur la place plus de mille plats de riz bouilli couverts chacun d'un pain, et seize à vingt bœufs rôtis tout

entiers avec leurs cornes et leurs sabots; le peuple se précipitait à l'envi sur cette pâture, de sorte qu'en un clin-d'œil la place était jonchée de plats brisés et de riz répandu. Deux cents esclaves de l'arsenal étaient préposés au nettoyage, et cinquante porteurs d'outres à l'arrosement de la place. A la nuit tombante, on allumait cent cinquante grandes lampes, ainsi que celles du grand mât dont nous avons déjà parlé, et des feux d'artifice faisaient renaître, non seulement pour l'hippodrome, mais encore pour toute la ville, la clarté du jour. Le 6 juin, les cinq cents porteurs d'outres parcoururent les rues sous les déguisemens les plus grotesques. Le soir, un simulacre de siége fut donné à une redoute hongroise; les combattans avaient des bâtons au lieu de lances, et des coussins au lieu de boucliers. Le 7 juin, l'ambassadeur impérial, baron de Preyner, fut invité par douze tschaouschs à assister aux fêtes; l'ambassadeur persan avait déjà occupé deux jours auparavant la place qui lui avait été désignée, ainsi que l'envoyé de Pologne, Philippowsky, qui présenta au grand-vizir les deux frères du khan des Tatares antérieurement réclamés avec tant d'instances. Philippowsky avait apporté pour présens quatre dogues et six charges de fourrures de zibeline, dont chacune comprenait quarante peaux, et était estimée mille ducats; l'envoyé de Transylvanie, Ladislas Szalanczy, offrit sept coupes d'argent à double fond, sept plats du même métal artistement travaillés, deux bassins et quatre candélabres, dont deux étaient dorés. Les présens des



Ragusains et des voïévodes de Moldavie et de Valachie consistaient en coupes d'argent, châles et pendules; ceux du khan des Tatares, en dix charges de fourrures de zibeline et autant de pelisses, cinq charges de fourrures de martre, six pelisses d'hermine pour femmes, dix dents de morse, et vingt jeunes chrétiens. Les envoyés du Sultan de Fez et de Maroc apportèrent un précieux chapelet de perles renfermé dans une boîte de nacre, deux tapis brodés d'or, quatre en soie sur lesquels étaient représentés des fleurs et des arbres, un harnais brillant d'or et de pierreries, un panache de plumes noires de héron réunies par une agrafe de diamant, des étriers enrichis de perles et de diamans, une grande quantité de ballots d'étoffes de soie, quatre de drap d'or, des perles montées sur or, et une somme de quarante mille couronnes comme tribut. La nuit, au milieu des feux d'artifice, on lança dans la foule des ours, des chiens et des renards, aux queues desquels étaient attachés des torches allumées et des pétards, pour le plus grand plaisir des grands qui se réjouissaient de l'effroi causé au peuple par ces nouveaux acteurs. Pendant ce temps, les poëtes lurent au grand-vizir les poésies qu'ils avaient composées pour célébrer la circoncision du jeune prince. Des danses mauresques et des comédies juives prolongèrent les réjouissances de cette journée jusqu'au milieu de la nuit. Le 8 juin, le Sultan donna un festin splendide aux officiers des janissaires, pour lesquels avaient été dressées des tables de soixante-dix couverts chacune. Le grand-vizir

et l'aga des janissaires firent les honneurs du repas; les armuriers servirent à table. Les solaks et les peïks, ou gardes-du-corps, archers et hallebardiers du Sultan, rivalisèrent d'adresse au tir à l'arc, et s'exercèrent à percer à coups de lances des armures et des casques d'acier. L'ambassadeur impérial vint avec toute sa suite prendre possession de sa loge, pour assister aux fêtes. Le 9 juin, les légistes, le moufti, les kadiaskers, les kadis, les naïbs, les mouderris, les khodjas, les scheïkhs et les imams furent invités à un festin pour lequel on avait dressé soixante-dix tables. Un grand nombre de pages du Sultan, qui étaient sortis récemment du seraï d'Andrinople et étaient entrés dans les rangs des sipahis, vinrent, traînés dans soixante-deux chars, pour baiser la main de Mourad III. Deux châteaux avaient été élevés en face de la loge du Sultan : le plus grand, surmonté d'étendards rouges et jaunes, figurait un château musulman, et le second, sur lequel flottaient des drapeaux représentant des croix rouges et bleues sur des champs d'argent, était nécessairement un château chrétien. Après une vive canonnade de part et d'autre, les hommes postés dans la tranchée du premier castel s'avancèrent avec leur artillerie sous les remparts du second; lorsque les quatre murs de ce dernier s'écroulèrent, on en vit sortir quatre porcs, par une fine allusion aux puissances chrétiennes, dont les ambassadeurs assistaient à la fête; on crut devoir renchérir encore sur cette ingénieuse plaisanterie, en faisant déchirer par trois lions un cinquième porc

qu'on avait été chercher au palais de l'ambassadeur impérial. Sur d'autres points, des juifs et des maures exécutèrent des danses burlesques (mattesina) et la danse pyrrhique (moresca). Le 10 juin, l'ambassadeur impérial voulut remettre au Sultan ses présens consistant en trois colliers précieux, cinq autres joyaux d'un grand prix et deux magnifiques médaillons, le tout estimé quarante mille ducats. Mais ayant appris que l'ambassadeur vénitien l'avait prévenu et devait offrir ce même jour des bijoux et des étoffes d'or d'une valeur de huit mille ducats, il ajourna sa démarche jusqu'après les fêtes, où il fut reçu en audience par le Sultan. Le 11 juin, jour auquel les sipahis furent splendidement traités par le Sultan, commencèrent les processions solennelles des divers corps de métiers; pendant vingt-un jours, ils se succédèrent devant le Sultan, en lui souhaitant toutes sortes de bonheur avec les formules de bénédictions ordinaires, et lui offrant chacun un échantillon de leur art; en retour, Mourad leur fit remettre quelques poignées d'aspres nouvellement frappés. Les divers corps de métiers rivalisèrent entre eux de magnificence; lorsque les confréries de derwischs, auxquelles chacun d'eux appartenait, eurent présenté leurs félicitations au Sultan, le khodja leur adressa un discours qui fut terminé aux cris mille fois répétés d'*amen*.

Ces processions furent ouvertes par les cordonniers et les bonnetiers pour femmes, ordre qui avait été probablement adopté dans la vue de flatter les sultanes; ces deux corps de métiers avaient des bannières



d'étoffe d'or et d'argent, et des dais ou baldaquins [1] étincelans de mille couleurs; ils présentèrent à Mourad, dans un énorme soulier de maroquin brodé d'or, un jeune apprenti aux joues rosées et aux vêtemens de drap d'or. Ils étaient escortés de joueurs d'ombres chinoises et de marionnettes, de juifs déguisés en soldats allemands et espagnols; la nuit, on alluma un faisceau de lampes formant le pentagone de Pythagore, que les Musulmans appellent le sceau de Salomon. Le 12 juin, les filateurs de coton apportèrent des figures de lions et des monstres marins en coton, ainsi que des masses d'armes faites de même matière. Le 13 juin, un banquet fut donné aux cordonniers pour hommes et aux selliers; les premiers défilèrent devant la loge impériale avec des thyrses couverts de feuillages, sur l'un desquels était figuré le sceau de Salomon, et ils firent don au Sultan d'une botte monstrueuse en maroquin et de babouches jaunes; les seconds conduisaient avec eux un atelier ambulant porté sur six roues, dans lequel plusieurs personnes s'occupaient de toutes sortes de travaux de sellerie. Les ouvriers employés au plissement des kaftans et des étoffes de soie vinrent à leur tour sous une bannière de satin rouge et jaune; au milieu d'un cortége de cent jeunes garçons en habits de soie, s'avançait un char, dans lequel un jeune garçon plissait des étoffes sur la tête rasée de son maître, faisant fonction de la table de marbre dont on se servait ordinairement pour cet

[1] Ce nom dérive du nom de Bagdad, siége du khalifat (au moyen-âge, *Baldakh*).

objet. La nuit, le kapitan-pascha Kilidj-Ali tira un feu d'artifice, qui surpassa tous ceux des nuits précédentes par la beauté et la variété de ses dessins, représentant des vaisseaux, des tours, des châteaux et des éléphans enflammés. Ce jour-là comme les autres, les joueurs de gobelets et les danseurs de corde contribuèrent pour leur part à l'amusement du peuple. Le 14 juin, eut lieu le tournoi des sipahis. Les esclaves chrétiens de la veuve de Sokolli, au nombre de neuf cents, simulèrent au milieu de danses pyrrhiques la lutte de saint George avec le dragon; deux galères donnèrent sur l'hippodrome le spectacle de l'abordage, comme si elles eussent été en pleine mer, et celle qui fut prise fut conduite en triomphe avec son pavillon traînant derrière elle dans la poussière. Les musiciens de la chapelle de la sultane, veuve de Sokolli, jouèrent une espèce de pantomime mythologique; au milieu de l'harmonie des cymbales, des luths et des violons, un bravo italien s'approcha d'un jeune enfant déguisé en Cupidon, et voulut s'emparer de lui, en employant d'abord la flatterie, puis la force; mais une jeune fille, armée d'un javelot comme une nymphe de Diane ou une Amazone, intervint en ce moment, repoussa l'audacieux agresseur, et délivra le jeune enfant. Le 15 juin, les tréfileurs d'or et d'argent et les confiseurs vinrent rendre à leur tour hommage au Sultan. Des quadrilles de sipahis et de silihdars s'assaillirent les uns les autres; puis ils se retirèrent, après s'être exercés au tir sur une pomme d'or fixée au bout d'une longue perche; d'eux d'entre eux, revêtus d'ar-

mes grecques tout incrustées d'or, se livrèrent à des exercices d'équitation. Le 16 juin, les derwischs des différens ordres se rendirent devant le Sultan; chemin faisant, pris d'une louable émulation, ils firent concurrence avec les saltimbanques; les uns tournaient sur eux-mêmes avec une effrayante rapidité, en ne cessant de vociférer les cris de *Allah!* et de *Hou!* les autres prenaient du fer rouge dans la bouche, d'autres encore avalaient des couteaux ou faisaient mille tours semblables; de sorte que les femmes, assises aux fenêtres sous lesquelles passait cet étrange cortége, ne pouvaient retenir leur effroi ou leur pitié à la vue de si effrayantes contorsions. Un derwisch se plaça dans un tonneau rempli de serpens en affectant la plus grande tranquillité; un second se fit poser sur la poitrine une pierre d'un poids à ne pouvoir être soulevée que par huit hommes, et la fit ainsi briser en morceaux; un troisième sauta, au péril de sa vie, au-dessus de couteaux et de lames de sabre fichés à terre. La journée se termina par un feu d'artifice de l'invention d'un papa grec, et représentant une forêt et un jardin plantés de cyprès. Le 17 juin, les fileurs de soie, les fabricans de cordes et de lacets se rendirent sur l'hippodrome avec des bonnets, des capes et des chaperons de formes étranges. Les pâtissiers et les marchands de sorbets, suivis de tout l'attirail de leur métier, faisaient des pâtisseries en passant, et versaient au peuple des sorbets de toutes couleurs; les tisserands offrirent au Sultan leurs pièces de toiles les plus fines, et les corroyeurs de grands surtouts de

table en cuir brodé d'or et des coupes en cuir sans couture. Le 18 juin, le beglerbeg de Roumilie fut invité à un grand festin en sa qualité de dougoundji ou directeur des fêtes. Les fruitiers, les marchands de fils et de tabliers défilèrent devant le Sultan, suivis des bijoutiers qui avaient emmené avec eux plus de trois cents jeunes gens revêtus d'habits de drap d'or. Le 19, les fabricans de housses et de cierges se présentèrent devant Mourad, et lui offrirent des ouvrages de leur profession remarquables par leur beauté. Le 20, jour consacré au banquet du kapitan-pascha et des capitaines de la flotte, eut lieu la procession des potiers et des marchands de tapis, que suivaient les Grecs de Pera et de Galata, portant des drapeaux à carreaux alternativement rouges, jaunes, bleus et blancs. Cent Grecs marchant deux à deux étaient revêtus de jaquettes rouges à taillades, et avaient des bonnets phrygiens, des sonnettes aux jambes et des lames nues à la main. Une noce grecque formait un cortége particulier : trente jeunes garçons grecs portant des habits d'or et des barettes de velours ornées de perles et de pierres précieuses, trente autres déguisés en jeunes filles, précédaient le dais sous lequel étaient les deux fiancés, et que suivaient encore d'autres jeunes garçons sous le même costume que les précédens. Les cent Grecs dont nous avons parlé en premier lieu commencèrent à danser la danse lascive d'Alexandrie, dans laquelle survivent les coutumes orgiaques des prêtres saliens; le cortége de la noce exécuta la décente romaïka, dont les entrelacemens

figurent les mille détours du labyrinthe de Crète. Vinrent ensuite les djebedjis ou armuriers forgeant et polissant des armes; cent d'entre eux étaient revêtus de vieilles armures dorées. Les relieurs et les marchands de papiers peints leur succédèrent avec des drapeaux de papier, et cent trente jeunes gens habillés de papier de diverses couleurs; ils avaient avec eux une boutique ambulante, dans la partie inférieure de laquelle un jeune garçon préparait du papier, tandis que, dans la partie supérieure, trois autres lisaient le Coran. Les matelassiers conduisaient cent cinquante jeunes garçons revêtus d'habits de drap d'or, et assis sur des matelas et des coussins de même étoffe. Les miroitiers et les peintres sur porcelaine avaient avec eux cent cinquante jeunes garçons tout couverts de morceaux de glaces, qui renvoyaient aux spectateurs les ardens reflets du soleil. Les fabricans de peignes fermèrent les processions qui avaient duré vingt-un jours; celles des corps de métiers d'un ordre supérieur remplirent les dix-sept jours suivans.

Le 7 juillet, Mohammed-Sultan fut circoncis, dans le seraï de l'hippodrome, par le vizir Djerrah Mohammed-Pascha. La petite particule de chair enlevée par l'opérateur fut envoyée dans une coupe d'or à la sultane Khasseki, mère du sultan Mohammed, et le couteau sanglant à la sultane Walidé, mère du Sultan Mourad: des distributions de monnaies d'or et d'argent et une course de chevaux [1], pour laquelle avait été ins-

[1] La distance à parcourir était celle du village de Tschataldjé à la porte d'Andrinople.



titué un prix de mille ducats, ajoutèrent à la solennité de cette journée. Djerrah-Mohammed fut récompensé de son heureuse opération par un présent s'élevant à près de huit mille ducats. Le 8 juillet, on remarqua parmi les curiosités de la fête une girafe et un éléphant apprivoisés. Le douzième jour après la circoncision, se manifesta parmi les janissaires et les sipahis un mouvement qui avait été provoqué par des hommes ivres et une femme de mauvaise vie. Le préfet de police, qui avait voulu punir avec ses janissaires quelques-uns des sipahis et en avait tué un dans le tumulte, fut maltraité par les sipahis, et traîné pieds et poings liés sur l'hippodrome devant le Sultan. Les janissaires et les sipahis vomirent les uns contre les autres des imprécations et des menaces, et ce ne fut qu'avec peine que le grand-vizir, l'aga des janissaires et le beglerbeg de Roumilie purent calmer l'effervescence générale. Les janissaires étaient d'autant plus irrités, que le Sultan leur avait refusé, à l'occasion de la circoncision, le présent d'usage, en prétextant la pénurie de son trésor; mais ils n'avaient pu accepter cette défaite, parce que Mourad, quelques jours encore avant son refus, n'avait pas craint de faire des dépenses folles. Les janissaires, qui pendant les fêtes avaient occupé les postes de l'hippodrome, reçurent seuls une bourse d'or par tête, et dix kaftans furent donnés à chacun de leurs officiers. Le lendemain des troubles, le 19 juillet, les sultanes se rendirent, en litières couvertes, du seraï de l'hippodrome au seraï impérial, et furent suivies par les pages à un jour de distance. Le 20 juillet,

le Sultan passa les tschaouschs en revue, et les congédia au milieu d'acclamations universelles; la même cérémonie eut lieu le lendemain pour les porteurs d'outres, qui avaient été destinés à maintenir l'ordre et à nettoyer l'hippodrome. Le cinquante-deuxième jour après sa sortie du seraï (22 juillet), le Sultan retourna avec son fils dans son palais, de grand matin et sans la pompe accoutumée, de peur que le déploiement du cérémonial ordinaire ne fût une occasion de querelles entre les sipahis et les janissaires dont la mésintelligence était à peine apaisée. La mort d'un prince descendu au tombeau deux jours après sa naissance et un incendie troublèrent la fin de ces fêtes [1], qui éclipsèrent toutes celles qui avaient précédé, et qui ne peuvent souffrir de comparaison avec toutes celles qui suivirent. Cet incendie fut considéré comme d'un mauvais présage pour cet autre incendie moral qu'avaient allumé les querelles des sipahis et des janissaires, et qui menaça de mettre tout l'empire en combustion. Nous avons dû donner quelques détails sur ces fêtes, parce qu'elles furent pendant plusieurs années le but vers lequel tendirent toutes les idées et toutes les négociations de Mourad, et parce qu'elles jettent la plus vive lumière sur l'état de l'empire alors encore redouté par les puissances européennes, sur le luxe de la cour et des grands, la

1 D'après Ali et Selaniki, ces fêtes durèrent cinquante-cinq jours. Sagredo, p. 441, commet une grave erreur en disant sans ajouter le mot *Luglio* : « La solennita del retaglio principiò li due di Giugno, terminò li » venti uno (di Luglio). »

somptuosité des vêtemens, l'espèce de point d'honneur qu'on mettait à entretenir richement un grand nombre de jeunes garçons, le goût et les amusemens du peuple, et la répartition en catégories des diverses industries, telles que nous les ont montrées les processions des différens corps de métiers [VI].

Dans le courant de la même année, le seraï fut embelli par la construction de deux kœschks : le Sultan fit bâtir le premier dans l'intérieur des jardins, et dans l'espace de cinq fois neuf jours, nombre estimé heureux parce qu'il est un multiple du nombre cinq en honneur chez les Pythagoriciens, et du nombre neuf que les Tatares considèrent comme sacré, Sinan fit élever sur les bords de la mer le second kœschk qui resta long-temps célèbre sous son nom. L'héritier présomptif étant arrivé à sa seizième année, époque à laquelle, d'après la loi d'Abraham, commence l'âge nubile, on lui donna un harem, des gardes et une cour; on le nomma en même temps au sandjak de Magnésie, que Mourad avait administré avant son avènement au trône. Après avoir reçu l'investiture de son gouvernement des mains du grand-vizir qui lui remit le drapeau et le tambour, insignes de sa nouvelle dignité, le jeune prince partit pour Magnésie, accompagné de deux mille cavaliers et fantassins qui formaient les troupes de sa maison (28 décembre 1583 — 23 silhidjé 991). Le Sultan nomma précepteur de son fils le légiste Newayi, qui n'est guère plus connu par ses œuvres que ses prédécesseurs Djâfer, Haïder et Azmi [VII]; le grand-vizir Siawousch ne se sépara pas

du jeune prince sans lui avoir donné de sages conseils sur les vertus nécessaires aux souverains. Mais les excellens avis du grand-vizir n'eurent qu'un médiocre résultat, et le jeune prince commença l'exercice de son pouvoir en faisant sabrer, avant même d'être arrivé à Magnésie, son maréchal de la cour et son chambellan. Avant son départ, Mohammed avait fait don d'une esclave à son père; Mourad, pour montrer le prix qu'il attachait au présent de son fils, rendit bientôt cette esclave mère d'une princesse [1]. Vers cette même époque, les femmes du Sultan à Constantinople, et du prince héréditaire à Magnésie, accouchèrent simultanément d'enfans mâles: le fils de Mohammed fut nommé Sélim, et ceux de Mourad, Souleïman et Djihanghir [2]. La joie qu'avait ressentie Mourad de la naissance des princes fut bientôt troublée par leur mort et par la perte de sa sœur, la sultane Esmakhan, qui avait successivement épousé Sokolli et Ali, pascha d'Ofen, et qui était morte en couches (5 août — 8 schâban). Cinquante jours plus tard, l'enfant de la sultane Esmakhan suivit sa mère au tombeau, et fut enseveli près de Sokolli à Eyoub. Le vizir Ali demanda son rappel à Ofen, où il ne tarda pas à mourir [3]; sa place fut donnée à Sinan. Ainsi s'étaient réalisées, pour Ali, les malédictions de sa

1 « A Mohameto figlio del Sultano un figlio nasciuto, che ebbe il nome » Selim; allegrezze fatte. » Feb. 1585.

2 « Due figli maschi nati al Sr. Souleïman e Gihanquir. »

3 D'après Petschewi, f. 172, la mort d'Ali arriva quelques mois après celle de sa femme et de son enfant.

première épouse, qu'il avait honteusement répudiée.

Le nouveau grand-vizir Osman-Pascha partageait la confiance et les faveurs du Sultan avec Ibrahim, récemment nommé au gouvernement d'Egypte, et Mohammed, beglerbeg de Roumilie, à qui un katti-schérif avait conféré le privilége d'un libre accès dans les appartemens intérieurs, privilége qui n'avait été accordé à personne depuis la mort de Schemsi-Pascha[1]. Lors de l'avènement de Mourad III, l'Egypte était gouvernée par l'eunuque Mesih-Pascha, dont la cruauté était telle que dans le cours de six années il fit tomber plus de mille têtes sous la hache du bourreau [VIII]. A Mesih-Pascha succéda le khazinedar Hasan-Pascha, homme d'une rare corruption ; il faut chercher la cause de la ruine de Hasan-Pascha dans ses immenses richesses, et non dans les plaintes des habitans sur son projet de changer l'arsenal du Caire en mosquée, plaintes qui ne furent que le prétexte de sa destitution. Rappelé à Constantinople, il fut jeté dans les Sept-Tours par le bostandji-baschi, le jour même où le grand-vizir, assisté de tous les autres vizirs, posa les fondemens de la mosquée de la sultane Walidé[2]. Le favori de Mourad, Ibrahim, devait guérir les blessures qu'avaient faites à l'Egypte les

1 Selaniki, p. 173, fixe la mort de Schemsi-Pascha à l'année 988 (1586).

2 Souheïli, f. 57. La construction de cette mosquée, dotée d'une cuisine pour les pauvres et d'un hôpital, eut lieu en 991 (1583). Minadoi dit qu'Hasan, à son arrivée à Hama, avait été conduit par quarante kapidjis à Constantinople. *Raouzatoul-ebrar*, f. 303.

deux administrations précédentes; appelé, comme son homonyme, l'ancien favori de Souleïman, à réorganiser l'Egypte, il espérait, comme lui, s'élever à la plus haute dignité de l'empire. A son arrivée au Caire, Ibrahim ne songea qu'à se procurer de l'argent et des pierres précieuses, et se mit en quête des trésors cachés de Hasan, qu'il réussit à trouver. Il fut moins heureux dans la poursuite de ceux qu'on croyait renfermés dans les entrailles du mont Mokattam et dans les puits du mont des Emeraudes, sur les bords de la Mer-Rouge. Après dix-huit mois employés en semblables recherches, il reçut du Sultan l'ordre de revenir à Constantinople par la Syrie, et de réduire en passant le beg rebelle des Druses, Maanoghli. Il confia son gouvernement au defterdar Sinan; mais, avant de partir, il éleva à six cent mille ducats le tribut ordinaire de quatre cent mille, puis il se mit en marche pour la Syrie, à la tête de vingt mille hommes destinés à soumettre Maanoghli, qui était maître du littoral depuis Saïda (Sidon) jusqu'à Akka (Ptolémaïs) [1].

Les Druses, dont le nom actuel dérive de celui d'un scheïkh prédicateur du kalife égyptien Hakimbiemrillah, sont les descendans de l'ancien et belliqueux peuple montagnard des Mardes ou Mardaïtes, qui habitaient primitivement les pays au nord de la Mer-Caspienne, et que par la suite les empereurs grecs

[1] Minadoi raconte avec la plus grande exactitude cette campagne, sur laquelle le Ragusain Boni, interprète du consul vénitien Giovani Micheli, témoin oculaire, lui avait donné de précieux documens : les sources ottomanes sont au contraire insuffisantes à cet égard.



transplantèrent dans les montagnes de Syrie et de Mésopotamie [IX]. Le nom de ce peuple a survécu en Mésopotamie dans le nom de la forteresse de Mardin (l'ancienne Marde). Les descendans des Mardes, divisés en plusieurs sectes, telles que celles des Guèbres, des Schemsis, des Nossaïris et des Yezidis, habitent encore les hauteurs du Djoudi, et adorent le feu, le soleil, la lune, les parties sexuelles de la femme et le diable [X]. Les Mardes du Liban et ceux de Mardin, dont l'esprit superstitieux admet volontiers les fables les plus invraisemblables, reconnaissent depuis le douzième siècle le plus absurde des tyrans, le kalife Hakimbiemrillah, comme un dieu incarné; ils professent plusieurs autres dogmes non moins ridicules, et qui sont encore en partie couverts d'un voile mystérieux [1]. Les Druses se partagent en deux tribus, celle des Teïmanis ou de l'émir Schehab [2], dont les descendans vivent sur le Liban à Deïrolkamr ou *couvent de la lune*, gouvernés toujours par la même famille, et celle d'Ibn Maan, qui, à l'époque où nous sommes arrivés, était la plus puissante. L'ancienne division religieuse et politique des Yemaniyés et des Kaïsiyés, c'est-à-dire des partisans et des adversaires d'Ye-

[1] Les meilleurs documens sur les Druses sont ceux que M. Sylvestre de Sacy a tirés de leurs livres sacrés, et qu'il a développés dans un Mémoire lu à l'Académie de Paris : des documens plus récens encore ont été publiés dans le *Journal asiatique*.

[2] J'ai eu occasion de faire la connaissance du prince du Liban, Mir-Schehab, au commencement de ce siècle, à l'époque où sir Sidney Smith naviguait avec le vaisseau de guerre *le Tigre* dans les eaux de la Syrie.

men, qui, au commencement du deuxième siècle, avait armé les unes contre les autres les tribus arabes de la Syrie, séparait également entre eux les cinq princes des Druses, qui se partageaient alors la domination du Liban et du littoral de la Syrie. Maanoghli, seigneur de Saïda, Sour et Akka, le plus puissant des Druses, et Scherefeddin possesseur d'un petit district au nord de Saïda, étaient du parti d'Yemen, et s'appelaient les *rouges*. Les trois autres, du parti Kaïsiyé et nommés les *blancs* [1], étaient : Ibn Maan, seigneur des pays entre Beïrouth et Tripoli, et résidant à Kesrewan; Ibn Firak, dont les possessions s'étendaient depuis le versant oriental du Liban jusqu'à la plaine de Koïlosyrie, et Ali Ibn Kerfous, qui régnait sur la belle vallée entre le Liban et l'Anti-Liban, et avait son séjour ordinaire à Balbek. Ces trois princes, ennemis jurés des tribus dissidentes et alliés des Turcs, se portèrent avec six mille hommes jusqu'à Jérusalem, à la rencontre d'Ibrahim-Pascha, et lui offrirent leurs services contre les tribus rebelles.

Ce fut dans la plaine de Damas que le consul vénitien, assisté de son interprète le Ragusain Boni, vint présenter ses félicitations à Ibrahim. Le général ottoman fit inviter les deux princes rebelles, Scherefeddin et Maanoghli, à se rendre auprès de lui : le premier obéit à cette injonction, et en fut récompensé par la

1 *Akli. Djihannuma*, p. 584. Le traducteur de l'ouvrage intitulé *Istoria di Facardino grand Emir dei Drusi*, appelle, contrairement au *Djihannuma*, le parti de Maan *les blancs*, et celui des adversaires de ce prince *les rouges*.



perte de sa liberté; le second excusa son absence, en prétextant le serment solennel qu'il avait fait, de ne jamais accepter d'invitations des Ottomans, depuis que son père, attiré par Moustafa-Pascha, gouverneur de Damas, hors de ses montagnes, avait été traîtreusement mis à mort. Ibrahim porta le fer et le feu dans le pays soumis à Maanoghli et réduisit en cendres vingt-quatre villages. Mais un corps de Druses avait surpris Oweïs-Pascha et son fils, restés dans la plaine de Damas, et leur avait tué cinq cents hommes. Ibrahim campa pendant vingt-quatre jours sur les hauteurs d'Antara, non loin de la résidence de Maan; il envoya à ce dernier Ali, pascha de Haleb, et Gomeïdha, un des serviteurs de Mansour, pour le déterminer, sinon à se rendre près de lui, du moins à lui fournir de l'argent et des armes. Maan, dans l'espoir de se racheter, remit à Ali trois cent vingt fusils, vingt sacs de la plus belle soie d'Antara et cinquante mille ducats. La mère de Maan se rendit elle-même au camp ottoman pour excuser l'absence de son fils, motivée sur le serment dont nous avons déjà parlé; Ibrahim prit deux voiles, en jeta un sur la mère de Maan, un autre sur lui-même, voulant exprimer par là qu'un voile était pareillement jeté sur le passé.

Maan, persistant toujours dans son refus de venir au camp, Gomeïdha se rendit pour la deuxième fois auprès de lui et lui extorqua une nouvelle somme de cinquante mille ducats, quatre cent quatre-vingts fusils, cent dix chèvres, cent cinquante chevaux, cent cinquante buffles, mille bœufs et deux cents mou-

tons ; non content de tous ces dons forcés, Ibrahim envoya de nouveau Gomeïdha auprès de Maan, et obtint de lui deux poignards incrustés d'or, dix ceintures d'argent, dix charges d'or et de soie. Lorsqu'Ibrahim eut épuisé les trésors du prince druse, il dévasta, contrairement à la foi jurée, le reste de ses possessions ; Antara, résidence de Maan, et dix-neuf villages périrent par les flammes. Le mokaddem ou commandant d'Antara, qui s'était réfugié avec trois cents hommes sur une montagne escarpée, se laissa séduire par les promesses d'Ibrahim, et quitta sa retraite où il aurait pu braver tous les efforts de l'ennemi ; les trois cents braves furent fusillés ou sabrés par les Ottomans ; le mokaddem, écorché vif, ne cessa, au milieu de ses tortures, d'accabler de ses malédictions et de ses injures le traître Ibrahim [1]. Pendant ces événemens dans le Liban, la flotte ottomane débarqua à Saïda quatre mille soldats, qui ravagèrent toute la côte et emmenèrent trois mille habitans en esclavage. Ibrahim retourna à Damas, où il séjourna douze jours, et investit de la principauté du Liban, Ibn Kerfous, le plus puissant des princes qui lui avaient prêté serment de fidélité. A Beïrouth, il appela auprès de lui Ibn Mansour, fermier des droits de Tripoli et de Beïrouth, et en exigea pour la ferme des péages de ces deux villes un versement annuel de cent soixante mille ducats dans les caisses de l'Etat. En vain Ibn Man-

[1] « Tagliatemi, disse, il membro, et postolo primo nella natura alla » moglie dell' infame Ibraim, a lui poi ponetelo alla bocca, che cosi sara » contento e satio della carne mia. » Minadoi, p. 290.

sour chercha-t-il à gagner du temps; Ibrahim, plus rusé que lui, l'invita à se rendre chez lui à minuit avec une faible escorte, pour lui servir de guide dans une nouvelle excursion contre Maanoghli. Ibn Mansour espérait profiter de cette occasion pour quitter Beïrouth et échapper à Ibrahim; mais, avant de pouvoir exécuter son projet, il fut jeté dans les fers, comme l'avait déjà été Scherefeddin, et embarqué avec ce dernier sur une galère, pour servir à l'entrée triomphante d'Ibrahim à Constantinople.

Ibrahim s'était fait précéder dans la capitale, un mois à l'avance, par quatre cents têtes coupées; mais il était possible que ces têtes n'eussent pas toutes appartenu à des Druses, et qu'il n'eût complété ce nombre qu'à l'aide de celles des soldats morts dans son armée, dans le but de grossir les pertes de l'ennemi et de diminuer les siennes. Ibrahim arriva, vers l'équinoxe d'automne à Constantinople, avec vingt-cinq galères de la flotte, que le kapitan Kilidj-Ali lui avait amenées à Tripoli. Le lendemain du débarquement d'Ibrahim, on exposa aux yeux de toute la cour les présens destinés au Sultan, lesquels éclipsaient tous ceux qu'on avait pu voir jusqu'alors; les richesses même apportées à Souleïman par le grand-vizir Ibrahim, à son retour d'Egypte, et par Sinan et Mahmoud-Pascha, à l'issue de leurs expéditions en Arabie, ne pouvaient soutenir la comparaison. L'objet le plus précieux était un trône d'or tout étincelant de pierreries; l'or seul dont il était composé valait quatre-vingt mille ducats et avait été

travaillé par un artiste égyptien nommé Derwischbeg et par le bijoutier et mouteferrika Ibrahimbeg ; ce trône est le même que celui sur lequel les sultans montent encore maintenant le premier jour de leur avènement. Les présens des begs d'Egypte consistaient en cent soixante-treize mille trois cent cinq ducats. Ibrahim offrit en son nom deux Korans garnis de pierres fines ; un rideau de la porte de la Kaaba, richement brodé ; trois sabres ornés de pierreries du plus riche travail ; trois poignards et trois couteaux persans ; trois boucliers, dont la pointe se terminait par un faisceau de pierres précieuses ; une toilette, dont les soixante-dix-neuf pièces étaient en or ; vingt-neuf pièces de velours changeant et autant de velours d'une seule couleur ; neuf pièces d'étoffes d'or ; cent neuf pièces de satin français et autant de satin d'autres pays ; mille pièces de mousseline pour turbans ; deux charges de soie choisie et cinq cents de soie ordinaire ; cent jeunes garçons blancs ; dix-sept eunuques noirs ; dix Ethiopiens noirs et sept blancs ; soixante-trois chevaux arabes, dont les neuf premiers avaient des selles, des harnais enrichis d'or, des couvertures écarlates, des housses brodées de perles, et les autres seulement des harnais garnis d'argent, des couvertures et des housses en satin et en damas ; un petit éléphant, vêtu d'écarlate, une girafe, et vingt-cinq charges de fusils druses. La totalité de ces présens était estimée deux millions de ducats. Mourad, depuis long-temps déterminé à donner sa fille la sultane Aïsché en mariage à Ibrahim, fixa la célébration des noces au 20 mai de l'année suivante

(1586). Par une faveur toute particulière, la dot de la princesse, qui d'après le kanoun était fixée à cent mille ducats, fut portée au triple; les noces furent cependant retardées jusqu'au 9 juin. Le kapitan-pascha Kilidj-Ali, nommé paranymphe, offrit en cette qualité à la fiancée un présent d'une valeur de cinquante mille ducats, et se chargea de faire les frais des sucreries et des palmes de noces. Le jour des fiançailles, Kilidj-Ali se rendit au vieux seraï, où il fut revêtu, ainsi que Mohammed, beglerbeg de Roumilie, d'habillemens d'honneur; on distribua en outre aux grands de l'empire jusqu'à trois mille kaftans, ainsi que le prouvent les registres. L'historien Seadeddin, précepteur du Sultan, contribua à la dot de la princesse pour une somme de trois mille ducats. Les quatre jours suivans, les émirs et tout le corps des oulémas, à la tête desquels était le nouveau moufti Tschiwizadé, furent invités à un somptueux festin. Le 29 mai, le fiancé traita, dans son palais de l'hippodrome (l'ancienne résidence d'Ibrahim, favori de Souleïman), le grand-vizir, les autres vizirs ses collègues [1], les beglerbegs et le kapitan-pascha, auxquels il fit distribuer des pièces de drap et des vases précieux; quarante chanteurs et lutteurs avaient été appelés pour égayer la fête. Dans l'après-midi du même jour, les vizirs, ayant le grand-vizir en

[1] Ali, p. 440. On trouve une description détaillée de cette noce dans Lewenklau, sous le titre de : *Verzeichniss der hochzeitlichen Fest, die der Ibrahim Vezir Bassa mit des türkischen Kaisers ælteren Tochter, Humai* (au lieu d'*Aïsché*) *genannt, im Monat Mai des* 1586 *Jars zu Konstantinopel gehalten.*

tête, allèrent chercher la fiancée au vieux seraï ; ils la conduisirent au palais d'Ibrahim, sous un baldaquin de satin rouge, tel que celui qui est destiné d'ordinaire aux princesses. En tête du cortége étaient douze palmes de noces, hautes de douze aunes, et une autre plus petite, toute garnie de pierreries; le grand-vizir, monté sur un beau cheval, précédait immédiatement la princesse. Lorsque Souleïman avait marié sa fille Mihrmah à Roustem, et sa petite-fille Houmaï à Ferhad-Pascha, les deux grands-vizirs, l'eunuque Souleïman et Roustem-Pascha avaient marché à pied, un bâton à la main, devant les fiancées, depuis le vieux seraï jusqu'à leurs nouvelles résidences; mais lorsque Souleïman avait célébré les noces de ses trois petites-filles avec Sokolli, Pialé, et l'aga des janissaires Hasan, le grand-vizir Ali reçut la permission de remplir cette cérémonie à cheval, en considération de son excessif embonpoint et de ses accès de goutte. Siawousch-Pascha utilisa cet antécédent dans son intérêt et celui de ses successeurs.

Pendant l'expédition d'Ibrahim en Syrie, la guerre avait de nouveau éclaté entre la Porte et la Perse. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle la première de ces deux puissances consentit à renouveler avec l'Autriche la capitulation pour huit années. Le baron de Preyner, plénipotentiaire de l'empereur, arrêta les bases du traité quelques mois avant sa mort qui fut causée par une chute de cheval [1].

[1] Preyner mourut le 19 août 1584, et fut enterré dans l'église de Saint-

De nouvelles conventions avaient été impérieusement commandées par les incursions réciproques des deux partis à Debreczin [1], Kœrmend, Onod et dans la Basse-Styrie, mais surtout par les tentatives de surprise faites sur les villes de montagnes par Oweïs-Pascha, gouverneur d'Ofen, l'aga des janissaires Ferhad, précédemment écuyer du Sultan, et le renégat transylvanien Markhazy. Siawousch stipula pour lui dix mille ducats au lieu de six mille qu'on donnait d'ordinaire au grand-vizir à chaque renouvellement du traité ; moyennant ce supplément à la somme qu'il devait recevoir, et en considération des riches présens envoyés par l'Autriche, à l'occasion des fêtes de la circoncision, il promit de ne pas exiger l'arriéré du tribut qui n'avait pas été payé depuis un an, et de faire comprendre l'Espagne dans le traité, si l'empereur voulait garantir les dispositions pacifiques de cette puissance [2]. Cependant la paix fut violée, dès l'année suivante, par les incursions des begs de Novigrad, Szolnok, Fülek et Szecseny, par la rencontre qui eut lieu à Wesprim entre Paul Istuanfi, gouverneur de cette ville, et l'eunuque Ali, récemment arrivé à Koppan, en qualité

François, à Galata, à côté d'Albert de Wyss. *Rapport* du docteur Pezzen, secrétaire de la légation. Archives I. R.

1 Une lettre de Mourad III à Rodolphe II, datée du mois de rebioul-akhir 989 (mai 1681), où il se plaint des incursions des Autrichiens à Debreczin, dans le territoire du sandjak de Szolnok, se trouve dans les Archives I. R.

2 Voyez le *Rapport* de Preyner, dans lequel il est dit également qu'Ali, pascha d'Ofen, avait sollicité la main de la veuve de Sokolli, et devait être élevé à la dignité de beglerbeg de Roumilie.

de sandjak, et enfin par une irruption des Turcs en Carniole. Le beg de Koppan, Hadjiaga, beschluaga de ce château, Hasan-Tschaousch commandant de Bolondwar, et plusieurs sipahis de distinction furent faits prisonniers; vingt-neuf têtes coupées et cinq étendards pris sur l'ennemi furent envoyés à l'archiduc Ernest, gouverneur de Vienne. On offrit également à l'archiduc Charles, gouverneur de Gratz [1], quarante prisonniers et sept étendards, que les comtes Thurn et Erdœdy avaient enlevés près de Sluin, à Ferhad-Pascha, dans l'excursion que ce dernier avait faite en Carniole à la tête de neuf mille hommes. L'empereur, pour prévenir de plus sérieuses hostilités, envoya à Constantinople Henri, seigneur de Lichtenstein et de Nicolsbourg (26 octobre 1584); l'ambassadeur était accompagné d'une suite de soixante-six personnes, parmi lesquelles son propre frère Hartmann, Charles et Guillaume de Dietrichstein, Ulrich de Starhemberg, Sigismond de Polheim, Bernard de Lembach, Hector d'Eltz, Jean Lewenklau d'Amelbeuern, auteur d'une chronique turque, et Melchior Besolt, qui nous a laissé une description du voyage de l'ambassade [2]. Le grand-vizir Osman-Pascha, avant de partir pour la Perse, reçut en audience solennelle à Scutari le baron de Lichtenstein, et lui promit de rappeler de leurs

1 L'empereur Rodolphe s'éclaira toujours des conseils de ses frères, Ernest et Charles, dans les affaires avec la Turquie et dans le choix des ambassadeurs accrédités auprès de cette puissance.

2 *Voyage de Henri, seigneur de Lichtenstein et de Nicolsbourg, à Constantinople en* 1584, par Melchior Besolt, dans Lewenklau.

gouvernemens les begs de Neograd, Gran, Szecseny et Szigeth, contre lesquels l'empereur avait élevé des plaintes. Après le départ du grand-vizir, le kaïmakam se refusa à tenir la promesse faite à Lichtenstein, et voulut même envoyer un tschaousch à Vienne pour demander la délivrance du beg de Koppan; mais Eytzing, qui avait l'intérim de l'ambassade de Lichtenstein, étant tombé malade, put empêcher l'accomplissement de ce projet, en offrant au diwan le présent honoraire. Mesih-Pascha écrivit à l'empereur que, le tribut ayant été payé, la paix serait maintenue, tant que l'Autriche remplirait exactement ses engagemens et lui annonça en même temps la maladie du baron de Lichtenstein [1].

Le baron de Lichtenstein vit mourir son frère Hartman avant lui. Après l'avoir fait embaumer, parce que les moines de Galata refusèrent de l'ensevelir en sa qualité de protestant [xi], il se rendit à Gallipoli, où il mourut lui-même et fut déposé dans une église chrétienne. L'empereur Rodolphe avait écrit au Sultan pour lui recommander la santé du baron de Lichtenstein (16 avril 1585). Le grand-vizir Siawousch envoya Kanbour-Tschaousch à l'empereur avec une lettre dans laquelle il réclamait la mise en liberté du beg de Koppan; Kanbour-Tschaousch était accompagné de deux envoyés du nouveau gouverneur d'Ofen Sinan-Pascha, chargés de se plaindre des pillages commis à la foire de Tur. A l'arrivée de Kanbour-

[1] La lettre de Mesih-Pascha est datée du 30 silkidé 992 (3 décembre 1584).



Tschaousch à Vienne, l'archiduc Ernest lui dit qu'il eût à lui remettre la lettre dont il était porteur, parce que l'empereur, changeant souvent de résidence, était difficile à trouver; quant aux actes de violence de Tur, il répliqua que bien qu'ils fussent arrivés contre la volonté et à l'insu de l'empereur, ils n'étaient cependant que des représailles des ravages exercés à Toptschina, l'année précédente, par le beg de Fülek. Après la mort du grand-vizir Osman-Pascha, le baron Ungnad de Sonnegk [1] apporta au Sultan et au nouveau grand-vizir Mesih-Pascha des lettres dans lesquelles l'empereur se plaignait des récentes incursions des Turcs en Bosnie, et notamment de celles d'Idris, beg de Lika. Six mois plus tard, Jean Frédéric Hofmann, baron de Grünbüchel, et Strechard, favori de l'archiduc Charles, arrivèrent à Constantinople avec le présent annuel. Le Sultan et le grand-vizir répondirent à l'empereur Rodolphe qu'ils avaient apprécié ses plaintes au sujet de la construction d'un pont sur le Danube à Gran, de même que sur les hostilités des begs de Fülek, Szecseny, Szigeth, et de Schehzouwar, gouverneur de Bosnie; ils l'informèrent que ce dernier avait été déposé de sa dignité [2]; que d'ailleurs les agressions étaient réciproques, puisque les Autrichiens avaient pillé Tur, surpris Kostanizza,

[1] *Rapport* d'Ungnad, daté de Constantinople, dans les Archives I. R. Sagredo, p. 457, appelle Ungnad *Socmok*, et le confond avec l'ambassadeur envoyé six mois plus tard.

[2] Les lettres originales du Sultan et du grand-vizir sont datées du 12 sâfer 993 (22 janvier 1585).

et jeté un pont sur l'Unna. Dans l'automne de l'année 1586, Hasan, sandjak de Szigeth, ravagea la presqu'île formée par le Danube et la Mur, jusque dans les environs de Tschakathurn. Les Autrichiens se vengèrent de ces dévastations, en faisant éprouver aux Turcs, à Ivanich en Croatie, une sanglante défaite, dans laquelle périrent deux frères d'une famille illustre[1]. Le jour de Noël, on présenta à l'archiduc Ernest les trophées des victoires remportées sur les Turcs, c'est-à-dire la tête du beg de Szecseny et quatre étendards.

L'année suivante fut signalée par la prise de Koppan, en pleine paix, et par la vengeance qu'en tirèrent les Turcs dans les environs d'Ofen. Nadasdy surprit la place de Koppan vers la fin de février 1587, la pilla, et, après l'avoir en partie livrée aux flammes, se retira avec six cents prisonniers, parmi lesquels Redjeb, beg de Koppan et précédemment chancelier de Moustafa, pascha d'Ofen. L'excursion de Palfy, dans la plaine d'Ofen, ne fut pas aussi heureuse; Mathias Hussar, un de ses officiers, ayant pris le premier la fuite, la plus grande partie des troupes et vingt étendards tombèrent au pouvoir des Turcs; six cents prisonniers furent traînés en triomphe à Ofen, où les femmes leur crièrent : « Chiens, Ofen n'est point Koppan que vous » avez naguère traîtreusement surpris. » Sinan, pascha

[1] On ne sait rien de positif sur ces deux frères; mais ils n'étaient certainement pas fils de Sokolli, comme le dit Knolles; Schimek est également dans l'erreur lorsqu'il prétend que l'un de ces deux frères était Ali, beau-frère de Mourad : aucune des sœurs de Mourad n'a eu de mari du nom d'Ali.



d'Ofen [1], ne fit pas une réception plus gracieuse au Dalmate Jurkovich, envoyé auprès de lui par l'empereur : « Chiens! s'écria-t-il, pourquoi n'avez-vous » pas puni Nadasdy? Pourquoi les présens annuels ne » sont-ils pas envoyés? » En même temps on arracha au page de Jurkovich le sabre et la hache d'armes de son maître, et on les brisa en morceaux.

Les prisonniers ornèrent le triomphe d'Ibrahim à Constantinople; ce triomphe présenta un caractère plus barbare et plus brillant encore que ceux qu'on avait vus lors des défaites de Katzianer, de Rogendorf et de Thuri, et il y eut à cette occasion une plus grande affluence de peuple que pour les fêtes de la circoncision du prince héréditaire et la célébration du mariage d'Ibrahim. En tête marchaient la musique, dix-huit drapeaux, quarante tambours, quatre trompettes, cent vingt prisonniers liés à une chaîne commune et portant chacun quatre à cinq têtes de leurs frères d'armes; de dix en dix rangs venait une palme triomphale, c'est-à-dire une énorme perche garnie de têtes; toutes ces palmes réunies présentaient un total de sept cents de ces hideux trophées. Zriny, Nadasdy et Bathyany ne tardèrent pas à venger ce triomphe sur Schehzouwar, beg de Szigeth, et sur les paschas de Fünfkirchen et de Mohacz, qu'ils battirent complètement dans la plaine de Kanischa. Près de deux mille Turcs restèrent sur la place ou périrent dans les marais; onze cents chevaux avec leurs harnais, et dix-neuf drapeaux tombèrent au pouvoir du vainqueur;

[1] Sinan et non pas Ferhad, comme le dit Istuanfi.

les Autrichiens firent en outre quinze cent vingt-trois prisonniers, parmi lesquels Hasan, récemment nommé beg de Koppan, en remplacement de Redjeb; Mahmoud, beg de Fünfkirchen, et fils du kapitan-pascha Ali, tué à la bataille de Lepanto, et Khalib, neveu de Schehzouwar. Schehzouwar lui-même, ayant perdu son cheval, se sauva avec les plus grandes peines à travers des landes impraticables, réduit à déchirer la riche peau de tigre de son kaftan, pour en envelopper ses pieds ensanglantés. Arrivé à Constantinople, et sa défaite lui ayant ravi l'espoir d'être employé désormais, il racheta par l'abandon de ses trésors sa vie, qu'il avait si péniblement sauvée des sabres hongrois, et la termina lui-même par le poison [1]; fin tragique comme celle de ses ancêtres, qui avaient péri sous le glaive des sultans mamlouks ou ottomans.

Après le départ de l'ambassadeur Eytzing, le docteur Pezzen s'était rendu à Constantinople, porteur du présent honoraire [xii]. Dans sa première entrevue avec Pezzen, le grand-vizir lui demanda pourquoi l'empereur ne punissait pas ses sujets comme le Sultan les siens. Pezzen négocia, mais en vain, la réouverture de l'église de Galata, fermée par les ordres du Sultan, et la reconnaissance des prétentions de Maximilien au trône de Pologne. Dans la lettre de ré-

1 Istuanfi, p. 581. Schehzouwar, appelé par les Hongrois Saswar, excusa ses hostilités, en prétendant que Zriny avait voulu détruire la pierre tumulaire érigée en l'honneur de Souleïman à Szigeth, et surprendre Berzencze et Segest. *Rapports* de Pezzen, du mois de septembre 1587, et de Jurkovich, dans les Archives I. R. Selaniki, p. 213.



créance[1] délivrée à Eytzing, le Sultan avait attribué la fermeture de cette église aux exigences extravagantes de l'ambassadeur français; maintenant le grand-vizir répondit à Pezzen que l'église resterait fermée aussi long-temps que durerait la conduite insensée du représentant du roi de France. Quant aux demandes de Pezzen, relatives à la Pologne, le Sultan et le grand-vizir écrivirent à l'empereur qu'il ne devait se mêler en rien des affaires de ce royaume, dont la souveraineté avait déjà été promise au fils du roi de Suède[2]. On convint avec l'ambassadeur de la mise en liberté des prisonniers faits par les Impériaux dans la dernière affaire. La rançon du beg de Koppan fut fixée à vingt-sept mille thalers, trois chevaux, douze prisonniers qui devaient être échangés en retour, trois sabres de Damas, une tente et quelques hérons; celle du beg de Fünfkirchen à quarante mille thalers, trois prisonniers, deux tentes, trois chevaux, quelques faucons et trois pièces de mousseline. Mais un mois s'était à peine écoulé depuis la conclusion de cette affaire et le paiement du tribut ordinaire par Charles Tetauer de Tetanov, que la paix fut de nouveau violée par les Hongrois. Kara-Alibeg, sandjak de Stuhlweissenbourg[3], envoyé contre Sziksó pour punir les habitans du refus de payer tribut, fut défait

[1] Cette lettre est datée du 15 ramazan 995 (19 août 1587). Archives I. R.

[2] Ces lettres sont datées du dernier jour du mois de ramazan 995 (3 septembre 1587), et du 30 silkidé (1 novembre de la même année). Archives I. R.

[3] Istuanfi nomme ici par erreur Ferhad-Pascha, qui ne partit de Constantinople pour Ofen qu'en 1588. Istuanfi, l. XXIV, p. 584.

complètement, par Michel Seréni et Sigismond Rakozi, dans la plaine entre la Jagyala et la Theiss. Seréni et Rakozi tuèrent à Kara-Alibeg deux mille hommes, firent sur lui trois cent soixante-seize prisonniers, et lui enlevèrent quatre cent quatre-vingt-deux chevaux, tous ses drapeaux et toute son artillerie (11 octobre 1588). Ce succès des armes hongroises décida à un mois de distance la chute du Gosstisch (9 novembre). La violation de la paix commise par le jeune Thurzo, quoique ayant eu des résultats moins sérieux pour les Turcs, présente cependant un caractère de perfidie plus odieux. Thurzo, assisté de quelques-uns de ses compagnons, demanda au pascha d'Ofen, avec l'agrément de Palfy, commandant des forces hongroises au-delà du Danube, de combattre contre un nombre égal de Turcs; ce cartel fut accepté; mais après ce combat, Thurzo, qui avait à venger une défaite que lui avait fait éprouver Memischaga dans les environs de Gran (14 mars 1589), tomba traîtreusement sur les Turcs qui s'en retournaient, en tailla la moitié en pièces, et leur prit tous leurs chevaux. L'archiduc Ernest et David Ungnad envoyèrent, à la vérité, Jurkovich au nouveau pascha d'Ofen Ferhad, avec des excuses; les Hongrois convoquèrent également un conseil de guerre pour instruire le procès des coupables; mais Palfy, l'auteur principal de tous ces troubles, qui siégeait dans ce conseil en qualité de juge, se fit déclarer innocent ainsi que Thurzo. Ferhad, tout en congédiant Jurkovich avec des présens, jura cependant qu'il ne laisserait pas cette perfidie im-

punie ; mais sa fin tragique, que nous raconterons plus bas, ne lui permit pas d'accomplir son serment.

La Pologne était, après l'Autriche, la puissance avec laquelle la Porte entretenait, à cette époque, les relations les plus fréquentes. L'ambassadeur polonais Philippowsky qui s'était rendu aux fêtes de la circoncision avec les deux princes tatares, si vainement réclamés auparavant, avait espéré obtenir, en échange de cette satisfaction donnée au Sultan, la délivrance de Markhazy ; mais il avait dû partir sans avoir vu se réaliser son espoir. Cependant, le 5 juillet 1582, au grand déplaisir d'Etienne, Markhazy avait été tiré de prison et envoyé en qualité de sandjak à Akkermann. Dans le courant de l'année 1583, le tschaousch Ahmed porta au roi Etienne Bathory une lettre dans laquelle le Sultan lui interdisait d'accorder plus longtemps sa protection au voïévode de Moldavie Yankoul, qui s'était réfugié en Pologne avec mille deux cents fusiliers, six cents cavaliers, et cent chariots dont quarante étaient chargés d'or. Etienne fit, à la demande du Sultan, une réponse évasive, qu'il envoya par Martin Lubomirsky. Le Sultan expédia en Pologne le tschaousch Hasan avec une seconde lettre écrite en forme de ferman ; Etienne répondit qu'il laissait Yankoul le Saxon libre de rester en Pologne ou de se rendre à la Porte ; qu'il ferait tous ses efforts pour contenir les Cosaques ; que le khan des Tatares ne lui avait prêté aucun secours dans ses trois dernières campagnes contre les Russes ; enfin qu'il ne désapprouvait en rien le renouvellement de l'armistice avec

l'Autriche. Jean Podladowsky, écuyer du roi Etienne, qui avait mission d'acheter des chevaux arabes, se trouvait alors à Constantinople avec Lubomirsky. Lors de son départ de la capitale, Podladowsky fut massacré dans une forêt près d'Andrinople avec toute sa suite sur les ordres exprès du Sultan, et ses beaux chevaux furent conduits dans les écuries impériales. Telle fut la barbare vengeance que Mourad tira des incursions des Cosaques en Moldavie et du pillage de Tehin; cependant, l'année suivante (1584), il fit présenter pour cet acte de violence des excuses à Etienne par le tschaousch Hasan; celui-ci emmena en Pologne quelques misérables criminels qui, pour d'autres méfaits, avaient mérité la mort, et les livra à la vengeance du roi en les lui représentant comme les auteurs du massacre de Podladowsky et de sa suite; il demanda en retour la satisfaction promise par le nonce Slotowsky, pour les excursions des Cosaques à Bender. Le roi restitua le butin fait par ces derniers, et fit en outre décapiter trente-trois d'entre eux à Kameniec et Sworusky à Cracovie; tel était le degré d'abaissement auquel était tombé le roi de Pologne [1]. Après la mort d'Etienne, le tschaousch Moustafa se rendit de nouveau en Pologne, avec la mission de se plaindre des courses toujours renaissantes des Cosaques, et de menacer le pays d'une invasion turque si l'élection

[1] Knolles, p. 588. *Rapport* de Preyner. Les *Rapports* des ambassadeurs mentionnent l'arrivée à Constantinople d'un ambassadeur polonais dont ils ne disent pas le nom : « Gionse l'ambassador di Polonia il 2 Gennaro. » Bethlen, *Hist. Transylv.*, l. VI, p. 516.



du nouveau roi n'était pas conforme aux désirs de la Porte, c'est-à-dire si les magnats ne choisissaient pas le prince de Suède. L'ambassadeur Dzierzek, qui avait été chargé de notifier à la Porte la mort d'Etienne, arriva à Constantinople avec neuf voitures et une suite de cinquante personnes (26 mai 1587); il parut à l'audience du grand-vizir revêtu d'habits de deuil et sans présens; aussi ne lui accorda-t-on que les frais d'entretien alloués aux plus petites ambassades [1]. Dzierzek ayant déclaré, au nom des magnats, que la Pologne n'élirait pour roi aucun des voïévodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, le grand-vizir, pour cacher son dépit, lui répondit que les grands de Pologne pouvaient appeler au trône un parent du roi défunt, ou un noble du pays, mais non sans avoir préalablement demandé l'assentiment de la Porte, parce que l'omission de cette formalité attirerait sur eux le courroux et le sabre du Sultan [2]. Dans la lettre que Mourad écrivit aux magnats en réponse à la mission de Dzierzek, il termina par la formule ordinairement apposée au bas des fermans expédiés aux begs de l'empire : « Il en sera ainsi [3]. » Les vizirs

1 Savoir : quatre moutons, six poulets, du pain jusqu'à concurrence de quatre-vingts aspres et quatre mesures de vin. *Rapport* d'Eytzing. Archives I. R.

2 « Si autem nobis invitis ex amicis aut inimicis nostris Vienna aut Germania, aut Anglia, aut Hispania, aut Gallia, aut Moscovia nostram spernantes amicitiam et licentiam Regem elegeritis, ex his, qui violatores fœderis sunt, eritis; tandem periculum considerate, erit inutile pax et fœdus. » La lettre du Sultan est datée du 15 redjeb 995.

3 Cette formule a nom *Gerekdürki* : « Opportet ut; quam ob causam legatum Vestrum ad Portam non misistis? sine dubio non ob aliam causam,

tinrent un diwan pour juger les prétentions des divers candidats au trône de Pologne. Le grand-prince de Transylvanie s'était engagé à payer quarante mille ducats au grand-vizir et dix mille à chacun des autres vizirs [1], si leur intervention pouvait le faire nommer roi. Le grand-duc de Florence avait offert, par l'entremise du juif Papo, d'acheter au prix d'un million la possession de cette couronne (18 octobre). Mais le prince de Suède Sigismond l'emporta sur tous ses concurrens; il envoya de Dantzig à Constantinople son secrétaire, Jean Zamoisky, pour annoncer au diwan sa nomination, demander le maintien des relations amicales qui avaient existé entre la Porte et ses prédécesseurs, le renouvellement des traités, et l'expédition au khan des Tatares d'ordres qui lui enjoignissent de respecter le territoire polonais; le Sultan lui accorda toutes ses demandes. Après son couronnement, Sigismond annonça pour la seconde fois à la Porte son avènement par son secrétaire Zamoisky; il remit aussi des lettres pour le Sultan et le grand-vizir au tschaousch Torghoud, qui avait assisté à la prise de possession du trône, et le congédia avec magnificence, bien qu'il n'eût apporté de communications du diwan qu'aux magnats [2]. Sigismond fit savoir au Sultan, par

» quam ratione electionis regis, si autem aliam ob causam, nihil a nobis » estimatur. » Lettre de récréance du Sultan.

[1] Istuan Dick arriva à Constantinople avec deux lettres latines du prince de Transylvanie, datées de Schay et de Nagy Janos, et deux autres datées de Tekke, dans lesquelles le même prince mandait à la Porte la rivalité de Sigismond et de Maximilien. *Rapport* d'Eytzing.

[2] *Litteræ Sigismundi III ad Sult. Mourad III datæ Cracovia*, 13 mai

l'internonce Zamoisky et le voïévode de Moldavie, la défaite et la captivité du grand-duc Maximilien (26 juin 1588), retenu en prison à Krasnostaw, et son intention de donner à ce dernier sa sœur en mariage. Le Sultan envoya, pour la troisième fois, en Pologne le tschaousch Moustafa avec des lettres dans lesquelles il considérait l'alliance projetée par Sigismond comme impossible, attendu la promesse faite par celui-ci de donner la main de la princesse au prince de Transylvanie; d'ailleurs, disait-il, l'empereur qui a été si injurieusement traité par la Porte, ne pourra jamais être l'ami de la Pologne; il terminait en ordonnant à Sigismond de payer le tribut arriéré au khan des Tatares, et de tenir les Cosaques en bride (juin 1588).

Aucun ambassadeur russe n'avait assisté aux fêtes de la circoncision. Mais, dans les deuxième et troisième années qui suivirent, deux plénipotentiaires furent envoyés par le czar Fédor Ivanovitsch, avec des lettres et de riches présens en fourrures de zibeline. Le premier de ces ambassadeurs remit au Sultan, dans une audience secrète (24 mars 1584), une lettre en langue russe, dans laquelle le czar annonçait à Mourad qu'il avait refusé au schah de Perse les secours demandés par celui-ci contre les Ottomans; il sollicita en même temps l'autorisation de se rendre à Jéru-

1588 : « Præmittendum existimavimus hunc legatum generosum Joanem » Zamoisky aulicum et Secretarium Nostrum, qui de adventu ac nomine » legati nostri majoris Serenitati Vestræ nuntiet. » Supplément aux *Rapports* d'Eytzing. La lettre envoyée par Pierre, voïévode de Moldavie, se trouve dans le *Rapport* d'Eytzing, daté du mois de juin 1588.

salem, pour examiner de quelle manière était employé l'argent que la Russie y expédiait tous les ans. L'envoi d'une nouvelle ambassade russe à Constantinople, l'année suivante (1585), avait été provoqué par un Arménien [1] qui espérait par là faire sa cour au Sultan.

La Moldavie et la Valachie avaient levé vingt mille hommes pour défendre leurs frontières contre les incursions des Tatares. Pierre Tschertschel, qui s'était enfui de Valachie en Pologne, emportant avec lui quatre cent mille ducats, laissa le trône à Michné; le Sultan investit ce dernier du gouvernement, sous la condition de payer les dettes de son prédécesseur.

Pierre le Perclus monta, pour la troisième fois, sur le siége ducal de Moldavie après l'expulsion d'Yankoul le Saxon. Le Sultan fit don à Pierre d'un kaftan de drap d'or et d'un sabre enrichi de pierres précieuses d'une valeur de cinq mille ducats, pour avoir relevé les murs de la forteresse de Bender, saccagée par les Cosaques. Trois ans plus tard, en 1587, le beglerbeg de Roumilie manda aux deux princes de Valachie et de Moldavie que le khan des Tatares épargnerait leurs principautés en considération du zèle qu'ils avaient déployé dans la reconstruction de la pa-

[1] *Rapport* d'Eytzing. *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 29 avril 1585 : « Arrivò alla Porta l'Ambassadore di Moscovia con presenti al Bassa » e gran Signor, spesato e accarezzato, dicesi venuto per stabilir un libero » commercio e far buona amicizia. » Karamsin ne dit rien de ces deux ambassades. D'après toutes les apparences, les négociations du dernier ambassadeur russe avaient eu pour objet le voyage à Moscou du patriarche de Constantinople, qui se rendit en effet dans la capitale du czar et y sacra le patriarche russe en 1589.

lanque de Houssey; il leur envoya à chacun un sabre garni d'or, en exigeant toutefois en retour de l'un et de l'autre une somme de dix mille ducats.

Dans le cours de la même année (1587), le pape Sixte-Quatre envoya des jésuites aux princes de Moldavie et de Valachie, avec prière de pourvoir à leur entretien; ces nouveaux hôtes furent distribués entre les villes saxonnes et hongroises [1].

Pierre de Moldavie, en payant au grand-vizir soixante mille ducats et au Sultan deux cent mille, acheta pour son fils, jeune enfant de sept ans, le droit de lui succéder; le Sultan fit remettre au fils de Pierre, par le Mir-Aalem (chef des émirs), le drapeau et le tambour [2], insignes de sa future dignité (1589).

Germigny, ambassadeur français, intercéda vainement en faveur de Pierre Tschertschel, l'ancien voïévode de Valachie, que son influence avait autrefois fait investir de cette principauté; il n'avait pas mieux réussi, lorsqu'au retour du kapitan-pascha Ouloudj-Ali de Kaffa (1585), il avait demandé le secours d'une flotte ottomane contre celle de Philippe II,

1 *Rapport* de Pezzen daté du mois d'octobre 1588. Pezzen tient tous ces détails du tschaousch qui accompagna les ambassadeurs anglais et polonais, Harebone et Zamoisky.

2 *Rapport* de Pezzen du mois de novembre 1589. Il est d'autant plus important de mentionner ici cette investiture qu'Engel, dans son Histoire, n'en dit pas un mot. Le *Rapport* de Pezzen prolonge le règne de Pierre jusqu'en 1591. D'après Pezzen encore, Petraschko, l'ancien voïévode de Valachie, négocia auprès de la Porte, de Venise où il s'était réfugié, la destitution des voïévodes de Valachie et de Moldavie, afin d'obtenir l'une ou l'autre de ces principautés.

qui menaçait la France; Catherine de Médicis avait écrit à ce sujet à la sultane Khasseki (la Vénitienne Baffa), une lettre autographe dont celle-ci avait donné connaissance au baile vénitien [1], par l'entremise de la juive Chirazza, sa confidente et sommelière du harem. L'ambassadeur français ayant secrètement présenté au Sultan un mémoire qui demandait de nouveaux priviléges en faveur de sa nation, celui-ci écrivit en marge de sa propre main: « Toutes » les faveurs que nous vous avons déjà accordées exi» gent en retour, de votre part, de l'humanité et de la » générosité [2]. » De Lanscome, successeur de Germigny, qui un dimanche, dans une des églises de Galata, avait enlevé de vive force à l'ambassadeur impérial la place d'honneur, avait occasioné, ainsi que nous l'avons vu, la clôture de cette église. Le grand-vizir ayant reproché à Lanscome cet acte de violence, celui-ci lui répondit que si son prédécesseur avait cédé le pas à l'ambassadeur autrichien de Preyner, lors des fêtes de la circoncision, le roi son maître l'en aurait puni par la perte de la vie. Après la mort de Henri III, Lanscome se plaignit au grand-vizir de ce que la Porte eût reconnu le roi de Navarre comme roi de France; mais il lui fut répondu qu'on n'avait agi en cela que

1 « Che la Sultana moglie del Signor, gli haveva mandata per la Chirazza » Hebrea una lettera, che gli aveva scritto la Sra. regina madre del re di » Francia insieme colla traduzion in turco pregandolo a veder se la tradu» zione era fedelmente cavata. » *Summario del. Rel. ven.* 2. Giugno 1584.

2 « Sifé ettigimiz inayet sizden kaboul olounan insaniyet ou mourouw» weté laïkdour. »

d'après l'exemple de l'Angleterre et des autres puissances. Le premier ambassadeur de l'Angleterre auprès de la Porte avait offert au Sultan une montre d'une valeur de cinq mille ducats, trois flambeaux de vermeil, deux coupes, neuf dogues anglais, et aux vizirs, des présens consistant en toiles et en draps fins; il s'efforça d'associer la Porte à la guerre que soutenait l'Angleterre contre l'Espagne; mais le Sultan fit une réponse évasive, et prétexta la campagne de Perse pour se dispenser de fournir les secours demandés. Dans les lettres de récréance délivrées à Harebone, Mourad demanda à la reine de rendre à la liberté tous les prisonniers turcs qui, alors et plus tard, pourraient se trouver en Angleterre, de même qu'il s'engageait à délivrer tous les sujets anglais qui seraient pris par les Espagnols et tomberaient par la suite au pouvoir des Ottomans. Le successeur de Harebone, Edouard Burton, renouvela la demande à la Porte d'envoyer une flotte en croisière contre les bâtimens marchands des Espagnols dans les Indes, et de prêter la main à l'installation de Don Antonio sur le trône de Portugal. Mourad se contenta de combler l'ambassadeur de prévenances, et l'engagea par toutes sortes d'insinuations à faire déclarer par son gouvernement la guerre à l'Espagne, dont les flottes avaient paru dans la Mer-Rouge et lui faisaient concevoir les plus vives craintes.

La guerre de Perse et la protection de la sultane Baffa préservèrent Venise des suites fatales qu'aurait pu avoir pour elle la prise de la galère de Ramazan, pascha de Tripoli, par Emmo, commandant des flottes

de la république. Ramazan ayant été tué dans une révolte de janissaires, sa veuve s'était mise en route pour Constantinople avec toutes ses richesses, s'élevant à huit cent mille ducats, quatre cents esclaves chrétiens et quarante jeunes filles. Après avoir relâché à Zante, où elle fut reçue avec distinction et comblée de présens, elle mit de nouveau à la voile; mais Emmo l'attaqua à la hauteur de Céphalonie, soit qu'il voulût venger quelques pillages commis par l'équipage, comme le prétendirent, plus tard, les Vénitiens, soit qu'il ne fût poussé à cet acte de violence que par sa soif de richesses et de débauches. Les deux cent cinquante soldats de la galère turque furent tués, le fils de Ramazan immolé sur le sein même de sa mère, les quarante jeunes filles violées, et jetées dans la mer après qu'on leur eut coupé les seins; en vain la plus belle d'entre elles supplia-t-elle le jeune frère d'Emmo d'épargner son honneur, en vain jura-t-elle qu'elle était chrétienne, et avait été enlevée de Chypre, encore enfant, par les Turcs, lors de la conquête de l'île; rien ne put désarmer les farouches désirs du jeune Vénitien, qui, après avoir déshonoré sa victime, la jeta dans la mer. L'explosion de l'indignation publique à Constantinople, contre d'aussi barbares cruautés, compromit la sûreté du baile; la protection de la sultane Baffa put seule l'arracher aux Sept-Tours, qui s'ouvraient déjà pour lui. Le tschaousch Hasan, porteur d'une lettre menaçante, fut envoyé à Venise pour demander satisfaction des derniers événemens. Le sénat se rendit aux désirs de la Porte, dans la crainte de voir

s'allumer une guerre désastreuse. Pierre Emmo fut décapité, la galère et toutes les richesses de la veuve de Ramazan remises au juge de Prevesa, et les quatre cents esclaves chrétiens, qui avaient été mis en liberté, furent remplacés par quatre cents autres [1]. C'est ainsi que, plus tard, les Vénitiens furent obligés de restituer le butin fait par les Uscoques sur les habitans de Bosnie. Mourad adressa, en juin 1585, une lettre particulière au doge de Venise, pour le remercier de ce qu'une galère de la république avait attaqué dans les eaux de Zante une galère espagnole et délivré trente-neuf prisonniers musulmans. Dans une seconde lettre qu'il écrivit presque en même temps, il demanda la réparation des dommages causés par les incursions des sujets vénitiens sur les frontières turques, et le rétablissement des salines de Scardona, tel qu'il avait été stipulé par le dernier traité. En échange du privilége tacitement accordé à la juive Chirazza, sommelière du harem, pour la création d'une loterie à Venise, le sénat obtint sept fermans qui accordaient de précieux avantages au commerce vénitien en Chypre. L'armistice conclu pour un an entre la Porte et l'Espagne (1581) avait été prolongé de trois ans, grâce aux négociations conduites de Modène par Ma-

[1] Knolles, p. 689. Lewenklau, *Annales turc.* Parmi les *Actes* vénitiens et les *Fascicoli delle scritture turchesche*, on trouve les nombreux documens qui se rapportent à cette affaire, et les avis de la sultane au baile : « La » serenissima Sultana lo advertisce esser stata lettera scritta al suo Marito, » che crede sia dal Capitano del mare, nella quale gli vien detto che la sa- » vorra della galera di Tripoli presa era tutta di lastro d'oro. » 4 mai 1584.

rigliano, qui s'y était retiré. Cependant, à l'expiration de ces trois ans, les intrigues de l'ambassadeur anglais, qui avait gagné aux intérêts d'Elisabeth, par un don de cinq mille ducats, l'historien Seadeddin, précepteur du Sultan, ajournèrent pendant quelque temps la conclusion d'une nouvelle trève avec l'Espagne; elle fut néanmoins signée entre les deux parties pour deux autres années (1587). Le grand-duc de Toscane ayant demandé le renouvellement des traités antérieurs, on lui signifia qu'il eût à envoyer à cet effet une ambassade, et à promettre de ne pas joindre ses forces navales à celles du pape. On vit arriver vers le même temps des envoyés du patriarche de Géorgie [1], les ambassades persanes dont nous avons déjà parlé, et des plénipotentiaires des Ouzbegs que leurs croyances et la position de leur territoire rendaient les alliés naturels des Ottomans contre les Perses. Nous avons fait connaître, dans l'histoire du règne de Souleïman, les rapports qui existaient alors entre Constantinople et Samarkand, entre le sultan ottoman et Borrakkhan. Le second successeur de Borrakkhan ou

[1] « Arrivò in Constantinopoli il Patriarca dei Georgiani con prometter » l'amicitia di questi paesi a Sua Maestà, il quale insimie col Alvaro Men- » des era stato a baciar la man al Signore. » *Summario delle Relaz. venet.* 1586 : « Don Alvaro Mendes creditore di 12,000 scudi del Re di Francia » sopra l'anuello di Rucellai venduto al G. Sr. » *Summario delle Relaz. venet.*, 23 décembre 1583. Alvaro paraît avoir été un aventurier, ainsi que Figueroa, sur lequel le même rapport s'exprime ainsi : « Quel Spagnol » Figheroa era andato a farsi Turco, haveva detto al Bassa il negozio del » padre Possevino dicendo che per mezzo suo s'era conclusa lega fra il Re » di Polonia e il Moscovita. 1583. »

Schah Bourhan fut Pir-Mohammed-Scheïkh (3 août 1587); Abdoullah, petit-fils de Pir-Mohammed, étant monté sur le trône, fit part de son avènement [1] à Mourad III, en lui représentant le moment actuel comme favorable à une attaque contre la Perse avec toutes leurs forces réunies [2]. Une seconde ambassade envoyée deux ans plus tard par Abdoullah, lorsqu'aux dispositions hostiles de la Porte à l'égard des Persans avaient succédé des intentions plus pacifiques, fut loin d'obtenir une réception aussi favorable que la première.

Nous devons encore mentionner ici une ambassade qu'un des plus grands papes qui aient illustré la chaire de saint Pierre, le pape Sixte-Quint, envoya aux communautés chrétiennes répandues dans l'Asie, tels que les Arméniens, les Melkites, les Jacobites et les Chaldéens: son but était de rétablir sur ces quatre églises l'autorité papale, et, s'il était possible, de les rallier à la foi catholique; cette mission importante, qui fut confiée à l'évêque de Sidon, n'eut pas le succès qu'on en avait espéré. L'église arménienne obéissait à l'autorité de deux patriarches, dont l'un résidait à Etzmiazin dans la Grande-Arménie, et l'autre à Sis [3]

[1] Les lettres du khan des Ouzbeks à Mourad III, datées du 3 août 1587, se trouvent dans le *Rapport* de Pezzen.

[2] « Difficoltà avuta dal uomo del Osbek Tartaro di baciare la mano del » Signore ed havere il banchetto, superata per consiglio del G. Bassa. » *Summario delle Relaz. venet.*, 24 marzo 1589.

[3] « Le famiglie che sono sotto questo Patriarcha dell' Armenia maggiore » passano 260,000, oltre i cherici li maestri e predicatori Mortabit. » Le patriarche de la Petite-Arménie : « Tiene sotto la sua obbedienza 24 pre-

dans la Petite-Arménie; les catholiques, que le dominicain Bartholomée avait gagnés au Saint-Siége, habitaient, distribués en douze districts, la contrée de Nakhdjiwan. Le légat du pape négocia long-temps avec le patriarche de Sis la réunion des églises arméniennes à l'église de Rome, d'après les statuts du concile de Florence; le patriarche signa la confession de foi catholique, et l'aurait sans doute prêchée publiquement, s'il n'avait dû se rendre à Constantinople pour s'y défendre contre les accusations d'un évêque son ennemi. Les Arméniens schismatiques ne reconnaissent dans le Christ qu'une nature, une volonté, une action, et n'admettent que les trois premiers conciles. Ils ajoutent à l'hymne : *Trois fois saint,* les mots suivans : *qui a été crucifié pour nous* [1]; ils consacrent le vin, mais sans mélange, ne croient pas au purgatoire, et célèbrent la nativité du Christ le 6 janvier. Le jour de cette fête, ils conduisent dans l'église des veaux et des taureaux dont les cornes sont entourées de guirlandes et surmontées de cierges, les tuent après les avoir arrosés d'eau bénite, et en observant tous les rites des sacrifices de Mitra, que le père de l'Eglise arménienne, Narsès, avait vainement proscrits dans ses lettres pastorales [XIII]. Les efforts du légat auprès du

» lati et altri 12 vescovi, i più vicini tocca l'eletione del Patriarcha; fami-
» glie 20,000 nelli castelli della Soria e Cilicia, 20 monasteri. » *Relazione di quanto ha tratiato il vescovo di Sidonia nella sua missione in Oriente data alla Santita di N. S. Sisto V, alli* 19 *aprile* 1587.

[1] « Aggiungono nel trisagio : qui crucifixus est pro nobis; consecrano il
» vino puro senza aqua. »

patriarche des Melkites ou Grecs de Syrie, résidant dans une campagne près de Damas, pour lui faire reconnaître l'Eglise romaine, le concile de Florence et le nouveau calendrier, furent entièrement inutiles; le patriarche lui répondit même que ses coreligionnaires n'avaient jamais entendu parler ni de l'Eglise de Rome, ni du concile de Florence; il termina la discussion en lui disant que l'adoption des dogmes catholiques et du nouveau calendrier devait être décidée par les deux grands patriarches de Constantinople et d'Alexandrie [1]. Le patriarche des Jacobites, auquel avaient été envoyés deux jésuites trois années auparavant, faisait sa résidence dans le couvent de Marbithaï, près de Garga sur l'Euphrate, à dix journées de marche de Haleb, et à treize de Diarbekr. Les Jacobites de Mésopotamie, au nombre d'environ cinquante mille familles, dont quelques-unes font un commerce considérable à Haleb et à Diarbekr, reconnaissent comme leur première église celle de Mardin, dans le couvent de Djezira. Le légat, n'ayant pu pénétrer jusque-là, se contenta de visiter les églises jacobites de Tripoli, Hama, Damas, Jérusalem, Haleb, Orfa et Marbithaï ou Mararbissa; mais il ne put parvenir à détruire aucune de leurs hérésies, dont les principales consistent à nier la nature hypostatique [2]

[1] « Ragguaglio delli due Patriarchi di Greci in Soria et Palestina detti » Melchiti dal Vescovo di Sidonia a Sisto V. »

[2] « Dicono non esser in Christo l'unione hipostastica, una natura resul- » tante da due non personate, benche soggiungono senza mistione ni confu- » sione, ni alterazione, dicono esser una sustanzia risultante da due, una

du Christ, à refuser soumission au quatrième concile de Chalcédoine, à ne pas admettre la canonisation du pape saint Léon, et à vénérer comme saints les hérétiques Dioscorus, Severus, Macarius et Jacques. On appelait à Rome Eglise chaldéenne, assyrienne ou orientale, celle des Nestoriens qui habitent la contrée de Diarbekr et de Saard, et qui sous le pape Jules III étaient rentrés dans la foi romaine. Le patriarche nestorien, dont la résidence est dans le couvent de Saint-Hermès près de Mossoul, et que le légat du pape avait invité comme celui des Jacobites à venir à sa rencontre, prétexta, pour s'en dispenser, les persécutions qu'il craignait de la part des Turcs, s'il obtempérait à cette demande. Bien que Rome eût déjà nommé trois patriarches pour les communautés chrétiennes en Asie, et leur eût donné la juridiction des églises d'Assur en Babylonie, c'est-à-dire de Mossoul, ils n'avaient jamais pu prendre possession de leurs siéges, parce que leurs concurrens, les patriarches schismatiques, avaient une trop grande influence sur les populations. Les Nestoriens nient la perfection de la nature humaine dans le Christ [1], ne regardent pas la sainte Vierge comme mère de Dieu, ne reconnaissent ni le

» essentia da due, una volunta da due, et una operazione da due, aggiun- » gono nel trisagio: qui crucifixus est pro nobis, non applicandolo alla san- » tissima trinita. »

1 « Credono che la natura humana in Christo non sia perfetta senza la » persona humana, e percio dicono in Christo esser due persone, benche non » negano che Christo dal principio della sua concezione sia perfetto Dio e » perfetto uomo. »

premier concile d'Ephèse ni les suivans, n'ont point la confession auriculaire, se marient dans des degrés de parenté défendus par l'Eglise catholique et sans la permission du patriarche; enfin chez eux la dignité du chef de l'Eglise n'est pas soumise à l'élection, mais se perpétue par hérédité dans une même famille. Les efforts de l'évêque de Sidon pour convertir les Arméniens schismatiques, les Melkites, les Jacobites et les Nestoriens, étaient à la vérité restés infructueux; cependant il n'avait pas eu à se plaindre de la réception qui lui avait été faite par eux et par les catholiques d'Arménie, de Syrie et de Chaldée; si les quatre premières sectes dissidentes refusèrent d'embrasser les croyances catholiques et d'adopter le nouveau calendrier, elles ne se réjouirent pas moins sincèrement de l'intérêt que leur témoignait la mère de toutes les Eglises chrétiennes, et de la nouvelle que leur donna le légat de la fondation d'un collége pour la propagation de la foi, et de l'établissement à Rome d'une imprimerie orientale [1].

Avant de reprendre le récit de la guerre de Perse, jetons encore un regard sur les événemens maritimes qui ont eu lieu simultanément avec les ambassades que nous avons racontées; les côtes d'Afrique et les deux grandes presqu'îles de l'empire ottoman, l'Ara-

[1] « Non chiamano la B. Verg. Madre di Dio, perche significarebbe che » fosse madre di tutte le 3 persone, ma dicono che sia madre di Dio Verbo » e figlio. Quando si udisse in Levante la elettione che si fa in Roma dello » collegio e stampe in tutte le lingue orientali, tutti li uomini da bene si sono » rallegrati. »

bie et la Crimée, réclament également notre attention. La Mer-Noire, qui dès la plus haute antiquité était regardée comme si défavorable à la navigation, confirma de nouveau cette réputation par les pertes qu'elle fit éprouver aux Ottomans, lorsqu'en 1582, la flotte, sous les ordres du kapitan-pascha Ali, déboucha du canal de Constantinople pour se rendre en Crimée; deux années plus tard, de nouveaux sinistres furent signalés dans ces mêmes parages [1]. Dans le cours de la même année, Mourad fit construire à Constantinople une énorme bastarde, ou vaisseau-amiral, qui rivalisait de grandeur avec les deux bâtimens du même genre sortis des chantiers de la capitale sous Souleïman et Sélim. Les astronomes déterminèrent l'heure à laquelle ce nouveau produit de l'arsenal de Constantinople devait être lancé à la mer; cette manœuvre eut lieu en présence du Sultan, des vizirs et des agas, pendant que les lecteurs du Koran et les scheïkhs appelaient les bénédictions du ciel sur le navire, et que l'air retentissait des joyeuses acclamations du peuple. En 1586, Kilidj-Ali fit élever des bains à ses frais pour le Sultan dans le nouveau seraï; ces bains et les deux mosquées qui portent son nom ont perpétué son souvenir. A la joie que ressentit Mourad de l'achèvement de la bastarde et des bains, vint se joindre celle que

[1] « Uluc Ali avuto grandissima fortuna nel passegiar pel mar nero nel » quale si perdono tre galere e più de 30 vascelli. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, 1584, Archives I. R. « Conferma la rotta delle galie nel mar » negro al numero di cinque. » *Summario delle Relaz. venet.* 5 Augusto 1586.



lui causa la nouvelle de la prise, par l'amiral ottoman Sinan-Pascha, de quatre galères portugaises dans la Mer-Rouge. Par une sorte de compensation, on ne tarda pas à apprendre que neuf galères de l'ordre de Malte et du duché de Florence avaient débarqué sur les côtes de Vurla leurs équipages qui avaient ravagé tout le pays. Le 27 juin 1587, Kilidj-Ali mourut subitement, laissant un immense trésor en or et en pierres précieuses, et soixante mille ducats en espèces monnayées ; toute sa fortune, estimée à cinq cent mille ducats, fut acquise au fisc. Bien qu'âgé de quatre-vingt-dix ans, il n'avait pu renoncer aux plaisirs du harem, et il mourut dans les bras d'une esclave. Ses trésors et sa libéralité ne préservèrent pas sa mémoire des sévères critiques de ses contemporains, et ne lui obtinrent pas même les funérailles dues à son rang. Les revenus de Galata, de Gallipoli, de Lemnos et autres îles, dont la jouissance avait été donnée à Kilidj-Ali et à ses prédécesseurs, rentrèrent dans les caisses de l'Etat. Le favori et gendre de Mourad, Ibrahim, hérita de la place de kapitan-pascha, mais ne la garda qu'un an ; Djâfer-Pascha, gouverneur de Chypre, refusa d'accepter cette dignité, dont les appointemens avaient été réduits à deux cent mille ducats [1]; le grade de kapitan fut donné en conséquence au renégat vénitien Hasan-Pascha, gouverneur d'Alger, qui, à peine entré en fonctions, demanda au doge, pour la rési-

[1] « Giafferbassa di Cipro non ha voluto accettar l'offerta del Capitanato » del mar per 200,000 zecchini. » *Sum. delle Rel. venet.* 28 Aug. 1588.

dence de sa sœur, une maison à Venise, dans les Procuraties[1]. Lors de l'avènement de Mourad, un renégat milanais avait dénoncé au grand-vizir les trésors cachés de Hasan comme provenant d'exactions; Sokolli confisqua deux cent mille ducats formant une partie de la fortune de Hasan, et bien qu'il supposât une source impure à tant de richesses, il ne destitua pas le gouverneur d'Alger. Dix ans plus tard (1586), Kilidj-Ali prit une mesure semblable à l'égard de ce même Hasan. Le renégat calabrois Ochiali lui avait enlevé un jeune esclave, son favori, qu'il avait fait eunuque, et nommé capitaine de vaisseau de guerre avec cent aspres de traitement par jour; Hasan se plaignit, à plusieurs reprises, de cet acte du kapitan, et avec tant d'amertume, que le Sultan voulut déposer Kilidj-Ali. Celui-ci comprit que le seul moyen de conjurer l'orage qui le menaçait, était de faire tomber une pluie d'argent. Il dit au Sultan qu'il n'avait enlevé le jeune esclave qu'afin d'apprendre de lui où étaient cachés les trésors nouvellement amassés par Hasan; que sa démarche avait été suivie d'un plein succès, et qu'il savait que le fruit des exactions du gouverneur d'Alger était déposé sous un fourneau de bains. Le defterdar Ibrahim fut en conséquence envoyé à Alger, où il trouva, dans le lieu désigné, cent trente mille ducats. Le 20 septembre 1588, Hasan, qui venait d'être nommé à la place de kapitan-pascha, arriva à Con-

1 « Cap. del mar prega che sia data a sua sorella una casa di quelle delle » Procuratie. » *Summario delle Relaz. venet.* 9 déc. 1589.

stantinople avec cinq galères, après avoir fait une attaque nocturne contre Augusta, ville située entre Bovania et Syracuse; admis au baise-main du Sultan, il lui offrit des présens d'une valeur de trois cent mille ducats, trente jeunes garçons, et plus de quarante jeunes filles.

Dans l'Yémen, le scheïkh Moutahher, chef des Seïdis, que nous avons eu si souvent occasion de citer dans les guerres d'Arabie sous Sélim, avait laissé, en mourant, le gouvernement de Tamtaran à son fils; celui-ci, après avoir régné quelque temps, abandonna le pouvoir à son cousin Aliyahya, et se voua à la vie contemplative; il avait vécu ainsi paisiblement pendant huit années, lorsque le gouverneur de l'Yémen, Hasan, l'invita, au nom du Sultan, à se rendre à Constantinople, qui désirait le voir en personne, pour se recommander, disait-il, à ses prières. L'homme pieux donna dans le piége, et fut jeté dans les prisons des Sept-Tours, à son arrivée dans la capitale (3 juin 1587). Le gouverneur de l'Yémen s'empara en même temps d'Aliyahya, qu'il envoya enchaîné avec quatre autres membres de la famille Moutahher, au Kaire et de là à Constantinople. C'est ainsi que la politique ottomane s'était débarrassée des chefs des Seïdis, dont elle redoutait avec raison l'influence sur les populations fougueuses de l'Arabie; mais cet acte de violence, loin d'avoir les suites espérées, fit disparaître la tranquillité de l'Yémen [1]. Les Seïdis se déclarèrent indé-

[1] Ali, xxxiv[e] récit, f. 449, dit : « Ol mazloume djewr ou bidad kilinali

pendans dans le cœur de l'Yémen, où ils règnent encore aujourd'hui avec le titre d'imams; les historiens ottomans eux-mêmes ne voient dans l'heureux succès de la révolte des Seïdis, qu'une juste compensation à la violence exercée sur la personne du scheïkh Moutahher. La faiblesse avec laquelle Mourad consentit à ce que ses vizirs commissent une pareille injustice, contraste étrangement avec les pieuses dispositions de son esprit, dont il donna une nouvelle preuve dans la même année, en visitant le tombeau du kadiasker Aouz-Efendi [1] mort en odeur de sainteté.

Les Ghiraï de Crimée ne furent pas aussi facilement dupes des menées de la politique ottomane que les Moutahher de l'Yémen. Islam-Ghiraï était à peine investi de la souveraineté de Crimée par Osman-Pascha, qu'on apprit à Constantinople que Mohammed-Ghiraï, après la mort de son prédécesseur dans les steppes des Noghaïs, avait surpris Baghdjéseraï à la tête de dix mille Noghaïs, et avait forcé à la fuite le khan institué par les Ottomans; celui-ci avait été blessé dans le combat, et avait à peine pu échapper

« oumouri dewleti osmaniyé tschendan mountazim olmadi Yemen wilayeti « chod bilkülliyé ikhtilalé yüz toutdi, » c'est-à-dire : « Depuis qu'on a fait éprouver à cet innocent une telle injustice et une telle violence, les affaires de l'empire ottoman n'ont pas été pour le mieux, et l'Yémen est tombé dans une complète anarchie. »

[1] Selaniki, p. 419. Aouz-Efendi, mort le 1 silkidé 994 (14 octobre 1586), est auteur de gloses marginales sur le Commentaire du Koran, par Beïdhawi, sur l'*Hedayet*, le *Miftah*, le *Telwih*, le *Mewakif*, et plusieurs autres ouvrages. Il fit construire hors de la porte d'Egri-Kapou une mosquée dans laquelle il est enterré. *Biographies* d'Attayi, p. 332.



aux mains du vainqueur. Osman-Pascha, qui venait d'être nommé à la dignité de grand-vizir et de serasker, voulut marcher en personne, malgré la saison avancée, contre Mohammed-Ghiraï; Kilidj-Ali reçut l'ordre inouï dans les fastes de la marine ottomane, de mettre à la voile au mois d'octobre pour la Mer-Noire. Le grand-vizir fut accompagné, dans son expédition en Crimée, par dix mille janissaires, six mille cavaliers réguliers et mille tschaouschs, l'élite de l'armée. Au moment où Osman-Pascha monta sur la bastarde du kapitan-pascha, il reçut dans un sac brodé d'or un katti-schérif qu'on salua par des salves d'artillerie; le Sultan annonçait au serasker, dans ce katti-schérif, qu'il avait nommé le beglerbeg de Roumilie Ali à la dignité de vizir, l'aga des janissaires Mohammed à celle de beglerbeg de Roumilie, le premier écuyer Khalil à la place d'aga des janissaires, et que le vizir Mesih-Pascha était chargé de l'administration de Constantinople, en qualité de kaïmakam. En même temps, l'historien Selaniki, secrétaire du nischandji Mohammed, apporta à Osman-Pascha cinq mille feuilles blanches, toutes revêtues d'avance du sceau du Sultan, pour qu'il les remplît comme il l'entendrait. Le reïs-efendi Hamza accompagnait le grand-vizir dans cette expédition; Hasanbeg, père de l'historien Hasanbegzadé, exerça les fonctions de Hamza par intérim. La flotte et l'armée allèrent hiverner à Sinope et à Kastemouni. Cependant Islam-Ghiraï, qui avait d'abord été contraint de fuir de Baghdjéseraï à Kaffa, avait, avec l'assistance de son

frère le kalgha Alp-Ghiraï, battu l'usurpateur Seadet-Ghiraï et les Noghaïs dans la plaine d'Andal près de Kaffa; cette victoire avait rendu les secours de l'armée ottomane désormais inutiles; aussi, au commencement du printemps, Osman-Pascha dirigea-t-il sa marche vers la Perse. Le premier des khans de Crimée, Islam-Ghiraï, fit précéder dans la prière publique son nom par celui du Sultan. Il mourut subitement au mois d'avril 1588, empoisonné, comme on le crut généralement, et fut enterré dans la grande mosquée d'Akkermann. Le trône revenait de droit au khalga Alp-Ghiraï; mais la Porte conféra la dignité de khan à Ghazi-Ghiraï [1] qui avait été fait prisonnier dans la campagne de Perse à la suite de Semiz Mohammed-Ghiraï, et qui, après une captivité de sept ans, était revenu au camp ottoman par Erzeroum, et de là à Constantinople. Ghazi-Ghiraï investit son frère Feth-Ghiraï de la dignité de khalga, et Bakht-Ghiraï, fils d'Aadil-Ghiraï, de celle de noureddin; mais peu de temps après une nouvelle révolution mit Alp-Ghiraï sur le trône, et porta Moubarek-Ghiraï, fils d'Islam-Ghiraï, aux fonctions de khalga. Le Sultan, pour mettre fin à cette anarchie, enjoignit aux deux princes de se rendre à Constantinople; Moubarek résista à main armée aux ordres du Sultan, jusqu'à ce que Ghazi-Ghiraï l'eût forcé de se réfugier chez les Tscherkesses; Alp-Ghiraï, au contraire, se soumit aux fermans de la Porte, vint à Constantinople avec

[1] Pezzen, dans son *Rapport*, l'appelle Haleb-Ghiraï.

une suite de cent soixante personnes, et finit tranquillement ses jours à Yanboli, dans le voisinage d'Andrinople [1].

[1] *Les sept Étoiles errantes* donnent, f. 75, les noms des neuf principales tribus noghaïs, Edigou, Manssour, Orouk, Mamaï, Our Mohammed, Kassaï, Tokouz, Yedidschek, Djemboïlik. Le même ouvrage raconte comment les tribus d'Orak, Kassaï, Our Mohammed et Tokouz s'étaient établies, sous la conduite de Sahib-Ghiraï, dans les environs de Boutschak; comment la tribu de Manssour avait porté ses tentes au centre de la Crimée, et comment enfin les tribus d'Yedidschek et de Djemboïlik avaient émigré des rives du Volga sur celles du Kouban.

LIVRE XL.

Campagne de Tebriz. — Troubles en Perse. — Siéges et conquêtes dans la contrée de Bagdad. — Paix avec la Perse. — Schisme des Sunnis et des Schiis. — Destitutions et nominations successives de grands-vizirs et de mouftis. — De graves désordres se manifestent dans l'armée. — Altération des monnaies; le diwan est envahi par les troupes. — Peste à Constantinople. — Construction d'un canal en Asie. — Révolte des sipahis au commencement du onzième siècle de l'hégire. — Nominations de voïévodes. — Le khan de Ghilan. — Relations de la Porte avec la Perse, les Ouzbegs, Fez et l'Angleterre, la France, la Pologne, la Transylvanie, la Russie, Venise et l'Autriche. — Les Uscoques. — Événemens en Bosnie. — Explosion de la guerre avec l'Autriche. — Conquête de Wesprim et de Palota. — Siéges de Gran et de Hatwan. — Reddition de Raab et de Passau. — Défection de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie. — Départ de l'étendard du Prophète pour les frontières hongroises. — Noces de Khalil-Pascha. — Faveur de Cicala. — Mort de Mourad III. — Monumens, poëtes et légistes du règne de ce prince. — Ordres des derwischs et reïs-efendis. — Extension et division des provinces de l'empire.

Nous allons poursuivre maintenant le récit de la guerre de Perse, que nous avons interrompu dans le livre précédent. Immédiatement après la pacification de la Crimée, Osman-Pascha, dont l'armée était forte d'environ deux cent mille hommes, la réduisit de quarante mille, de peur d'une disette imminente, puis il partit de Kastemouni pour Erzeroum. Il avait rappelé Ferhad-Pascha, commandant en chef des forces ot-



tomanes sur les frontières de Perse, et l'avait congédié à Tokat, avec ordre de retourner à Constantinople. A Erzeroum, l'armée commença à murmurer à cause du manque de vivres, et plus encore dans la plaine de Tschaldiran, où le vizir Djighalizadé, gouverneur de Wan, vint à la rencontre d'Osman-Pascha à la tête de six mille hommes d'élite; après avoir passé les troupes en revue, le serasker, changeant de direction, quitta la route de Nakhdjiwan pour marcher sur Tebriz. L'avant-garde ottomane, qui avait laissé derrière elle Merend et Khoï, fut surprise à Soffian par le brave prince persan Hamza, et eut sept mille hommes tués ou faits prisonniers. Osman-Pascha détacha en avant le fils de Cicala et le gouverneur du Diarbekr, Mohammed-Pascha, avec dix mille soldats, pour venger cet échec; mais ce nouveau corps d'armée fut encore battu par le prince Hamza, et éprouva une perte égale à celle du premier; cependant le prince persan s'étant replié sur la capitale, Cicala et Mohammed-Pascha allèrent camper devant Tebriz, à Schenb-Ghazan, c'est-à-dire près du mausolée de Ghazan, empereur des Mongols (26 ramazan 993 — 21 septembre 1585). La ville n'était défendue que par quelques milliers d'hommes sous les ordres d'Alikoulikhan, parce qu'après la mort d'Emirkhan, chef des Turcomans, les tribus de cette nation avaient refusé de servir sous Alikoulikhan, leur ennemi déclaré; une sortie que le commandant de Tebriz poussa jusque dans le camp de Cicala coûta aux Ottomans trois mille hommes, parmi lesquels le pascha de Meraasch. Ali-

koulikhan se retira pendant la nuit, abandonnant ainsi la ville aux Ottomans; le grand-vizir avait voulu la préserver du meurtre et du pillage; mais quelques Turcs ayant été trouvés morts dans le bain, la soldatesque effrénée saisit avec empressement un prétexte qu'elle avait tant désiré, et commit toutes sortes d'excès. Le carnage dura trois jours et trois nuits dans la malheureuse capitale de l'Azerbeïdjan.

Tebriz est, selon toute apparence, le Gabris de Ptolémée; les sources orientales lui assignent, pour fondatrice, Sobeïde, épouse d'Haroun Raschid. Dévastée par un tremblement de terre, soixante-neuf ans après sa fondation, elle fut reconstruite par le khalife Motewekkil. L'empereur mongol Ghazankhan l'embellit d'établissemens publics, l'entoura d'un mur ayant six mille aunes de circuit, et se bâtit à lui-même un magnifique mausolée à une demi-lieue des portes. Les deux grands-vizirs de ce prince Reschideddin et Tadscheddin-Alischah élevèrent, le premier le faubourg de Welian, le second la grande mosquée du château qui porte encore son nom, et dont le circuit intérieur est de deux cent cinquante aunes; le marché (bazar) et l'hippodrome de Tebriz (meïdan) sont regardés comme les plus beaux de la Perse[1]. La plaine de Tebriz, qui s'étend du mont Sehend au lac d'Ourmia, est comparée, à cause de sa beauté, non seulement aux quatre paradis terrestres de l'est, c'est-à-dire aux vallées de Soghd, Schaab-bewwan, Damas et Obolla, mais encore aux huit paradis célestes, et est appelée,

1 Chardin et Dupré, II, p. 240.



pour cela, Sekiz-djennet ou les huit paradis. La campagne de Tebriz produit, en abondance, des poires, des pommes, des abricots et des raisins excellens; ses produits industriels consistent en étoffes de coton et de soie, parmi lesquelles celle qui est nommée *kassab-deryaï*, ou étoffe à quatre couleurs, parait être la Σαράγγες (Tscheharreng) des anciens Persans. Si d'autres villes de Perse sont célèbres par les tombeaux des descendans des imams ou d'autres saints, Tebriz est le lieu de naissance ou de sépulture des plus illustres poëtes persans; au nombre de ceux qu'elle a vu naître où dont les corps reposent dans ses murs, on remarque: Enweri, Khakani, Faryabi, le khodja Hemani, contemporain de Sâdi, Mohammed-Assar, auteur du poëme romantique *le Soleil et Jupiter*[1]; trois des plus grands mystiques, Schemseddin Tebrizi, maître spirituel du grand Mewlana Djelaleddin, le poëte lyrique Kasim, appelé Kasimol-Envar, c'est-à-dire qui *dispense la lumière*, et Mohammed Schebesteri, auteur du *Gülscheni-raz* (*le parterre de roses du secret*), poëme mystique jusqu'à présent à peine connu de nom en Europe[2].

En possession de la capitale de l'Azerbeïdjan, le grand-vizir songea à la fortifier; en trente-cinq jours il l'entoura d'un mur de douze mille sept cents aunes de circuit. Quoique malade, Osman-Pascha assista, le

[1] *Mihr ou Mouschteri*. Bibl. I. R., n° 208.

[2] Tholuck a donné plusieurs morceaux de ce poëme; mais il ignorait le nom de l'auteur Mahmoud et le lieu de sa naissance, le village Schebester, près de Tebriz.

premier vendredi qui suivit l'occupation de la ville, à la prière publique dans la mosquée de Tebriz ; et pour la première fois, depuis cinquante ans, époque à laquelle Souleïman en avait fait la conquête, la chaire retentit non seulement des louanges d'Ali, mais encore de celles des trois khalifes ses prédécesseurs. Le 2 schewal 993 (27 septembre 1585), le prince persan Hamza, à la tête d'environ vingt mille hommes, attaqua le corps d'armée de Cicala, campé à Schenb-Ghazan, et lui fit éprouver une énorme perte estimée à vingt mille hommes [1]. Au nombre des morts était le gouverneur du Diarbekr, Mohammed-Pascha, et parmi les prisonniers, le gouverneur de Karamanie Mourad-Pascha, surnommé depuis Kouyoudji (*creuseur de puits*) parce qu'il était tombé avec son cheval dans un puits. Après la funeste issue de cette bataille (1er silkidé 993 — 25 octobre 1585), le grand-vizir nomma au gouvernement du Diarbekr l'eunuque Djâfer, qui, à l'époque où il était gouverneur de Tripoli en Syrie, avait refusé de suivre Ibrahim dans son expédition contre les Druses ; il s'engagea à l'élever à la dignité de pascha à trois queues et de gouverneur d'Ofen. Osman-Pascha, le quatre-vingt-cinquième jour après son départ d'Erzeroum, alla camper à Schenb-Ghazan pour, de là, commencer sa retraite,

[1] Minadoi, p. 319. Ali, Petschewi, Selaniki et Hasanbegzadé confessent à la vérité la défaite d'un pascha tué et d'un autre fait prisonnier ; mais ils ne font pas monter le nombre des soldats tués ou faits prisonniers à un chiffre aussi élevé. De plus, presque tous les historiens ottomans confondent ensemble cette bataille et celle qui la suivit de près.



ainsi qu'il l'avait promis à l'armée. Sur ces entrefaites parut, pour la troisième fois, le redoutable prince persan, à la tête de vingt-huit mille cavaliers; il préluda à la défaite de l'armée ottomane, en lui enlevant dix-huit mille chameaux. Le grand-vizir malade, et qui ne se soutenait qu'avec peine, lui livra cependant bataille; vingt mille Turcs périrent dans cette journée, à l'issue de laquelle Osman-Pascha rendit le dernier soupir (29 octobre 1585). Les quatre rencontres des Ottomans avec le prince Hamza s'étaient toujours terminées à l'avantage des Persans; dans un cinquième combat que le fils de Cicala, en qualité de général en chef, livra à Hamza d'après la dernière volonté d'Osman-Pascha, la victoire fut, pour la première fois infidèle aux Persans, qui eurent trois mille des leurs refoulés dans un marais. A l'arrivée à Constantinople du rapport de Cicala, des fêtes furent ordonnées pour célébrer les triomphes des armes ottomanes. Le sceau impérial, que Cicala avait envoyé au Sultan par Mohammedbeg après la mort d'Osman-Pascha, fut donné à Mesih-Pasha, âgé de quatre-vingt-dix ans et presque tombé dans l'enfance. Osman-Pascha, dans sa dernière lettre au Sultan, lui avait vivement conseillé de donner le commandement en chef à Cicala; mais le parti opposé, à la tête duquel était l'historien Seaded-din, précepteur du Sultan, voulut empêcher cette nomination, et présenta Ferhad-Pascha pour candidat; mille intrigues contraires se croisèrent en tous sens, au point que le faible Sultan consulta chacun des membres du diwan sur la convenance qu'il pouvait y avoir

à nommer Cicala ou Ferhad-Pascha. Le partage des avis et l'irrésolution du Sultan firent que deux katti-schérifs furent envoyés à chacun des deux concurrens, qui se trouvèrent ainsi tous les deux investis du commandement en chef des forces ottomanes en Perse. Ferhad partit pour Erzeroum le 21 mai 1586, avec cinq mille janissaires, les escadrons des sipahis et des silihdars, mille canonniers, mille armuriers et mille soldats du train. Cependant Djâfer, qui avait été laissé en garnison à Tebriz, avait été assiégé par l'armée persane, sous les ordres des khans Tokmak et Ali; Ferhad-Pascha, à son arrivée à Erzeroum, n'osa pas continuer sa marche, les places de Wan, Eriwan et Tiflis se trouvant dans la position la plus critique. Tebriz soutint un siége de dix mois, pendant lequel quarante-huit engagemens eurent lieu entre les Ottomans et les Persans, douze attaques furent dirigées contre la forteresse, et trois assauts généraux furent livrés [1]. Le prince Hamza, de son côté, ne resta pas inactif; il battit les paschas de Selmas et d'Eriwan, et ravagea la première de ces deux villes. En même temps, Simon de Géorgie pressait le siége de Tiflis. Cependant le serasker put réussir à débloquer Tebriz et Tiflis, grâce, en partie, aux intelligences qu'il avait avec les princes turcomans de l'armée persane [2]; le

[1] Ali, f. 440. Petschewi et Selaniki racontent, parmi les faits remarquables de ce siége, la prise d'un canon lançant des boulets de cent vingt livres, et divers actes de bravoure de Deli-Faïk, qui plus tard se signala également au siége d'Erlau.

[2] Le *Destourroul-amel*, n° 109, donne une lettre de Cicala aux Turco-

prince Hamza périt lui-même victime de leur trahison.

Les troubles intérieurs de la Perse divisée entre plusieurs prétendans, et la complication extérieure d'une guerre avec les Ouzbegs, expliquent seuls comment, après tant de défaites successives, l'avantage resta aux armes ottomanes. Les tribus indépendantes des Turcomans, dont les querelles avec les Kurdes avaient si souvent, comme nous l'avons déjà raconté, fait trembler les souverains persans sur leur trône, tinrent en échec pendant toute la campagne de Tebriz les forces du schah Khodabendé. Les Turcomans ne pouvaient pardonner aux Persans l'assassinat de leur chef Emirkhan, ni le choix de son successeur Alikoulikhan; c'est pourquoi ils refusèrent à l'armée persane le secours de leurs vaillantes hordes. Le schah, réduit à la dernière extrémité, invita leurs principaux chefs Mohammedkhan et Khalifé Soltan à venir se joindre à lui avec leurs troupes; ceux-ci résolurent de demander pour chef Tahmasp, troisième fils du schah; ils espéraient mettre ce prince sur le trône, à l'exclusion des deux autres fils du schah, le brave Hamza et le jeune Abbas, qui depuis peu avait été nommé au gouvernement du Khorassan. Mohammedkhan et Khalifé Soltan se rendirent avec dix mille hommes au camp du schah qui leur accorda leur demande; aussi, lorsque le prince leur eut été livré, ils tournèrent bride vers Kazwin [1], au lieu de se rendre à Tebriz.

mans, dans laquelle il les pousse à venger Emir-Khan qu'avait fait périr la perfidie persane.

[1] Minadoi, l. IX, p. 341. *Histoire d'Aboulwefa*, f. 67. Malcolm, dans

Hamza, appréciant la gravité de l'entreprise des Turcomans, se mit à leur poursuite à la tête de douze mille hommes, les battit, fit décapiter leurs chefs Mohammedkhan et Khalifé Soltan, et envoya son frère dans le *Château de l'Oubli* (Kahkaha), où il le fit mettre à mort. Cinq mille Turcomans s'enfuirent à Bagdad où ils prirent du service dans l'armée ottomane; les autres furent réduits à l'obéissance par Hamza. A la fin de la campagne, Hamza fit prendre à ses troupes leur quartier d'hiver à Kazwin; un jour qu'il s'était endormi à la suite d'un festin, il fut assassiné par un de ses favoris nommé Djoudi [1], qui avait été poussé à ce crime par Esmakhan, chef de la tribu des Schamlüs. La différence des assertions des historiens ne permet pas d'affirmer [2] si la mort de Hamza fut l'œuvre de la haine personnelle d'Esmakhan, et si le prince Abbas et le schah qui avaient à déplorer, le premier la perte d'un frère, le second celle d'un fils, y restèrent complètement étrangers. Du vivant même

son *Abrégé de l'Histoire de Perse*, passe cet important événement sous silence. Chardin en parle, mais à une date trop reculée. Minadoi, le *Nokhbetet-tewarikh* et le *Soubdoul-tewarikh*, s'accordent à représenter Hamza comme prince et non comme schah.

[1] *Djoudi*, et non pas *Hoodee*, comme le dit Malcolm.

[2] D'après le *Nokhbetet-tewarikh*, ce meurtre fut commis sur les instigations d'Esmakhan. L'*Histoire universelle* le met sur le compte du frère d'Hamza, Ismaïl (c'est-à-dire *Abbas*, car Hamza n'avait pas de frère du nom d'Ismaïl). Le *Soubdoul-tewarikh* fait tomber les soupçons sur Abbas. La valeur de cette assertion n'est en rien diminuée par la déclaration que fit Abbas au missionnaire portugais, Antonio de Govoeva, et d'après laquelle Hamza aurait été assassiné par des fanatiques à cause de son amitié pour les chrétiens. Voyez Malcolm, *Histoire de Perse*, II, p. 295, note.



de son père, dont il obtint le consentement de gré ou de force [1], Abbas monta sur le trône de Perse (juin 1587 — redjeb 995), qu'un an plus tard il affermit par le sang des chefs rebelles des tribus des Oustadjlüs, des Schamlüs, des Roumlüs et des Soulkadris. Immédiatement après le meurtre de Hamza, le schah Khodabendé avait fait des ouvertures de paix à la Porte et avait offert d'envoyer à Constantinople le prince Haïder, fils de Hamza, en garantie de ses dispositions pacifiques. Khodabendé avait en vue, en faisant cette proposition, soit d'éloigner le seul rival que pût craindre Abbas ; soit, ce qui est plus vraisemblable, de protéger la vie du jeune prince contre les attaques de son oncle. A l'armistice qu'avaient provoqué les négociations de Khodabendé, succédèrent bientôt de nouvelles hostilités, parce que les Persans n'avaient pas voulu consentir à la cession de Ghendjé et Karabagh, demandée par les Ottomans [2].

Deux mois après avoir débloqué Tebriz, Ferhad-Pascha s'empara du khan de Gouherdan, village situé sur la route de Tebriz à Bagdad, que son homonyme Ferhad, gouverneur du Diarbekr, avait attaqué sans succès. Mais une affaire plus sérieuse, fut la bataille

[1] Le *Nokhbetet-tewarikh* dit : *Housni rizasiilé*, c'est-à-dire *de son plein gré*. Le *Rapport* de Pezzen dit le contraire.

[2] Le *Rapport* de Pezzen, du mois de juin 1587, appelle l'ambassadeur Mousa-Khan. Pezzen, entièrement d'accord d'ailleurs avec Selaniki, ne permet pas de douter un instant que la mort de Hamza ne soit arrivée à la fin de mai ou au commencement de juin de l'année 1587, et non en juin 1585, comme le dit Malcolm. Le *Rapport* de Pezzen, du 21 juin, donne également la véritable date du bannissement de Khodabendé par Abbas.

qu'il se vit forcé de livrer dans la plaine *des Grues*, non loin de Bagdad, à une armée ennemie de quinze mille hommes sous le commandement de quinze Soltans persans. Les Soltans envoyèrent à Ferhad un bonnet de femme, un casque, un arc, des flèches, une massue et un filet à prendre des grues, avec ces mots : « Si tu » ne veux pas te battre avec nous, mets ce bonnet de » femme ; sinon, prends ce casque, cet arc, ces flèches, » cette massue et ce filet, pour voir si tu pourras nous » prendre comme des grues. » Ferhad-Pascha fit une réception gracieuse aux envoyés et les congédia avec un présent de mille ducats, mais non sans les charger, pour leurs maîtres, d'une réponse menaçante dont le sens allégorique leur offrait de se soumettre ou de combattre. Renforcé par six mille Kurdes levés à la hâte, Ferhad surprit les quinze Soltans. Le combat fut des plus acharnés et dura trois jours et trois nuits ; les Persans furent battus et un riche butin de beaux garçons et de belles filles tscherkesses tomba au pouvoir du vainqueur. Ferhad envoya au Sultan quinze de ces jeunes esclaves, et reçut en récompense une lettre de remercimens, un sabre garni de pierreries et deux kaftans. Il nous reste à parler des conquêtes faites par le serasker Djighalizadé (Cicala), pendant et après le siége de Tebriz. Le district de Dizfoul, ville du Khouzistan, était, depuis un temps immémorial, l'apanage héréditaire d'une famille de Seïds ou descendans du Prophète. Après la mort du dernier maître de Dizfoul Seïd-Ali, Seïd-Sounbour, son frère cadet, avait usurpé le gouvernement sur son frère aîné Seïd-

Elias; ce dernier demanda des secours à Djighalizadé qui, après avoir exigé son fils en ôtage, l'aida de tout son pouvoir, s'empara de Dizfoul, des châteaux de Derteng, Pilour et Nawer, de la ville de Nehawend, et de Sourkhbid dans le voisinage de cette dernière. Menacés par la prise de Nehawend, Schahwerdikhan, gouverneur du Loristan, et Schahmoud Kormazkhan, gouverneur de Hamadan, se portèrent contre Djighalizadé, à la tête de toutes leurs forces; mais ils furent défaits tous les deux; Kormazkhan fut fait prisonnier, et Schahwerdikhan, qui s'était sauvé avec huit cavaliers, vint peu après au camp ottoman faire sa soumission. De retour de cette expédition, Djighalizadé provoqua des améliorations importantes dans son gouvernement de Bagdad : il représenta à la Porte les dangers et les difficultés qu'offrait la route de Lahsa à travers les déserts, et demanda qu'à l'avenir, tous les ans, une caravane de pélerins partît à la fois de Damas et de Bagdad, et que chacun des gouverneurs de ces deux villes fût nommé emirolhadj, c'est-à-dire prince du pélerinage; en outre, les deux lieux de pélerinage Nedjef ou Mesched-Ali (le tombeau d'Ali) et Kerbela, où se trouve le tombeau de Houseïn, étant entièrement abandonnés faute d'eau, il proposa la construction d'un canal qui apporterait dans le pays les eaux de l'Euphrate. Ces projets, d'une aussi éminente utilité, restèrent, à la vérité, sans exécution, mais ils témoignent du talent administratif et de la tolérance du renégat génois; en effet, Cicala, quoique sunni, prouva qu'il ne partageait pas le fanatisme

exclusif de sa secte, en cherchant à faciliter aux Schiis hérétiques de la Perse le pélerinage à la Mecque et aux tombeaux de leurs imams Ali et Houseïn [1].

Au printemps de l'année 996 (1588), le serdar Ferhad-Pascha, et le gouverneur du Schirwan, Djâfer-Pascha, réunirent leurs armes contre la belle contrée de Karabagh, et s'emparèrent de la capitale du pays, Ghendjé, qui peut, à juste titre, être fière d'être la patrie du plus grand poëte romantique persan, Nisami, chantre de *Khosrew et Schirin*, de *Leïla et Medjnoun*, des *sept beautés de Behramgour* et des *conquêtes d'Alexandre*. Ferhad et Djâfer firent élever par leurs troupes autour de Ghendjé un mur de six mille aunes de circuit ; quarante jours après le commencement des travaux, des salves d'artillerie annoncèrent, du haut des remparts nouvellement construits, l'achèvement de cet énorme ouvrage (9 octobre — 18 silkidé) ; les mosquées qui, sous la domination persane, étaient pour la plupart tombées en ruines, furent également réparées. Les paschas, en se retirant, laissèrent dans la ville une garnison de trois mille hommes. La prise de Ghendjé et de Karabagh avait offert peu de difficultés aux Ottomans à cause de l'absence du schah, qui était occupé dans le Khorassan à combattre le khan des Ouzbegs Abdoullah. Ce dernier s'était emparé de Hérat, après un siége de plusieurs mois, et en avait massacré tous les habitans professant les dogmes des Schiis. L'année suivante, il envoya dans le Khorassan son fils Abdoulmouminkhan, qui s'empara de Mesched, et ne fit grâce de la vie à aucun Persan. Abdoullahkhan fit

lui-même une boucherie générale de Persans à Nischabour, Sebzewar, Isferaïn, Makhoulat, Toun, Khiabad, Tabs et Hezar. Encore plus vivement pressé à l'est par les Ouzbegs qu'à l'ouest par les Ottomans, le schah Abbas jugea nécessaire de conclure la paix avec ces derniers. A cet effet, le prince Haïder-Mirza, fils de Hamza, dont Khodabendé avait déjà proposé l'envoi au camp ottoman, partit pour Constantinople, accompagné de quatre khans en qualité d'ambassadeurs, dont le premier était Mehdikoulikhan Tschaouschli, de plus de mille Persans, de quinze cents chevaux, et de trois cent trente bêtes de somme. L'historien Selaniki, qui avait été depuis peu mis à la retraite, en sa qualité de greffier des sipahis, fut nommé mihmandar du prince persan; la charge de mihmandar, qui consiste à accomplir tous les devoirs imposés par l'hospitalité à l'égard des étrangers, remonte en Orient à la plus haute antiquité, et nous la voyons, du temps de Darius, remplie par Omarès [1] envers ceux qui se rendaient à la cour de son maître. A l'arrivée du prince persan à Constantinople, il y eut un immense concours de peuple; on remarqua surtout une affluence considérable de femmes de tous rangs, qui étaient accourues, soit par un simple motif de curiosité, soit dans le dessein de profiter de cette occasion si long-temps désirée, pour accorder des rendez-vous amoureux. Plus de cinq cents femmes passèrent la nuit entière dans les bains de la mosquée de Bayezid; un grand nombre de maris s'alarmèrent, non sans raison, de cet étrange

[1] Τῶν ξένων ἡγεμὼν Ὠμάρης. Arriani *Expeditio Alexandri*, l. I, 16.

empressement, et répudièrent leurs femmes; mais ils se réconcilièrent presque tous avec elles. Le seraï de Pertew-Pascha avait été préparé pour la réception du prince et de sa suite; le Sultan lui assigna pour son entretien quotidien cent moutons, cent pains de sucre, cent cierges, et le reste dans la même proportion; les vizirs rivalisèrent entre eux de magnificence dans les festins qu'ils donnèrent à Haïder-Mirza, et les poëtes épuisèrent toutes les formules du panégyrique pour célébrer la mission pacifique de l'ambassade persane. Après de longues discussions, la paix fut conclue le 21 mars 1590 (newrouz 998). Ce traité donna aux Ottomans Tebriz et la portion de l'Azerbeïdjan qui en dépend, le Schirwan, le Gourdjistan (Géorgie), le Loristan et Schehrzol. Le beglerbeg d'Erzeroum et le mouteferrika Houseïn furent chargés de porter à Schah-Abbas le traité conclu qui était de la plus haute importance, non seulement en ce qu'il consacrait la cession des pays que nous venons d'énumérer, mais encore en ce qu'il imposait aux Persans de nouvelles doctrines sur les points de controverse religieuse qui séparaient les Sunnis des Schiis. Mais cette clause n'avait été insérée que pour la forme et pour apaiser les scrupules du Sultan, ou pour fournir plus tard des prétextes à une nouvelle guerre; en effet, l'observation de cette clause impliquait la conversion des Schiis aux dogmes des Sunnis, chose plus impossible encore que la réunion des églises grecque et latine. Voici en quels termes est conçu ce passage du traité :

« La paix est rétablie, sous la condition qu'à l'ave-

» nir aucune injure, aucun blasphème ne seront pro-
» noncés contre les compagnons du Prophète, les très-
» honorés, les pères de l'Eglise militante, les imams
» (que Dieu leur soit en aide!) qu'aucune raillerie ne
» sera faite contre la mère des vrais croyans, la bien-
» aimée du seigneur des apôtres, contre Aïsché, la
» chaste, qui est louée de Dieu et dont la chasteté a
» été proclamée par un diplôme céleste, ni contre son
» père Eboubekr, le véridique, le fidèle, le pur et le
» libre, d'après les paroles sorties de la bouche du
» Prophète, et dont voici la teneur : Mes compagnons
» sont comme les étoiles; quel que soit celui d'entre
» eux que vous suivrez, il vous conduira dans le vrai
» chemin. J'en atteste Dieu, mes compagnons sont ceux
» que vous devez le plus honorer après moi; qui les
» aime, m'aime; qui les hait, me hait; qui les moleste,
» moleste Dieu qui un jour se vengera. Rien n'est ca-
» ché à Aïsché, car la révélation n'a été donnée à au-
» cune autre femme. Ces passages de la tradition, qui
» sont hors de doute, devront être respectés par vous,
» comme l'avait juré votre aïeul, Schah-Tahmasp;
» toutes malédictions et injures contre les Sunnis de-
» vront cesser. » Nous avons suffisamment expliqué, lors de l'explosion de la guerre de Perse sous Sélim, la nature à la fois religieuse et politique du schisme des Sunnis et des Schiis. Les Sunnis, qui croient aveuglément à la soure qui fut envoyée du ciel pour laver la pureté d'Aïsché de toute souillure, font certainement un acte de foi bien méritoire; mais les Schiis, qui pensent qu'Aïsché, lors de la campagne du Prophète

contre les Beni-Mosstalaks, ne s'égara pas impunément pendant toute une nuit avec le fils de Safwan, sont certainement bien plus raisonnables. Mohammed ayant demandé à ses quatre compagnons Eboubekr, Omar, Osman, Ali, leur opinion sur l'aventure nocturne de sa femme, les trois premiers furent d'avis qu'on ne pouvait soupçonner la mère des croyans; le dernier seul pensa que la chose méritait d'être approfondie; pour faire taire tous les doutes, une soure descendit du ciel, et cette intervention divine justifia complètement Aïsché. Pendant la même année, eut lieu une éclipse de soleil, comme si la nature se fût attristée d'avoir vu l'honneur de l'épouse du Prophète un moment terni; mais la chasteté d'Aïsché était sortie plus brillante de cette épreuve, comme le soleil des ombres qui avaient obscurci son éclat. La soure céleste ferma la bouche à Ali et aux poëtes satiriques qui s'étaient égayés de l'aventure d'Aïsché; mais celle-ci n'oublia pas les doutes injurieux d'Ali et se promit bien de les lui faire expier. Trente ans plus tard, lors de la bataille du *Chameau* (36 de l'hégire — 656), livrée par Eboubekr à Ali, près de Bassra, elle parcourut, portée dans une litière, les rangs de l'armée de son père, exhortant les soldats à faire leur devoir, et ravit ainsi à Ali le khalifat. Le scepticisme d'Ali sur l'innocence problématique d'Aïsché donna donc naissance à la haine de celle-ci; et de la haine d'Aïsché naquit celle des Schiis, partisans d'Ali, contre elle, contre son père Eboubekr, contre Omar et Osman qui précédèrent Ali dans le khalifat, et contre Moawia, qui arracha

le souverain pouvoir à la famille de Mohammed, et le transmit à celle d'Ommaya. D'après l'ordre de succession, Ali, en sa qualité de gendre du Prophète, avait plus de droit au khalifat qu'Eboubekr, qu'Omar, et même qu'Osman, bien que ce dernier eût épousé deux filles cadettes de Mohammed; les hérétiques défendent donc la cause de la légitimité, et les vrais croyans celle de l'usurpation.

Parmi les nombreux changemens qui eurent lieu dans le personnel des gouverneurs, des defterdars, des juges et des secrétaires [1], pendant la période de la guerre de Perse, nous ne mentionnerons ici que les plus importans, ceux du grand-vizir et du moufti. Le nonagénaire Mesih-Pascha, successeur d'Osman, ayant été déposé six mois après sa nomination, le grand-vizirat fut conféré, pour la seconde fois, à Siawousch-Pascha, qui dut le céder à son tour à Sinan-Pascha, après une révolte des janissaires dont nous parlerons plus bas. Sinan, par ses intrigues auprès des femmes ou des eunuques de harem, et par un présent de cent mille ducats fait au Sultan, avait réussi à changer son exil de Maghalghara contre le gouvernement de Damas, qu'il ne quitta que pour la dignité de grand-vizir (avril 1589 — djemazioul-akhir 997). Le moufti Tschiwizadé, qui le premier eut l'honneur d'être visité par un grand-vizir, Osman-Pascha, et qui obtint le premier la préséance sur les kadiaskers et le pré-

[1] Il faut remarquer les nominations successives de l'historien Selaniki aux postes de secrétaire des silhidars et des sipahis, aux dignités de rouznamedji, de mouhasebedji d'Anatolie et de mouteferrika.



cepteur du Sultan, eut pour successeur Scheïkhi, qui fut lui-même remplacé par Bostanzadé-Efendi, auteur de poëmes turcs et arabes. Sous l'administration de Bostanzadé, les sept nuits sacrées de l'année, savoir les nuits de la conception, de la naissance et de l'ascension du Prophète, de l'envoi du Koran, du grand et du petit Baïram, celle des diplômes, où les anges gardiens rendent compte des actions des hommes, furent célébrées pour la première fois par des illuminations sur les tours des mosquées. Ebou-Nemi, schérif de la Mecque, qui avait envoyé à la Porte, avec un rapport sur la nécessité de renouveler la couverture de la Kaaba, des présens considérables en riches étoffes de satin, coton et bogazin, dix quintaux d'aloès de Sokotora et de Komar, et soixante-cinq noix de coco remplies de fruits de l'Inde confits, se rendit quatre ans après à Constantinople pour baiser la main du Sultan, protecteur des saintes villes de l'Islamisme. Siadoghli de Ghendjé, ancien gouverneur de Karabagh, étant venu demander à la Porte la conversion en sandjak héréditaire du pays autrefois possédé par ses ancêtres, fut jeté dans les prisons des Sept-Tours. Vers le même temps, le prince de Ghilan qui, pendant la guerre de Perse, n'avait donné aucun signe d'amitié aux Ottomans, envoya à Constantinople un ambassadeur pour se faire reconnaître souverain de Ghilan par la Porte ; mais l'ambassadeur d'Ahmed Ghilan fut loin d'obtenir une réception favorable du diwan, qui aurait craint, en entrant dans ses vues, d'amener une rupture avec la Perse. En effet, deux envoyés persans

ne tardèrent pas à apporter des lettres du schah, dans lesquelles ce souverain repoussait violemment les prétentions du prince Ahmed à la possession du Ghilan. Avant ces deux ambassades, et immédiatement après la conclusion de la paix, Kara Ahmed Soltan avait été chargé par Abbas de demander à la Porte la restitution de Nehawend, la délimitation des frontières, et l'admission d'un autre gouverneur auprès du prince Haïder; on le reçut avec distinction, mais on ne lui permit pas d'entamer la question de Nehawend, et on refusa de donner à Haïder un autre gouverneur, parce qu'on soupçonnait Schah-Abbas de ne chercher que les moyens de se débarrasser de son neveu, qui était une arme contre lui dans les mains des Ottomans, afin de pouvoir recommencer les hostilités. Par mesure de prévoyance et pour mettre la Géorgie à l'abri des entreprises de Simon Lewend qui brûlait de voir se rallumer la guerre, Mourad ordonna la réparation des châteaux de Tomanis, Lori, Gori et Akhiska; la flotte fut radoubée et augmentée aux frais des vizirs et des begs de la mer. C'est ainsi que sous Sélim Ier le grand-vizir avait fait construire et équiper sept galères et un vaisseau-amiral, et que les vizirs, beglerbegs et begs avaient contribué à l'armement de la flotte, suivant l'importance de leur rang. Le grand-vizir Sinan fit en outre construire, sur les bords du Bosphore, près de la porte des écuries du seraï, un kœschk magnifique, auquel il donna son nom [1]. Le 20 juin 1591 (27 schâ-

[1] Le kœschk de Sinan a été démoli en 1827; on a élevé à sa place le kœschk du Sultan actuel.

ban), Mourad se rendit, par un chemin tout couvert de riches étoffes, au kœschk de Sinan, où l'attendait un splendide festin; à l'issue du repas, l'architecte, le kiaya du grand-vizir, l'inspecteur de la ville, et les gens du kapitan-pascha qui avait rétabli, à ses frais, le kœschk tombé en ruines de Bayezid, furent revêtus de kaftans d'honneur. L'année où fut conclu le traité avec la Perse, l'un des plus remarquables de l'histoire de l'empire ottoman, vit des événemens plus graves que ceux dont nous venons de parler ici sommairement; en effet, c'est à cette époque que le voile qui cachait la faiblesse de l'empire miné par les révoltes des janissaires, tomba, pour la première fois, et qu'on put sonder les blessures auxquelles devait succomber la puissance ottomane. Mais les causes qui amenèrent cette preuve de décadence remontent dix ans plus haut, c'est-à-dire à la mort de Sokolli.

Nous avons déjà expliqué comment l'action du grand-vizir s'était trouvée circonscrite dans des bornes plus resserrées dès l'avènement de Mourad III. Cependant Sokolli, malgré la diminution de son influence, n'avait point vu ses revenus suivre la même décadence, et il avait pu soutenir la splendeur extérieure de son rang avec une magnificence qui dépassait celle de tous ceux qui l'avaient précédé ou qui le suivirent dans la haute dignité de grand-vizir. Ses revenus annuels s'élevaient à un million de ducats [1]. Mais,

[1] Petschewi, f. 5, dit quatre cent mille piastres : la piastre à cent vingt aspres valait alors encore deux ducats et demi, cinquante aspres pour un ducat et quarante pour un écu.



après sa mort, le grand-vizirat subit une diminution de quelques centaines de milliers de ducats, avec lesquels on paya la solde des janissaires, ou on créa de nouveaux timars [1]. Sous les derniers sultans, Ebousououd avait rempli pendant trente ans les fonctions de moufti, et Sokolli pendant quinze ans celles de grand-vizir; depuis dix ans, au contraire, le moufti avait changé quatre fois, et le grand-vizir sept fois. Il n'y avait pas plus de sécurité dans la position des kadiaskers, qui autrefois restaient en fonction dix ou quinze ans, et obtenaient ensuite une retraite de cent cinquante aspres par mois. A mesure que tombait le pouvoir du grand-vizir, croissait l'influence des favoris, des confidens et des mabeïndjis ou internonces de la cour, qui avaient le privilége d'entrer à toute heure chez le Sultan, et qui en abusaient pour s'immiscer dans toutes les affaires d'Etat. Ils s'arrogeaient le droit de disposer des revenus extraordinaires, qui étaient abandonnés aux paschas sous le nom d'*argent d'orge* (arpalik), et aux sultanes sous celui d'*argent de pantoufle* (paschmaklik); ce fut entre leurs mains un puissant moyen de corruption. On ne voyait plus alors aux portes des ministres et des grands dignitaires des esclaves achetés comme autrefois, mais des serviteurs qu'on payait avec les sommes destinées au service militaire. Des fiefs furent transférés à des Bohémiens, et l'accès du seraï fut ouvert aux juifs. Les exactions marchèrent de pair avec la corruption qui

1 « Stati tolti 100,000 zecchini della paga del G. Vezir Mehmet bassa per » dar pagha alli Genizari. » *Summario delle Relaz. venet.* 23 nov. 1579.

gangrenait tout l'empire. Un véritable système d'oppression fut organisé; les defterdars et les gouverneurs s'engraissèrent de vols publics, et il fallut avoir recours à la prison et à la question pour leur faire rendre gorge. Le fisc établit pour la recherche des exactions une sorte d'inquisition appelée *Teftisch*, dont il est souvent fait mention dans l'histoire. Le vizir Ibrahim, gendre du Sultan, avait donné sur une grande échelle l'exemple du pillage lors de son expédition en Egypte et en Syrie; il épuisa ces deux pays plus que ne l'avaient fait les Croisés et les Mamlouks. En racontant les campagnes de Syrie, nous avons parlé du prince des Druses Ibn Manssour et de son confident Gomeïdha, instrumens dont se servit Ibrahim pour remplir son trésor; le premier possédait les pays entre Beïrouth et Tripoli; le second avait obtenu de rester fermier des revenus de la Porte dans ces contrées, moyennant un paiement annuel de cinq cent mille ducats; cinq ans après, ces deux complices des brigandages d'Ibrahim furent, en récompense de leurs services, assassinés par le beglerbeg de Tripoli. Vers la même époque, le nouveau sandjakbeg de Jérusalem commença l'exercice de ses fonctions en faisant empaler l'évêque syrien et changer son église en mosquée [1]. Pendant que le malheureux évêque expirait au milieu d'affreuses tortures, le sandjak fit signifier

[1] « Questo Febraro passato havessimo un Sangiaco il quale entrato nell' » officio pochi giorni dopo fece impalar il Vescovo della chiesa soriana. » *Rapport*, du 15 août 1587, *d'Accursio Quinciano Custode e Guardiano di terra Sancta*, vol. IV des *Scritture turchesche*.



aux prieurs des quatre couvens de la ville qu'il leur infligerait le même traitement, si chacun d'eux ne lui apportait pas, dans un court délai, dix mille ducats; le couvent catholique de Terra-Santa put réunir six mille ducats, les trois autres ensemble une somme égale. Sur les plaintes qu'élevèrent à ce sujet les ambassadeurs des puissances chrétiennes à Constantinople, et notamment ceux de France et de Venise, le gouverneur de Damas reçut l'ordre d'instruire cette affaire; il envoya à Jérusalem un kapidji-baschi; mais les poursuites ne furent pas poussées plus loin, les prieurs s'étant enfuis pour échapper à la haine du sandjak. A Constantinople, l'église du patriarchat, malgré les capitulations jurées par Mohammed II, fut convertie en mosquée [11].

Chaque jour voyait se renouveler des injustices, des actes de violence, des exactions de tout genre; la désorganisation se mettait partout, dans l'armée, les boulouks, les janissaires, et l'administration des fiefs. La loi voulait que les fiefs ne fussent conférés qu'à des fils de sipahis, et à chaque vacance le candidat devait prouver sa descendance, telle que la prescrivaient les réglemens, par le témoignage de deux saïms et de dix timariotes. L'avancement des feudataires était réglé d'après les services rendus sur le champ de bataille; celui qui rapportait la tête ou la langue d'un ennemi recevait une augmentation d'un aspre de revenu par chaque dizaine d'aspres que lui rapportait son fief; quinze têtes ou langues donnaient droit à un fief plus grand ou siamet. Mais à l'époque

qui nous occupe, les fiefs de cavalerie furent abandonnés à des muets du harem, à des Bohémiens et à des intrigans de toutes les classes. Le grand-vizir Osman Ouzdemir-Pascha conféra des fiefs de trois mille aspres de revenu, à des étrangers qui n'étaient point fils de sipahis, à des écrivains, des tschaouschs et des fourriers. Les fiefs que les femmes du harem faisaient donner à leurs créatures s'appelaient *sebilé dœschmisch* (*tombés dans la corbeille*), et certains favoris en possédaient chacun quinze à vingt. Lorsque la nomination aux fiefs était entre les mains des beglerbegs, les personnes ayant à réclamer contre une injustice pouvaient se plaindre à la Porte; mais il n'y avait plus désormais de recours possible, puisque le grand-vizir s'était arrogé le droit de la collation des fiefs. Aussi la cavalerie feudataire, à qui les douze mille fiefs de la Roumilie seule fournissaient un total de quarante mille hommes bien armés, ne comptait plus que sept à huit mille cavaliers. Les dix escadrons de cavalerie régulière (boulouks), à qui étaient confiés en temps de guerre la garde du Sultan et l'étendard du Prophète, n'avaient rien à envier au désordre qui s'était glissé dans les rangs des sipahis. Jusqu'en 992 (1584), une sévère discipline avait régné dans le corps des boulouks, et un sage équilibre avait été maintenu entre ces derniers, la cavalerie feudataire et les janissaires; lorsque la désorganisation se mit dans la cavalerie feudataire, la prépondérance des boulouks et des janissaires devint fatale à la tranquillité publique. Le grand-vizir Osman, qui avait porté le



premier coup à la constitution des fiefs, mina également celle des boulouks, en permettant à ceux d'entre eux qui étaient portés sur les rôles pour une solde de neuf aspres par jour, de vendre leurs places à raison de deux ou trois mille piastres à des étrangers qu'ils faisaient passer pour leurs fils; il augmenta également le nombre des moulazims ou candidats aux fiefs, de sorte que pour un poste vacant il se trouvait douze concurrens, qui pour la plupart étaient réduits à la condition de mendians et de vagabonds. Vers la même époque, les rangs des janissaires s'ouvrirent à des étrangers. Les porteurs d'outres, que nous avons vus chargés de la police des fêtes de la circoncision, obtinrent, à force de menaces et de démonstrations hostiles, d'être incorporés dans les ortas des janissaires. L'aga des janissaires Ferhad donna sa démission plutôt que de se soumettre à cette exigence; son successeur Mir Aalem Yousouf consentit à enrégimenter ce ramassis de gens de toutes sortes sous le nom de cliens ou de candidats. Jusqu'à l'avènement de Mourad III, les escadrons des boulouks avaient subi un renouvellement tous les sept ans; les places vacantes parmi eux étaient données à ceux des janissaires, des djebedjis et des topdjis qui comptaient les plus honorables services. Les janissaires se recrutaient par une levée annuelle de jeunes garçons, qui, d'après le kanoun, ne devait avoir lieu qu'en Bosnie, en Grèce, en Bulgarie et en Arménie. Les boulouks n'étaient en garnison qu'à Constantinople, Andrinople et Brousa; les janissaires, jamais ailleurs que dans

les casernes de la capitale. L'admission d'étrangers et même de rayas dans les rangs des janissaires eut pour résultat de fausser cette institution ; leur arrogance devint telle qu'on fut forcé de supprimer la sage ordonnance de Sélim, qui conférait au Sultan l'élection de leur aga, et de leur donner le droit de nommer eux-mêmes leur chef, dans l'espoir que cette concession apaiserait leurs exigences [1].

Malgré tous ces désordres, il est à présumer qu'il n'y aurait pas eu de révolte dans l'armée, sans l'altération des monnaies qui commença dès l'année 992 (1584), et alla toujours en croissant ; c'est ainsi que l'okka d'argent, qui d'après le cours adopté jusqu'alors n'aurait dû être mis en circulation qu'à raison de cinq cents aspres, reçut une valeur nominale de mille aspres et plus, et que la drachme d'argent valut dix et douze aspres au lieu de deux. La monnaie était entre les mains des Juifs, dont l'influence n'avait fait que croître à Constantinople, depuis le temps de Miquez. Six ans après, l'inspecteur de la monnaie apporta au defterdar Mahmoud une monnaie « légère » comme une feuille d'amandier, et ne valant guère » mieux qu'une goutte de rosée, » dit l'historien Ali, et lui offrit deux cent mille aspres, s'il voulait accepter ce genre de monnaie pour payer les troupes. Le defterdar refusa la proposition et le présent. Le juif s'adressa alors au tout-puissant favori de Mourad,

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, t. VII, p. 314 et 328. Depuis l'année 1591, les derwischs Begtaschi sont enrôlés dans le 99[e] régiment des Djemaats.



Mohammed-Pascha, beglerbeg de Roumilie, surnommé *le Fauconnier*, parce qu'il avait commencé, en cette qualité, sa fortune auprès du Sultan; Mohammed-Pascha se laissa séduire par la somme offerte, et ordonna au defterdar d'adopter, sans autre difficulté, la monnaie en question pour le paiement des troupes. À la première nouvelle de cette décision, le mécontentement qui fermentait sourdement chez les boulouks et les janissaires éclata avec force, et la politique des vizirs Sinan et Ibrahim, ennemis de Mohammed-Pascha, attisa encore le feu de la révolte. Pour la première fois depuis la fondation de l'empire ottoman, les janissaires assaillirent le seraï même du Sultan, où les vizirs étaient assemblés dans la salle du diwan, en demandant les têtes du beglerbeg et du defterdar. En vain le Sultan chercha-t-il à gagner du temps, en vain fit-il entasser devant les janissaires des monceaux d'argent; ceux-ci s'engagèrent par serment à tuer celui qui recevrait sa solde, avant que les têtes du beglerbeg et du defterdar fussent tombées. « Donnez-nous le beglerbeg, s'écriaient-ils, » ou nous saurons bien nous ouvrir le chemin jusqu'au » Padischah! » Mourad ordonna d'armer les pages, les gardes du seraï, les bostandjis (jardiniers), les baltadjis (fendeurs de bois), et les kapidjis (portiers); cependant le diwan délibéra des représentations qui devaient être adressées au Sultan, et qui furent rédigées par le kadiasker Bostanzadé. En réponse, Mourad rendit un katti-schérif qui ordonnait de satisfaire les désirs des troupes. Le grand-cham-

bellan annonça au beglerbeg la décision du Sultan, et lui prit son poignard; Mohammed sortit du diwan, et fut immédiatement abandonné au bourreau qui lui trancha la tête; le defterdar, malgré son innocence, eut le même sort (3 avril 1589 — 17 djemazioul-ewwel 997). Le Sultan, qui ne pouvait douter que cette révolte n'eût été, en partie, provoquée par les vizirs ennemis de son favori, regretta de ne les avoir pas livrés en même temps à la hache du bourreau. « J'ai » trop négligé, s'écria-t-il, en cette occasion, de faire » usage d'une sévérité nécessaire. » Il destitua le grand-vizir Siawousch, le second-vizir son gendre, et le troisième Mohammed le chirurgien; la place du premier fut donnée à Sinan-Pascha, récemment arrivé à Scutari de son gouvernement de Damas; celle du second vizir au nischandji Mohammed-Pascha; et celle de beglerbeg de Roumilie à Yousouf-Pascha. Bostanzadé, rédacteur du rapport dans lequel les vizirs avaient proposé au Sultan l'exécution du beglerbeg, fut élevé à la dignité de moufti; les kadiaskers obtinrent des promotions en proportion de leur rang. Des incendies allumés à diverses reprises par les janissaires, ayant suffisamment prouvé que le mécontentement de cette farouche milice n'était pas encore apaisé, le Sultan remplaça Khizr, l'aga des janissaires, par Mahmoud-Aga, le mir-âlem, ou gardien du *saint étendard,* et donna les fonctions de ce dernier au chambellan Sâtschi-Hasan, c'est-à-dire Hasan l'horloger. Ainsi donc, en 1589, trois cents ans après qu'Osman eut reçu d'Alaeddin, avec l'étendard de la queue de cheval,

l'investiture de la principauté de Karadja-Hissar, les janissaires, qui déjà s'étaient révoltés, à plusieurs reprises contre les sultans ses prédécesseurs, firent, pour la première fois, une démonstration armée contre le diwan rassemblé au seraï; c'est de cette époque que datent la décadence du pouvoir des sultans et des vizirs, et la prépondérance des janissaires, si fatale à l'empire. Cette première attaque du diwan par les troupes révoltées, et l'exécution du beglerbeg et du defterdar, eurent lieu une année après la journée des Barricades, et l'année même de l'assassinat de Henri III. Depuis les rives de l'Oxus jusqu'à celles de la Seine régnait, à cette époque, une épidémie de révoltes et de meurtres.

Dans le cours des trois années suivantes, des troubles éclatèrent sur tous les points de l'empire ottoman. Un aventurier, qui se donnait pour Ismaïl, fils de Schah-Tahmasp, fit valoir à Keïfi ses prétentions au trône, les armes à la main, et battit le sandjakbeg du pays; mais, vaincu par le gouverneur d'Erzeroum, il fut pris et exécuté (août 1589 — schewal 997). En Egypte, dont le tribut annuel de huit cent mille ducats avait été réduit à six cent mille, les troupes du pays s'insurgèrent contre le gouverneur Oweïs-Pascha; l'intervention du juge du Kaire les apaisa à grand'peine; la conduite qu'avait tenue Oweïs dans cette circonstance difficile fut récompensée par le titre de vizir ou pascha à trois queues (décembre 1589 — safer 998). Plusieurs autres faits accusent la désorganisation où était alors arrivé l'empire. A Constanti-

nople, un Moghrebi du nom de Mehdi s'annonça comme le douzième imam de ce nom, dont l'arrivée n'est attendue qu'à la fin du monde, la veille du dernier jour; il fut empalé dans la cour de la mosquée de Bayezid, où il avait autrefois dit la bonne aventure au peuple, d'après des figures tracées sur le sable. Les janissaires que leur aga, Apostol Hasan, espérait pouvoir contenir dans l'obéissance à l'aide d'une discipline plus sévère, brisèrent les fenêtres de la maison d'un de leurs officiers, et n'eurent pas de repos qu'on n'eût remplacé leur aga par Mohammed, écuyer du Sultan (octobre 1590 — silhidjé 998). Six secrétaires de la chambre, qui avaient osé contrefaire le chiffre du Sultan, pour faire des actes faux, subirent le supplice du gibet. L'ancien gouverneur d'Ofen, Sinan-Pascha, ennemi déclaré de la maison d'Autriche, fut trouvé un jour assassiné dans sa maison; deux esclaves, présumés les auteurs de ce crime, s'étaient enfuis; après quarante jours d'actives et inutiles recherches, on découvrit leurs cadavres sous les murs de la ville, près du nouveau jardin, non sans soupçonner que ce nouveau meurtre ne fût dû à des influences élevées. Mais des événemens d'une plus grave importance, sont les désordres qui éclatèrent dans les deux forteresses frontières à l'est et à l'ouest de l'empire, à Ofen et à Tebriz. Les garnisons de Pest et d'Ofen se révoltèrent pour l'arriéré de leur solde, qui n'avait pas été payée depuis six mois, tuèrent le gouverneur Ferhad-Pascha, et furent sur le point de faire subir le même sort au defterdar, qui ne s'échappa

qu'avec peine. Le pascha de Temeswar fut nommé au gouvernement d'Ofen ; un mouteferrika et un tschaousch, envoyés pour instruire l'affaire des troubles, firent pendre trente-cinq coupables pour l'exemple, et destituèrent plusieurs agas. L'année suivante, Mohammed-Pascha, fils du grand-vizir Sinan, fut appelé aux fonctions de gouverneur d'Ofen. A Tebriz, Djâfer-Pascha éteignit d'une manière terrible la révolte dans le sang des rebelles. Les troupes de Djâfer avaient refusé d'être payées avec la monnaie altérée frappée à Constantinople, s'étaient emparées du trésor public, et avaient pris en main le pouvoir, en nommant un de leurs agas vizir; le defterdar avait dû écrire, sous leur dictée, un rapport à la Porte sur tous ces événemens. Djâfer se tint renfermé pendant deux mois sans voir personne; puis lorsqu'il se fut assuré du concours des begs kurdes du voisinage à l'exécution de ses projets, il invita toute la garnison de Tebriz à se rendre devant la ville, pour célébrer par un festin la réconcilation générale; ce qui était passé, disait-il, devait être oublié. Mais avant d'aller lui-même au lieu du rendez-vous, il fit dire aux troupes qu'il n'osait se rendre au milieu d'elles sans défense, avant qu'elles lui eussent envoyé leurs armes et cinquante ôtages. Après s'être conformés aux désirs de Djâfer, les soldats furent soudainement attaqués par les Kurdes postés en embuscade, et furent tous massacrés au nombre de dix-huit cents (mai 1592 — schâban 1000). A Constantinople, un incendie dû à un accident ou à la malveillance fut l'occasion d'une émeute de janis-

saires. Après avoir porté des secours au quartier incendié, ils se rendirent à la maison du pascha du Diarbekr, frère de Djanfeda, grande-gouvernante du harem, pour le punir d'avoir autrefois, lorsqu'il était gouverneur d'Erzeroum, fait mourir un des leurs sous le bâton; ils pillèrent les trésors et les présens que le pascha avait apportés pour le Sultan, livrèrent sa maison aux flammes, et demandèrent sa tête. Mourad se vit forcé de jeter le pascha dans les prisons des Sept-Tours; mais il se vengea de son obéissance forcée sur le grand-vizir Sinan, qu'il destitua et dont il donna la place à Ferhad-Pascha (2 août 1591). Huit mois après, le refus que les janissaires firent, suivant leur usage en pareil cas, de manger leur soupe, et quelques incendies qu'ils allumèrent, annoncèrent de leur part une troisième rébellion. Le Sultan chercha à prévenir une plus grande extension des troubles, par la déposition de leur aga et du grand-vizir qui fut envoyé en exil; il conféra la place du premier à son écuyer Khalil, renégat italien d'Ancône, et celle du second à Siawousch-Pascha, qui fut appelé une troisième fois (23 mars 1592 — 9 djemazioul-akhir 1000) aux plus hautes fonctions de l'empire, après les avoir dû résigner à deux reprises différentes. Ainsi, dans l'espace de quatre ans, trois révoltes de janissaires avaient occasioné trois changemens de grand-vizir.

La révocation du moufti, provoquée par la mésintelligence des premiers oulémas entre eux, eut lieu simultanément avec celle du grand-vizir. Baki, le plus grand poëte lyrique des Ottomans, alors juge d'armée

d'Anatolie, s'était permis, dans son diwan privé, quelques personnalités piquantes contre le moufti Bostanzadé, et le frère de celui-ci, juge de Constantinople, parce qu'il avait appris que le premier devait élever des plaintes contre lui, pour lui ôter sa place et la procurer à son frère. Bostanzadé, à qui furent reproduites les paroles du juge d'Anatolie, dit, dans la première chaleur de son emportement, qu'il donnerait sa démission si Baki était maintenu dans sa dignité. Ces faits ayant été rapportés par Baki au grand-vizir et au précepteur du Sultan (Seadeddin), et par ceux-ci au Sultan, ils amenèrent la déposition du moufti, à la place duquel fut nommé Sekeria (Zacharie) (10 mai 1592). Baki fut élevé à la dignité de grand-juge de Roumilie, et le frère de Bostanzadé fut destitué ; mais trois mois après, Baki fut mis à la retraite, et, un an plus tard, Sekeria étant mort du hoquet, en baisant la main du Sultan, Bostanzadé fut appelé, pour la seconde fois, aux plus hautes fonctions de la loi (juillet 1593). Sous Sekeria, le Sultan adopta l'usage de faire présent d'habits d'été aux premiers dignitaires de la cour et de la loi, et sous Bostanzadé, les revenus incertains, jusqu'alors alloués au moufti, sous le titre d'argent d'orge (arpalik), furent convertis en appointemens réguliers (wazifé). La mort subite du moufti Sekeria ne pouvait exciter un grand étonnement, après la peste qui avait causé de si terribles ravages à Constantinople, cette année et l'année précédente. A cette occasion, on organisa en plein air un service de prière publique, et le peuple se porta en masse sur la place des Flèches derrière l'Arsenal,

et sur l'Alemtagh, de l'autre côté du Bosphore, pour demander au ciel la cessation du fléau (10 septembre 1592 — 3 silhidjé). Le Sultan se rendit par eau dans les châteaux du Bosphore ; à Constantinople, les boutiques furent fermées. Deux ans auparavant, était mort subitement comme Sekeria, le kapitan-pascha Hasan, Vénitien de naissance, qui s'était opposé au beau projet, conçu par Sinan-Pascha, de réunir la Mer-Noire au golfe de Nicomédie, par le moyen d'un canal qui aurait pris naissance au lac Sabandja ; Pline avait fait une semblable proposition à Trajan, pendant qu'il administrait la Bithynie, et la même question avait été agitée et résolue affirmativement sous Souleïman, dans la vue de diminuer les frais de transport des bois de construction et autres, de la Mer-Noire à Constantinople. En effet, dès cette époque, l'espace de terrain qui s'étend du lac Sabandja au golfe de Nicomédie avait été nivelé sur une longueur de vingt mille aunes, par Sinan, le plus grand architecte de l'empire ottoman, le constructeur de Souleïmaniyé à Constantinople, et de Selimiyé à Andrinople, et par maître Gourz Nicolas (probablement un Grec) ; mais les travaux avaient été interrompus à cause des guerres qui avaient absorbé alors l'attention du Sultan. Sur la proposition de Sinan-Pascha, trente mille ouvriers furent envoyés à Nicomédie (11 mars 1591 — 15 djemazioul-ewwel 999). La direction des travaux fut confiée à Hasan-Pascha, fils de Sokolli. Le grand-vizir lui-même, accompagné du kapitan-pascha et du juge d'armée d'Anatolie, se rendit sur le vaisseau-amiral à

Nicomédie, où il présida pendant trois jours au nivellement du terrain. Mais les adversaires de l'entreprise la représentèrent au Sultan comme onéreuse au peuple, et la firent avorter [1]. Mourad dit à ce sujet : « Il » vaut mieux construire des vaisseaux que des canaux ; » on peut continuer le transport des bois à Constan- » tinople comme on l'a toujours fait. » A de pareilles vues d'économie politique, les ministres ne trouvèrent rien à répliquer, sinon que : « Les paroles des rois » sont les reines des paroles [2]. »

Avec l'équinoxe de l'année 1592, commença le onzième siècle de l'hégyre ; tous les esprits étaient dans l'attente d'événemens extraordinaires, parce que, d'après les idées orientales, le commencement de chaque siècle, et surtout de chaque dizaine de siècles, est marqué par l'apparition d'un grand homme, dont le puissant génie domine son époque. Cette attente fut en quelque sorte justifiée en Perse par l'avènement de Schah Abbas-le-Grand, mais entièrement déçue dans l'empire ottoman, pour qui la première partie du onzième siècle ne fut qu'une époque de guerres et de troubles. Deux des historiens ottomans les plus estimés, Hadji Khalfa et Naïma, commencent leurs histoires à la première année du onzième siècle, uniquement parce qu'elle ouvre un nouveau cycle séculaire, sans se mettre en peine d'alléguer, pour l'adoption de ce point de départ, la nécessité de dater leurs ou-

[1] *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 1 avril 1591 : « Opposizion fatta » al primo Vezir nel taglio di Nicomedia da Ferrat dal Capitan del mar. »

[2] *Kelamol moulouk, mouloukol-kelam.*

vrages d'un grand fait ou d'une grande époque marquant une nouvelle ère historique. La révolte, qui dans la première année du onzième siècle entraîna la destitution du grand-vizir Siawousch et la nomination de Sinan-Pascha à sa place, eut un caractère différent des trois premières; cette fois, ce ne furent point les janissaires, mais les sipahis qui se révoltèrent, et les premiers contribuèrent au maintien de l'ordre en réduisant les seconds. On ne peut considérer la première année du onzième siècle de l'hégyre comme faisant époque dans l'histoire de l'empire ottoman, que parce que d'elle date la discorde qui se glissa entre les troupes des diverses armes; d'autre part, cet esprit de rébellion qui, depuis Mourad II, s'était signalé dans le cours de cent cinquante ans par quelques rares désordres sous Mohammed II, Bayezid II, Sélim I[er] et même sous Souleïman, poussa les janissaires à des troubles plus sérieux et plus fréquens, et se propagea dans les rangs des sipahis. Un jour de paiement (27 janvier 1593 — 23 rebioul-akhir 1001), les janissaires ayant reçu la totalité de leur solde, et les sipahis seulement une partie, il résulta un conflit de cette préférence accordée aux uns à l'exclusion des autres : les sipahis assaillirent le diwan en demandant la tête du defterdar Emir-Pascha. Le Sultan, pour apaiser le tumulte, envoya immédiatement cent bourses de son trésor particulier; mais les sipahis refusèrent de toucher à l'argent, et demandèrent avec un redoublement de fureur la tête du defterdar. Le grand-chambellan et le maréchal de la cour s'efforcèrent de les ramener



à la raison, en leur disant : « Vous avez maintenant » votre solde, que ferez-vous de la tête du defterdar ? » Cette intervention officieuse n'obtint, pour toute réponse, qu'une grêle de pierres. Les deux juges d'armée se présentèrent alors devant les troupes ameutées et leur firent observer que le defterdar était un émir, c'est-à-dire un descendant du Prophète, et que son meurtre serait un sacrilége; mais cet appel à la piété des sipahis ne provoqua qu'une nouvelle grêle de pierres. Dans cette extrémité, les vizirs invitèrent les scheïkhs, les prédicateurs de Souleïmaniyé et d'Aya-Sofia à se rendre au diwan avec les étudians de leurs académies, et leur exposèrent l'affaire; ceux-ci essayèrent à leur tour, mais en vain, leur éloquence sur les rebelles. Vingt seïds, qui voulurent effrayer les sipahis sur les terribles conséquences du meurtre d'un descendant du Prophète, ne gagnèrent que des blessures avec leur imprudente harangue. Le vizir Boyalü Mohammed-Pascha, ennemi du defterdar, dit au grand-vizir : « Pourquoi refuser plus long-temps de le » livrer ? Vous avez bien livré le beglerbeg ! qu'est-ce » donc qu'un defterdar ? » Mais le grand-juge Bostanzadé répliqua d'une voix tonnante : « Est-ce ici le di- » wan d'Yezid, pour que les têtes des descendans du » Prophète doivent rouler sur la poussière? » Cependant un katti-schérif du Sultan appela l'aga des janissaires au diwan ; les chefs des janissaires et des tschaouschs firent des rondes dans la ville pour mettre un terme au désordre; comme le tumulte continuait, le Sultan permit aux gens du seraï, qui s'étaient armés à

la hâte de bâtons et de fourches, de tomber sur les sipahis. Les rebelles furent chassés de la cour du seraï : mais les portes encombrées de chariots ayant empêché leur fuite, trois cent cinquante-sept d'entre eux furent massacrés ; leurs corps ne furent pas ensevelis ; on les jeta à la mer. Cependant, Mourad voulant prévenir de nouveaux troubles, fit payer aux sipahis leur solde arriérée et déposer les trois defterdars ; deux jours après, il destitua le grand-vizir Siawousch et le remplaça par Sinan-Pascha, qui fut rappelé de son exil de Maghalghara. Les six autres vizirs du diwan étaient Ibrahim, gendre de Mourad, Djighalizadé, Sinan, qui avait succédé à Hasan dans la dignité de kapitan-pascha, Mohammed le chirurgien, Boyalü Mohammed et Khizr-Pascha.

Les janissaires, à qui le succès de leur première attaque contre le diwan avait révélé leur puissance, élevèrent sur le trône de Moldavie un prince de leur choix ; un Moldave du nom d'Aaron, qui de palefrenier était devenu boyard, avait gagné cette milice par des largesses, et avait obtenu, par son entremise, la principauté de Moldavie (mai 1592 — schâban 1000). Mais Aaron ne payant pas exactement le tribut, fut destitué par le kapidji-baschi Mohammed, avant qu'une année se fût écoulée depuis sa nomination, et conduit à Constantinople. Les janissaires désapprouvèrent énergiquement la mesure qui frappait leur protégé, et déclarèrent qu'il n'était pas juste de déposer le voïévode après un si court espace de temps ; leur attitude menaçante intimida le diwan, qui renvoya Aaron dans

sa principauté. Mais quelque temps après, le voïévode étant revenu à Constantinople avec trois millions destinés à ses créanciers et se tenant caché à Galata, les janissaires attribuèrent cette vie solitaire à quelque faute dont il se sentait coupable envers eux; sur cette simple présomption ils assaillirent sa maison, et pillèrent l'argent qu'il avait apporté. Pierre (appelé Weli par les Ottomans), qui, sous prétexte de faire entrer de plus grands revenus dans le trésor du Sultan, avait insurgé la Moldavie, fut pendu sur le marché aux poissons de Constantinople.

En Valachie, Michné ayant échangé cette principauté contre le titre de musulman et de sandjak de Nicopolis, et son successeur Rado [1] ayant été déclaré déchu, Alexandre fut nommé voïévode et installé, en cette qualité, par le mir-âlem Kourd-Aga. A la suite d'Alexandre vinrent dans le pays, des janissaires et des fermiers turcs qui commirent toutes sortes d'exactions et de désordres, violèrent les femmes, et enlevèrent les jeunes garçons pour les enrôler dans les rangs des janissaires.

Vers le même temps eurent lieu à Constantinople la circoncision du fils de Haïder Mirza, neveu de Schah-Abbas, à laquelle assista un ambassadeur persan, et l'arrivée du khan de Ghilan, Ahmed, qui avait obtenu du Sultan, par l'entremise du gouverneur du Schirwan, la permission de venir lui rendre personnellement ses hommages; Ahmed, prince versé dans

[1] « Rado stato demesso come uomo di poco giudizio. » *Summario delle Relaz. venet.* marzo 1591.



toutes les branches des sciences orientales, trouva à la Porte une réception favorable, et eut l'historien Selaniki attaché à sa personne en qualité de mihmandar. Chassé de son pays par le khan des Ouzbegs, le Sultan lui accorda sa demande d'aller séjourner à Kerbela avec une pension de deux cent quatre-vingt-cinq aspres par jour et cinq cents mesures de blé et d'orge par an. Mais Ahmed ayant voulu par la suite se rendre secrètement de Bagdad dans le Schirwan, fut jeté en prison par le gouverneur de Ghendjé.

La première année du onzième siècle de l'hégyre fut encore marquée par la mort de sept savans turcs et l'explosion de la guerre de Hongrie. Quatre de ces écrivains ont rendu de grands services à la philologie turque, persane et arabe, en facilitant, par des traductions, des commentaires et des vocabulaires, l'échange des littératures de ces diverses langues : Soudi et Schemii ont traduit et commenté Hafiz, Sadi et Djelaleddin Roumi, les plus grands poëtes lyrique, éthique et mystique de la Perse; Wankouli, c'est-à-dire le serviteur de Wan, a fait une traduction du dictionnaire arabe de Djewheri; Khosrewzadé, enfin, descendant du savant Khozrew, célèbre sous le règne de Mohammed II, a traduit l'histoire de l'Yemen par Koutbeddin de la Mecque, et composé un ouvrage intitulé *Ghalalat* sur les vices de langage, résultant d'une orthographe qui, sans tenir compte de l'étymologie, écrit les mots d'après leur prononciation, vices dont le nom arabe *galimatias* est passé dans plusieurs langues européennes. Le cinquième, Abdourrahim Kinalizadé,

surnommé Kerami, est placé, par son neveu Hasan-Kinalizadé, au rang des poëtes ottomans. Les sixième et septième sont Mohammed d'Aïdin, connu sous le nom de Mounschi (écrivain épistolaire), auteur de deux commentaires sur le Koran, et d'un autre sur le célèbre ouvrage de Hariri, et Schemsi-Efendi de Siwas, auteur des panégyriques des quatre premiers khalifes, d'un hymne sur la naissance du Prophète, des huit Paradis et autres ouvrages mystiques.

Pour faire diversion à l'esprit de révolte sans cesse renaissant des janissaires et mettre fin à leurs querelles avec les sipahis, il était urgent de les occuper à une guerre sur les frontières. Les historiens européens qui ont écrit jusqu'à ce jour sur l'empire ottoman, veulent que huit opinions différentes aient été formulées à ce sujet par le diwan, et que les huit vizirs (il n'y en avait que sept) fussent partagés sur la question de savoir s'il fallait porter la guerre en Perse, dans le royaume de Fez, à Malte, en Espagne, à Venise, à Naples, en Pologne ou en Hongrie. Mais l'aperçu que nous avons donné des relations extérieures de la Porte pendant les quatre dernières années, et lors de l'explosion de la guerre avec les puissances asiatiques et européennes, ne peut laisser de doute sur ce qu'il faut penser de ces prétendues discussions du diwan, et des longs discours dont elles auraient été l'occasion. Depuis que les Ouzbegs avaient été plus favorisés par la fortune dans leurs guerres avec la Perse, que ne l'auraient désiré les Ottomans à cause de leur propre sûreté; depuis qu'ils avaient chassé le khan de Ghilan, allié de Mourad,

de sa principauté et l'avaient forcé de se réfugier à Constantinople, l'intérêt politique avait commencé à l'emporter dans le diwan sur l'intérêt religieux; la crainte que le khan des Ouzbegs ne parvînt à subjuguer la Perse et ne devînt ainsi un dangereux voisin pour l'empire, éloigna non seulement toute idée d'une guerre avec le schah, mais encore valut un accueil favorable à son ambassadeur, venu pour demander des secours contre les Ouzbegs [1]. Il ne pouvait pas davantage être question d'une guerre avec le souverain de Fez, qui avait conquis le trône avec l'appui des Ottomans, et n'avait cessé de se montrer le vassal dévoué de la Porte. Les relations de Mourad III avec l'Angleterre n'étaient pas moins amicales, depuis la conclusion du dernier traité de commerce par Édouard Berton. L'accession de l'historien Seadeddin, gagné par des sommes considérables aux

[1] « Il Sgr. di Gilan fu tenuto in prigione dall' avo del presente Re per » anni 22, e a preghier di suoi parenti lo liberò dandogli la figliola per moglie con la restitution del suo paese, havendo una sola figliola. » *Summario delle Relaz. venet.* 12 sept. 1591. « Il Signor non persistera nella protezione » del Principe di Gilan, della quale non e fatta menzione nella capitolazione » — vale più il rispetto di stato, di quello di religione. » *Ibid.* 4 maggio 1592. Selaniki, p. 357. « Il Persiano intesa la unione del Principe di Gi- » lan con Obsek Tataro era andato senza aspettar risposta della risoluzione » di quanto havera trattato il suo Capigibaschi a quella porta, impatronan- » dosi del suo stato. » *Ibid.* 13 giugno 1592. « L'ambassador di Persia licen- » tiato colla promessa che il suo Re sara assistito contra Osbeck Tataro. » *Ibid.* 10 aug. 1598. « Dopo l'arrivo del Ambassador di Persia si e pub- » blicato che il Principe di Gilan sia mancato di vita, cosi per li molti anni » come per il travaglio perso per il cattivo esito della sua negoziazione. » *Ibid.* 3 luglio 1593.



intérêts de l'Angleterre [1], et la correspondance diplomatique d'Elisabeth qui abondait dans le sens des Turcs en représentant les catholiques comme des idolâtres, et faisait des presbytériens et des huguenots une variété des Musulmans [2], n'avaient pas peu contribué à amener ces résultats. Cependant la demande de l'ambassadeur anglais, tendant à obtenir en faveur du roi de Navarre le secours d'une flotte ottomane contre l'Espagne, n'eut aucun succès [3]. L'ambassadeur français Lanscome avait obtenu dès l'avènement d'Henri IV, contre les habitans de Marseille, un ferman dans lequel le Sultan les menaçait de la guerre, s'ils quittaient le parti de la France pour celui de l'Espagne. Henri IV annonça son avènement à la Porte par l'ambassadeur anglais, demanda le renvoi de Lanscome comme dévoué à la Ligue, et envoya à sa place M. de Brèves. A l'arrivée du nouvel ambassadeur, le Sultan fit ouvrir l'église de Galata, qui était restée fermée jusqu'alors; Lanscome, accusé d'être l'espion de l'Espagne, fut retenu prisonnier

[1] « L'ambassadore d'Inghilterra ha molta familiarita col Coda e non tratta » con altro. » *Summario delle Relaz. venet.* 31 ott. 1592.

[2] Sinan-Pascha disait à l'ambassadeur Pezzen : « Il ne manque rien aux Anglais pour être de véritables musulmans que de lever le doigt et de prononcer l'*Eschhed* (formule de la confession de foi). » *Rapport* d'Eytzing de 1588. Burton, dans son *Mémoire* à la Porte, dit que le Sultan avait pendant sept ans écrit tous les ans une lettre à Elisabeth, dans laquelle il lui promettait des secours contre Philippe II, mais que jusqu'ici on n'avait rien vu que ces lettres. *Rapport* de Pezzen.

[3] « Arz presentato dall' ambassadore d'Inghilterra, il qual richiede l'ar» mata a favor del Re di Navarra contra il Re di Spagna, non sara compia» ciuto. » 2 nov. 1591.

à Galata, puis ensuite relâché et envoyé à Malte [1].

La Porte avait plusieurs griefs contre la Pologne depuis l'avènement de Sigismond; l'archiduc Maximilien, fait prisonnier par l'armée polonaise sous les ordres de Zamoisky, avait été rendu à la liberté; en outre, les Polonais avaient fait éprouver une sérieuse défaite aux Tatares de Crimée. L'internonce André Fodere apaisa pour le moment le mécontentement du diwan, en annonçant la prochaine arrivée d'un ambassadeur. Un mois après, le 12 avril 1589, on vit en effet paraître à la Porte Paul Uchansky, chargé de demander le renouvellement de la paix qui existait entre les deux puissances depuis cent quatre-vingts ans [2]. Dans les lettres de créance de l'ambassadeur, le roi rappelait au Sultan l'amitié qui avait uni Souleïman et Sigismond Ier, Sélim et Sigismond II, et qui avait régné entre Etienne Bathory et Mourad. Du reste, Uchansky déclara que la Pologne ne pouvait ni ne voulait payer tribut. Cette déclaration irrita au dernier point le grand-vizir, et attira à son auteur des sévices tellement

[1] « Lancome viene spedito e dato in mani del ambassador d'Inghilterra » con la restitution della maggior parte della roba. » 1 maggio 1592. « Lancome ha ottenuto di far il suo viaggio in liberta col giuramento che ha » prestato a Navarristi di appresentarsi in termine di mesi 6 a Navarra, e » restato col Brevi il figlio suo maggior. » 25 marzo 1593. *Rapport* de l'ambassadeur vénitien.

[2] D'après ce calcul, la grande invasion des Turcs en Pologne, en 1492, n'est point considérée comme ayant troublé le pays, et le premier traité entre les deux puissances aurait dû être signé en 1410. Mais l'histoire ne connaît pas de traité antérieur à l'année 1489, sous le règne de Jagellon. Crommer, l. XXIX.



graves qu'il en mourut peu après à Constantinople. Le Sultan adressa une longue lettre au roi, pour se plaindre des invasions des Cosaques à Bialgrod, Tezin et Odi. Il lui annonça en même temps l'arrivée à Constantinople du prince Haïder avec une brillante ambassade, la conclusion de la paix avec la Perse, et l'acquisition de neuf nouveaux sandjaks et d'immenses trésors; il renouvelait sa demande d'un tribut qui devait consister en fourrures de zibeline d'une valeur de dix millions d'aspres ou deux cent mille ducats; il disait qu'en cas de refus il réunirait ses forces à celles du khan des Tatares pour dévaster toute la Pologne, et que le beglerbeg de Roumilie prendrait à cet effet ses quartiers d'hiver sur les frontières; toutefois il laissait au roi deux mois pour réfléchir au parti qu'il avait à prendre. Mais la paix fut conclue par l'entremise de l'ambassadeur anglais et de Boghdan, voïévode de Moldavie [1], moyennant douze mille piastres et cinq cents fourrures de zibeline, pour le grand-vizir, cent ballots de peaux de zibeline et cent vêtemens (15 mai 1590). L'ambassadeur polonais Zamoisky fut chargé de l'échange des ratifications [III]. Le grand-prince de Transylvanie, qui avait offert au Sultan cent mille ducats et au grand-vizir cinquante mille, pour obtenir son installation sur le trône de Pologne, avait vu ses prétentions annulées par l'avènement de Sigismond; ses

[1] « Confirmazione della pace con Poloni ricercata da un Nonzio loro e » trattata per il Bogdano » (*Summario delle Relaz. venet.* 13 giugno 1591), et « Partita del amb. di Polonia, manda la copia delli capitoli conclusi. » 31 ott. 1591.

espérances d'agrandissement détruites de ce côté, il chercha à fortifier la puissance de sa maison par une alliance avec la fille du grand-duc de Toscane; mais la Porte lui fit interdire la réalisation de ces projets (13 octobre 1592).

Un négociateur russe, qui à son retour de Perse avait conclu avec les princes géorgiens un traité par lequel la Russie s'engageait à fournir au schah des canons et des munitions en retour de ballots de soie, arriva vers le même temps à Constantinople. Il fit présent au Sultan de fourrures de zibeline, de faucons blancs, et de dents de chevaux marins, et lui demanda d'assigner au patriarche une nouvelle église pour l'exercice du culte chrétien, en échange de celle qui avait été transformée en mosquée, et de consentir à la suppression de l'impôt que la Russie payait aux Tatares. Au printemps de l'année suivante (1593), Fedor Ivanovitch accrédita auprès de la Porte un nouvel ambassadeur, qui réussit dans sa mission, tendant à la conclusion d'un traité d'après lequel les deux puissances s'engageraient réciproquement à tenir en bride les Cosaques et les Tatares.

Les brigandages des Uscoques sur les possessions ottomanes menacèrent un moment de constituer Venise en état de guerre avec la Porte ; mais le renégat vénitien Hasan, et la sultane Baffa, qui servaient, en toute occasion, les intérêts de leur patrie, rejetèrent tout le mécontentement qu'éprouvait le Sultan de la violation des frontières ottomanes, sur l'empereur d'Autriche. Le mot *Uskok* signifie, en langue dalmate,

transfuge. Les invasions des Turcs dans la Croatie, la Dalmatie et l'Albanie, réduisirent une foule d'habitans de ces provinces à chercher un asile sur des points à peu près inaccessibles. Pierre Crossich, qui occupait la forteresse de Klis, non loin des ruines de Salona, y reçut un assez grand nombre de ces fugitifs au commencement du seizième siècle. Les courses continuelles qu'ils faisaient sur le territoire ottoman attirèrent sur eux les armes des Turcs. Expulsés de Klis, ils se réfugièrent à Segna, port de mer situé au fond du golfe de Guarnoro. Des montagnes et des forêts défendent l'accès de Segna du côté de la terre, une multitude d'écueils le rendent inaccessible du côté de la mer pour tout autre bâtiment que des barques légères. Les Uscoques établis dans cette position n'avaient pour vivre ni la ressource de l'agriculture ni celle de la pêche. Elevés dans des habitudes de vol et de brigandage, ils continuaient leur pillage sur les terres des Turcs; mais le voisinage de la mer les invitait à tenter la fortune sur un autre élément, et les sinuosités d'une côte orageuse leur offraient un repaire au fond duquel ils ne pouvaient être poursuivis. La nécessité les avait faits brigands; la situation de leurs établissemens sur les bords de la mer les fit pirates. Les Turcs surtout avaient le plus à souffrir de cette multitude de barques armées qui interceptaient leurs bâtimens isolés, et qui poussaient la témérité jusqu'à enlever leurs navires dans les rades et au milieu des ports. Les Uscoques étaient ouvertement protégés par l'empereur, qui les opposait aux martoloses, ramassis comme eux de tous

les vagabonds des frontières, et leur exacte contre-partie. Les Uscoques et les martoloses avaient le privilége des brigandages sur les frontières dalmates et vénitiennes, comme les Tatares et les Cosaques sur celles de Pologne et de Russie, les akindjis et les heiduques sur celles de Hongrie [1]. Le gouvernement ottoman s'en plaignit à la république de Venise qui, par ses traités avec la Porte, s'était engagée à faire respecter le commerce turc dans les pays soumis à sa juridiction. Le diwan somma les Vénitiens de tenir leurs engagemens, et les menaça, en cas contraire, d'envoyer une flotte dans l'Adriatique [2]. La république, qui n'avait rien tant à redouter que cette mesure, s'estima heureuse de pouvoir se justifier du soupçon de connivence, en citant les insultes fréquentes que les Uscoques avaient faites à son pavillon. Les bailes Moro, Zani, Lipomani [3], successivement

[1] Tous ces noms sont d'origine turque : *heiduque* (haïdoud); *Kosak*, synonyme avec *Usçoque* et *akindji;* le nom *martolos* seul paraît être d'origine hongroise : Pouqueville le fait dériver d'*armatoli*.

[2] On trouve dans les *Scritture turchesche* (Archives I. R.), sous la date du 1 sâfer 999 (29 novembre 1590), deux lettres du Sultan et du grand-vizir, contenant des plaintes contre les Uscoques, à l'empereur Rodolphe et au doge. Dans une autre lettre au doge, datée du mois de septembre 1589, le Sultan réclame plusieurs bâtimens pris par les Uscoques. Le même ouvrage renferme des fermans relatifs à la délimitation de Sebenico; à la restitution des effets pris sur les Vénitiens par Kasim, sandjakbeg de Tripoli, en Syrie; aux plaintes contre les Uscoques adressées par Derwisch-Pascha, de Bosnie, et plusieurs autres lettres du Sultan.

[3] Lipomani fut envoyé par ordre de la République comme prisonnier à Candie, pour avoir dépassé ses instructions dans les négociations de paix de l'Espagne avec la Porte : il était en outre accusé d'avoir trahi les démarches



envoyés à Constantinople, reçurent l'ordre de ne rien négliger pour la conservation de la paix; ils furent puissamment secondés en cela par le kapitan-pascha et la sultane Baffa, tous deux d'origine vénitienne. D'un autre côté, la république demanda à l'empereur de chasser de ses Etats ces bandes dévastatrices, et fit même intervenir la cour de Rome auprès de ce prince, pour obtenir de lui de sévir contre les Uscoques. On dirigea en effet contre eux plusieurs expéditions; mais comme les résultats qu'on en retira ne firent qu'augmenter le mécontentement des Ottomans, ils poursuivirent ces brigands jusque sur les terres de l'empereur et de la république. Cependant leurs bandes se recrutaient journellement d'une foule de malfaiteurs des frontières de la Hongrie et de la Croatie, des provinces limitrophes de la Turquie et de la côte d'Italie. En peu d'années, Segna était devenue l'asile général de tous les vagabonds des pays voisins. Mais la Porte ayant fini par opposer aux Uscoques une milice de même espèce, ceux-ci durent cesser à peu près leurs courses sur le continent, et se livrer presque uniquement au métier de pirates. Dans ces circonstances, le sénat de Venise prit la résolution de tenir constamment dans ces parages quelques fustes et des barques armées propres à la navigation des bas-fonds, et de faire escorter ses vaisseaux marchands par des bâtimens de guerre. Les prises devenant plus difficiles et plus périlleuses, les Uscoques choisirent

du roi de Navarre et de l'ambassadeur anglais. *Rapport* de l'ambassadeur d'Autriche.

pour théâtre de leurs dévastations les îles de Dalmatie, que jusque-là ils avaient traitées avec assez de ménagemens : Veglia, Arabo, Pago furent ravagées, les villages livrés aux flammes, et les habitans des campagnes obligés de se réfugier dans les villes fermées. Les Vénitiens avaient eu plusieurs fois le projet d'aller attaquer Segna; mais comme les Turcs s'offraient toujours à les seconder dans cette entreprise, apparemment pour garder ensuite cette place si avantageusement située, les Vénitiens refusèrent cette dangereuse alliance, et les brigandages continuèrent.

Fatigué des pillages continuels auxquels ni la république ni l'empereur ne pouvaient ou ne voulaient pas remédier, Hasan, pascha de Bosnie, résolut, avec les seules forces de son gouvernement, d'anéantir les bandes des Uscoques. Il se jeta à la tête de cinq mille hommes sur la Croatie, sans distinguer pirates ni Autrichiens, ravagea tout le pays entre Kreuz et Suanich, et assiégea Sissek pendant que Thomas Erdœdy reprenait sur les Turcs son château de famille, Moslovina. Dans une autre incursion aux environs de Gran, les Turcs ramenèrent, en présence même de la garnison, tout le bétail qu'ils trouvèrent dans la contrée (août 1591).

Le tribut annuel de trente mille ducats dû par l'Autriche avait été apporté en 1589 par Jean de Mollart de Reinek, et l'année suivante par Streins d'Ehrenreichstein, seigneur de Schwarzenau, et échanson de l'archiduc Ernest. Dans la même année, les trois begs faits prisonniers, qui avaient été pendant long-temps

l'objet d'une correspondance entre l'empereur et le Sultan, avaient été rendus à la liberté ; l'empereur avait demandé également par écrit à la Porte la délivrance de l'interprète Auger. De son côté, le Sultan envoya un tschaousch à l'empereur avec une lettre dans laquelle il lui manifestait le désir de voir la paix maintenue, malgré les événemens survenus sur les frontières de Bosnie et de Croatie. Il l'informait que Feridounbeg avait été déposé pour avoir violé la paix par les combats singuliers de Buganz et de Bakibanya. Profitant de ces favorables dispositions de la Porte, l'empereur chargea Pezzen de renouveler la paix pour huit autres années : dans ce traité (1er sâfer 999 — 29 novembre 1590), il fut stipulé qu'outre le tribut ordinaire de trente mille ducats, un présent extraordinaire en vaisselle d'argent serait apporté, l'année suivante, par une ambassade commise à cet effet. Le Sultan, cependant, ne cessait d'adresser à l'empereur de vives plaintes sur les brigandages des Uscoques de Segna, et il demanda en outre la destruction du fort élevé, trois ans auparavant, sur les bords du lac Balaton. De son côté, l'empereur se plaignit des fréquentes incursions des Ottomans dans ses provinces, et attribua à cette cause le retard mis au départ d'une ambassade extraordinaire; cependant, un mois après, il la fit partir sur les lettres pressantes du grand-vizir Sinan-Pascha [1] et

[1] On trouve plusieurs de ces lettres, datées de djemazioul-akhir 1001 (mars 1593), dans les chancelleries I. R. Dans l'une d'elles, Sinan demande impérieusement des envois de présens, et menace de la guerre dans le cas contraire. Une autre lettre, traduite en langue italienne, élève des plaintes



du gouverneur d'Ofen [1]. Le Bohémien Frédéric de Khrekwitz, conseiller de la cour impériale, se rendit à Constantinople, avec une suite de cinquante personnes, parmi lesquelles étaient son frère, les barons de Thurn et de Malowez, le secrétaire d'ambassade Hann, l'interprète Malik, l'apothicaire Seidel, et le page Wratislaw de Mitrowiz; ces deux derniers ont tracé l'histoire de l'ambassade et du triste sort qui l'attendait [2]. Khrekwitz offrit au Sultan, outre le tribut de trente mille ducats, le présent extraordinaire stipulé pour le renouvellement de la paix, et qui consistait en vases d'argent, coupes, corbeilles, plats, flacons du même métal, et six horloges artistement travaillées. Parmi ces horloges, on en remarquait trois dont les ressorts faisaient mouvoir des figures toutes les fois que la sonnerie entrait en mouvement; la pre-

contre Zriny, Bathiany et Nadasdy. Deux autres des gouverneurs d'Ofen, Mohammed et Hasan-Pascha, portent la date des mois de janvier et de juillet 1593.

[1] Dans sa lettre du 19 août 1591, l'empereur, se plaignant de l'invasion de Hasan, dit : « Quæ sane res dubios nos et animo suspensos reddidit, ut » neque Oratorem nostrum progredi, neque munus honorarium ulterius » quam Comaram usque perferri pateremur. Significatur interea nobis eun» dem Bassam magno cum exercitu confinia nostra ingressum, Minzanth » castellum oppugnasse atque incendisse. Zyzeck alteram arcem majoribus » machinis bellicis adortum fuisse, tandem etiam Cumaram minorem in » Canisiensi ditione vi maxima expugnasse crudeliterque et plane hostiliter » per illas partes grassari. »

[2] *Des Freyherrn von Wratislaw merkwürdige Gesandtschaftsreise nach Constantinopel* (*Voyage à Constantinople de l'ambassade impériale*, par le baron de Wratislaw). Leipzik, 1587. *Denkwürdige Gesandtschaft an die ottomanische Pforte* (*Voyage de l'ambassade impériale à la Porte ottomane*, par Frédéric Seidel). Gœrlitz, 1711.



mière portait des cavaliers qui se livraient des combats, la seconde un loup qui était poursuivi et atteint par un Turc, la troisième un Turc qui remuait les yeux, la bouche et les oreilles. L'ambassadeur fit également des présens à l'Albanais Ferhad-Pascha, aux vizirs, à Djerrah-Mohammed, à Siawousch, à Ibrahim, au kapitan-pascha et au renégat génois Cicala; trois mille écus furent donnés au grand-vizir, mille à chacun des autres vizirs, sans compter des coupes, des vases, des flacons de vermeil et des horloges dont le beau travail témoignait de l'état florissant des arts en Allemagne sous le règne de Rodolphe II. Sinan ayant été récemment destitué du grand-vizirat, ne fut visité par l'ambassade qu'en dernier lieu, circonstance qui ne fit qu'accroître la haine qu'il portait à l'Autriche et dont il avait si souvent donné des preuves. Il avait pris Pezzen en aversion, parce qu'il lui avait vainement demandé un présent de mille écus; aussi, lorsqu'eut lieu sa seconde nomination à la place de grand-vizir, il l'apostropha brutalement en plein diwan : « Pourquoi, lui dit-il avec emportement, tarde-t-on » si long-temps à payer le tribut? » Pezzen ayant répondu qu'il l'ignorait et qu'il écrirait à ce sujet à Vienne, Sinan continua avec la même violence : « Qui » a donné au roi de Vienne le pouvoir de changer un » misérable écrivain (Pezzen) en ambassadeur? — » L'empereur est libre de faire d'un écrivain un ambassadeur, comme le Sultan d'un gardien de pourceaux un vizir, » répliqua Pezzen, faisant allusion à Sinan, qui avait été gardien de pourceaux en Albanie

pendant son enfance [1]. Sinan, loin de se fâcher de cette réplique, dit en riant aux assistans : « L'infidèle » m'a bien rendu la monnaie de ma pièce. »

Les présens ordinaires et extraordinaires stipulés dans le dernier traité avaient à peine été remis par Khrekwitz, que Hasan, gouverneur de Bosnie, viola de nouveau la paix par la prise de Charstoviz et de Gora, par la construction de la palanque de Petrina au confluent de la rivière du même nom et de la Koulpa, par la conquête de Bihatsch, qui depuis Bela IV avait été pendant trois cent cinquante ans un des principaux points de défense des frontières hongroises (avril 1592). Mikaczy fit à Sissek une belle défense qu'il souilla malheureusement par ses cruautés : il fit jeter des messagers de Hasan-Pascha par-dessus les murs dans le Danube, et, feignant de vouloir se rendre, il attira dans la place des sipahis et les fit lier à des tonneaux de poudre, auxquels on mit le feu (19 août). Hasan jura de se venger et remplit son serment avant même la fin de l'automne : il battit Nadasdy [2] qui l'avait provoqué au combat par un défi, et lui prit mille hommes, douze canons et sept étendards. Trois cents prisonniers furent conduits en triomphe à Constantinople devant la

[1] « E Sinan ambitioso, inconstante, contumelioso, infiato, imprudente, » impudente, superbo, e nella pratica senza nessuna sorte di maniera civile, » e anco chiamato da Turchi matto aventuroso. » *Relation* de Floriani, dans Ranke, *Princes et Peuples du midi de l'Europe*, p. 54.

[2] Les historiens hongrois gardent le silence sur cette défaite ; mais elle se trouve mentionnée dans les *Rapports* de Khrekwitz, et dans la *Relation du cortége triomphal*, de Wratislaw, p. 232.

demeure de l'ambassadeur d'Autriche ; en tête du cortége marchaient des musiciens qui faisaient entendre des sons barbares, puis venait une troupe portant les armes prises sur l'ennemi, des chariots chargés de butin, et enfin les malheureux prisonniers offrant un pêle-mêle d'hommes, d'enfans, de femmes, de vieillards, que les Turcs chassaient devant eux à coups de bâton comme un vil bétail (19 octobre 1592). Les hostilités des Turcs, sans cesse renaissantes et presque toujours victorieuses, jetèrent l'alarme dans la chrétienté, au point que Rodolphe II institua dans le saint empire romain et hongrois la *cloche des Turcs*, qui, le matin, à midi et le soir, appelait les fidèles au temple, pour demander à Dieu la grâce de triompher de leurs terribles ennemis. Ce fut trois mois après, au mois de janvier 1593, qu'eurent lieu la révolte des sipahis et la nouvelle promotion de Sinan-Pascha au grand-vizirat, deux événemens dont nous avons déjà parlé. Le conquérant octogénaire de Tunis et de l'Yemen, Sinan-Pascha, ne songeait qu'à porter la guerre en Hongrie ; il employa tous les moyens pour décider le Sultan à cette violation de la paix, et provoqua de la part des magnats mécontens de Bosnie et de Hongrie une supplique générale tendant à obtenir l'ouverture des hostilités [IV]. L'ambassadeur d'Autriche, dont les secrètes instructions avaient été trahies au grand-vizir par un renégat de la suite de l'ambassade, fut ignominieusement jeté en prison aussitôt qu'on eut appris la défaite que Hasan-Pascha avait éprouvée près de Sissek. Dès lors, Sinan triompha de la répugnance du Sultan, et la

guerre contre Rodolphe II fut résolue. Hasan-Pascha, surnommé Tilli, avait pu, pendant le grand-vizirat de Siawousch, compter, pour toutes ses entreprises contre l'Autriche, sur la coopération de Hasan Kirli, beglerbeg de Roumilie; mais Sinan, en prenant en main l'administration de l'empire, nomma beglerbeg de Roumilie, son fils Mohammed; il nourrissait d'ailleurs un secret ressentiment contre Hasan, gouverneur de Bosnie, parce que celui-ci, après lui avoir prêté sa maison de Constantinople, lorsqu'il avait été nommé grand-vizir pour la seconde fois, la lui avait redemandée à l'époque de sa déposition. Le nouveau beglerbeg de Roumilie abandonna entièrement le gouverneur de Bosnie à ses propres forces. Le 15 juin 1593, Hasan-Pascha campa avec vingt-cinq à trente mille hommes [1] sur la rive droite de la Koulpa; il passa la rivière pendant la nuit avec les fantassins de Memi, beg de Zwornik, et mit le siége devant Sissek (19 juin), vaillamment défendu par le chanoine Blaise Gyurak; Erdœdy, Auersperg, Eggenberg, général éprouvé dans les guerres des Pays-Bas, Redern et Paradeiser, accoururent au secours de la place, et livrérent bataille à Hasan (20 juin), dans l'angle formé par le confluent de la Koulpa et de l'Odra. Les Turcs, repoussés vers les bords des deux rivières, se précipitèrent sur les ponts qui se brisèrent sous leur poids. Dix-huit mille d'entre eux restèrent sur le champ de

[1] Naïma fixe les forces de l'armée ottomane à dix mille hommes et celles de l'ennemi à quarante mille : Istuanfi, au contraire, donne aux Turcs trente mille hommes et aux Hongrois huit mille.



bataille ou se noyèrent dans les flots; dans le nombre étaient Hasan lui-même, Ghazi Memi, beg de Zwornik, Moustafa, beg de Klis, surnommé Sultanzadé [v], parce qu'il était fils d'Ahmed-Pascha et de Mirmah, et Mohammed, qui avait également pour mère la fille d'une sultane, et était petit-fils de Mihrma, fille de Souleïman et épouse de Roustem-Pascha. Tout le camp ottoman, les pontons et les équipages tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Parmi les canons pris sur les Turcs, on en remarquait trois du calibre de soixante livres; le premier, marqué aux armes de Maximilien, avait été perdu par Bonn, commandant sur les frontières de Styrie; le second portait les armoiries d'Erdœdy, évêque du temps de Mathias Corvin, et le troisième était celui de Katzianer, orné des armes de Ferdinand Ier, sur lequel Sokolli avait fait trancher la tête à Zriny. L'année, qui fut signalée par une perte aussi considérable en artillerie et en hommes, et par la mort de plusieurs begs et de deux petits-fils de sultanes, est appelée dans l'histoire ottomane l'*année de la ruine* [1].

Cependant, le baron Poppel de Lobkowitz, échanson impérial, était parti de Prague et arrivé à Komorn avec les présens honoraires des années 1592 et 1593; Sinan voulut retarder la déclaration de guerre jusqu'à son arrivée pour bénéficier des soixante mille ducats et en augmenter la solde des troupes. Lorsqu'arriva à Constantinople la nouvelle de la défaite de Hasan, le peuple demanda hautement qu'on vengeât la

[1] *Bozghoun senesi.*

mort de Hasan et des petits-fils des sultanes ; la veuve d'Ahmed, fille de Roustem, qui avait à déplorer la perte de son fils, excita le Sultan à la guerre, et tout le personnel de l'ambassade impériale fut jeté en prison ; informé à temps de ces événemens, Poppel, voyant que tout espoir de conserver la paix était perdu, revint sur ses pas. Le grand-vizir Sinan, investi de la direction suprême de la guerre [VI], partit pour la Hongrie, en laissant à Constantinople Ferhad-Pascha en qualité de kaïmakam (gouverneur de la capitale). Les derwischs accompagnèrent l'expédition, en dansant et en poussant les cris de *Hou!* quelques-uns portaient des canons, des massues et autres armes de carton ; les autres étaient enchaînés et déguisés en ours. L'ambassadeur impérial fut traîné à la suite de l'armée. Les gens de sa maison avaient été d'abord conduits au bagne, puis transférés dans la prison affreuse de la Tour-Noire sur le Bosphore. Douze mille janissaires sortirent de Constantinople sous les ordres de leur kiaya ; quatre des six escadrons institués pour la garde de l'étendard sacré accompagnèrent l'expédition, les deux autres restèrent dans la ville. Arrivé à Ouzoundjowa, Sinan, sur la prière des habitans, donna trente mille piastres de sa bourse particulière pour la construction de deux khans, d'un imareth, d'une mosquée et de bains ; il fonda aussi deux villages dans l'important défilé d'Ouzoundjowa, et ordonna qu'on élevât une palanque et un khan dans le défilé de Battschin, relevant de la juridiction d'Yagodina. L'armée fit une halte de dix jours à Bel-

grade, où Khrekwitz mourut dans les fers des suites des mauvais traitemens qu'il avait essuyés (4 septembre 1593 — 7 silhidjé 1001). Sinan ne craignit point de rendre les domestiques de Khrekwitz responsables de la mort de leur maître, dont, disait-il effrontément, ils devaient rendre compte à l'empereur, et les envoya à Ofen. Le 27 septembre (1er moharrem 1002), l'armée passa le pont d'Essek; à la nouvelle de la position prise par l'ennemi sous Raab, Sinan dirigea sa marche vers Wesprim et Palota, et ordonna au beglerbeg de Roumilie, Mohammed-Pascha, d'amener huit gros canons d'Ofen à Stuhlweissenbourg. Deux jours furent employés dans la plaine de Stuhlweissenbourg à passer l'armée en revue et à lui compter sa solde. Sinan-Pascha y laissa le gouverneur de Bosnie, et alla mettre le siége devant Wesprim, dont la garnison se rendit trois jours après, aux conditions d'une libre retraite (13 octobre 1593 — 28 moharrem); huit jours plus tard, le petit fort de Palota fit également sa soumission, et la garnison en fut massacrée, contrairement aux conventions passées. A la suite de la défaite et de la mort de l'aga des sipahis Khourrem, qui s'était laissé surprendre dans son camp près du mont Jakoya (16 octobre — 1er sâfer), Sinan se rendit à Ofen où il fit prendre aux janissaires leurs quartiers d'hiver; les djebedjis, sous les ordres de Topdji Arabadji, furent cantonnés à Pest, et le reste de l'armée à Szegedin. A l'approche du jour Kasim (saint Démétrius), (30 novembre — 17 rebioul-ewwel), qui marque ordinairement la fin des campagnes turques par terre

et par mer, les soldats, las de tant de fatigues, commencèrent à murmurer, coupèrent les cordes de la tente du serasker, et le forcèrent à continuer sa retraite sur Belgrade; de cette ville, Sinan envoya à Constantinople Riswanaga avec un rapport sur l'heureux succès de ses armes. Sigismond Bathory, qui aurait dû rejoindre avec les troupes de Transylvanie l'armée ottomane dès l'ouverture des hostilités, ne put désarmer la colère du grand-vizir qu'à force de présens. Cependant Sinan-Pascha lui ordonna de se tenir prêt pour l'expédition qui devait avoir lieu le printemps suivant.

Pendant que Sinan prenait ses quartiers d'hiver à Belgrade, une armée allemande se rassembla à Komorn sous les ordres de Nadasdy, Palfy, Zriny et Hardek; elle se dirigea ensuite vers Stuhlweissenbourg. Le 3 novembre une rencontre eut lieu entre les Impériaux et le pascha d'Ofen, Hasan [1], accouru pour protéger cette place; ce dernier laissa sur le champ de bataille six mille hommes et quarante-quatre canons; blessé lui-même dans un combat singulier par le chevalier Jean de Tapolcsany, il ne parvint à se sauver que grâce à la vitesse de son cheval. Comme à

[1] Un autre Hasan-Pascha était alors gouverneur de Temeswar. Dans plusieurs de ses lettres, Hasan promettait à Etienne Bathory de lui obtenir la dignité de vice-roi (*prorex*) sur Kaschau et les pays environnans, s'il voulait se soumettre, et l'informait que les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie, ainsi que le khan des Tatares et les voïévodes de Moldavie et de Valachie, avaient reçu ordre de marcher à son secours pour le conduire à Kaschau.

leur ordinaire, les Impériaux ne surent pas faire fructifier leur victoire, et ils n'assiégèrent pas Gran, qui serait infailliblement tombé entre leurs mains. Christophe Teuffenbach, capitaine-général de Styrie, profitant de l'horreur des Turcs pour les campagnes d'hiver, réunit ses forces à celles de Palfy, et prit au mois de novembre Szabandna et Divin, détruisit les châteaux de Fülek et de Kekkœ, construits par Balassa ; Hollokœ, appartenant à la famille Forgacs, Somoskœ, Dévány, Bujak, Szeczeny, Drégely, Hajatskœ se rendirent aux armes impériales [VIII]. Il eût été facile à Teuffenbach de pousser ses succès et de s'emparer de Neograd [1] ; mais cette place ne fut prise qu'au mois de mars suivant par l'archiduc Mathias. Le grand-vizir fit emprisonner pour l'exemple plusieurs commandans de châteaux qui avaient trop tôt renoncé à une défense possible; Kara Kariyeli Mohammedbeg, commandant de Neograd, fut secrètement pendu par les janissaires. Le 4 mai 1594, l'archiduc Mathias investit Gran avec toutes ses forces; mais il dut se retirer après un siége de vingt jours et six assauts devant le grand-vizir Sinan (1er juin 1594). L'armée impériale passa le Danube et établit son camp près de Raab. De son côté, l'archiduc Maximilien conquit Chrastovitz, Gora, Petrinia et Sissek; mais au départ de Maximilien, les trois premières places fu-

[1] *Newe Victoria und Zeytung, etc. aus dem Christlichen Feldlager bey Petrinia de 6 und 7 hernach de 10 und 12 August. dieses 1594 Jars awisirt und zusammengesezt.*—*Brevis rerum inter Turcas et Christianos per Hungariam et Croatiam a mense septembri anni 1593 gestarum relatio.*

rent reprises par les Turcs. Sinan, qui avait regretté, plus d'une fois, d'avoir provoqué cette guerre, avait écrit à Constantinople dans le courant de l'hiver pour demander des secours. Ce fut alors pour la première fois que l'on vit l'aga des janissaires adjoint dans une campagne au grand-vizir; jusqu'alors les agas des janissaires n'avaient jamais quitté la personne du Sultan, soit qu'il eût pris lui-même le commandement de ses troupes, soit qu'il fût resté à Constantinople. La garde du Sultan et de la capitale fut confiée au segbanbaschi ou premier lieutenant de l'aga des janissaires. Le djebedjibaschi accompagna l'aga Mohammed avec mille hommes, et le khan des Tatares reçut l'ordre de fournir de nouveaux secours au grand-vizir. Vers la fin du printemps, les troupes d'Europe et d'Asie furent rassemblées dans la plaine de Syrmie. Mohammed-Pascha, fils du grand-vizir, reçut la direction de l'artillerie; le gouverneur d'Ofen, Hasan-Pascha, fut nommé tscharkhadji ou commandant des tirailleurs, le gouverneur de Bosnie karaouldji ou commandant de l'avant-garde. Le beglerbeg d'Anatolie, Satourdji-Mohammed, fut placé à l'aile droite, les autres beglerbegs à l'aile gauche; l'arrière-garde fut confiée au gouverneur de Merâsch. Toutes les attributions étant ainsi réglées, l'armée marcha sur Tata (Dotis), et s'en empara en présence même de l'archiduc Mathias, ainsi que de Saint-Marton. Malgré ses services signalés, Sinan trouva un prétexte pour destituer l'aga des janissaires Mohammed, fils de Schahin-Mohammed, conquérant de Gran; il donna

sa place à l'Albanais Yemischdji-Hasan (Hasan le fruitier).

En apprenant l'arrivée du khan des Tatares Ghazi-Ghiraï, qui s'avançait sur Raab à la tête de quarante mille hommes [1], Teuffenbach passa la Marosch et se retira vers Kaschau. Le grand-vizir envoya à la rencontre du khan, les beglerbegs, l'aga des boulouks, les mouteferrikas et les tschaouschs; à l'entrée de Ghazi-Ghiraï dans la tente du grand-vizir, Sinan lui fit présent d'un bassin et d'une aiguière d'or, d'un cheval richement enharnaché, d'un sabre et d'une masse d'armes enrichis de pierreries, et de cinq mille ducats [VIII]. Le lendemain les Ottomans forcèrent le passage du Danube et détruisirent le pont de communication entre Raab et la forteresse de ce nom. Le siége de la place dura vingt jours, pendant lesquels le gouverneur d'Ofen, Hasan-Pascha, fils de Sokolli, et le beglerbeg de Roumilie Mohammed-Pascha, fils de Sinan, échangèrent leurs emplois. Le comte Hardek, contre l'attente du grand-vizir, rendit la forteresse sous les conditions d'une libre retraite pour la garnison avec armes et bagages; une nombreuse artillerie et une grande quantité de vivres et de munitions tombèrent au pouvoir du vainqueur [2] [IX]. Avant

[1] Naïma, p. 54. Les historiens hongrois disent quatre-vingt mille hommes.

[2] Naïma cite le comte de Hardek comme gendre de l'empereur; il fixe le nombre des soldats sortis de Raab à deux mille, et parle de trois canons réclamés par la garnison comme un gage, mais qui leur auraient été refusés comme une demande contraire à la loi de l'Islamisme.

de partir pour Komorn, le grand-vizir nomma Osman-Pascha sandjak de Raab, et lui laissa deux mille hommes enrôlés pour trois ans, à raison de neuf aspres par jour, trois mille janissaires, trois cents bouches à feu, et mille armuriers. Papa s'était rendu, sans coup-férir, à Hasan-Pascha, fils de Sokolli, et aux Tatares. Komorn triompha, par la solidité de ses murs et la valeur de ses défenseurs, des attaques du grand-vizir, que la saison avancée força de se retirer; après le départ du khan des Tatares, Sinan assigna aux troupes d'Europe Ofen, Stuhlweissenbourg et Belgrade pour quartiers d'hiver, et permit aux troupes de Siwas, Diarbekr, Rakka, Haleb et Damas, de retourner, jusqu'au printemps suivant, dans leurs cantonnemens respectifs. Riswanaga fut de nouveau expédié à Constantinople pour soumettre au Sultan le rapport sur les opérations de cette campagne; à son retour il apporta, avec une lettre autographe du Sultan, des vêtemens d'honneur, des sabres et des plumes de héron, destinés à récompenser le grand-vizir et les begs de leur zèle. Bien qu'à la tête d'une armée telle qu'on n'en avait point vu depuis Souleïman, bien qu'appuyé par le khan des Tatares, Sinan se vit cependant menacé par les princes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, qui, attelés tous trois au char ottoman, se débattaient chacun de leur côté avec plus ou moins de force pour secouer le joug qui pesait sur eux. Ces princes venaient de conclure une alliance offensive et défensive avec l'empereur; il est vrai qu'ils n'atteignirent pas ce résultat sans

verser du sang, car dans chacune de ces principautés il y avait un parti pour les Turcs. Toujours indécis entre l'alliance de la Porte et celle de l'Autriche, Sigismond Bathory s'efforça de gagner du temps en faisant entamer des négociations à Constantinople par George Ravazdy et Jean Boldogh; Sinan, de son côté, qui craignait de perdre l'appui de la Transylvanie, envoya à Sigismond Bathory le renégat Mohammed (Grégoire Veresmarti), et le sandjak de Lippa, l'apostat Paul Markhazy. Sennyei ayant été accrédité auprès de la Porte par Bathory, le grand-vizir chercha à l'intimider, en lui faisant un terrible tableau de la puissance ottomane, et en lui rappelant qu'elle avait fait la conquête de Tunis, de l'Arabie, de la Perse, de l'Afrique et de la Géorgie, et que, l'hiver suivant, elle devait s'emparer encore de Prague et de Vienne. Cependant la défection de Bathory devenant tous les jours plus probable, le tschaousch Moustafa fut chargé de porter aux Etats et au prince de Transylvanie des lettres du Sultan, du grand-vizir et du pascha de Temeswar; Bathory protesta encore à cette occasion de sa fidélité à la Porte; mais, bientôt gagné par l'abbé d'Amaltée et David Ungnad, ambassadeurs du pape et de l'empereur, et par le jésuite Alphonse Careli, qui lui promirent l'ordre de la Toison-d'Or, il jura de rompre avec les Turcs, et rappela de Constantinople Christophe Torma et Etienne Ovari. Ces derniers rapportèrent une lettre du Sultan, qui renvoyait le prince à Sinan et au pascha de Temeswar, pour les arrangemens à conclure, et

l'avertissait que le pascha de Temeswar avait reçu ordre de n'inquiéter en rien la Transylvanie. Sigismond, pressé par l'empereur de se décider, convoqua une diète à Thorda, pour y discuter la convenance d'une alliance ou d'une rupture avec les Turcs; Alexandre Kendi, qui vota dans un sens favorable à la Porte, entraîna avec lui la pluralité des Etats. Déçu dans ses projets, Sigismond assembla à Klausenbourg une nouvelle diète à laquelle il se rendit à la tête de ses troupes. D'après les conseils d'Etienne Jesika, il fit exécuter Alexandre et Gabriel Kendi, ainsi que Jean Iffiú sur le marché de Klausenbourg, et fit arrêter leurs principaux partisans. Balthasar Bathory et Wolfgang Kovatsotzi furent mis à mort à Szamos-Ujvár, François Kendi et Jean Bornemissa à Gyula. Le cardinal André Bathory, s'étant plaint vivement au pape et à l'empereur de l'exécution de son frère Balthasar, Sigismond le fit proscrire par la diète de l'année 1595. Tous les obstacles à un traité entre l'Autriche et la Transylvanie furent dès-lors levés, et le 28 janvier une alliance offensive et défensive contre les Turcs, dans laquelle étaient comprises la Moldavie et la Valachie, fut signée à Prague entre les deux puissances, sous les conditions suivantes: La possession de la Transylvanie devait se transmettre par hérédité dans la ligne mâle des descendans de Sigismond sous la souveraineté de la Hongrie; la Transylvanie revenait à Rodolphe II, roi de Hongrie, et à ses successeurs en cas de mort de Sigismond sans héritier mâle; les Etats de Transylvanie devaient accepter cette clause, et jurer

de s'y conformer; l'empereur, de son côté, s'engager à faire respecter les libertés du pays ; Sigismond prendrait le titre de *prince très-illustre de Transylvanie*, serait revêtu de l'ordre de la Toison-d'Or, et marié à la fille de Charles, archiduc d'Autriche; l'empereur promettait en outre à Sigismond et à tous ses partisans un refuge dans ses Etats, dans le cas où les armes des Turcs seraient victorieuses en Transylvanie.

En Moldavie, le voïévode Aaron, pressé par les Cosaques qui incendièrent Yassy et irrité de la décision qu'avait prise le diwan de le remplacer par le jeune Boghdan, page et favori de Ferhad-Pascha, se révolta contre la domination ottomane; Moustafa-Pascha, l'ancien gouverneur de Meràsch, qui était venu à la tête de quelques mille hommes pour installer Boghdan, fut attaqué et anéanti par Aaron, au moment où il se disposait à passer le Danube à Giurgevo. Une décision plus rapide et plus cruelle fut prise par le voïévode de Valachie, Michel, auquel on a donné, avec raison sans doute, le surnom de vaillant, mais qui a des titres à ceux de perfide et de féroce. Huit jours après avoir signé, avec des députés de Moldavie et de Transylvanie, une alliance offensive et défensive, il assembla tous ses créanciers turcs dans un khan à Bukarest, et arrêta son compte avec eux en les faisant égorger; quatre mille Turcs périrent ainsi traîtreusement assassinés. A Giurgevo, Aaron donna le pendant du massacre de Bukarest; sous prétexte de s'entendre avec le naïb (*substitut du juge*) Alidjan relativement aux exigences du fisc, il trompa la vigi-

lance des Turcs, entra dans la ville par surprise et livra à la mort quatre mille Musulmans.

Vers la fin du mois de novembre 1594, l'étendard sacré, qui passe pour avoir appartenu au Prophète, et qui avait été gardé jusqu'alors à Damas comme une des plus précieuses reliques conquises sur l'Egypte lors de la soumission de ce pays, fut transporté pour la première fois à Constantinople par les janissaires de Syrie; on l'envoya ensuite, sous l'escorte de mille hommes de cette milice, à l'armée d'opération sur les frontières hongroises, pour fixer la fortune dans les rangs ottomans. Les soldats, enthousiasmés par l'aspect de ce drapeau, voulurent depuis que, pendant la sainte lutte (la guerre contre les Hongrois), il se fût déployé de lui-même à diverses reprises et se fût élevé dans l'air, comme pour leur montrer le chemin des ennemis et qu'il eût été porté par les ailes de la victoire. Cependant la présence du saint étendard ne put lutter contre la démoralisation que fit naître dans les troupes le départ de l'aga des janissaires; ce haut dignitaire, sous prétexte qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait passé la mauvaise saison loin du Sultan, s'était hâté d'aller prendre ses quartiers d'hiver à Constantinople. Le mécontentement et les craintes qu'y inspira la désorganisation de l'armée furent encore accrus par le bruit d'une maladie du Sultan. Avant de parler de la mort de Mourad, il nous reste encore à esquisser les principaux événemens qui se sont passés simultanément avec la guerre de Hongrie dans la capitale et les provinces. Au nombre des

gouverneurs accusés d'exactions, on doit remarquer le beglerbeg du Schirwan, l'eunuque Hasan, le beglerbeg du Diarbekr, frère de la grande-gouvernante du harem; le premier, après avoir été rappelé à Constantinople en qualité de vizir, fut destitué sur les plaintes des habitans du pays qu'il avait administré; mais l'instruction n'ayant pas établi d'une manière incontestable sa culpabilité, il fut renvoyé dans son gouvernement; le second ne put conjurer sa disgrâce, à force de présens et avec le secours de l'influence de sa sœur, que jusqu'à l'époque où Sinan-Pascha, son ennemi personnel, arriva au grand-vizirat; sur les instances de Sinan, il fut jeté dans la Tour-Noire du Bosphore, et transféré de là, par une sorte de faveur, dans le château des Sept-Tours. La captivité du beglerbeg du Diarbekr fut partagée par quelques defterdars et inspecteurs de la ville et de la cuisine impériale, dont les comptes n'étaient pas en règle. Le trésor ne pouvant payer l'arriéré dû aux troupes, Sinan demanda à emprunter au Sultan cinq millions d'aspres, pour le remboursement desquels il engagea sa propre fortune. Le Sultan donna un million d'aspres; mais cette somme était insuffisante pour couvrir les dettes du fisc, et les janissaires refusèrent de continuer leur marche vers la Hongrie si on ne leur payait pas la totalité de leur arriéré. Dans un cas aussi pressant, le Sultan envoya à Belgrade six cent mille ducats, somme équivalant à une année des revenus de l'Egypte; il ordonna en même temps une prière publique sur la place aux chevaux derrière l'arsenal,

pour appeler la bénédiction de Dieu sur les armes ottomanes; les vizirs, les scheïkhs, les légistes, les présidens de la chancellerie assistèrent à cette cérémonie. L'arrivée d'un ambassadeur ouzbeg et les fiançailles du renégat d'Ancône, Paggi (Khalil), avec une fille du Sultan (6 décembre 1593 — 12 rebioul-ewwel 1002), furent l'occasion d'un certain déploiement de magnificence, et jetèrent quelque éclat sur ces dernières années du règne de Mourad. Pendant toute une semaine, les affaires du diwan et de la Porte furent suspendues; l'anniversaire de la naissance de Mohammed, le contrat de mariage fut signé dans le vieux seraï, au nom de la sultane par le chef des eunuques, au nom du fiancé par le vizir Mohammed, paranymphe, et au nom du Sultan par l'historien Seadeddin; la dot de la princesse s'élevait à trois cent mille ducats. Pendant trois jours, trois cents rangs de bêtes de somme furent occupés à transporter la dot dans le palais du fiancé, sous l'inspection de quarante eunuques. D'après un ancien usage, Khalil dut distribuer aux gens du harem cent quatre-vingt mille aspres, sans le paiement desquels personne n'aurait aidé au chargement de la dot. Les légistes et les hauts fonctionnaires d'Etat furent pendant trois jours splendidement traités, et congédiés avec des sucreries représentant des figures d'éléphans, de lions, de chevaux, de chameaux, de gazelles et autres. La princesse, montant un cheval dont les harnais étincelaient de pierreries, accompagnée des eunuques qui tenaient un baldaquin de satin rouge au-dessus de sa tête, et pré-

cédée par trois cents palmes de noces, se rendit le 5 janvier 1594 (12 rebioul-akhir) au palais de son fiancé. Un mois après, l'ambassadeur du khan des Ouzbegs, Abdoullah, vint annoncer à la Porte la victoire que son maître avait remportée sur Hadjoum-khan, souverain du Khowaresm; il offrit au Sultan pour présens deux Korans, un exemplaire des cinq poëmes romantiques de Nizami, un *Schahnahmé,* des fourrures de zibeline et d'hermine, et des peaux d'agneaux du Khorassan. A la même époque, Ibrahim, gouverneur du Diarbekr, envoya au diwan les présens par l'offre desquels il espérait échapper aux suites des dénonciations portées contre lui; ils consistaient en trois Korans, un sabre et un poignard enrichis de pierreries, neuf flacons, neuf assiettes, neuf coupes d'or massif, un nombre considérable de pièces de velours et d'étoffes d'or, cent turbans écarlates, soixante de diverses couleurs, et seize chevaux arabes; ces présens, au nombre de mille cent dix, rivalisaient dignement avec ceux que Mahmoud et Souleïman avaient apportés d'Arabie sous le règne de Souleïman, et que le gendre de Mourad, Ibrahim, avait naguère offerts à son beau-père, à son retour d'Egypte et de Syrie. Les présens que le kapitan-pascha Djighalizadé avait pris l'habitude de faire tous les ans au Sultan étaient moins magnifiques, mais ils flattaient davantage la vanité nationale, parce qu'ils provenaient du butin fait sur les vaisseaux espagnols, florentins, maltais et ragusains, capturés pendant ses courses dans la Méditerranée [1].

[1] « Cap. del. mar ha tardato a bacciar la man al Signor per metter in-



La puissance et la faveur dont Djighalizadé jouissait, par son alliance avec le Sultan, lui permirent de demander la principauté de Moldavie, puis le duché de Naxos [1] pour son frère, qui était venu de Naples le visiter; il osa même, appuyé du crédit de sa belle-mère, porter ses regards sur la plus haute dignité de l'empire [2].

Un mois après avoir donné audience à l'ambassadeur ouzbeg, Mourad mourut, non sans avoir pressenti sa fin prochaine, qu'accélérèrent peut-être encore des craintes superstitieuses (16 janvier 1595). Saatdji-Hasan, ou Hasan *l'horloger,* confident de Mourad et son écuyer, qui en sortant du seraï avait été investi du gouvernement du Diarbekr, et qui depuis peu était revenu prendre ses anciennes fonctions auprès du Sultan, avait eu un songe dont les personnages étaient lui-même, le sultan Souleïman, le scheïkh Ischtibi [3] et Mourad. Saatdji remit par écrit la relation de son

» sieme i denari cavalli e mercanzie delle navi prese da lui ragusee, che » venivano da Soria sotto pretesto che non erano di nazione amica. » *Sum. delle Relaz. venet.* 16 gennaro 1594. Selaniki, p. 356.

1 « Il Sr. Carlo Cicala (frère de Djighalizadé) ha domandato il Vaivodato » di Bogdania overo il ducato di Nixia, del primo ha avuto la repulsa per » esser questa utilità come regale della Porta. » *Summ. delle Relaz. venet.* 3 genn. 1593.

2 « Il Cicala aspirò ancora lui al posto del primo Veziro fondatò nel » poter ch' ha la sua suocera dal Signor; e leggiero, mutabile, solito a man- » giar due volte il giorno, vituperato d'oppio. » 3 aprile 1592. Les parens du renégat vinrent se fixer à Constantinople. « Omer aga Eunuco Zaratino uno » delli giovani del Seraglio fatto andar a Constantinopoli la madre e sorella. » 25 Agosto 1591.

3 Voyez Mouradjea d'Ohsson, t. I, p. 399, et Ali, f. 465.

rêve à son maître, qui trois jours après, ayant été saisi de crampes d'estomac, vit dans ce fait un signe certain de sa mort prochaine. Mourad ordonna à son écuyer d'immoler cinquante-deux moutons [1], dont quatre noirs, huit tachetés et quarante blancs, ainsi que Souleïman l'avait prescrit dans le songe de Hasan. Frappé de stupeur, il se rendit lui-même dans le magnifique kœschk construit par Sinan sur les bords de la mer, d'où il pouvait voir les vaisseaux qui voguaient à pleines voiles sur le Bosphore. D'ordinaire le Sultan laissait jouer à ses musiciens les morceaux qui leur plaisaient; cette fois il leur demanda, contre son habitude, un air dont les premières mesures respiraient la mélancolie [2]. Cependant vinrent à passer deux galères égyptiennes, qui saluèrent le port d'une décharge d'artillerie, dont le bruit fit sauter en éclats les vitres des fenêtres du kœschk : « Autrefois, dit » alors Mourad, les salves de toute la flotte n'auraient » pas brisé ces vitres, qui maintenant tombent au bruit » du canon de ces galères. Je vois que c'en est fait du » kœschk de mon existence; » et d'abondantes larmes inondaient ses joues et sa barbe. Ce prince, d'un caractère faible et superstitieux, mais non cruel et tyran-

[1] Les quatre brebis noires signifient, d'après Ali, les quatre princes, fils de Mourad, qui avaient ramassé des richesses; les huit tachetées, huit autres fils qui auraient dépensé leur fortune; et les quarante brebis blanches, quarante esclaves du harem.

[2] Le premier vers de cette chanson commençait par ces mots : *Bimarem eï edjel bou gedsché beklé yanümdé* (Je suis malade, viens, ô mort! veiller cette nuit près de moi). Naïma, p. 58.

nique, mourut la nuit suivante. A l'exception du fratricide que la loi impose à chaque souverain lors de son avènement, et du meurtre de quelques esclaves accusés de nœuds d'aiguillette, l'histoire n'a point à lui reprocher des exécutions de vizirs ou de gouverneurs; il les destituait et les jetait en prison, contrairement à l'usage de ses prédécesseurs qui ne les déposaient que pour les livrer au bourreau. C'est ainsi que dans le cours d'un règne de vingt ans, il changea onze fois le grand-vizir et sept fois le moufti; cette instabilité dans ses idées était la suite nécessaire de l'empire qu'exerçaient sur lui les femmes du harem. Au commencement de son règne, Mourad était exclusivement dominé par la Vénitienne Baffa, et ne partageait son lit avec aucune autre esclave; mais la mère et la sœur du Sultan ne tardèrent pas à donner des rivales à la Vénitienne, et dès lors ce prince se livra avec emportement à son penchant naturel pour la volupté, au point qu'à l'âge de cinquante ans, il avait été père cent deux fois. Mourad était aussi porté aux plaisirs et à la superstition qu'au mysticisme et à la poésie; aussi s'entoura-t-il de devins, d'astrologues, de scheïkhs et de poëtes. Il composa lui-même quelques ghazèles qu'il fit paraître sous le nom de Mourad, et seul de tous les sultans ottomans, il écrivit un ouvrage ascétique, intitulé : *Le commencement des jeûnes*. Nous avons déjà parlé des fortifications et des maisons de plaisance qui furent construites sous son règne; n'étant encore que prince héréditaire, il avait fondé à Magnésie une mosquée et une académie, auxquelles il ajouta, après son

avènement, un imareth et un hôpital. A la Mecque, il fit étayer par des colonnes de granit le vestibule de la Kaaba, et réparer les gouttières et les auvents de cet édifice; il orna d'un dôme le tombeau d'Yahya-Efendi, frère de lait de Souleïman, à Beschiktasch sur le Bosphore, l'une des plus délicieuses promenades aux environs de Constantinople.

Mourad, poëte lui-même, favorisa les poëtes, et entre autres Schemsi, qui avait été le confident de trois sultans, et dont les vers n'étaient pas meilleurs pour cela. L'histoire rimée des sultans ottomans, depuis Osman jusqu'à Mourad, que Schemsi a dédiée à ce dernier, n'a aucun mérite poétique : il en est de même du *Schahnamé* de Lokman, qui succéda au Persan Fethallah-Aarif, chantre des hauts-faits de Souleïman, dans la dignité de schehnamedji (*auteur d'un livre royal*), et qui reçut en cette qualité une rente annuelle de quatre cent mille aspres[1] (huit mille ducats). Dans le cours de vingt années, pendant lesquelles il occupa cet emploi, Lokman ne fit qu'une mauvaise chronique rimée et une mauvaise description de la personne de chaque sultan ottoman, sous le titre de *Schamaïlnamé*, c'est-à-dire *Livre des portraits*. A Lokman succéda, dans la dignité de schehnamedji, le fils du juge Taaliki, connu sous le nom de Medjdi, que la traduction des *Biographies des Savans*, par Taschkœprizadé, a rendu plus célèbre que ses poésies. Les trois poëtes

[1] Ali, p. 466 et 467, blâme fort le grand-vizir Sokolli d'avoir donné la place de schehnamedji à un aussi misérable écrivain que Lokman.

Nami n'ont laissé aucune gloire après eux, non plus que le peintre Nigari dont la peinture ne valait pas mieux que les vers. Après le plus grand poëte lyrique des Ottomans, Baki, dont Souleïman lui-même avait reconnu le haut mérite, et qui vivait encore du temps de Mourad, il faut citer Emri et Azeri. Rifaati traita, comme tant d'autres, le sujet si populaire d'*Yousouf et Souleïkha*, et de *Leïla et Medjoun*. De tous les ouvrages des deux Alewi et des deux Walihi, quelques vers seulement ont survécu; mais ces échantillons ne font pas regretter le reste. Hasan Kinalizadé a écrit la vie de plus de six cents poëtes, au nombre desquels l'esprit de famille lui fait mettre douze de ses parens du nom de Kinali, comme autrefois Latifi avait conféré de son plein pouvoir le génie poétique à plusieurs de ses compatriotes. Kassadé a laissé une collection des œuvres de divers poëtes dont il ne fait point la biographie. Enfin, Nazmi a réuni, sous le titre de *Collection de Pièces semblables*, trois mille ghazèles tirées de deux cent soixante-dix poëtes, et pour la classification desquelles il a observé les différences de rythme; c'est l'anthologie turque la plus considérable et la plus précieuse. Moustafa Djenani, qui composa un poëme intitulé *Jardin du Paradis*, fit également une collection de facéties, à laquelle il donna le nom de *Monumens bizarres*, et dont la lecture plaisait infiniment à Mourad. L'époque de Mourad est celle où la calligraphie turque arriva à sa plus grande beauté d'exécution. Houseïn de Tebriz, le célèbre calligraphe persan dont les écrits sont

aujourd'hui portés à un prix très-élevé, mourut l'année même de l'avènement de Mourad; il forma un grand nombre d'élèves, dont plusieurs se rendirent en Turquie. Une belle écriture était considérée alors, ainsi que du temps de Timour, comme le complément nécessaire d'une haute éducation. L'ambassadeur persan Ibrahim, qui fut envoyé à Mourad III, était un célèbre calligraphe, ainsi qu'Abdoullah de Crimée, Emir-Mohammed, Mewlana, Babaschah d'Isfahan et Koutbeddin d'Yezd, qui tous vécurent et moururent à Constantinople. Parmi les légistes, nous avons déjà cité en temps et lieu les mouftis, l'astronome Takieddin et le médecin Gharaseddin. Boyalü Mohammed-Pascha, qui fut élevé trois fois à la dignité de nischandji et enfin à celle de vizir, cultivait la poésie, et avait un penchant si déterminé pour les légistes, qu'il maria ses cinq filles à cinq des plus célèbres d'entre eux. Fazil-Efendi refusa la place de moufti qu'on lui avait offerte pour se consacrer exclusivement aux sciences; il dota Constantinople de quelques ouvrages précieux qu'il avait découverts en Egypte. Balizadé, continuateur des Biographies de Taschkœprizadé, comme Abdoulkadir et Molla Housein, a laissé aussi une *Histoire de l'Yémen*. Djenabi composa une excellente histoire universelle dont le nom est à peine connu en Europe. On doit des ouvrages de législation au fils de l'historien Ramazan, à Szarigürz, à Aouz, à Mahmoud de Kaffa, à Perviz-Efendi, à Abdoulaziz et à Sinan le Glossateur.

Mourad, qui était superstitieux mais non cruel, ne

souilla son règne que d'un seul meurtre religieux ; peu de temps après l'avènement de ce prince, le scheïkh Hamza, qui soutenait la supériorité du Christ sur Mohammed, fut condamné à être lapidé comme hérétique sur l'hippodrome ; mais on lui coupa la gorge immédiatement après qu'il fut sorti de prison, de peur que l'exécution de la première sentence sur l'hippodrome ne fût l'occasion d'un soulèvement [1]. Les ambassadeurs des puissances européennes combattirent heureusement, comme nous l'avons vu, le projet formé par quelques fanatiques de changer en mosquées les églises chrétiennes, et même celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem [2]. Le règne de Mourad vit naître trois nouveaux ordres de derwischs : les Djelwetis, les Ouschakis et les Schemsis, dont les fondateurs, Djelweti, Ouschaki et Schemseddin de Siwas, vécurent et moururent en odeur de sainteté, le premier à Brousa, le second à Constantinople et le troisième à Médine ; la création de ces trois ordres doit moins étonner sous la vie d'un prince adonné à toutes les pratiques de la

[1] « Animadversum in Theologum scheich Hamza Bosniensem, qui quondam Pertafbassæ dispensator fuerat, Jesum maximi faciebat. Decretum quod in Hippodromo lapidaretur, sed quia timebatur tumultus in egressu carceris ei gula amputata fuit. Janitzarus ad pedes ejus se projiciens gulam sibi abscidit, corpus crematum, tertia die post duo ejus asseclæ unus inuncatus alter trucidatus. » *Rapport* d'Ungnad de 1575.

[2] « Proposto che la chiesa del S. Sepolcro sia cangiata in Moschea. » *Summario delle Relat. venet.* 1 giugno 1591. « La chiesa di Stanco liberata per la consegnazione di 30 schiavi Turchi liberati, che costano ai Peroti colle spese 230 zecchini uno (six mille neuf cents ducats). » *Ibid.* du 5 avril 1592.

vie ascétique, que celle des Goulschemis, des Yigitbaschis et des Oummsinanis du temps de Souleïman le Législateur. Nous avons déjà parlé des moufıis Kadizadé et Tschiwizadé, et des distinctions qui leur furent accordées par Mourad. La place de reïs-efendi ou secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, acquit à cette époque une plus haute importance; elle n'existait sous ce titre que depuis Souleïman le Législateur; antérieurement à ce prince, le chef de la chancellerie était appelé emini-ahkhan (*intendant des ordres*), mais Souleïman lui donna le nom de *reisoul-kaittab,* c'est-à-dire *chef des écrivains*. Sous les règnes de Souleïman et de Sélim, les reïs-efendis ne venaient qu'en seconde ligne après les nischandjis ou secrétaires d'Etat pour le chiffre du Sultan; mais sous Mourad, ils se placèrent sur le même rang, grâce au talent de Feridoun, d'Okdjizadé et de Lam Ali Tschelebi. De même que l'extension des frontières ottomanes en Asie sous Mourad, et les conquêtes de la Géorgie, du Derbend, du Schirwan, du Karabagh et d'une partie de l'Azerbeïdjan, sont dues aux grands-vizirs Sinan, Osman et Ferhad, de même il faut rapporter à l'administration de ce prince le mérite d'une meilleure organisation des divers gouvernemens de l'empire qui furent augmentés par la victoire et distribués entre les vizirs ou paschas à trois queues, et les beglerbegs ou paschas à deux queues, ayant sous leurs ordres les sandjaks ou begs à une queue [1]. A la mort de Mourad,

[1] Mouradjea d'Ohsson, t. VII, p. 277, se trompe lorsqu'il dit : « Il éleva

l'empire comptait quarante gouvernemens, et quatre pays tributaires; de ces quarante gouvernemens, huit étaient situés en Europe, quatre en Afrique, vingt-huit en Asie. Les gouvernemens d'Europe étaient : la Hongrie, Temeswar, la Bosnie, Semendra, la Roumilie, Kaffa, l'île de Candie, et l'Archipel qui comprenait la Morée, Lepanto et Nicomédie; ceux d'Afrique : l'Egypte, Alger, Tunis, Tripoli; ceux d'Asie : l'Anatolie, la Karamanie, Meràsch, Adana, Chypre, Haleb, Saïda, Damas, Tripoli de Syrie, Siwas ou Roum, Trabezoun, Tschildir, le Gourdjistan (Géorgie), le Daghistan (pays du Caucase), le Schirwan, Karss, Wan, Erzeroum, Schehrzor ou proprement le Kurdistan, Bassra, Bagdad, Rakka, Mossoul, le Diarbekr, Djidda, Sanaa, Sébid et la Mecque, siége du schérif. Les quatre pays tributaires et vivant sous la protection de la Porte, étaient : la Transylvanie, la Moldavie, la Valachie et Raguse. L'empire comprenait donc en Europe, toute la Grèce, l'Illyrie, la Mœsie, la Macédoine, la Pannonie, la Thrace, la Dacie, c'est-à-dire les anciens royaumes de Pyrrhus, de Persée, de Rhescuporis et de Décébale, des Triballiens et des Bulgares; en Afrique, l'empire des Ptolémées, le territoire de Carthage et la Numidie; en Asie, le royaume de Mithridate, d'Antiochus, d'Attale, de Prusias, d'Hérode, de Tigranes, des princes moins connus de

les simples commandans de Livas (sandjaks) au rang des mirmirans (beglerbegs) ou de paschas à deux queues : » les sandjaks n'avaient qu'une queue de cheval, les beglerbegs-gouverneurs deux, et, s'ils avaient le rang de vizirs, trois.

Cappadoce, de Cilicie, de Comagène, d'Ibérie et de Scythie, et une partie de l'empire des Parthes; en tout vingt royaumes partagés en quarante gouvernemens et s'étendant de l'Atlas au Caucase, et des frontières de l'Abyssinie aux rives du Danube.

LIVRE XLI.

Avènement de Mohammed III ; exécution de ses dix-neuf frères. — Destitution du grand-vizir Sinan, et révolte des sipahis à Constantinople. — Intrigues d'Ibrahim et de Sinan. — Mise à mort de Ferhad-Pascha. — Expédition en Valachie et en Hongrie. — Conquête de Gran. — Réinstallation, destitution et nouvelle réinstallation de Sinan ; sa mort. — La sultane Walidé et le précepteur du Sultan, Seadeddin. — Prise d'Erlau. — Bataille de Keresztes. — Mesures désastreuses du grand-vizir Djighalizadé. — Entrée de Mohammed à Constantinople. — Ambassades de Perse et d'Europe. — Prise par Palfy de Raab ; perte de Grosswardein et d'Ofen. — Défaite de Hafiz-Pascha. — Exécution de Satourdji. — Caractère d'Ibrahim. — Les Impériaux s'emparent de Papa et de Kanischa. — Relations amicales avec les puissances européennes. — La sultane Walidé et les vizirs. — Révoltes. — Assassinat de la juive Kira. — Mort de Seadeddin, de Baki et d'Ali.

Conformément à l'esprit de cette politique, qui veut que la mort d'un souverain ne soit révélée au peuple que par l'avènement de son successeur, et d'après l'usage invariablement suivi en Turquie depuis Mohammed Ier, usage que les impératrices Livie et Agrippine observèrent à la fin des règnes d'Auguste et de Claude, la mort de Mourad III resta à Constantinople un mystère pour tout le monde jusqu'à l'arrivée de Mohammed. Ce fut alors pour la dernière fois que cette précaution fut nécessaire, parce que Mo-

hammed III fut le dernier prince héréditaire qui fut envoyé hors de la capitale pour gouverner une province. Tous les successeurs de Mohammed III passèrent, sans transition, de la prison affectée aux fils du Sultan, kaweh (cage), au trône de leurs ancêtres, et avant d'avoir préludé à leur règne par l'administration d'un des gouvernemens de l'empire. La mère de Mohammed, la Vénitienne Baffa, qui devait voir s'accroître encore son influence en sa qualité de sultane Walidé, tint la mort de Mourad cachée même aux vizirs, et envoya à son fils le bostandji-baschi pour lui apprendre la vacance du trône. Le bostandji-baschi arriva à Magnésie le quatrième jour de son départ, et Mohammed partit pour Constantinople, où il arriva, sans trop se presser, huit jours après avoir reçu la lettre de sa mère (18 janvier 1595 — 27 djemazioul-ewwel 1003). Sitôt que Mohammed fut débarqué au kœschk de Bayezid, le canon du seraï et les crieurs publics annoncèrent à la ville la mort de Mourad et l'avènement du nouveau Sultan. Le grand-vizir, le moufti, les vizirs, les kadiaskers, les agas des troupes et de la cour, le maréchal de l'empire, le grand-chambellan, les officiers des messagers d'Etat (tschaouschs) et des chambellans (kapidji-baschis), les chefs des écuyers-tranchans (tschaschneghirs), des fourriers (mouteferrikas), des porteurs d'eau (sakas) et des gardiens de tentes (mehters), vinrent rendre hommage à Mohammed III, en lui baisant la main, l'extrémité de ses manches, et en se prosternant devant son trône. Les funérailles de Mourad se firent avec la

pompe accoutumée : son corps, porté par quatre hauts dignitaires, le grand-maître de la cour (kapou-aga), l'inspecteur-général du seraï (seraï-agasi), le grand-trésorier (khazinedar-baschi) et le directeur de la cuisine impériale (kilardji-baschi), fut placé dans le mausolée de Sélim IV, près de la mosquée élevée par ce prince.

Les prières des funérailles auraient dû être faites par le précepteur du Sultan, Seadeddin, qui avait pour cela l'agrément du kaïmakam; mais le moufti prévint Seadeddin, et accomplit cette cérémonie funèbre en présence de Mohammed III; Seadeddin voulut la recommencer; le moufti s'y opposa, se fondant sur ce que le Sultan avait rempli ce devoir. La faveur témoignée en cette circonstance par le kaïmakam Ferhad à Seadeddin au préjudice du moufti, laissa dans l'ame de ce dernier un secret levain de haine. Des cent deux enfans de Mourad, ving-sept filles et vingt garçons lui avaient survécu; mais, trop fidèle observateur de la loi du fratricide, Mohammed III fit mettre à mort ses dix-neuf frères qui suivirent ainsi leur père au tombeau à vingt-quatre heures de distance. Quatre de ces malheureux, victimes de la barbare jurisprudence ottomane, étaient déjà parvenus à un certain âge, et avaient été élevés par leur précepteur Newi avec le plus grand soin, comme s'ils eussent été destinés au trône et non au fatal cordon. L'exécution des princes fut confiée à des muets, afin que leur résistance désespérée et que leurs malédictions contre leur meurtrier restassent ensevelies dans le plus profond mys-

tère. Celui des princes qui donnait les plus belles espérances, était le sultan Moustafa, qui était versé dans les belles-lettres, et qui, à l'annonce de la mort de son père, pressentant le sort qui l'attendait, composa à ce sujet un distique élégiaque. Sept esclaves grosses du fait de ceux des frères de Mohammed qui étaient nubiles, furent jetées à la mer. Les dix-neuf cercueils des princes, ornés de turbans d'Etat et de plumes de héron, portés chacun par quatre baltadjis, et escortés des vizirs et des dignitaires du palais, furent déposés à côté de celui de leur père. Les vingt-sept filles de Mourad, toutes les esclaves et les gouvernantes du harem, la sultane Khasseki, la surintendante Djanfeda, les nains, les muets, dont l'influence avait été si pernicieuse pendant le cours du règne précédent, durent quitter le nouveau seraï pour être relégués dans l'ancien. Lala-Mohammed, frère de la nourrice de Mohammed, venu avec ce dernier de Magnésie, fut élevé au vizirat; le khodja du Sultan, Nevaiyi, étant mort, Seadeddin fut confirmé dans la dignité qu'il avait occupée sous Mourad. Ibrahim, qui n'avait dû qu'à l'influence de sa sœur, la surintendante du harem Djanfeda, de conserver la vie dans le château des Sept-Tours, ne tarda pas à être exécuté. Trois jours après son avènement, Mohammed fit distribuer à l'armée cent trente-six bourses, de dix mille ducats chacune, pour le présent d'usage en pareil cas; mais ce n'était là qu'une faible partie des sommes immenses, par le sacrifice desquelles il fallut acheter la tranquillité de l'armée; les janissaires seuls reçurent un don de six cent soixante mille ducats [1].

Huit jours après son avènement, le Sultan se rendit, accompagné de tous les hauts fonctionnaires civils et des chefs de l'armée, à la mosquée pour assister à la prière publique. Depuis deux ans, cette cérémonie n'avait pas eu lieu, parce que les muets et les femmes du seraï avaient constamment détourné Mourad de paraître en public, de peur qu'il ne fût insulté par les troupes. Le 4 février 1595 (24 djemazioul-ewwel 1003), eurent lieu les diverses promotions qu'amène ordinairement l'avènement d'un nouveau souverain. Douze cents jeunes pages des seraïs d'Andrinople et de Constantinople furent élevés à des dignités dans le service militaire ou administratif. Après avoir changé les kadiaskers et les defterdars, remplacé le kapitan-pascha Djighalizadé par Khalil, et destitué l'aga des janissaires Hasan le Fruitier, Mohammed fit annoncer son avènement à Abdoullahkhan, souverain de Samarkand et de Boukhara, à Abbas, schah de Perse, à Lewend et à Alexandre princes de Géorgie, à l'Atschikbasch et au Dadian ou seigneurs de la Mingrélie et de la Colchide, aux rois d'Angleterre, de France et de Pologne, aux doges de Venise et de Raguse, et aux quarante gouverneurs de l'empire. Peu de temps avant la mort de Mourad, Schah-Abbas avait envoyé en ambassade à Constantinople le khan de Kazwin, Kerim-Khan, pour s'informer de la santé de son neveu Haïder-Mirza; ce jeune prince n'ayant pu baiser la main du Sultan à son avènement, fut admis à cet honneur avec Kerim-Khan et son précepteur. Le 11 février, d'après les anciens usages, des pelisses d'hiver furent

partagées entre les vizirs, les kadiaskers, les nischandjis et les defterdars; le 16, c'est-à-dire un mois seulement après la mort de Mourad, le sceau du nouveau Sultan fut expédié non à Sinan, grand-vizir et serasker, mais à son rival Ferhad, qui reçut en même temps l'ordre d'aller prendre le commandement de l'armée destinée contre le prince rebelle de Valachie. Sinan fut mis à la retraite avec une pension de trois cent mille aspres, et relégué à Malghara, séjour qu'il avait deux fois échangé déjà contre le palais du grand-vizirat [1]; son fils Mohammed [II], beglerbeg de Roumilie et gouverneur d'Ofen, dut céder sa place à Hasan, fils de Sokolli. Sous prétexte de donner des renseignemens nécessaires sur la guerre de Hongrie, Sinan s'approcha de la capitale jusqu'à Khalkalübinar, la première station des troupes à leur départ de Constantinople; il écrivit au kislaraga, le Hongrois Ghaznefer, les motifs de son voyage et demanda l'autorisation d'entrer à Constantinople; mais il reçut pour toute réponse l'ordre de retourner à Malghara, attendu qu'au grand vizir seul appartenaient les rapports sur les affaires d'Etat. Ferhad-Pascha rassembla au diwan les vizirs Ibrahim, Djerrah-Mohammed, Khalil et Hasan, le moufti Bostanzadé, les kadiaskers Abdoulbaki et le fils d'Ebousououd, le nischandji Hamza-Pascha, les quatre defterdars, les agas des janissaires, des boulouks et les seigneurs de l'étrier impérial, pour délibérer sur la question de savoir s'il

[1] Sagredo, p. 497, se trompe en disant qu'après la mort de Lala le grand-vizirat était resté vacant pendant deux mois.

fallait diriger la marche de l'armée vers Ofen ou la Valachie (22 avril — 12 schâban); le résultat de la discussion fut qu'on se porterait immédiatement sur ce dernier pays, où les armes ottomanes avaient à venger une défaite récente. Quelques jours après, Ferhad se rendant à cheval du seraï à son palais, vit ameutés sur son passage, près des bains de la sultane Khasscki, mille sipahioghlans à qui on n'avait pas donné les places de sipahis qu'on leur avait promises, et des martoloses qui n'avaient pas eu leur part du présent d'avènement; à l'approche de Ferhad, ils demandèrent à grands cris le paiement de ce qui leur était dû [1]. « Allez aux frontières, leur répondit le » grand-vizir; c'est là que vous serez payés. » Mais cette réponse n'ayant fait que redoubler l'explosion de leurs murmures : « Ne savez-vous donc pas, s'écria- » t-il, que ceux qui n'obéissent pas à leurs chefs sont » des infidèles, et que leurs femmes sont stériles? » Les mutins allèrent alors chez le moufti pour se plaindre des injures du grand-vizir et demander un fetwa contre lui. « Frères, leur dit le moufti, quoi que le » grand-vizir ait pu dire, vous n'êtes point pour cela » des infidèles, et vos femmes ne sont point stériles; » ainsi donc tenez-vous en repos. » Les soldats, médiocrement satisfaits de la décision du moufti, se dispersèrent, cherchant à propager le désordre dans les

[1] Ali, f. 470. Naïma, Fezliké, Petschewi, Hasanbegzadé ne parlent que des sipahioghlans arrivés de Tebriz; Selaniki est le seul qui mentionne aussi sept cent cinquante martoloses arrivés à Constantinople après la conquête de Raab.

rangs des boulouks, et en disant tout haut que sa grâce le moufti ne donnait pas de fetwa sans argent. Le jour suivant, on tira du trésor la valeur de quarante mille aspres en or et en argent, pour payer la solde des troupes et le supplément dû aux sipahis. L'historien Selaniki, en sa qualité de payeur-général, fit entasser les bourses dans la cour du seraï; mais les sipahis refusèrent d'y toucher, et s'obstinèrent à demander la tête de Ferhad, à qui ils ne pouvaient pardonner les expressions dont il s'était servi pour les qualifier eux et leurs femmes. En vain les kadiaskers et le moufti cherchèrent-ils à les apaiser; ce dernier fut accueilli par des huées, et les vizirs par une grêle de pierres; le vizir Lala-Mohammed fut blessé à la main, le kapitan-Pascha Khalil à l'oreille, et le vizir Djerrah-Mohammed à la poitrine. Mais l'aga des janissaires. perdant patience, ordonna aux janissaires de chasser les sipahis à coups de bâton; les bostandjis du seraï s'armèrent et concoururent également à la dispersion des mutins; les vizirs purent rentrer tranquillement chez eux. Le lendemain, les janissaires reçurent une distribution de cent mille piastres et dix de leurs agas furent revêtus de kaftans d'honneur. Les vizirs Cicala et Siawousch, qu'on soupçonnait d'avoir fomenté cette rébellion, de concert avec Sinan, furent bannis, le premier à Karahissar, le second à Koniah. Le jour suivant eut lieu le paiement de la solde échue, sans aucun désordre de la part des troupes.

Cette révolte et les faits d'armes de Michel, prince de Valachie, sur les bords du Danube, hâtèrent le

départ du grand-vizir, qui sortit de la capitale comme à l'ordinaire par la porte d'Andrinople, mais sans déployer une grande pompe (11 décembre 1594). Un mois après le perfide massacre des Turcs à Giurgevo et à Bukarest, le Hongrois Albert Király, général en chef des forces de Michel, avait brûlé la ville de Flock, située à égale distance de Rousdjouk et de Nicopolis, et attaqué le 1[er] janvier 1595 la forteresse d'Ibraïl, dont il avait préalablement incendié les faubourgs. Les tschaouschs Mohammed et Moustafa se rendirent à Király sous la condition d'une libre retraite pour les habitans; cependant les Valaques tombèrent sur eux à leur sortie de la forteresse, pillant les uns et massacrant les autres : « Menteurs, où est » votre promesse? » s'écria Mohammed-Karatschaousch, en s'adressant à Király : celui-ci, pour témoigner qu'il ne méritait pas ce reproche et que ces désordres avaient été commis sans sa participation, fit mettre à mort quelques Valaques (6 janvier 1595). Six jours plus tard, les Hongrois et les Valaques ravagèrent la contrée de Silistra, et livrèrent cette ville elle-même aux flammes; mais Moustafa, sandjak de Silistra, les repoussa et vengea la mort de Moustafa, beglerbeg de Merâsch, que nous avons rapportée plus haut, en leur faisant éprouver une perte de quatre mille hommes. Cependant le grand-vizir Ferhad-Pascha sortit le 27 avril (17 schâban) de Constantinople, et alla camper à Daoud-Pascha, où pendant la nuit les soldats arrachèrent une des queues de cheval plantée devant sa tente, et brisèrent la boule d'or

qui la surmontait, circonstance qui fut généralement regardée comme un mauvais présage pour cette campagne. Le vizir Ibrahim, beau-frère du Sultan, qui fut nommé kaïmakam pour veiller avec l'aga des janissaires à la sûreté de la ville, paraissait dévoué au grand-vizir, mais était en réalité gagné aux intérêts du rival de celui-ci, Sinan-Pascha; aussi entrava-t-il toutes les mesures tendant à augmenter les cadres de l'armée, en représentant au Sultan que les troupes n'aimaient pas Ferhad, et ne combattraient jamais avec zèle sous ses ordres. Le moufti Bostanzadé, le kadiasker Baki, les vizirs Djerrah Mohammed et Djighalizadé tinrent tous le même langage. Cependant l'armée continua sa marche, et arriva bientôt à Andrinople où elle fit une halte de dix jours. Quatre cents canonniers vétérans, qui rejoignirent l'armée dans cette ville, avaient acheté une tente énorme que des janissaires avaient marchandée avant eux; cette circonstance donna naissance à de nouveaux troubles; les janissaires assaillirent les canonniers et les maltraitèrent (14 mai — 5 ramazan). Les canonniers se plaignirent inutilement au grand-vizir des voies de fait exercées contre eux, et furent éloignés de l'armée. Pour la première fois la Moldavie et la Valachie, considérées jusqu'alors comme pays tributaires, furent érigées en gouvernemens ottomans, et données en cette qualité, la première à Djàfer-Pascha, gouverneur du Schirwan, la seconde à Satourdji Mohammed-Pascha, à qui fut adjoint Mohammed, beg d'Yenischehr, comme defterdar. Sept semaines après son

départ de Constantinople (8 juillet 1595 — 1er silkidé 1003), le grand-vizir arriva sous les murs de Rousdjouk, où Hasan, beglerbeg de Roumilie, entra en triomphe avec cinq cents prisonniers et quatre mille têtes, trophées de la victoire qu'il avait remportée sur Michel. Placé sous une tente reposant sur huit colonnes, Ferhad-Pascha assista aux travaux du pont de bateaux qu'il avait ordonné de jeter sur le Danube et qui fut achevé en quelques jours. Cependant Ibrahim et les autres partisans de Sinan avaient conduit leurs intrigues avec tant d'habileté, que le grand-chambellan Ahmed-Aga fut envoyé au camp avec l'ordre de l'exécution de Ferhad-Pascha (7 juillet 1595 — 29 schewal 1003). Ferhad, qui entretenait à Constantinople des espions fidèles et vigilans, reçut avis de ce qui se tramait contre lui quelques jours avant l'arrivée du grand-chambellan, et, remettant le sceau impérial entre les mains du vizir Satourdji-Mohammed, il prit le chemin de la capitale avec ses bagages et trois mille cavaliers dévoués. Sinan, nommé grand-vizir pour la quatrième fois, avait obtenu du moufti Bostanzadé, moyennant un don de trente mille aspres, un fetwa qui condamnait les expressions injurieuses de Ferhad contre les soldats et leurs femmes; cette habile concession de Sinan à la haine des troupes contre son concurrent ne servit pas peu à lui gagner leur affection. Le nouveau grand-vizir, s'étant mis en route à la tête des janissaires de Syrie pour se rendre au camp, rencontra Ferhad chemin faisant; il donna à ses adversaires l'ordre de l'attaque, en leur disant:

« Sa tête m'appartient ; ses trésors sont à vous. » Ferhad abandonna son bagage pour échapper à la poursuite de ses ennemis ; après avoir assisté au pillage de ses effets du haut d'une éminence, il se jeta dans les montagnes d'Ostranidja, et arriva enfin à sa ferme de Litrof, dans les environs de Constantinople. Ferhad sauva sa vie par l'intercession de la sultane Walidé et moyennant le sacrifice de ses richesses ; il obtint un katti-schérif par lequel on lui assurait un séjour tranquille dans sa ferme, grâce à l'intervention du juif Salomon Eschinazi, qui offrit de sa part au Sultan un magnifique poignard enrichi de diamans. Confiant en la parole de Mohammed, il s'établit à Litrof, où il commença à recevoir les visites de ses amis ; mais un jour le bostandji-baschi vint l'arrêter pour le jeter dans les prisons des Sept-Tours. Sur le rapport de son gendre le vizir Ibrahim, rédigé par le reïs-efendi Okdjizadé, le Sultan rendit un katti-schérif qui ordonnait l'exécution du malheureux Ferhad ; muni de cette nouvelle décision, le maréchal de l'empire se rendit aux Sept-Tours, et étrangla l'ex-grand-vizir. Le corps du supplicié fut déposé dans le tombeau qu'il avait fait construire dans le voisinage de la mosquée d'Eyoub. Telle fut la récompense des services du grand-écuyer de Mourad III, qui avait obtenu, par l'influence de la sultane Baffa, le commandement en chef de l'expédition de Perse, avait amené le prince Haïder à Constantinople, et avait deux fois exercé la plus haute dignité de l'empire. La sultane Walidé avait essayé encore en cette dernière circon-

stance, mais inutilement, de sauver son protégé. Cicala ayant reçu du Sultan l'ordre de partir pour l'armée de Hongrie, avait voulu acheter les écuries de Ferhad; mais la sultane Walidé le lui avait défendu en le menaçant de sa vengeance. Cicala avait montré à Mohammed l'ordre de sa mère qui contredisait le sien, et hâté ainsi la fin de Ferhad.

Dix jours après l'exécution de Ferhad, Sinan sortit de Constantinople avec l'étendard sacré (17 août 1595 — 11 silhidjé); il dirigea sa marche par le défilé de Tschalikawak, par Schoumna et Hezargrad, vers le pont de Terkœi (Djourdjevo). Sept galères, chargées de munitions d'artillerie, avaient remonté de la Mer-Noire le Danube jusqu'à Rousdjouk. Lorsque les troupes eurent achevé (23 août — 17 silhidjé) le pont que Sinan avait ordonné de jeter sur le Danube, elles se rendirent à Bukarest. Quatre milles avant d'arriver à cette dernière ville, elles se trouvèrent en présence de l'armée valaque, dans le défilé de Kalougeran couvert de bois et de marécages. Le grand-vizir posta les janissaires dans une forêt de chênes, établit une batterie de dix canons sur une éminence, et prit position sur un terrain marécageux, dans le voisinage du pont de Kalougeran. Quatre paschas, Satourdji Mohammed, Haïder, Housein et Moustafa, passèrent le pont, et se battirent depuis le matin jusqu'au soir : après avoir enlevé douze canons à l'ennemi, ils furent refoulés dans un marais, où ils périrent tous, à l'exception de Satourdji Mohammed. Sinan, tombé luimême dans un marécage, n'en fut tiré que par les

efforts d'un brave soldat, qui pour cette action fut surnommé Hasan Batakdji ou Hasan du Marais, et servit par la suite sous le grand-vizir Mourad. Pendant la nuit, un prisonnier valaque fit sauter une partie des munitions de poudre des janissaires : les troupes, pensant que c'était le résultat d'une surprise de l'ennemi, s'enfuirent en désordre. Cependant Michel s'était retiré sur Bukarest et Tergovischt, et de là sur les frontières de Transylvanie. A cette nouvelle, le grand-vizir, après avoir rallié les troupes, marcha sur Bukarest dont il s'empara ; il en prit solennellement possession en changeant les églises en mosquées. Dans un conseil de guerre, le grand-vizir fit prendre la résolution d'ajouter de nouvelles défenses à Bukarest et à Tergovischt. En douze jours, le palais du voïévode Alexandre à Bukarest fut transformé en fort ; une garnison de mille janissaires et mille kouloghlis (mercenaires) fut laissée à Bukarest, sous les ordres de Satourdji Mohammed-Pascha, gouverneur de Valachie ; dans l'espace d'un mois, un rempart en bois fut construit autour de Bukarest et de Tergovischt. Le 5 octobre 1596 (12 sâfer), Michel parut devant Tergovischt, et s'en empara au bout d'un siége de trois jours : les trois mille cinq cents hommes chargés de défendre la place, sous Ali-Pascha et Kodjibeg, furent faits prisonniers et empalés, leurs chefs rôtis à petit feu ; le fort fut livré aux flammes. Sinan-Pascha se retira à Bukarest, où il séjourna quatorze jours, et qu'il abandonna après avoir réduit le rempart de bois en cendres. L'armée effectua sa retraite sur Giurgewo

dans le plus grand désordre ; les canons y furent transportés sur des chariots. Une mesure financière intempestive vint encore aggraver le désordre qui régnait au sein de l'armée. Pendant les courses de l'été, les soldats avaient pris beaucoup de chariots, plusieurs milliers de moutons, et fait quelques centaines de prisonniers sur lesquels on n'avait pas perçu la taxe des esclaves et autres redevances dues au trésor. En tête du pont de Djurdjevo furent placés des inspecteurs et des écrivains, qui exigeaient de tous ceux qui se présentaient pour le passage la taxe ordinaire, équivalant au cinquième du butin. Pendant que cette opération fiscale arrêtait les premières colonnes de l'armée, Michel tomba sur les derrières de Sinan, et lui prit des hommes et du bétail : le grand-vizir fit alors cesser le prélèvement du cinquième sur le butin, et passa le pont pendant la nuit. Le lendemain matin, les akindjis n'avaient pas encore traversé le Danube, le pont se trouvant obstrué par les trains d'artillerie et les bagages des troupes ; Michel le fit briser à coups de canon, et mitrailla les Ottomans par masses. Ceux-ci jetèrent les canons et les bagages dans le Danube pour qu'ils ne tombassent point entre les mains des vainqueurs. Les Valaques taillèrent en pièces les troupes auxquelles ils avaient ainsi coupé le passage du fleuve, et anéantirent l'élite des akindjis, qui ne se relevèrent jamais du coup fatal que Michel leur porta en cette occasion. Celui-ci canonna et assaillit pendant trois jours Djurdjevo, qu'il livra aux flammes et dont il massacra la garnison (27 octobre 1595). Malgré le

malheur des armes ottomanes, le diwan ne donna point de suite à une lettre du khan des Tatares Ghazi-Ghiraï, qui s'engageait à livrer le voïévode Michel et le transfuge Ridhwan, s'il obtenait pour un de ses begs l'investiture de la principauté de Valachie [1].

Le jour où Sinan-Pascha partit pour la Valachie avec l'étendard sacré, était le septième depuis que le général en chef des forces impériales en Hongrie, le prince Mannsfeld, avait mis le siége devant Gran. Sous Mannsfeld servaient les nobles les plus illustres d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, d'Italie et de Belgique; parmi les Allemands on remarquait le baron Adolphe de Schwarzenberg et Hermann de Rosswurm; parmi les Hongrois, Nicolas Palfy et François Nadasdy; parmi les Bohémiens, Trezka et Kinsky; parmi les Italiens, Jean de Médicis, Vincent de Gonzague et le duc de Mantoue; joignons à tous ces noms ceux du Belge Haricourt, issu des comtes de Hochstætten, et du neveu de Mannsfeld. Le siége de Gran durait depuis plus d'un mois, lorsque le fils de Sinan, Mohammed-Pascha, qui pendant long-temps s'était tenu renfermé à Ofen, s'attendant à voir les efforts des ennemis se tourner contre cette ville, parut devant le camp de Mannsfeld à la tête de ses troupes; il avait sous ses ordres les gouverneurs de Hongrie les

1 Naïma, p. 70. D'après Selaniki, p. 835, Ghazi Ghiraï-Khan aurait, sur la parole du roi de Pologne, demandé la Moldavie pour un Arménien contre un tribut annuel de trois millions d'aspres. Ce fut probablement Jérémie Moghila qui fut installé par Zamoisky; voy. *Histoire de Moldavie*, par Engel, p. 241.

plus considérés, Sofi-Sinan-Pascha, beglerbeg d'Ofen; Mikhalidjlü Ahmed-Pascha, beg de Temeswar; Teryaki Hasan-Pascha, beg de Szigeth; Osman-Pascha, beg de Raab; le tscherkesse Mahmoud-Pascha, beglerbeg de Haleb et frère du pascha du Diarbekr, Ibrahim, qui avait été récemment exécuté. Les deux armées ennemies se livrèrent bataille entre le *Strazsaberg* et le *Georgenfeld* (4 août 1595). Osman-Pascha, qui avait été repoussé du Strazsaberg et avait eu à déplorer la perte du brave Nassouhaga, périt dans le voisinage de Depedelen avec sa division forte de quatre mille hommes; tout le camp, où se trouvaient quinze cents tentes et des effets précieux, trente-neuf couleuvrines et vingt-sept drapeaux, tombèrent au pouvoir des vainqueurs; le beglerbeg de Szigeth, Teryaki Hasan-Pascha, ne parvint qu'avec peine à faire conduire à Ofen, sur des chariots attelés de bœufs, les grands canons de Warasdin, ces glorieux trophées de la conquête de Souleïman. Kara-Alibeg, parent de Lala Mohammed-Pascha, gouverneur de Mohammed III, sortit de la forteresse de Gran, pour s'entendre avec Sinan sur les moyens de prolonger sa défense; quinze cents cavaliers parmi lesquels le sandjak de Boli, fils de Schemsi-Pascha, et Mohammed, beglerbeg d'Anatolie, se jetèrent dans la place. Kara-Alibeg fit ensuite inviter à une conférence François Nadasdy et Nicolas Palfy, qui étaient tous deux la terreur des Turcs sur les frontières hongroises [III]; il leur signifia qu'il ferait sauter la forteresse plutôt que de se rendre, et les exhorta par conséquent à se retirer; ceux-ci lui demandèrent, mais

vainement, de faire sa soumission. Le pourparler étant resté sans résultat, le siége fut repris avec une nouvelle vigueur. Lorsque la ville eut été conquise, et que le manque d'eau se fut fait sentir dans la forteresse, au point qu'une gorgée d'eau se payait plusieurs ducats, lorsque le brave beg de Gran, Kara-Ali, eut été tué sur la brèche, que son successeur Mohammed, beglerbeg d'Anatolie, eut vainement adressé des demandes de secours au fils de Sinan-Pascha, et que le beg de Koppan Abdoullah, fait prisonnier, eut été placé sur les remparts de la ville pour protéger de sa présence les assaillans, et faire taire l'artillerie des Turcs, des conférences furent ouvertes avec Nadasdy et Palfy; la forteresse contre laquelle on tirait de quinze cents à dix-huit cents coups de canon par jour, fut rendue à condition que les Turcs en sortiraient avec leurs femmes, leurs enfans, leurs bagages, et seraient transportés à Wissegrad sur des bâtimens de l'empereur; cinq cents hommes avec leurs femmes et leurs enfans, les blessés et les malades, furent embarqués, d'après les conditions stipulées. Les Turcs avaient respecté les antiquités et même les tableaux de la ville, pendant la durée de leur domination; le château qu'ils avaient conservé intact ne put échapper à la grossière barbarie du vainqueur. Mohammed, beglerbeg d'Anatolie et gouverneur de Gran, avait refusé l'invitation que lui avaient adressée les généraux chrétiens d'entrer en pourparler avec eux; il avait envoyé à sa place le fils de Schemsi-Pascha, dernier descendant de la famille de Soulkadr. Wissegrad ne tarda pas à tomber entre les mains de



l'ennemi ; et ce résultat fut dû soit aux habiles attaques dirigées par Médicis, Aldobrandini, Gonzague et Ghislieri, soit à la trahison d'Osmanaga, ancien aga des janissaires à Ofen, qui renia à la fois son maitre et sa religion (8 septembre 1595). Osman dénonça aux chefs de l'armée impériale l'endroit où étaient situés les magasins de poudre des assiégés ; au moyen de ses indications, quelques hommes déterminés s'y rendirent et enlevèrent les munitions des Ottomans. A la nouvelle de la chute de Gran et de Wissegrad, le sandjak Mohammed, qui était connu sous le nom de Grégoire Borzy avant d'avoir abjuré la foi chrétienne, incendia le château de Waitzen : Palfy accourut pour disputer aux flammes la ville et le château, et en prendre possession. Klis, sur les frontières de Croatie, fut conquis par Lenkowiz, et repris peu de temps après par les Ottomans ; Babocza tomba au pouvoir de Zriny et d'Erdœdy ; Petrinia succomba sous les armes de l'eunuque Ahmed. Sigismond de Herberstein, capitaine-général sur les frontières de Croatie, mit le siége devant Costannizza ; les Hongrois et les Turcs essayèrent, mais vainement, la conquête, les premiers de Szolnok, et les seconds de Lippa.

Chaque jour apportait à Constantinople de nouvelles plaintes sur des défaites éprouvées, et de nouvelles demandes de secours, de la part des commandans turcs des frontières hongroises et valaques ; c'est ainsi qu'on reçut successivement la nouvelle de la chute d'Ibraïl, Warna, Kilia, Isakdji, Ismaïl, Silistra, Yerkœï, Rousdjouk, Bukarest, Akkermann, Djanker-

man, Tatarkhan et de Gran. Mohammed III, que l'annonce de tant de revers arracha enfin aux plaisirs du harem, manda auprès de lui le moufti, qui saisit cette occasion pour lui remettre un poëme composé par Ali-Tschelebi, dans lequel l'auteur peignait sous les couleurs les plus sombres le triste état des frontières (septembre 1595 — moharrem 1004). Le Sultan, que poursuivaient jusqu'au fond de son seraï les malheurs et les cris de la nation, ordonna que l'on fît sur la place Okmeïdan, derrière l'arsenal, cette prière publique qui est instituée pour les cas de grande calamité, à laquelle les Musulmans seuls sont admis, et qui exige pendant trois jours des larmes, des sanglots, des actes de contrition et de pénitence. Le scheïkh Mohiyeddin, prédicateur d'Aya-Sofia, présida à cette prière, à laquelle assistèrent les vizirs, les oulémas, les scheïkhs, les officiers de la cour et toute la population de la ville. Huit jours après, un tremblement de terre se fit sentir en Asie-Mineure et à Constantinople, où arrivèrent de tous côtés des nouvelles des villages qu'il avait détruits. Les bourgs d'Orghanlü, Sart (Sardes), Seïd-Ahmedlü, Kedik, les villages de Bostandji, Hamzatschaousch, Azizlü et Yapilü furent renversés de fond en comble. A Partschinlü le sol s'était entr'ouvert, et avait formé une large crevasse d'où s'était élancé un jet d'eau entraînant avec lui des poissons d'une espèce inconnue et aveugles; sur le chemin de Magnésie, non loin du pont du Kodos (Hermas), une fontaine dont l'eau était entièrement noire avait jailli de terre.

Le grand-vizir Sinan, à son arrivée à Constantinople, subit les conséquences de la disgrâce qu'il s'était attirée par sa défaite en Valachie, et la perte de Gran, attribuée à la lâcheté de son fils; il dut se démettre de ses fonctions et retourner à Malgara, où il avait déjà été envoyé en exil. Le sceau de l'empire fut confié au gouverneur de la cour, Lala Mohammed, fils d'un saïm du Saroukhan (19 novembre 1595 — 16 rebioul-ewwel 1004); tschaousch dans sa jeunesse, puis attaché en qualité d'écrivain à l'administration des fondations pieuses de la Mecque, il avait été nommé successivement sous Mourad et par la faveur de sa femme, nourrice de Mohammed, à la dignité de defterdar, de gouverneur du prince héréditaire, et lors de l'avènement de celui-ci au rang de vizir. Aucun grand-vizir, parmi les deux cents que l'empire ottoman compte jusqu'à ce jour, n'est arrivé en moins de temps du plus bas degré de l'échelle administrative jusqu'au plus élevé : en douze ans, il s'était élevé du rang de tschaousch à celui de grand-vizir; mais il mourut trois jours après sa nomination à ce poste éminent, et sa mort fut considérée comme un signe par lequel le ciel avertissait de rendre le sceau impérial à Sinan, qui venait d'être destitué. Agé de plus de quatre-vingts ans, Sinan reprit le grand-vizirat pour la cinquième fois. Sinan est le Marius ottoman; il a des traits de ressemblance avec le célèbre Romain, non seulement par ses victoires, son courage, son esprit entreprenant et son humeur féroce, mais encore par sa destinée. Si Marius fut le seul chez les Romains

qui eût sept fois exercé le consulat, Sinan est jusqu'à présent le seul chez les Turcs qui ait été cinq fois revêtu de la plus haute dignité de l'empire. Après avoir été réintégré dans ses fonctions, Sinan se posa en ennemi du beau-frère du Sultan, le vizir Ibrahim: celui-ci, qui l'avait d'abord aidé dans sa lutte contre Ferhad, avait cherché lors des derniers changemens à l'éloigner du grand-vizirat, en prétextant son âge avancé et son incapacité. Sinan, dont la rudesse avait tant de fois maltraité les ambassadeurs des puissances chrétiennes, ne prit pas la peine de cacher sa haine contre Ibrahim, ni dans le diwan, ni même devant le Sultan. Il lui dit un jour en plein conseil : « En votre qualité de kaïmakam, vous n'avez placé » partout que des chefs incapables, et vous avez amené » ainsi les malheurs de la guerre. » Un autre jour, se trouvant avec Ibrahim chez le Sultan : « On dit, » s'écria-t-il, que je suis vieux et décrépit; si Ibrahim le » prétend aussi, qu'il vienne dans la cour; nous lutte- » rons ensemble et nous romprons quelques lances; » et en parlant ainsi, il prit Ibrahim par la ceinture et l'entraîna hors de l'appartement. Sinan eut assez de courage et de crédit pour imposer au Sultan la résolution d'entrer lui-même en campagne, et d'imiter ainsi l'exemple de son aïeul Souleïman. Mohammed III fut encore sollicité à cette décision par les murmures des janissaires, qui déclarèrent ne pas vouloir partir, si le Padischah ne se mettait pas à leur tête [1]; par les

[1] Selaniki, et *Rapport* de l'ambassade vénitienne : « Li Gianizzari hanno

exhortations du khodja Seadeddin, qui d'accord en cela avec le grand-vizir, pensait avec raison que le salut de l'armée et de l'empire exigeait la présence du Sultan sur le théâtre de la guerre; par les nombreuses suppliques que rédigèrent dans ce sens les gouverneurs des frontières; enfin, par les prédications du scheïkh d'Aya-Sofia, qui, dans la chapelle du vieux seraï, prononça un sermon destiné à stimuler le zèle religieux des Musulmans contre les ennemis de la foi, et dans lequel, en faisant un pathétique tableau des mosquées et des forteresses tombées au pouvoir des infidèles, il représentait aux vrais croyans l'obligation où ils étaient de les reconquérir. La détermination prise par le Sultan d'ouvrir en personne la campagne, dès le commencement du printemps suivant, fut notifiée à tous les gouverneurs de l'empire, et principalement à ceux des frontières; en attendant on poussa les préparatifs de la guerre avec la plus grande activité. Le vizir Djerrah Mohammed-Pascha fut envoyé à Belgrade, avec cent cinquante mille ducats, pour y rassembler des vivres; les frais préparatoires de l'expédition s'élevèrent en tout à six cent mille ducats. Le defterdar et le beglerbeg de Karamanie furent chargés, le premier de la construction des ponts, le second des réparations à faire à la flotte; le nischandji Hamza-Pascha, de l'inspection-générale des munitions, et le grand-écuyer Tirnakdji-Hasan du recrutement des chevaux et des bêtes de somme.

» ricusato di mangiar in Diwano mostrandosi alieni dall' andar alla guerra » senza il Re. Settemb. 1595. »

L'hiver de 1595 à 1596 se passa tout entier en préparatifs. Mais, au commencement du printemps, Sinan mourut subitement, au moment même où, rêvant de nouveaux lauriers, il espérait couronner par la prise d'Erlau la gloire que lui avaient acquise ses conquêtes de la Goletta, de l'Arabie et de la Géorgie. Sa mort arriva le mercredi de la nouvelle lune (3 avril 1596 — 4 schâban 1004), que la superstition ottomane regarde comme le jour le plus malheureux de la semaine [1]. Ce rude Albanais, qui fut élevé cinq fois au grand-vizirat, avait une haine barbare non seulement pour les chrétiens, mais pour toute civilisation, et était l'effroi des savans et des poëtes. L'historien Ali, qui avait à se plaindre du jugement cavalier porté par Sinan sur ses œuvres, et de la préférence accordée à son préjudice par le grand-vizir à des ignorans, a recueilli, dans son histoire, les épigrammes faites par quelques poëtes contre son détracteur : ces poëtes raillent Sinan au sujet du tombeau magnifique qu'il s'était fait construire près de la porte Parmakkapou, dans le voisinage des tombeaux de plusieurs poëtes, voisinage inconvenant pour un personnage tel que lui, et sur le feu qui le jour de sa mort éclata dans le quartier de Paramakkapou, et qui, dirent-ils, sortit de son tombeau ainsi que d'un gouffre infernal, pendant que son ame s'envolait dans un noir nuage, comme un corbeau poussant des croassemens sinis-

[1] Ce jour s'appelle *Nahasi meustemerr*, c'est-à-dire *malheur continuel*. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 1004.

tres [IV]. Les immenses richesses que Sinan laissa après lui témoignent de son esprit de rapine et du luxe de son époque. Voici la liste des objets qui composaient sa succession : vingt cassettes pleines de chrysolithes [1], quinze chapelets de perles, trente roses en diamans, vingt miskales de poussière d'or, vingt aiguières, un jeu d'échecs, sept tapis de table en cuir tout garnis de diamans, seize écrans, seize selles, trente-quatre étriers, trente-deux boucliers enrichis de pierreries ; cent quarante casques, cent vingt ceintures, seize bracelets, tous étincelans de pierres fines; de la vaisselle plate, six cents fourrures de zibeline, six cents autres de lynx, trente pelisses de renard noir, mille soixante-quinze pièces d'étoffes d'or et de soie, neuf cents pelisses de petit-gris, soixante-un boisseaux de perles, deux colliers de diamans, deux housses enrichies de pierreries, trente selles brodées de perles ; six cent mille ducats en or, et deux millions neuf cent mille aspres en argent. Quelque improbable que puisse paraître la fortune de Sinan, elle n'a rien qui doive étonner, après les listes que des historiens dignes de foi donnent des trésors laissés par Roustem et Nassouh-Pascha, prédécesseurs de ce grand-vizir ; si l'on considère l'avidité de Sinan et les occasions de pillage que lui fournirent ses diverses conquêtes de l'Yemen et de la Géorgie, ses guerres en Hongrie et en Valachie, il ne paraîtra pas incroyable qu'il ait pu amasser une fortune aussi considérable.

[1] Les *Seberdjed* sont des chrysolithes et non pas des topazes, comme le dit Diez.



Dans le cours de cette même année, signalée par le départ du Sultan et du nouveau grand-vizir Ibrahim-Pascha, son gendre, le sénat de Venise, à qui un écuyer-tranchant avait porté la nouvelle de l'avènement de Mohammed III, envoya Donado à la Porte en qualité d'ambassadeur, pour présenter ses félicitations au nouveau souverain et renouveler les capitulations [v]. Schah-Abbas avait, ainsi que nous l'avons dit, chargé son ambassadeur Soulfikar de complimenter Mohammed III au sujet de son avènement, et de lui annoncer sa victoire sur Moumin-Khan [1], prince des Ouzbegs. Mohammed répondit à la lettre du schah par un rapport pompeux sur la conquête d'Erlau. Soulfikar et un ambassadeur russe, venu comme lui pour complimenter Mohammed, devaient se rendre tous deux en Géorgie pour réconcilier entre eux les deux princes du pays, Simon Lewend et Alexandre, mais ils furent retenus à Constantinople, parce qu'on redoutait une alliance entre la Russie et la Géorgie contre la Porte [2]. Un envoyé du Dadian ou prince de Colchide avait apporté pour présens dix-sept jeunes garçons tscherkesses et des faucons. L'ambassadeur anglais accrédité à la Porte ré-

[1] Comme Abdoul-Moumin alors occupait déjà le Khorassan, il est clair que le manuscrit traduit par Senkowsky, d'après lequel Moumin ne serait arrivé au souverain pouvoir qu'en 1598, renferme une erreur.

[2] « Gli ambassadori di Persia e di Moscovia non erano lasciati partir per » il paese di Giorgiani sottoposto ad Alexandro e Simone ; voce, si era con- » chiusa lega fra quel Principe (Moscovita) il Persiano e la Georgia contra il » Turcho. »

pandit le bruit qu'il avait été chargé par Elisabeth de conclure une alliance entre la Turquie et la Pologne contre les voïévodes de Moldavie et de Transylvanie. L'ame du gouvernement était toujours la Vénitienne Baffa qui sous Mourad III avait régné comme sultane Khasseki (favorite), et qui régnait alors encore comme sultane Walidé (mère); elle avait tout fait pour détourner son fils de prendre le commandement de l'armée, non que sa tendresse maternelle s'effrayât de le voir s'exposer aux hasards de la guerre, mais parce qu'elle craignait de voir son influence diminuer dans le cours d'une expédition où elle ne pouvait le suivre. N'ayant pu empêcher l'éloignement de son fils, et oubliant, dans l'irritation que lui causèrent ses espérances déçues, tous les liens qui l'attachaient à la foi de ses pères, elle proposa un massacre général des chrétiens [1]. Ce sanguinaire projet fut approuvé par tous les fanatiques, et l'exaspération du peuple fut encore augmentée lorsqu'on apprit la dévastation de Patras par les Espagnols ; mais l'exécution générale des chrétiens se réduisit à un bannissement des Grecs non mariés, qui durent sortir de Constantinople dans un délai de trois jours [2]. A son avènement, Mohammed avait assigné à sa mère trois mille aspres de revenu

[1] « La Regina madre si dispera, che il figlio deve partir, e fa ogni cosa » per sturbarlo, proponendo anco il Vespero Siciliano contra li Christiani. » Giugno 1595.

[2] « Ordina il Signor che tutti li Greci, che non hanno moglie, debbono » partir di Consfantinopoli nel termine di 3 Giorni. Chiaus arrivato con » l'avviso del sacco dato dai Spagnoli a Patrasio. » 10 ottobre 1595.

quotidien, sans préjudice d'un présent de trois cent mille aspres qui se renouvelait chaque année au commencement de l'été et de l'hiver ; peu après il lui donna un supplément d'un million d'aspres, comme *argent de pantoufle*. Les munificences de Mohammed à l'égard de la sultane furent imitées par son gendre Ibrahim, qui traitait de temps en temps les esclaves de Baffa dans son jardin d'Yenihissar sur le Bosphore (ancienne propriété du nischandji Feridoun), et dépensait ordinairement en ces sortes d'occasions six mille ducats. Immédiatement après son avènement, Mohammed avait ordonné une instruction sur les dettes contractées par son père envers l'administration des finances et plusieurs caisses publiques, savoir : celles des defterdars et des quatre intendans (de la capitation, des fournitures d'orge, de la cuisine impériale et de l'arsenal) ; il avait consacré cinquante millions d'aspres à l'extinction de ces diverses dettes [1]. Cependant le grand-maître de la cour, Lala Mohammed, qui fut plus tard grand-vizir, mais seulement trois jours, donna plus du double, c'est-à-dire deux millions de ducats ; aussi cette prodigalité provoqua-t-elle une enquête, dont furent chargés le premier defterdar et le kapitan-pascha Cicala. De pareilles recherches furent ordonnées à l'égard des defterdars et de l'administration des fondations pieuses de sultans

[1] « Inquisizione contra il Lala per l'esborso fatto da lui di due millioni » d'oro nel pagar i debiti del padre del Signor, e il Defterdaro principale » col intelligenza del Cigala ha avuto questo carico. » Settemb. 1595.

ottomans, et l'exécution en fut confiée aux vizirs, de sorte que chaque vizir se trouva être inspecteur des fondations d'un des sultans prédécesseurs de Mohammed III. La sévérité du Sultan ne se borna point aux mesures fiscales, mais elle se manifesta aussi dans les dispositions qu'il prit pour faire observer strictement les lois de la religion; c'est ainsi qu'il fit noyer quelques femmes accusées d'avoir manqué aux devoirs prescrits par l'Islamisme, qu'il publia un édit sévère contre le vin, et fit détruire tous les cabarets.

Le grand-vizir Ibrahim fut nommé serasker de l'armée contre la Hongrie; le khodja Seadeddin, désigné pour accompagner le Sultan dans cette campagne, se rendit aussi utile dans les conseils de guerre où il fut admis, qu'il l'avait été dans les négociations de la Porte avec les puissances européennes. Lorsque trois jours après la nomination d'Ibrahim, Seadeddin se rendit chez ce grand-vizir avec son fils pour lui offrir ses félicitations, il y rencontra le moufti Bostanzadé, avec lequel il engagea une discussion sur des lettres qui étaient arrivées de Valachie et dans lesquelles le voïévode Michel demandait à se reconnaître de nouveau le vassal du Sultan. Seadeddin, qui lut ces lettres à la place du reïs-efendi, émit l'avis qu'on reçût Michel en grâce en lui imposant l'obligation d'envoyer ses fils en ôtage; Bostanzadé soutint qu'après la rébellion du voïévode on ne pouvait recevoir sa proposition de rentrer en paix avec la Porte; puis il sortit brusquement, à la grande confusion du khodja, qui cependant profita de la retraite de son adversaire,

pour dicter au reïs-efendi Mourad une réponse favorable à Michel et aux boyards.

Mohammed III sortit de Constantinople le 21 juin 1596 (24 schewal 1004) [1], précédé des bombardiers, des arquebusiers à pied, des lanciers à cheval, des tschaouschs et des janissaires. Venaient ensuite dix chevaux de main, conduits par dix écuyers et ornés de colliers d'or, de selles et de brides enrichies de pierreries, et portant des boucliers sur leurs housses. Immédiatement après paraissaient les paschas à cheval, et cent janissaires, formant la vénerie du Sultan, marchant deux à deux, vêtus de robes d'étoffe d'or et d'argent, et tenant en lesse chacun deux chiens de chasse; ils étaient suivis des solaks, au milieu desquels on distinguait Mohammed, habillé d'une casaque de velours blanc, et le turban orné d'agrafes de diamans, desquelles s'élançaient deux aigrettes de plumes de héron. Pendant le séjour de l'armée à Andrinople, Seadeddin, qui tous les matins se rendait chez le Sultan avant les vizirs pour arrêter avec lui les ordres du jour, obtint pour son fils Ezaad, âgé seulement de vingt ans, la place de juge de Constantinople. Mais la faveur de Seadeddin, quoique à

[1] D'après Selaniki, p. 693, Mohammed prit du trésor cinq cent cinquante charges de chameaux d'or et d'argent, et laissa à Constantinople, sous la garde de la sultane Walidé, quatre cents charges d'or (la charge évaluée à quarante mille ducats) ou seize millions de ducats; cent charges de piastres (la charge à dix mille piastres) ou un million de piastres; enfin, cinquante charges d'aspres nouvellement frappés : donc en tout, plus de dix mille charges, évaluées à mille millions d'aspres.

son apogée, ne put lutter contre le crédit de la sultane Walidé; elle maintint dans son poste le juge destitué Abdoulhalim, et fit renvoyer Ezaad à son père par l'eunuque Hasan-Pascha, qui était resté à Constantinople en qualité de kaïmakam. Le grand-vizir Ibrahim, protecteur de Seadeddin, se plaignit, mais vainement, de l'injure faite à ce dernier; le Sultan rendit un ferman dans lequel il disait qu'il confirmait ce qui était arrivé par la volonté de la sultane Walidé, ce haut berceau de la domination, cette coquille, cette perle du khalifat, et qu'il donnerait au fils de Seadeddin un équivalent de la place dans laquelle il n'avait pu être installé. Le grand-vizir conféra en conséquence à Ezaad la dignité supérieure de juge d'armée. Cependant la distinction accordée à son fils ne put empêcher Seadeddin d'être pris de la fièvre qui ne le quitta qu'à la fin de la campagne. Le Sultan séjourna quatre jours à Philippopolis, dans un kœschk construit sur les rives de la Marizza et appartenant au juge de la ville, qu'il récompensa de son hospitalité en le confirmant pour toute sa vie dans ses fonctions. A l'arrivée du Sultan à Batotschina, Mohammed, fils du défunt grand-vizir Sinan, fut admis à lui baiser la main; mais, à Belgrade, ce même Mohammed et le defterdar Ali-Tschaousch Ghedjdihan (bouche tordue), ayant été rendus responsables de la chute de Gran, furent jetés dans les fers et eurent tous leurs biens confisqués. Ali-Tschaousch, contre lequel une sentence de mort avait été prononcée, fut gracié et reprit dans l'armée ses fonctions de defterdar; le fils de Sinan fut réintégré dans sa dignité

de vizir ; mais, ruiné par la confiscation de ses biens, il resta en garnison à Belgrade. Dans les environs de Slankamen, Mohammed tint un conseil de guerre pour décider la question de savoir s'il fallait commencer par la conquête de Komorn ou par celle d'Erlau ; bien que Cicala se fût prononcé pour la première, la seconde cependant fut résolue par tous les autres vizirs. Arrivé sur les rives du Danube, entre Titel et Peterwardein, le Sultan fit jeter un pont de bateaux, et cinq jours après le passage du fleuve, il alla camper dans la plaine de Szegedin [1]. Ce fut là que le beglerbeg de Roumilie Hasan, fils de Sokolli, rejoignit l'armée avec un pompeux cortége, formé des gens de sa maison, tous brillant d'or et d'acier, et qu'on apprit le blocus de Hatwan. Le vizir Djighalizadé reçut ordre de secourir cette place ; mais elle fut prise avant son arrivée, et toute la garnison en fut passée au fil de l'épée. Malgré le peu d'activité qu'il avait déployée en cette circonstance, Cicala, à l'étonnement de tout le monde, ne tomba pas en disgrâce, tandis que le defterdar Ibrahim fut remplacé par Ali Ghedjdihan, à cause des murmures qui avaient éclaté dans les rangs des janissaires à l'occasion de la paie du premier quartier de la nouvelle année (18 moharrem 1005 — 11 septembre 1596). Afin que

[1] Naïma, p. 78. Petschewi, f. 330. Fezliké, f. 41. Hazanbegzadé, f. 70. Le *Nokhbetet-tewarikh*, et l'*Histoire de Khalil-Pascha*, plus tard kapitan-pascha et grand-vizir ; il assista au siége d'Erlau comme grand-écuyer du Sultan. Il ne faut pas le confondre avec Khalil, kapitan-pascha, gendre du Sultan, qui, dans l'année de la conquête d'Erlau, sortit du port de Constantinople avec cent dix galères pour protéger la navigation. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 522, et *Histoire des guerres maritimes*, p. 46.

les murmures ne dégénérassent pas en troubles plus sérieux, le Sultan fit remettre à chaque janissaire le présent de mille aspres qui leur était ordinairement alloué au commencement de toutes les campagnes. Hasan Sokolli embarqua à Szegedin l'artillerie de siége sur la Theiss pour Szolnok ; de cette dernière ville il la fit conduire sur des traîneaux à Erlau. Les munitions furent en partie portées à dos de mulet, en partie partagées entre les soldats, qui les déposèrent lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur destination. Trois jours après son départ de Szolnok, l'armée campa dans la belle plaine d'Erlau (21 septembre — 28 moharrem).

D'après la sentence d'Omar : « Envoie la promesse » devant toi, » Mohammed écrivit à la garnison d'Erlau une lettre dans laquelle il la sommait d'embrasser l'Islamisme, et lui jurait « par le cheval qu'il mon» tait, par le sabre qui lui ceignait les reins [1], » formule dont jusqu'alors il ne s'était jamais servi, qu'il lui accorderait une libre retraite si elle voulait rendre la forteresse. Ces pourparlers n'ayant pas eu de résultats, le Sultan ordonna d'ouvrir le feu, et, sept jours après, les troupes abandonnèrent la ville incendiée et se retirèrent dans la citadelle. Les Vallons, malgré les exhortations et la résistance de Guillaume de Treczka, rendirent la place ; les officiers furent envoyés au camp ottoman comme ôtages, et on leur assigna pour demeure la tente du defterdar de Mohammed-Pascha, gouverneur de Karamanie. Malgré

[1] *Bindügüm at kosehandügüm kilitsch itschün.* Petschewi, f. 231.





le serment du Sultan, quatre mille cinq cents hommes de la garnison furent taillés en pièces par les janissaires, en représailles du massacre de Hatwan. Les Vallons avaient écorché à Hatwan les Turcs qui étaient tombés entre leurs mains, et les avaient coupés en morceaux; à leur tour ils subirent les barbares traitemens qu'ils avaient eux-mêmes infligés; ils furent mutilés et écorchés vifs. Alors, disent les historiens ottomans, fut justifié ce refrain populaire [1] d'une chanson des frontières qui prédisait aux habitans d'Erlau les plus grands malheurs, s'ils se rendaient aux Turcs. Des dix officiers qui échappèrent au massacre dans la tente du defterdar, quelques-uns embrassèrent l'Islamisme; d'autres, Cogorani et Betzenyei, se rachetèrent en payant rançon; d'autres encore, Bartzy et Kinsky, Treczka et Thurm, furent enfermés dans la tour de Neboisse à Belgrade, d'où ils réussirent à s'enfuir. Paul Nyary, commandant de la forteresse d'Erlau, fut remis à la garde de l'aga des janissaires. Avant de quitter Erlau, le Sultan chargea de l'occupation de cette place Mohammed, beglerbeg d'Anatolie, nomma l'aga des janissaires Weli gouverneur de Roumilie, et conféra la dignité de Weli à l'écuyer Hasan Tirnakdji. L'aga des muets fut chargé de porter à Constantinople les dépêches et la célèbre kassidé dans lesquelles Seadeddin annonçait pompeusement la prise d'Erlau. Dix jours après la reddition de la

[1] Petschewi, f. 231. Naïma donne ce refrain : *Yok dür sizünlé weremüz Egrili kidi Egrili*, c'est-à-dire « votre reddition est nulle avec nous, chats d'Erlau! chats d'Erlau! »

forteresse, trois batailles eurent lieu dans la plaine de Keresztes, entre l'armée ottomane et celle de l'archiduc Maximilien et de Sigismond, prince de Transylvanie, accourus trop tard au secours d'Erlau. Le 27 octobre 1596, l'eunuque Djâfer-Pascha, après avoir héroïquement résisté à des forces supérieures, dut se retirer avec une perte de mille janissaires, cent sipahis et quarante-trois canons [1]; le beglerbeg de Roumilie, sur qui on fit peser en partie la faute de cet échec, fut destitué et sa place donnée au vizir Hasan-Sokolli. Le Sultan, qui inclinait déjà à la retraite, tint un conseil de guerre dans lequel Seadeddin démontra victorieusement la nécessité de ne pas reculer et d'attaquer les Impériaux en rase campagne: « Il est inouï, » dit-il, qu'un Padischah des Ottomans ait tourné le » dos à l'ennemi sans motifs. » Quelques-uns ayant émis l'opinion de confier la direction des opérations militaires à Hasan-Sokolli: « Ceci n'est pas une affaire » où l'on puisse employer des paschas, s'écria Seadeddin; en cette circonstance, la présence du Padischah est absolument indispensable. » Le reïs-efendi fut immédiatement chargé d'écrire une lettre à Feth-Ghiraï, frère du khan des Tatares, pour lui ordonner d'aller reconnaître les forces de l'ennemi et d'amener

[1] D'après les bulletins turcs, l'armée ennemie était forte de trois cent mille hommes et cent canons, et composée des troupes du roi de Vienne, d'Espagne, du pape, du grand-duc de Florence, du grand-prince de Transylvanie et des sept électeurs. Naïma, p. 80. Selaniki, p. 634. Naïma donne la perte réelle de l'artillerie et des bagages, mais il ne fixe le nombre des morts qu'à trente.

des prisonniers ; Seadeddin adressa à Mohammed-Pascha, gouverneur d'Erlau, un billet dans lequel il lui disait : « Quoique les troupes d'Anatolie aient été » désignées pour tenir garnison à Erlau, cependant il » faut qu'elles forment l'aile droite de l'armée dans » les batailles qui doivent être livrées [1]. » Des crieurs publics annoncèrent un saint combat pour les jours suivans, et le lendemain matin Mohammed-Pascha sortit de la ville avec le Sultan. Dans l'après-midi du même jour, Mohammed écrivit de sa main au grand-vizir un billet ainsi conçu : « Mon Lala, quel incon-» vénient y aurait-il à ce que je partisse pour Constan-» tinople en te laissant ici comme serdar ? » Le grand-vizir dicta immédiatement au reïs-efendi une lettre dans laquelle il s'efforçait de combattre la détermination du Sultan ; mais Mohammed les fit tous deux appeler en sa présence. Pendant qu'Ibrahim, effrayé des suites que pouvait avoir une semblable détermination, s'entretenait dans l'avant-tente impériale avec Ghaznefer, chef des eunuques blancs, en attendant d'être admis en présence de Mohammed, on vit arriver soixante-trois prisonniers envoyés par Feth-Ghiraï ; lorsqu'on eut tiré d'eux les renseignemens désirés sur la force des troupes réunies de l'archiduc et du prince de Transylvanie, on les fit tous massacrer.

Le 24 octobre 1596, Hasan-Sokolli, Sinan, Ferhad fils du grand-vizir récemment exécuté, et le kiaya du

[1] Naïma dit d'après l'ancien usage ; mais cet usage voulait que les troupes d'Asie occupassent, dans les guerres d'Europe, l'aile gauche.



grand-vizir, combattirent contre Schwarzenberg et Teuffenbach, pour forcer le passage des gués des marais qui coupent la plaine de Keresztes. Parmi les quelques cents hommes qui tombèrent de part et d'autre, on remarqua quelques officiers distingués, tels que Ditmar de Kœnigsberg et le Bavarois Fronsberg. Le 26 octobre [VI], les deux armées se trouvèrent en présence. Le Sultan était placé avec l'étendard sacré au milieu des troupes ottomanes, ayant derrière lui les six escadrons des boulouks, à sa droite les vizirs, à sa gauche les juges d'armée de Roumilie et d'Anatolie, et Seadeddin, aussi bon au conseil qu'à l'action; sur le front de l'armée, les pièces d'artillerie, liées comme à l'ordinaire par des chaînes, formaient une redoutable ligne de défense; sur les derrières étaient les bagages, dont le soin était confié aux mouteferrikas. L'aile droite était commandée par les beglerbegs d'Anatolie, de Karamanie, de Haleb et de Meràsch; l'aile gauche par ceux de Roumilie et de Temeswar; le beglerbeg du Diarbekr conduisait l'avant-garde sous les ordres supérieurs du vizir Cicala. Une église, près du gué d'un marais, fut occupée par des janissaires et munie de quelques canons. Vers midi, les Hongrois et les Allemands attaquèrent la partie de l'armée où se trouvait le Sultan, et y jetèrent la confusion; à l'approche du danger, Mohammed se retira derrière les bagages dans la tente du chef des mouteferrikas, Younisbeg [1]. La bataille était déjà gagnée par les Hongrois et les

[1] Naïma, Hasanbegzadé et Petschewi. Mohammed ne s'enfuit donc point à Szolnok, comme le dit Istuanfi, ni à Erlau, comme le croit Jansen.



Allemands, cent neuf canons étaient tombés en leur pouvoir, et on pouvait considérer la journée comme terminée, lorsque l'avidité des soldats, à qui l'archiduc avait vainement défendu le pillage, vint anéantir ces glorieux résultats; malgré les ordres de Maximilien, ils se jetèrent sur les tentes du Sultan, où les pages, les cuisiniers, les porteurs de bois, les guides de chameaux, tous les gens de la maison impériale se défendirent, à défaut d'autres armes, avec des bâtons, des cuillères, des haches, des couteaux, des broches et des pieux. Dans ce moment de danger où, suivant le Koran, les *cœurs remontent dans le gosier,* le khodja Seadeddin fit entendre au Sultan les paroles de la sagesse et lui dit : « La patience amène la victoire, et le » bonheur succède au malheur. » Mohammed jeta sur ses épaules le manteau du Prophète, qui est la plus précieuse relique du trésor des sultans ottomans, et se tint avec fermeté près de l'étendard sacré. Mais, pendant que les Hongrois et les Allemands ne songeaient qu'au pillage et avaient déjà arboré l'étendard de la croix sur les caisses du trésor autour desquelles ils menaient des danses triomphales [1], Cicala, profitant de ce désordre, sortit tout-à-coup, avec la cavalerie de l'avant-garde, de l'embuscade où il s'était posté, et tomba impétueusement sur leurs derrières. Communiquant à ses soldats cet élan qui fait gagner les ba-

[1] Naïma et Hadji Khalfa, dans le *Fezliké*, rapportent cette bataille d'une manière toute différente. Suivant ce dernier, la bataille de Keresztes aurait duré deux jours; suivant le premier, la victoire des Hongrois aurait eu lieu dans l'après-midi, et leur défaite le soir du même jour.

tailles, il rétablit le combat, et en moins d'une demi-heure refoula dans les marais ou anéantit les vingt mille cavaliers qui avaient enfoncé l'aile droite; une terreur panique s'empara alors de l'armée chrétienne, et en un instant la déroute devint générale. Plus de cinquante mille hommes périrent dans les marais, ou sous le sabre des Tatares qui poursuivirent de tous côtés les fuyards. Dix mille ducats en or et quatre-vingt-quinze des plus beaux canons allemands tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Cette brillante victoire, que les historiens ottomans comparent à celles de Mohacz et de Tschaldiran, fut due principalement à Seadeddin dont le courage et l'éloquence avaient retenu le Sultan sur le champ de bataille [VII]; l'honneur de la journée revenait en second lieu à Cicala, qui le soir, en entrant dans la tente impériale, fut salué par Mohammed comme grand-vizir, distinction dont il fut redevable aux instances de ses amis Seadeddin et Ghaznefer. Pendant ce temps, le grand-vizir Ibrahim était occupé à la poursuite des fuyards; le lendemain matin, ignorant encore ce qui s'était passé dans la tente du Sultan, il remplit comme à l'ordinaire les devoirs de sa charge, le sceau impérial ne lui ayant pas encore été redemandé. Seadeddin ne put s'empêcher d'en témoigner son étonnement au grand-maître de la cour Ghaznefer, qui pensait entièrement comme lui à ce sujet; mais aucun d'eux n'osa manifester son opinion au Sultan, à cause de la prédilection de celui-ci pour Ibrahim. L'écuyer Ahmed-Aga, qui était présent à leur conversation, se fit fort d'en parler au Sultan

si l'occasion s'en présentait. « Eh bien donc! lui dit » Ghaznefer, saisis un moment favorable pour lui » demander quel cheval il veut monter pour visiter » le camp devenu notre conquête. » L'écuyer, qui était un Turc plein de rudesse, ne craignit pas de faire auprès du Sultan la commission de Ghaznefer; Mohammed comprenant le sens caché de ces paroles qui, en lui rappelant la victoire de la veille, lui rappelaient en même temps à qui il la devait, dit, après quelques réflexions: « Que le grand-chambellan prenne le sceau » et le porte à Sinan (Cicala). » Le grand-chambellan, étant sorti pour exécuter les ordres de Mohammed, rencontra le grand-vizir qui revenait au camp, lui annonça sa destitution, et l'accompagna dans sa tente, où il reçut de ses mains le sceau impérial pour le remettre à Sinan.

Cicala signala son grand-vizirat par des mesures insensées, violentes et pernicieuses. Pendant les trois premiers jours de ses fonctions, il passa l'armée en revue; trente mille hommes des feudataires ou des troupes soldées n'ayant pas répondu à l'appel, il leur retira leur solde, les stigmatisa du nom de fuyards et les poursuivit comme tels dans tout l'empire, en les condamnant ou à des amendes ou à la perte de la vie. Il fit décapiter sur-le-champ plusieurs d'entre eux, parmi lesquels Younis, aga des mouteferrikas, dont la tente avait servi de refuge à Mohammed pendant le combat; il ordonna que d'autres, comme le mouteferrika Djahi et le pascha de Haleb, Sohrab, fussent promenés par tout le camp avec des vêtemens de vieille

femme. Il pensait par ces mesures resserrer les liens de la discipline dont le relâchement avait failli faire perdre la dernière bataille; mais le succès ne répondit pas à son attente, et sa sévérité intempestive ne servit qu'à mettre l'empire à deux doigts de sa perte; ceux qu'il traitait avec une aussi extrême rigueur se réfugièrent en Asie où ils levèrent, quelques années après, l'étendard de la révolte. Les *firaris,* c'est-à-dire les fuyards de Keresztes, devinrent les *djelalis* ou rebelles de l'Asie-Mineure, et il arriva que ceux qui avaient fui en Hongrie devant les infidèles, résistèrent avec le courage du désespoir à leurs frères musulmans. Une mesure qui n'eut pas des suites moins déplorables fut la déposition du khan de Crimée, à qui Cicala reprochait de n'être pas venu en personne à Erlau et d'avoir envoyé seulement son frère Feth-Ghiraï sans le faire accompagner du nombre de Tatares demandé; Feth-Ghiraï fut nommé khan; Bakht-Ghiraï, fils d'Aadil-Ghiraï, remplaça Feth-Ghiraï dans la dignité de kalgha, et Selamet-Ghiraï son frère Bakht-Ghiraï dans celle de noureddin; ces diverses nominations eurent pour résultat immédiat l'insurrection de la Crimée [1]. Mohammed retourna à Constantinople par Szolnok, Szegedin, Peterwardein et Belgrade. A son arrivée à Khirmenli, il reçut, étant encore en voiture,

[1] Naïma, p. 90. Les *Sept Etoiles errantes*, dans le manuscrit d'Italinski, f. 76. A l'avènement de Ghazi-Ghiraï, Alp-Ghiraï le kalgha, et Moubarek-Ghiraï le noureddin, se rendirent, le premier à Andrinople, le second en Tscherkassie, et leurs places furent occupées par Feth-Ghiraï, comme kalgha, et par Bakht-Ghiraï, comme noureddin.

par l'entremise de Souleïman-Aga, le muet favori de la sultane Walidé, des lettres de celle-ci qui le félicitaient de sa victoire et désapprouvaient le choix de Cicala. Dès qu'il fut descendu de voiture, il ordonna au tschaousch-baschi Kitabdji Omer de demander le sceau à Cicala, et de le rendre à Ibrahim. Le grand-écuyer Ahmed, dont Seadeddin et Ghaznefer avaient exploité le zèle pour nuire à Ibrahim, fut destitué, et Cicala exilé à Akschehr en Asie-Mineure. Hasan, fils de Sokolli, gouverneur de Belgrade, dut abandonner sa place à Satourdji-Mohammed, uniquement pour avoir assisté à la déposition d'Ibrahim; Seadeddin, qui avait été l'ame de toute la dernière campagne, reçut l'ordre de ne plus se mêler à l'avenir des affaires politiques, ni même de l'administration du corps des oulémas. La place du nischandji Lam Ali-Tschelebi, qui avait écrit le rapport de la victoire de Keresztes, sous l'inspiration de Cicala, avec des louanges exagérées pour ce dernier, fut donnée au reïs-efendi Mourad, à qui succéda Okdjizadé [1], célèbre par l'élégance de son style [VIII]. Ibrahim, pour ajouter encore à l'humiliation de Seadeddin, déposa son fils Mohammed de sa dignité de juge d'armée d'Anatolie, et le remplaça par son ennemi déclaré Kouschyahya, juge de la Mecque. Kouschyahya, Damad-

[1] Okdjizadé Mohammed Schah-Efendi. Il ne faut pas le confondre avec le reïs-efendi Okdjizadé, son père. Il laissa un *Inscha* très-estimé et une *Collection* de quarante traditions du Prophète; il mourut en 1039 (1629), après avoir été cinq fois nischandji. Voyez Resmi, *Biographies des Reïs-Efendi*, XXIV.

Efendi, juge de Roumilie, et le grand-poëte Baki, réunirent leurs efforts pour faire bannir leur rival Seadeddin de la capitale; ils adressèrent à cet effet au Sultan un rapport rédigé par le nouveau reïs-efendi Okdjizadé, tandis que le grand-vizir tâcha d'obtenir la coopération de la sultane Walidé et des agas du harem, en leur écrivant des billets dans le même sens; mais le khodja, averti à temps des intrigues qui se tramaient contre lui, put parvenir à les déjouer. Les amis de Seadeddin représentèrent au Sultan qu'il ne devait pas mécontenter un vieillard si savant et d'un mérite aussi éminent [1], et ils obtinrent que rien ne fût changé à la première décision impériale, d'après laquelle Seadeddin devait ne plus s'immiscer dans les affaires d'Etat, ni dans les promotions des oulémas, qui restèrent ainsi exclusivement entre les mains du grand-vizir et du moufti.

A l'annonce de l'arrivée de Mohammed, la sultane Walidé alla l'attendre dans le palais du faubourg de Daoud-Pascha avec toutes les autres sultanes du harem. Le kaïmakam-pascha, accompagné des deux vizirs Khizr et Mahmoud-Pascha, gouverneurs de Bagdad et de Tebriz, qui se trouvaient alors à Constantinople, s'avança jusqu'à Tschekmedjé, l'ancien Athyras ou Regium, pour baiser la main du Sultan. Mohammed passa la nuit à Daoud-Pascha et fit le lendemain matin son entrée triomphale à Constantinople. Les vizirs et les oulémas, ayant le kaïmakam et

[1] Seadeddin, né en 943 (1536), était alors âgé de soixante ans.



le moufti en tête, se rangèrent en ligne dans la plaine de Daoud-Pascha pour complimenter le Sultan et lui servir de cortége. Toutes les rues où devait passer Mohammed étaient tendues de riches étoffes et de draps de diverses couleurs ; les négocians juifs et francs éclipsèrent en cette occasion les Ottomans par la magnificence de leurs tentures. Les administrateurs des mosquées et des fondations pieuses placèrent sur la voie publique des encensoirs d'où s'échappaient des nuages de parfums. Les intendans des grandes mosquées des sultans sacrifièrent chacun trois bœufs et dix moutons, ceux des autres mosquées chacun un bœuf et cinq moutons. Les imams, les scheïkhs, les mouezzins et les derwischs faisaient entendre de tous côtés des cris d'enthousiasme. Les différens corps de métiers comptaient à cette cérémonie plus de deux mille hommes, et les ouvriers de l'arsenal plus de quatre mille. L'ambassadeur persan Soulfikar, khan d'Erdebil, se trouvait devant son palais dans le voisinage de la mosquée du conquérant avec toute sa suite et sept chevaux de main qui étaient enharnachés à la manière des Tatares Ouzbegs, et qui, s'impatientant de leur repos, rongeaient leurs freins et faisaient résonner leurs harnais d'argent; il avait fait étendre plus de cinq cents aunes d'étoffes précieuses sur le sol que devait fouler le coursier impérial. Au milieu des queues de cheval du kaïmakam, brillait l'étendard du Prophète, ce gage sacré de victoire. A l'arrivée du Sultan au nouveau seraï, Baki, le plus grand poëte lyrique des Ottomans, eut l'honneur de lui remettre une kassidé qu'il

avait composée sur son heureux retour. Des réjouissances publiques célébrèrent, pendant sept jours, le triomphe des armes ottomanes. L'ambassadeur persan, qui était arrivé deux semaines auparavant [1] (29 novembre 1596), avec une suite de mille personnes, pour féliciter Mohammed de son avènement et lui annoncer la victoire du schah sur le khan des Ouzbegs, se distinguait des ambassadeurs ses prédécesseurs par un turban très-étroit d'étoffe de soie à raies, orné de diamans et de plumes de héron, et semblable à ceux des anciens rois de Perse dans les cérémonies officielles ; un page portait devant lui un pareil turban. Dans l'audience que, peu de temps après l'arrivée de Mohammed, il obtint du grand-vizir, celui-ci lui demanda : « Schah-Abbas est-il, comme son ancêtre » Schah-Tahmasp, amateur des sciences? » Sur la réponse affirmative de l'ambassadeur, il reprit : « A quelle » étude se livre-t-il principalement? — A celle du » droit, » répondit Soulfikar. — « Au fond, répliqua » le grand-vizir, la justice est la plus solide base des » empires. » La cour de Perse avait consulté, dans le choix de l'ambassadeur et de sa suite, cette maxime d'amour-propre national, d'après laquelle on ne devait envoyer en mission que des hommes savans et d'un esprit cultivé, pour inspirer à l'étranger une haute opinion de la civilisation du pays. En conséquence de cette politique, les gardes même de Soulfikar n'étaient pas sans quelque teinture des arts et des

[1] 29 nov. : « Entrata dell' Ambassador di Persia con nobilissima compa» gnia e honoratissimo incontro. » *Summario delle Relaz. venet.* 1596.



sciences ; cependant l'ambassadeur, Turcoman de la tribu de Karamanlü, était grave et ordinairement silencieux. Soulfikar fut introduit, à la suite des vizirs, en présence du Sultan, avec cinquante personnes de sa suite ; il présenta ses lettres de créance au dernier des sept vizirs qui les remit à celui de ses collègues placé immédiatement au-dessus de lui [1] ; ces lettres arrivèrent ainsi de main en main jusqu'au grand-vizir, qui se tenait à côté du trône. L'ambassadeur baisa le bord de la robe du Sultan, et adressa à Mohammed quelques phrases de félicitations et de louanges auxquelles celui-ci ne répondit pas, se contentant de donner quelques signes d'approbation. Dans sa réponse au schah, Mohammed lui exprima ses regrets sur la mort du prince Haïder, et lui annonça l'issue de la glorieuse bataille de Keresztes et la conquête d'Erlau.

Le Sultan de Fez envoya une ambassade extraordinaire à Constantinople pour féliciter Mohammed sur son avènement, et lui offrir de la vaisselle d'or et des cassettes d'orfévrerie. Le baile vénitien Capello, successeur de Veniero, apporta à Constantinople les présens et les félicitations de la république au sujet de l'issue victorieuse de la dernière campagne. Lorsque Capello fut admis à l'audience du Sultan, les vizirs et les kadiaskers se levèrent, d'après un ancien usage, pour lui faire honneur ; le grand-juge Yahya, l'adversaire de Seadeddin, resta seul assis. L'ambassa-

[1] 1° le grand-vizir Ibrahim, 2° Djerrah Mohammed, 3° le kapitan-pascha Khalil, 4° le kaïmakam Hasan, 5° le vizir gouverneur de Tebriz Mahmoud, 6° le vizir gouverneur de Bagdad Khizr, 7° celui de Belgrade Satourdji.

deur français[1], qui, d'après le témoignage de Selaniki, savait assez bien le turc pour se passer d'interprète, vint complimenter le Sultan sur la bataille de Keresztes, lui remettre des présens et lui proposer de joindre ses forces à celles de la France pour secourir les Maures contre les Espagnols (mi-décembre 1596). Le schérif de la Mecque envoya à Mohammed la couverture de la Kaaba et celle du tombeau du Prophète, renouvelant ainsi l'antique usage d'après lequel les schérifs de la Mecque offraient ces précieuses reliques aux khalifes et aux princes seldjoukides, lors de leur avènement. Les vizirs et les oulémas allèrent à la rencontre du chameau qui portait ce fardeau sacré, et l'accompagnèrent de la mosquée d'Eyoub au palais impérial où le grand-vizir le reçut solennellement. L'enthousiasme des émirs et des derwischs, à la vue des saintes couvertures qui entrèrent triomphalement dans la ville au son des fifres et des tambours, agit si puissamment sur les spectateurs, que beaucoup de Juifs et de Chrétiens ne pouvant échapper à la contagion du sentiment général, levèrent le doigt en l'air, demandant ainsi à embrasser l'Islamisme. Mohammed-Pascha Schérif, antérieurement defterdar et alors gouverneur d'Egypte, avait, par amour pour les vieilles coutumes, provoqué l'envoi des couvertures sacrées. Ce fut ce même Mohammed qui substitua au signe distinctif porté par les émirs ou schérifs sur leurs coif-

[1] Selaniki l'appelle *Kiasskil*; c'était donc un autre que Savary de Lanscôme.

fures, un turban de couleur verte, qui est encore aujourd'hui la couleur exclusive des descendans du Prophète. Les sympathies de Mohammed pour le passé le portèrent jusqu'à vouloir rétablir la solde des troupes sur l'ancien pied; cette mesure intempestive excita une révolte dans laquelle il faillit perdre la vie. Il parvint à apaiser ces troubles en ordonnant à Mohammed-Pascha Schérif de restituer aux troupes leur solde ordinaire; mais il ne put étouffer aussi facilement la guerre civile qu'avaient allumée en Crimée la nomination par Cicala de Feth-Ghiraï à la dignité de khan, et la réinstallation de Ghazi-Ghiraï par Ibrahim. A peine Ibrahim eut-il ressaisi ses fonctions de grand-vizir, qu'il envoya le chef des mouteferrikas en Crimée avec deux katti-schérifs dont l'un conférait la souveraineté du pays à Feth-Ghiraï, et l'autre à Ghazi-Ghiraï; cet émissaire avait l'ordre de procéder à l'investiture de celui pour qui se prononcerait la voix populaire. Le commissaire de la Porte, que d'anciennes relations et de nouveaux intérêts liaient à Ghazi-Ghiraï, publia le katti-schérif qui nommait ce dernier khan de Crimée; le peuple se scinda en deux partis : celui de Feth-Ghiraï, qui s'appuyait sur le diplôme d'investiture délivré par Cicala, et celui de Ghazi-Ghiraï, qui puisait ses droits dans la lettre par laquelle le Sultan l'avait confirmé dans son ancienne dignité. Le juge de Crimée, Abdourrahman Efendi, regarda la lettre de confirmation de Ghazi-Ghiraï comme seule valable, parce qu'étant d'une date postérieure à celle du diplôme de Feth-Ghiraï, elle l'abrogeait nécessairement;

le moufti de Kaffa, Molla Azaki, mettant en doute l'authenticité du katti-schérif délivré à Feth-Ghiraï, parce qu'il n'était accompagné ni d'un berat, ni d'un ferman, déclara qu'on ne devait obéissance qu'au toughra ou chiffre officiel du Sultan, et non à sa simple écriture. Privé par cette sentence du plus grand nombre de ses partisans, Feth-Ghiraï fit sa soumission et se rendit chez le nouveau khan pour lui prêter serment de fidélité. En sortant du palais de son frère, il fut assailli par une foule de mirzas tatares; l'un d'eux le terrassa d'un coup de masse d'armes, et les autres l'achevèrent avec leurs sabres. Là ne s'arrêta pas la cruauté de Ghazi-Ghiraï; suivant la loi de Djenghiz-Khan, la famille du criminel d'Etat doit être frappée même dans les derniers de ses membres, et celle de Feth-Ghiraï fut exterminée jusqu'aux enfans à la mamelle. Tel fut le résultat de la mesure du grand-vizir Cicala. Khanedan Aga rapporta à Constantinople la nouvelle que la guerre civile avait été éteinte dans le sang de Feth-Ghiraï et de ses enfans.

Pendant la campagne de 1597, la Hongrie ne fut ni occupée par de nombreuses armées, ni ébranlée par de grands chocs. Le Sultan donna le commandement de l'armée d'expédition au plus jeune des vizirs Satourdji Mohammed, qui, n'ayant pas de fortune personnelle, reçut dix mille ducats à titre de frais d'équipement. Il avait sous ses ordres le kiaya Ali Aga, à la tête de six mille janissaires, et Ahmed Etmekdjizadé, qui, ayant été nommé trésorier des troupes, avait avec lui, en cette qualité, cent mil-

lions d'aspres. Le 9 juin 1597 (23 schewal 1005), Satourdji sortit de Constantinople, dans la compagnie du grand-vizir et du moufti qui le conduisirent jusqu'à la première station; trois mois après, il campa dans les plaines de Syrmie, où Hafiz-Ahmed, gouverneur de Bosnie, et Weli, beglerbeg de Roumilie, opérèrent leur jonction avec lui; à Kourtaran il fut joint par le pascha d'Ofen, Mikhalidjlü-Mohammed, et le beglerbeg de Roumilie, Ahmed. Le 24 septembre (12 sâfer), lorsque l'archiduc Maximilien se fut emparé de Papa, que Sigismond de Herberstein eut mis à feu et à sang Slatina en Esclavonie, que Raab eut perdu dans un siége meurtrier quelques milliers d'hommes, que Totis eut été pris d'assaut, alors seulement le serasker sortit de son inaction; il reprit Totis à la tête de toutes ses forces et se tourna ensuite contre Waitzen (10 octobre — 28 sâfer). Satourdji ayant appris, chemin faisant, que le prince de Transylvanie avait mis le siége devant Temeswar, ordonna aux beglerbegs de Siwas, Rakka et Adana, qui ne s'étaient pas encore réunis à l'armée, de voler au secours de cette place. Le 1er novembre (21 rebioul-ewwel), il arriva sous les murs de Waitzen; le 16, il livra un assaut qui dura trois jours; mais, attaqué par Kollonitsch, Nadasdy et Palfy, il fut repoussé avec une perte de trois mille hommes. Une révolte des janissaires força le serdar à entrer en négociations avec l'ennemi pour la conclusion d'un armistice; Mourad, pascha du Diarbekr, Kadizadé Ali-Pascha et le juge d'Ofen Habil Efendi, eurent dans l'île en face de Wait-

zen une conférence avec des commissaires impériaux, mais sans succès. Les troupes asiatiques retournèrent dans leurs foyers; on assigna à la cavalerie régulière, pour ses quartiers d'hiver, Fünfkirchen, Essek, Bács et Zombor. Pendant cette campagne, Satourdji avait pris Czanad, Arad Nagy-Lak, et Sigismond de Transylvanie, les châteaux de Fel-Lak, Marton et Sós-Kérek sur la Marosch; Temeswar avait été vainement assiégé par Etienne Josika. Satourdji excusa l'insuccès de cette expédition par l'absence du khan des Tatares, qui, sollicité de joindre l'armée par une lettre particulière, n'était point entré en campagne. Cette circonstance augmenta encore le mécontentement du Sultan à l'égard du grand-vizir Ibrahim, auquel il ne pardonnait pas d'avoir occasioné le meurtre de Feth-Ghiraï et de toute sa famille par la réinstallation de Ghazi-Ghiraï. Mohammed se consulta pour le choix d'un nouveau grand-vizir avec le moufti Bostanzadé; celui-ci prit d'abord le parti d'Ibrahim, puis, voyant que le Sultan avait la ferme résolution de le destituer, il lui fit remarquer que le grand-vizirat revenait de droit au second vizir Djerrah-Mohammed. « C'est vrai, lui dit » le Sultan, mais il manque de jugement et de capa» cité; » et il nomma l'eunuque Hasan-Pascha qui, à cause de ses exactions en Egypte, avait été jeté dans le château des Sept-Tours, et n'en était sorti qu'en gagnant la sultane Walidé à prix d'argent (3 novembre 1597 — 23 rebioul-ewwel 1006). Hasan-Pascha, le dernier en rang des vizirs, dut la préférence que lui accorda le Sultan sur tous ses collègues, moins à son

mérite qu'aux sommes énormes qu'il donna à la sultane Walidé et aux promesses qu'il lui fit. Mais la légèreté avec laquelle il mêla le nom de la sultane mère dans les ventes qu'il faisait des places au plus offrant, en disant que leur produit était destiné à cette dernière, lui fut fatale; il se montra encore plus imprévoyant en cherchant à perdre le grand-gouverneur de la cour Ghaznefer, et en demandant sa tête au Sultan. Mohammed repoussa la proposition de Hasan, et la communiqua à sa mère qui en fit part à Ghaznefer. Celui-ci, pour se venger, accusa Hasan auprès du Sultan, de représenter la sultane Walidé comme la source de la corruption qui régnait dans l'administration, et de mécontenter tout le monde par ses rapines; il invoqua à l'appui de sa dénonciation le témoignage de l'aga des janissaires Tirnakdji. Hasan eut en outre la maladresse de proposer, lors de la mort de Bostanzadé, pour la dignité de moufti, l'un des deux kadiaskers, le poëte Baki ou Karatschelebizadé (fils de l'historien de ce nom), tandis que le Sultan avait destiné cette place à son khodja Seadeddin. Trois rapports dans lesquels le grand-vizir s'opposait à la nomination de Seadeddin, avec lequel il était en mésintelligence, ne firent qu'accroître le mécontentement du Sultan, et n'empêchèrent pas la promotion du khodja [1]. Dès lors le nouveau moufti Ghaznefer et l'aga des janissaires se coalisèrent pour amener la chute du grand-vizir;

[1] « Il Cogia inimicissimo di Asan creato Mufti, credesi che egli sia stato » principal instrumento della oppressione di Asan. » *Summario delle Relaz. venet.* Hasanbegzadé, f. 83.

ils représentèrent à la sultane Walidé l'audace avec laquelle Hasan couvrait de son nom impérial les désordres administratifs, et obtinrent contre lui une sentence de mort. Le 8 avril 1598, jour où fut posée à Scutari, en présence de tous les vizirs, la première pierre de la mosquée de la sultane Walidé, le bostandjibaschi annonça au grand-vizir sa destitution et le conduisit dans les prisons des Sept-Tours; Hasan fut étranglé six jours après, et enseveli dans la medrésé fondée par lui [1]. L'aga des janissaires mit, au nom du trésor, les scellés sur le palais et sur toutes les richesses de Hasan; mais comme le trésorier de ce dernier s'était enfui, emportant tout ce qu'il avait pu prendre, le résultat ne répondit pas à l'attente. Le sceau impérial qu'Ibrahim espérait recevoir pour la troisième fois, fut donné, par l'influence de Seadeddin, au second vizir Djerrah Mohammed, qui reçut en même temps cette lettre énergique du Sultan : « Si tu ne fais pas ton » devoir, tu seras écartelé, et ton nom sera couvert d'un » opprobre éternel. »

Schwarzenberg et Palfy ouvrirent la campagne de 1598 par la conquête de Raab. Cette ville tirait ses approvisionnemens de Fünfkirchen, qui lui envoyait tous les ans, à diverses reprises, deux à trois cents chariots de bœufs chargés de vivres. Ces convois furent souvent interceptés par l'ennemi, de sorte que

[1] *Fezliké*. Naïma, p. 98. Petschewi, f. 237. « Asanbassa deposto impro- » visamente e condotto in prigione alle 7 torri, causa la tiranica sua natura, » e aver celato al Signore li avisi d'Ongheria. » *Sammario delle Relaz. venet.* aprile 1598.



deux ou trois mille attelages de bœufs disparurent de la contrée de Fünfkirchen, et que les femmes des raïas hongrois furent obligées de traîner elles-mêmes la charrue. Par suite du relâchement que l'intempérance habituelle de l'aga des janissaires avait laissé s'introduire dans la discipline, les deux mille djebedjis et les deux mille recrues de janissaires qui formaient la garnison de Raab, étaient pour la plupart mariés à Fünfkirchen, Koppany, Stuhlweissenbourg, et il arrivait souvent que la forteresse était dégarnie de ses défenseurs. Schwarzenberg et Palfy, comptant sur une circonstance semblable, s'approchèrent de Raab pendant la nuit, amenant avec eux des hussards qui savaient parfaitement le turc et par qui ils firent annoncer à la porte l'arrivée des chariots d'approvisionnemens; ce n'était qu'avec peine, dirent ceux-ci au seul janissaire du poste qui n'était pas ivre, qu'ils avaient pu échapper aux infidèles qui les suivaient de près, et la garde devait leur ouvrir sur-le-champ. Pendant cette conversation, un pétard mis sous la porte la fit sauter, et ouvrit une large brèche aux Hongrois et aux Allemands qui s'y précipitèrent; alors, dit une tradition populaire qui s'est conservée jusqu'à nos jours, le coq de fer fixé au haut de la tour se mit à chanter, et les cloches, placées près de la Porte d'Eau, entrèrent d'elles-mêmes en branle (29 mars 1598). Le pascha de Raab, un sabre dans chaque main, se défendit vaillamment jusqu'à ce qu'il eut été haché en morceaux; sa tête fut fichée au bout d'une pique et exposée sur le bastion hongrois. Trois cents Turcs, qui

s'étaient réfugiés dans les magasins à poudre du bastion de Helingberg, se firent sauter avec autant d'ennemis qui se trouvaient sur le bastion. On rapporte que l'aga des janissaires avait été pris dans un état complet d'ivresse, et ayant sur lui une somme de vingt-cinq mille ducats, et que Palfy, avant de lui trancher la tête, lui aurait dit comme le conquérant de Constantinople au grand-duc Notaras : « Pourquoi » n'as-tu pas employé cet argent à la défense de la » forteresse? » Quatre à cinq hommes de la garnison seuls purent s'échapper et se réfugier à Ofen ; le pascha de cette ville envoya immédiatement la nouvelle de la prise de Raab à Satourdji, qui se tenait toujours tranquille dans ses quartiers d'hiver à Belgrade. Ce ne fut que le 18 juin 1598 (14 silkidé 1006), après avoir reçu des renforts de Constantinople, que le serasker sortit de Belgrade; il fit jeter sur le Danube, au-dessous du promontoire de Taschlikbouroun, un pont qui fut achevé en dix-huit jours, puis il alla camper dans la plaine de Pancsowa ; à Becskerek qui appartient aux fondations de Mohammed Sokolli, il attendit pendant quarante-cinq jours l'arrivée du khan des Tatares. Ghazi-Ghiraï n'arriva qu'à la fin du mois d'août (27 moharrem 1007) au camp ottoman, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. On tint conseil pour savoir s'il fallait prendre la route de Lippa, celle de Lugos et de Sebes, ou bien celle de Grosswardein ; on se décida pour cette dernière. Czánad, sur la Marosch, se rendit après quelques coups de canon, et cent cinquante hommes de la garnison

furent décapités devant la tente du serdar ; l'armée passa ensuite la Marosch et alla mettre le siége devant Grosswardein dans le commencement du mois d'octobre (29 sâfer). Pendant sept jours, la forteresse eut à lutter contre les mines et les assauts des Turcs; mais, à la nouvelle que Totis, Papa, Wesprim étaient tombés au pouvoir des Impériaux, qu'à Nicopolis, Hafiz Ahmed-Pascha avait été surpris et battu par le voïévode Michel, et qu'Ofen était assiégé et dans le plus grand danger, le serasker donna l'ordre du départ et se dirigea sur Szolnok. Les fleuves, grossis par les pluies d'automne, et la négligence du pascha de Temeswar, chargé de la construction des ponts, opposèrent mille obstacles à sa marche[1]. Les rivières durent être traversées sur des radeaux; les canons furent traînés à travers le lit même des eaux, et tirés avec des cordes; plusieurs centaines d'hommes périrent dans les marais. Khodja Mourad-Pascha, gouverneur du Diarbekr, et Mahmoud-Pascha, gouverneur de Haleb, s'attelèrent eux-mêmes aux chariots d'artillerie, pour animer les soldats en leur donnant l'exemple. Ainsi le chemin de Gyula à Szolnok, que

[1] Hasanbegzadé, f. 86. Naïma, p. 104. Petschewi, qui assista à cette campagne, dit qu'il n'avait jamais éprouvé tant de fatigues qu'au milieu de ces marais. Il donne aussi des notices curieuses sur le scheïkh Alidedé, auteur de *l'Ewaïl*, enterré à Szigeth, et sur l'égoïsme de Satourdji. Petschewi, qui cheminait à côté d'Alidedé, lui demanda pourquoi Satourdji ne réussissait dans aucune entreprise : Parce qu'il est égoïste (khodbin), lui répondit le scheïkh, qu'il est vaniteux (khodbesend), entêté (khodreï) et fanfaron (khodfourousch), et que celui qui possède un seul de ces quatre élémens de l'égoïsme peut être sûr de ne réussir à rien.

trois jours suffisent ordinairement à parcourir, demanda une marche de douze pénibles journées. L'armée se reposa un jour à Szolnok, où la disette était telle qu'un pain s'y payait un ducat. Aucun navire d'approvisionnement ne paraissant sur la Theiss, les janissaires se soulevèrent, coupèrent les cordes de la tente du serdar, le battirent lui-même à coups de bâton, et l'auraient mis en pièces sans l'intervention de leurs officiers ; la tente du defterdar Etmekdjizadé fut également pillée par les rebelles. Cette révolte força le serdar à quitter la route d'Ofen pour celle de Szegedin ; après avoir assigné au khan des Tatares Zombor et Szegedin pour quartiers d'hiver, il continua lui-même, bien que malade, sa marche jusqu'à Belgrade.

Les Hongrois et les Turcs avaient formé et levé le siége d'Ofen et de Grosswardein presque simultanément ; les premiers s'étaient retirés d'Ofen, bien que la partie de la ville sur le bord du fleuve fût déjà en leur pouvoir, qu'ils eussent occupé le mont Gherhard, que les remparts de la ville supérieure fussent fortement ébranlés par les mines, et que les Turcs eussent à regretter un grand nombre de tués et de blessés. Au nombre des morts se trouvaient Semender, pascha de Stuhlweissenbourg, qui était accouru au secours de la place, et le beglerbeg de Meràsch, Sinan-Pascha, dont la dignité fut conférée au gouverneur d'Ofen, Mikhalidjlü Ahmed, qui lui-même fut remplacé par le beglerbeg de Temeswar. On remarquait parmi les blessés le beg de Semendra, Mohammed, et

le beglerbeg de Bosnie Teryaki Hasan-Pascha. Pendant que les Hongrois assiégeaient Ofen, le gouverneur Mikhalidjlü Ahmed avait renoncé à toute résistance; mais le beg de Szolnok, Koulaksiz Osman, c'est-à-dire Osman sans oreilles, qui s'était déjà distingué dans la guerre de Perse, arriva à temps pour empêcher la résolution précipitée de Mikhalidjlü Ahmed, et déloger l'ennemi de sa position au moyen d'une batterie qu'il fit établir. La mauvaise saison força l'archiduc Mathias à lever le siége d'Ofen, comme Satourdji à lever celui de Temeswar. Lors du blocus de cette dernière ville, le vizir Hafiz Ahmed-Pascha avait été attiré dans une embuche à Nicopolis, par le voïévode de Valachie, Michel, qui faisait mine de vouloir de nouveau se reconnaître vassal de la Porte. Pendant que Dimo, l'envoyé de Michel, négociait dans le camp de Hafiz-Pascha la prétendue soumission de son maître, vingt mille Valaques tombèrent à l'improviste sur les Turcs six fois inférieurs en nombre, les tuèrent et les dispersèrent. Hafiz-Pascha put cependant se réfugier à Tirnova. Michel, pour divertir ses troupes, fit promener par le camp une vieille femme affublée du turban et des habits du pascha, plaisanterie ingénieuse qui eut un grand succès parmi les Valaques. Hafiz revint sur ses pas avec de nouvelles forces, releva les fortifications de Nicopolis, et prit ses quartiers d'hiver à Hezargrad. A la nouvelle que le quatrième vizir Mahmoud-Pascha, envoyé de la capitale pour la défense des frontières, était arrivé à Andrinople, il s'avança jusqu'à Schoumna pour lui remettre son

commandement, et se rendit à Constantinople pour siéger au diwan en qualité de quatrième vizir. Les malheureux résultats de la campagne amenèrent la destitution du serdar Satourdji et du grand-vizir Djerrah Mohammed, et ces deux importantes fonctions furent données de nouveau à Ibrahim (8 décembre 1598 — djemazioul-ewwel 1007). Ibrahim, élevé une troisième fois à la plus haute dignité de l'empire [1], ne songea qu'à perdre Satourdji, son prédécesseur dans le commandement de l'expédition de Hongrie, et prit, pour parvenir à ses fins, le masque de la plus noire hypocrisie. Le 23 mai 1599 (27 schewal 1007), le nouveau serasker sortit de Constantinople, en laissant dans la ville, en qualité de kaïmakam, le kapitan-pascha Khalil, qui eut le vizir Cicala pour successeur dans le commandement de la flotte. Lam Ali-Tschelebi fut nommé defterdar, et Okdjizadé, secrétaire pour le chiffre du Sultan; Bourhan Efendi, defterdar de l'armée; Medhi-Tschelebi, reïs-efendi; Hasanbegzadé, l'historien qui avait suivi la dernière expédition comme secrétaire de Satourdji et qui était revenu à Constantinople vers le milieu de l'hiver, fut promu à la charge de tezkeredji, c'est-à-dire maître des requêtes. Les pressantes instances du khodja Seadeddin et de la sultane Walidé ne purent obtenir qu'avec peine du Sultan qu'il fournît de ses propres deniers aux frais de

[1] Les grands-vizirs se succédaient alors avec une telle rapidité, qu'Ibrahim fut le troisième grand-vizir de l'année 1598; c'est ainsi que trois ans auparavant on avait vu Sinan, Ibrahim et Cicala remplir tour à tour les fonctions du grand vizirat en moins de huit mois.



la guerre. Ibrahim écrivit à Satourdji les lettres les plus flatteuses, pour le tromper sur ses véritables intentions ; à Andrinople, il destitua le defterdar de l'armée qui avait fait la dernière campagne avec Satourdji, puis le réinstalla de nouveau, sous prétexte du bien public, ainsi qu'il le manda à Constantinople, afin de pouvoir plus sûrement réussir dans ses perfides projets. Arrivé à Philippopolis, le serasker apprit que Satourdji avait conféré à Ghazi-Ghiraï le gouvernement de Silistra; innovation dangereuse, par laquelle le khan aurait pris position sur les bords du Danube. Il confirma cependant la décision de Satourdji, mais il écrivit à la Porte que cette nécessité lui avait été imposée par la crainte qu'une mesure contraire n'amenât des complications sérieuses ; il fallait attendre, disait-il, le moment favorable pour réparer cette grave faute politique, autrement Satourdji pourrait bien s'enfuir avec son protecteur, Ghazi-Ghirai. Vivement irrité, le Sultan chargea l'aga des janissaires Tirnakdji-Hasan, de porter au camp un katti-schérif qui contenait la sentence de mort de Satourdji. A Hissardjik, dans le voisinage de Belgrade, Satourdji, malgré les avis de son ami Ghazi-Ghiraï, invita Tirnakdji-Hasan au festin du petit Baïram. Au milieu du repas, l'aga tira de son sein l'ordre du Sultan ; aussitôt les yayabaschis tombèrent sur Satourdji et le mirent à mort; le trésorier de celui-ci s'échappa, et alla porter cette nouvelle au camp des Tatares. Lorsque le grand-vizir apprit à Batotschina l'exécution de Satourdji, il feignit le plus grand étonnement, et jura devant

ceux qui étaient présens, en affectant la plus violente colère, que l'aga des janissaires avait agi ainsi de son propre mouvement et sans le consulter. Cependant il fit appeler l'aga des sipahis Aladja-Mohammed, qui alors cumulait, avec ses fonctions, celle de chef des prévôts, et lui ordonna de s'assurer de la personne et des biens du defterdar Etmekdjizadé, ce qui fut fait. Le kiaya du grand-vizir, blessé de ce qu'on eût emprisonné le defterdar sans le consulter, s'en plaignit hautement. Ibrahim jura de nouveau qu'il ignorait parfaitement cet étrange abus de pouvoir de la part de l'aga des sipahis, et fit appeler ce dernier : « Qui t'a » permis d'emprisonner le defterdar ? » lui dit-il avec une feinte colère ; et pendant qu'il lui prodiguait toutes sortes d'injures et lui donnait ordre de mettre le defterdar en liberté, il plaça l'indicateur de sa main droite dans sa main gauche fermée, lui signifiant ainsi de ne pas relâcher le defterdar. Lorsque le kiaya fut parti, le grand-vizir rappela Aladja et lui renouvela verbalement l'injonction qu'il lui avait donnée par signe : « C'est bien, lui dit l'aga ; mais quelle conduite tenir » devant le kiaya, qui s'attend maintenant à la déli- » vrance du prisonnier ? — Laisse-le dire, lui répondit » Ibrahim, et ne fais que ce que j'ordonne. » Cependant, le defterdar se tira de ce mauvais pas en promettant au grand-vizir d'immenses sommes d'argent, et il fut même rétabli dans sa dignité ; il se vengea par la suite d'Aladja en confisquant ses biens, sans que le grand-vizir y mît obstacle. C'est ainsi qu'Ibrahim, cet Esclavon de Kanischa, qui était devenu gendre



du Sultan et grand-vizir, que nous avons vu piller l'Egypte et assassiner deux princes druses, se livra pendant son administration à toutes sortes de perfidies auxquelles il donnait pour prétexte le bien public.

Quatorze jours avant l'exécution de Satourdji, Ibrahim avait écrit à l'empereur d'Autriche une lettre [1] dans laquelle il rejetait toute la responsabilité de la guerre sur Sinan-Pascha (24 juin — 30 silkidé), et faisait un mérite à la Porte de la délivrance de l'ambassadeur Khrekwitz et de sa suite, retenus en captivité à l'époque de l'avènement de Mohammed III; il ajoutait que l'empereur n'ayant fait aucune démarche pour rétablir la paix, Erlau avait succombé sous les armes ottomanes, et il terminait en lui annonçant qu'il se retirait à Belgrade [2]. Le beglerbeg de Siwas, Mahmoud, et l'aga des silihdars furent envoyés à Zombor, auprès de Ghazi-Ghiraï, pour lui faire oublier le ressentiment qu'il avait conçu de la mort de son ami Satourdji, et le retenir en Hongrie; le khan leur fit savoir qu'il avait reçu de Vienne des propositions de paix. Le grand-vizir, voulant rendre visite à Ghazi-Ghiraï, passa le Danube à Adony, appelé en turc Djankourtaran, c'est-à-dire *qui sauve la vie*, à cause d'une fausse tradition d'après laquelle Souleïman, pendant sa retraite de Vienne, aurait dit en y arrivant:

[1] Cette lettre fut la première adressée par le grand-vizir à l'empereur depuis l'explosion de la guerre.

[2] « Liberata la famiglia dell' Ambassador Ces. al Nro. 29 con condizione » che partino col Ambassadore d'Inghilterra chiamato al campo. » *Sumario delle Relaz. venet.* Luglio 1526.

« Maintenant j'ai sauvé ma vie des mains de Charles-» Quint [1]. » Le khan s'avança de Zombor vers la rive gauche à la rencontre du grand-vizir. Les braves de Stuhlweissenbourg apportèrent alors à Ibrahim deux pétards qu'ils avaient pris dans une tentative dirigée par l'ennemi contre la forteresse, pour servir de modèle à la confection de pièces semblables fort en usage pendant cette guerre. Ibrahim campa dans les champs du Vieux-Ofen [2], le khan des Tatares dans ceux de Pest; un pont de communication fut jeté entre les deux villes, et quatorze jours après, le grand-vizir se rendit à Pest, pour marcher de là contre le camp ennemi établi à Saint-Gœckern (Parkány), non loin de Gran. A l'approche des Ottomans, la garnison de Waitzen incendia la place et se retira. L'empereur ayant envoyé un député au khan, puis un autre au grand-vizir Mourad-Pascha, Mohammed-Kiaya et Ahmed-Aga se rendirent au camp autrichien, le premier au nom d'Ibrahim, le second au nom de Ghazi-Ghiraï, pour discuter les bases d'un traité de paix; mais ils revinrent quelques jours après, sans avoir pu rien conclure [3]. La garnison de Neograd essaya vai-

1 « Adon seu Tschankurtaran. Hic locorum victricibus olim Austriæ signis » pulsus Soleimanus tandem repressa fuga dixisse fertur : Hic a Carolo Quinto » Austriaco securus dego. » *Itin. Comitis a Leslie*, p. 20. Mais Souleïman, dans sa retraite de Vienne, passa le Danube à Pest et ne vint pas à Adony.

2 Buda-OErs; dans Naïma, p. 116, *Gürz-Elias*.

3 Petschewi, p. 243, et, d'après lui, Naïma. On trouve aux Archives I. R. la copie d'un plein-pouvoir délivré, sous la date du 30 septembre 1599, à Pilsen, pour Kutassy, Melchior de Redern, Nicolas Palfy et Pezzen. On y lit ces mots : « Dantes et concedentes ipsis conjunctim ac separatim



nement d'inquiéter la marche de l'armée ottomane le long du Danube; le feu de ses canons ne put l'atteindre; en face de Wissegrad, la nouvelle palanque et le château de Drégely furent pris, dépouillés de leur artillerie et incendiés. Lorsqu'Ibrahim eut dressé son camp devant Gran, les négociations récemment interrompues recommencèrent dans l'île de Saint-André. Les plénipotentiaires impériaux étaient l'archevêque de Gran Jean Kutassy, François Nadasdy, Barthélemy Pezzen et Palfy; ceux des Turcs, Mohammed, kiaya du grand-vizir, le juge Habil, Ferhad, aga des janissaires d'Ofen; et celui du khan, le Grec Alexandre Paléologue. Mais les premiers réclamant Erlau, Hatwan, Sirokwar et Czerepwar; les seconds Gran, Fülek et Neograd, on ne put s'entendre et les choses en restèrent là. Le gouverneur d'Ofen, Souleïman-Pascha, était tombé au pouvoir de Palfy quelque temps auparavant dans une promenade à cheval qu'il faisait dans les environs avec soixante personnes de sa suite, et avait été envoyé en présent à l'archiduc Mathias à Vienne. Mourad, beglerbeg du

» plenam omnimodamque facultatem, autoritatem et potestatem, ut videli-
» cet pro nobis ac nomine nostro cum supra memorato Tatarorum Chano
» aut etiam cum dicto Ibraim Bassa — de pace ac de aliis omnibus inde de-
» pendentibus, emergentibus annexis et connexis colloquendi, agendi, trac-
» tandi, concludendi, statuendi. » On remarque encore, dans les actes de la chancellerie secrète de la cour, cette phrase : « Instructio pro fidelibus nos-
» tris comiti Adolpho ab Althan et Paulo Appony de Nagy Appon ad effec-
» tuationem universarum conclusionum seu articulorum tam in Sitvato-
» rokiana denuo confirmata quam in Viennensi recenter facta capitulatione
» comprehensorum destinatis Commissariis. » Cette instruction comprend quatorze articles.

Diarbekr, prit le gouvernement d'Ofen à la place de Souleïman. Ibrahim marcha sur Neuhaüsel ou Ujvar, et envoya des partis dans la contrée. Mais la nouvelle qu'il reçut de la concentration des forces impériales à Komorn, et la saison avancée, le déterminèrent à se replier sur Pest et Ofen en longeant la rive gauche du Danube. Le khan de Crimée manifesta l'intention de retourner dans son pays, et toutes les instances du grand-vizir pour le décider à passer l'hiver en Hongrie comme l'année précédente, furent inutiles. Ghazi-Ghiraï, qui se méfiait d'Ibrahim, n'alla jamais le visiter dans sa tente; leurs entrevues n'avaient lieu qu'à cheval, et leur bonne intelligence n'était qu'apparente [1]. Le khan partit donc pour la Crimée, et le grand-vizir continua sa retraite par Kecskemet, Zombor et Bács; il alla camper le 11 novembre (22 rebioul-akhir) en face de Vukowar sur les bords du Danube [2]; quatre jours après, il passa le pont de Peterwardein, et le 25 décembre (7 djemazioul-akhir) il arriva à Belgrade. L'aga des janissaires Tirnakdji prit alors congé du grand-vizir pour retourner à Constantinople; les troupes d'Asie furent renvoyées dans leurs foyers, et celles d'Europe distribuées dans leurs quartiers d'hiver. Ibrahim sut pendant toute cette campagne maintenir parmi ses soldats une stricte discipline,

[1] *Schekerab*, c'est-à-dire *d'eau sucrée;* c'est une métaphore persane pour désigner l'amitié que se portent les diplomates, qui est *douce*, mais *sans consistance*. Naïma, p. 117.

[2] La station voisine, sur les rives du Danube, s'appelle *Egriazmak*. Naïma, p. 118.



et gagner par ce moyen, ainsi que par l'art de la dissimulation dans lequel il était passé maître, les esprits des habitans des frontières comme ceux des sujets des princes chrétiens. Lui qui avait épuisé l'Egypte et la Syrie par ses rapines, ne permit pas qu'un grain des sacs de blé que les sujets du Sultan apportaient à l'armée restât sans paiement; aussi son camp eut-il toujours abondance de provisions; les plaintes contre les violences des soldats étaient presque chose inouïe. Les Serviens et les Valaques de Semendra et de Temeswar vinrent par troupes se ranger sous ses drapeaux; il les combla de dons, et leur donna de préférence des tapis de Salonik, ornés de la figure d'un lion, comme signe de sa plus grande affection, le lion étant le symbole du donateur. Ibrahim poussait si loin la dissimulation, que lorsque les chrétiens de Posega eurent, dans une révolte, tué le juge turc de la ville, il prétendit que ce meurtre avait eu lieu par son ordre, et leur envoya même une lettre dans laquelle il leur disait que le sang du juge avait été légalement versé; quelques personnes lui ayant adressé des représentations à ce sujet : « Devons-nous, s'écria-t-il, » pousser, par une rigueur intempestive, les rayas dans » les bras de l'ennemi? » Il se servit des chrétiens qu'il enrôla dans ses troupes en les gagnant par des flatteries, des libéralités et de bons traitemens, pour arrêter les débordemens des heiduques qui, depuis trente ans, n'avaient cessé de dévaster l'Esclavonie.

Ibrahim chercha, avec la même habileté qui lui avait valu les sympathies des habitans des frontières,

à se mettre en possession de Papa, sans coup-férir, par des négociations avec les Français et les Valaques de la garnison qui s'étaient révoltés à cause du non paiement de l'arriéré de leur solde (juin 1600). Ils avaient offert au gouverneur de Stuhlweissenbourg, Derwisch-Pascha, de rendre la forteresse si on leur payait la somme qui leur était due, et qui s'élevait à soixante mille ducats; Derwisch-Pascha avait fait part de ces propositions au grand-vizir, qui s'empressa de les communiquer au Sultan; la Porte, jalouse depuis long-temps d'une place aussi importante, promit dans sa réponse aux Français et aux Valaques dix mille ducats comptant, et le reste de la somme à une époque plus éloignée [IX]. Après avoir désarmé les Allemands et les Hongrois qui voulaient rester fidèles à leur serment, et avoir enchaîné leur colonel Marota, les révoltés se défendirent contre la division de l'armée impériale, conduite par le baron Adolphe de Schwarzenberg. Pendant le siége de cette place, le conquérant d'Erlau périt atteint d'une balle. Désespérant de pouvoir tenir long-temps dans Papa, les Français et les Valaques en sortirent au nombre d'environ deux mille hommes pour se joindre aux Turcs. Les hussards de Nadasdy et les cavaliers de Thurn les poursuivirent et en taillèrent en pièces plus de mille; à peine cinq ou six cents d'entre eux purent-ils arriver blessés et épuisés de fatigues à Stuhlweissenbourg. La Porte se montra fidèle à ses engagemens en leur comptant les dix mille ducats stipulés, et en les enrôlant à son service. Pendant plus de vingt ans ces

nouveaux sujets du Sultan se distinguèrent par leur bravoure et leur cruauté contre les chrétiens qui tombaient entre leurs mains. Au siége de Kanischa, ils montèrent les premiers à l'assaut et obtinrent ainsi le paiement du reste de la somme qui leur avait été promise. Lors de la prise de Chocim, ceux d'entre eux qui avaient survécu aux périls sans cesse renaissans de la guerre, prirent un féroce plaisir à rôtir des Cosaques et des Russes [1]: ils semblaient vouloir se venger par ces traitemens barbares de ceux plus affreux encore que les Hongrois et les Allemands avaient infligés à ceux de leurs frères d'armes faits prisonniers. Ibrahim retarda son départ de Belgrade jusqu'à ce que l'aga des janissaires Tirnakdji Hasan fût arrivé de Constantinople avec ses troupes, des canonniers et des armuriers, et qu'un des parens de Ghazi-Ghiraï l'eût joint à la tête de quelques mille Tatares. Bien qu'à la fin de la dernière expédition, le khan eût reçu, ainsi que le grand-vizir, par la voie d'un chambellan, un sabre, des kaftans et de l'argent en témoignage de la satisfaction de Mohammed, bien qu'il eût été invité par les lettres les plus flatteuses à entrer lui-même en

[1] « Dieselben meistentheils spiessen, radbrechen, an die Haken werfen, » die Gemæcht ausschneiden, sengen, braten, Riemen aus ihren Leibern » schneiden, mit Essig, Salz und Pfeffer dareinstreichen lassen, Andere mit » Zündstrick brennen, mit Pech tropfen und Pulver sprengen, bis an den » Hals in die Erde graben, und mit eysernen Kugeln umb Gelt darnach » schieben lassen, auch viel derselbigen zusammengekuppelt, und in einen » Ring gestellt, welche wie einer nach dem anderen von dem Scharpfrichter » seines Gefallens herausgenommen und mit manigfaltiger Pein hingerichtet » worden, zusehen müssen. » *Guerres de Hongrie*, t. III, p. 477.

campagne, il resta dans sa capitale en alléguant pour sa justification les excuses les plus spécieuses, et il répondit aux lettres du grand-vizir et du moufti par des ghazèles, car il maniait la plume aussi bien que l'épée [1]. A la fin de juillet 1600, l'armée ottomane passa le pont d'Essek et se dirigea sur Gran. Teryaki Hasan-Pascha qui, à Baranyavar, venait de battre une division ennemie et de rejeter les fugitifs dans le Danube, rejoignit Ibrahim à Essek, où, dans un conseil de guerre tenu à cette occasion, on résolut à la majorité d'attaquer Kanischa de préférence à Gran. En conséquence, Mourad-Pascha, gouverneur du Diarbekr, et Mohammed, kiaya du grand-vizir, reçurent ordre de marcher sur Siklós et Babocsa; les garnisons de ces deux places se rendirent sous la condition d'une libre retraite, et furent conduites par Mohammed-Kiaya jusqu'à Neograd. Le beglerbeg de Roumilie, Lala Mohammed-Pascha, amena d'Ofen cinq pièces de grosse artillerie à la suite des Français qui s'étaient échappés de Papa, et s'empara, chemin faisant vers Koppany, du château de Bolondwar et de la palanque de Lak. Le grand-vizir se rendit de Babocza à Berzenczé, donna aux Tatares l'ordre de battre le pays, et arriva au commencement d'août sous les murs de Kanischa. Le siége de cette ville fut plus pénible qu'aucun des précédens, à cause de la nature marécageuse du sol qui rendait difficile le travail des mines et des tranchées. On ouvrit vers la place des chemins de la largeur

[1] Selaniki, p. 744 et 781, donne plusieurs de ces ghazèles.



d'un chariot, formés de nattes de joncs, qui devaient se renouveler tous les jours. On ne tarda pas à voir arriver l'armée ennemie, qui, sous les ordres du duc de Lorraine, Philippe-Emmanuel Mercœur, venait dégager la place; bien que Mercœur voulût éviter toute occasion d'une bataille générale avec les forces supérieures des Turcs, cependant il livra à Ibrahim plusieurs combats dans lesquels celui-ci perdit quatorze canons et trois mille hommes. La poudrière de la ville, dans laquelle étaient plus de mille quintaux de poudre, ayant sauté, les canons des assiégés furent pendant plusieurs jours réduits au silence; mais la forteresse ne tarda pas à ouvrir de nouveau son feu, et le continua jusqu'à ce que le départ de Mercœur lui eût enlevé tout espoir de délivrance. Après quarante-quatre jours d'une défense courageuse, George Paradeiser se rendit, sous la condition d'une libre retraite avec armes et bagages, à l'exception des bouches à feu de la place. Cette capitulation fut si strictement observée que la garnison put emporter jusqu'aux juchoirs des poules et aux berceaux des enfans. Soixante-seize canons tombèrent au pouvoir des vainqueurs. L'historien Hasanbegzâdé qui remplaçait par intérim le reïs-efendi Hamza, envoyé à Constantinople avec l'ambassadeur de Michel, voïévode de Transylvanie, composa le rapport sur l'heureux succès du siége, et reçut en récompense un sabre et un habit d'honneur. Abdi Efendi fut expédié à Constantinople pour y annoncer la prise de Kanischa; à cette occasion furent données des fêtes qui durèrent trois jours

et trois nuits sans interruption. Vingt escadrons de seghbans, trois mille hommes de nouvelles troupes furent laissés en garnison à Kanischa; cette ville fut érigée en gouvernement en faveur de Teryaki Hasan, à qui on assigna en outre les revenus de Szigeth, d'Essek, de Siklós et de Fünfkirchen, à titre d'argent d'orge. Ibrahim passa la Drave au pont d'Yakova et se dirigea sur Essek, d'où il envoya le beglerbeg de Roumilie à Perserin et celui d'Anatolie à Banyaluka pour prendre leurs quartiers d'hiver; lui-même se rendit à Belgrade; l'aga des janissaires retourna, comme à l'ordinaire, à Constantinople.

Bien qu'après le siége de Kanischa, les négociations et les combats se soient succédé pendant six années jusqu'à la conclusion de la paix à Sitvatorok, nous interromprons cependant le cours de notre récit, non seulement pour raconter les événemens qui se sont passés sur d'autres points de l'empire simultanément avec la guerre de Hongrie, mais encore pour appeler l'attention sur l'année 1008 de l'hégyre dont la fin coïncide avec la dernière année du seizième siècle de l'ère chrétienne, et qui est une des plus importantes du règne de Mohammed et des plus remarquables de l'histoire ottomane. Les relations de la Porte avec les puissances étrangères avaient été d'autant plus pacifiques pendant les trois dernières années, que la fortune de ses armes avait été plus incertaine en Hongrie. L'ambassadeur anglais Burton, qui avait accompagné le Sultan à Erlau, était mort à Constantinople. L'envoyé de Henri IV, de Brèves, avait obtenu de la Porte



la nomination du mouteferrika Moutahher en qualité d'ambassadeur extraordinaire à la cour de France, pour offrir au roi, en témoignage de la considération du Sultan, un sabre enrichi de pierreries [1]. Cicala, qui comme Génois n'était pas moins l'ennemi des Français que des Vénitiens, empêcha le départ de Moutahher; de Brèves donnant un tour favorable à cette rétractation de la promesse faite, déclara que son maître serait bien plus flatté de voir délivrer des esclaves chrétiens, que de recevoir un sabre d'honneur [2]. De concert avec l'ambassadeur vénitien, il s'entremit en faveur des Maures de Grenade, combattit la proposition du gouverneur de Damas qui voulait changer en mosquée l'église du Saint-Sépulcre, et plaida la cause des Franciscains de Pera, auprès du moufti Seadeddin; enfin il détourna de Khios la colère du Sultan, qui voulait punir sur les catholiques de cette île une surprise à main armée tentée par quelques galères florentines, et convertir toutes leurs églises en mosquées. Virginio Uromo, duc de Bracciano, ayant sous ses ordres l'amiral Marco Antonio Calefato et le général Bartolomeo de Montaut, avait essayé d'enle-

[1] Flassan, dans son histoire, ne fait aucune mention de cette mission. On trouve à la Bibliothèque I. R. de la cour, parmi les manuscrits de Rangon, n° XXVIII, f. 41, une lettre de Henri IV à M. de Brèves, datée du 26 janvier 1595, et un Mémoire politique intitulé : *Della fratellanza e confederatione di Francesi coi Turchi, e per sangue e per costumi e per l'elettione conserva fra queste due nationi.*

[2] « Diceva che il suo Re non haveva bisogno d'altra spada, era meglio » liberare i Schiavi francesi. » *Summario delle Relaz. venet.* 5 sett. 1598, et Baudier, *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs*, p. 591 et 592.

ver Khios à la Porte par un coup de main ; mais il fut obligé à une retraite honteuse, après un siége infructueux et la mort de Bartolomeo [1]. Le grand-vizir se montrait favorable à la conclusion d'un traité avec l'Espagne ; mais le moufti Seadeddin, et son ami Ghaznefer [2], le grand-gouverneur de la cour, usèrent de toute leur influence pour l'empêcher. La Pologne maintint la paix conclue par Zamoiski, en envoyant à Constantinople des ambassades réitérées. Comme la Valachie et la Moldavie, depuis la révolte de Michel et la défaite de Sinan, pouvaient être considérées comme perdues pour la Porte, le roi de Pologne Sigismond III en demanda l'investiture, s'offrant à payer au Sultan les tributs envoyés jusqu'alors par ces deux pays [3]. L'ambassadeur de Sigismond était arrivé

[1] Baudier, p. 595. Naïma, p. 115. Selaniki, p. 783, se plaint hautement de ce que plus de cent esclaves avaient été remis au maudit ambassadeur de France : *As kaldiki boilé dori Islam itschindé sarahaten Frandja » laïni delaleti ile halet souhour-eïledi*, c'est-à-dire « peu s'en fallait que, dans la maison de l'Islamisme, un véritable enthousiasme ne se fût déclaré pour la France par les menées de son maudit ambassadeur. » L'année qui précéda cette attaque contre Khios, Neri Gerardi négocia, mais sans succès, un traité entre la Porte et le grand-duc de Florence : « Arrivato il Mouteferrika » da Firenze havendo condotto seco un Neri Gerardi con altri sette. — » Gerardi parte (27 nov. 1598) col negozio irresoluto e disgustato. » *Summ. delle Rel. venet.* Mais ce mouteferrika ou tschanesghir paraît avoir été un aventurier : « Il negozio di Toscana trattato per quel Ciasnegir che si servi » in Francia, Firenze, Venezia del nome di persona della Porta con patente » false essendo grenatino Renegato. » *Rel. ven.* déc. 1597.

[2] « La trattazione della tregua di Spagna communicata da Ebrei, impe- » dita dal Mufti e Capiaga. » *Summ. delle Relaz. venet.* ottob. 1598.

[3] « Ambassadore di Polonia fa istanza che la Valachia e Bogdania siano » date al suo Re col solito tributo. » *Rel. ven.* 21 ott. 1597.



à Koutschouktschekmedjé et devait faire son entrée officielle à Constantinople, lorsqu'un incident qui s'éleva le fit renoncer à sa résolution et tromper ainsi l'attente de la ville et du diwan (septembre 1597); la même chose arriva avec l'envoyé ouzbeg d'Abdoullah, souverain de Samarkand et de Boukhara, au commencement de l'année suivante (février 1598). L'ambassadeur ouzbeg ayant été volé dans sa dernière station à Ghebizé, refusa d'entrer à Constantinople jusqu'à ce que les objets enlevés lui eussent été restitués; ses réclamations n'ayant pas été écoutées, les vizirs l'attendirent en vain, comme il leur était arrivé six mois auparavant avec l'ambassadeur polonais. Cependant, un mois après, l'envoyé d'Abdoullah se rendit dans la capitale et fut traité suivant l'usage dans le diwan; c'était un homme d'une simplicité de mœurs qui égalait celle des derwischs, et il se leva de son siége lorsque le grand-vizir lui adressa la parole; il était chargé d'offrir les félicitations de son souverain à Mohammed III, à l'occasion de son avènement et de ses victoires. Il fut, ainsi qu'un nouvel ambassadeur polonais [1], congédié en moins de quinze jours, d'après le Kanoun,

[1] Selaniki, p. 716, 14 schâban 1006 (22 mars 1598). Le *Summario delle Relaz. venet.* dit : « L'Ambassadore di Polonia partito. » 8 agosto 1598. D'après Mouradjea d'Ohsson, le premier traité de la Porte avec la Pologne n'aurait été conclu que dans le cours de cette année; mais c'est là une grave erreur. Les *Rapports* des ambassadeurs vénitiens mentionnent encore une autre ambassade envoyée en Pologne en 1599, et l'arrivée d'un plénipotentiaire polonais à Constantinople en 1600 : « Mustelan Ciaus spedito in Polonia di ritarno; » Luglio 1599; et : « Giunto un Ambassador di » Polonia, » 3 settemb. 1600.

qui prescrit de renvoyer les ambassadeurs le plus tôt possible, afin d'éviter des frais trop prolongés d'entretien. Quelques mois après mourut Abdoullah, souverain de Samarkand; son fils, Abdoulmoumin, ne garda le trône que quelques mois, et en fut précipité par Noureddin Mohammedkhan, célèbre sous le nom de Tolemkhan (avril 1599 — ramazan 1007). Schah-Abbas avait mis à profit les troubles des Ouzbegs, en se remettant en possession du Khorassân; il fit annoncer ses victoires à Mohammed par son maître des cérémonies Kara-Khan; celui-ci se rendit à Constantinople [1], avec les clefs de vingt-quatre villes ou châteaux conquis sur les Ouzbegs, et la nourrice de Kotschkopan, père du défunt Mirza Haïder, appelée Güliter, c'est-à-dire *fraîche rose,* qui voyageait à sa suite sous prétexte de visiter le tombeau du jeune prince; elle apporta de riches présens destinés par le schah à la sultane Walidé. L'ambassadeur présenta au Sultan les vingt-quatre clefs sur deux plateaux d'or et d'argent, dans le premier desquels étaient celles des deux capitales du Khorassan, Meschhed et Herat; la nourrice fut reçue et splendidement fêtée dans le harem.

La sultane Walidé continuait à exercer sa pernicieuse influence sur l'empire. Cependant ses préoccupations politiques ne l'empêchèrent pas de pousser la construction de sa mosquée à Scutari; en même temps

[1] Naïma, p. 115. Selaniki, p. 791, 795 et 818. Dans l'*Inscha* persan, nº XXIII, se trouve la réponse de Mohammed III au bulletin de la conquête du Khorassân : elle fut portée par Mohammed Koulibeg d'Arabghir.



on vit s'achever le cloître des Mewlewis, bâti près de la nouvelle porte par le secrétaire des janissaires, Mohammed, et l'un des plus célèbres de la capitale. La sultane avait doté la première de ces mosquées d'une académie et d'une école des traditions, qui avaient pour professeurs deux savans célèbres, Aboulmeïamin Efendi et Sari Gürz. Pour maintenir son crédit, elle tirait de temps en temps de son riche trésor des sommes destinées à payer des troupes, ou à couvrir d'autres frais de guerre; mais les belles esclaves dont elle faisait présent à son fils contribuèrent encore plus à lui conserver sa haute faveur [1]. Raziyé, dont il a été question sous le règne de Mourad III et dont ce prince prenait souvent les conseils, était morte, et avait été ensevelie dans le voisinage de son palais à Beschiktasch, au milieu de l'affluence de toutes ses créatures (30 juin 1597 — 15 silkidé 1005). Mohammed pourvut au sort du fils [2] de Raziyé et de celui de sa nourrice, qui, après la mort de son époux Lala Mohammed-Pascha, avait convolé à de secondes noces. Vers la même époque mourut

[1] « La Sultana Valide ha la tramontana del governo, la Basch kadun la » sua familiarissima, ella presentò una giovine bellissima che partorì il pri- » mogenito Selim onde in molta grazia. » Nov. 1596. — « La somma delle » cose le più importanti si reduce alla Regina madre. » 6 luglio 1596. Et deux ans plus tard : « La Sultana madre ha corso gran travaglio dicendosi » che il Sign. voleva mandarla in Amasia ove il Seraglio vecchio, ma che ha » promesso non ingerirsi nel Governo dimostrando esso Signor molto riso- » luto di riformarlo coll mezzo del primo (Djerrah Mohammed-Pascha) e » della pena. » 1598. *Summario delle Relaz. venet.*

[2] Son fils Moustafa fut d'abord gouverneur à Haleb, puis beglerbeg d'Erzeroum, et devint vizir en 1008 (1599).

la sultane, épouse de Mohammed-Pascha, puis de Sinan-Pascha, fille du prince Moustafa et petite-fille de Souleïman-le-Grand. L'influence des femmes disposait non seulement à cette époque des places de gouverneurs dans les provinces, mais encore de la place de grand-vizir; ainsi l'eunuque Hasan et Souleïman n'avaient dû leur grand-vizirat qu'à la sultane Walidé; Khalil, d'abord kapitan-pascha, puis kaïmakam, ne conserva ses fonctions que grâce à sa femme, sœur du Sultan. Comme amiral de la flotte, Khalil fit construire une baschtarde, ou galère impériale, à seize rangs de rames, composés chacun de huit rameurs, et, d'après le Kanoun institué par Souleïman et observé par Sélim II et Mourad III, il la fit lancer à l'eau en présence du Sultan. Cicala fit construire un navire semblable, lorsque de retour à Constantinople, destitué du grand-vizirat par la sultane Walidé, il fut réinstallé dans la dignité de kapitan-pascha [1] par l'entremise de Seadeddin et de Ghaznefer, et partit avec la flotte pour Messine, où il alla chercher sa mère. De même que Cicala avait fait venir son frère Charles à Constantinople, ainsi Ghaznefer appela auprès de lui son neveu, qui embrassa l'Islamisme au grand désespoir de sa mère [2]. Les deux vizirs

[1] « Il Sign. volesse il Cigala santasse terzo Vezir nel Diwano, ma avendo » communicato alla madre, che il Cigala doppo fatto primo Vezir aveva detto » che non dovesse ascoltar la madre ne la Sultana intrò (la madre) in gran- » dissima colera, onde il Sigr. amantissimo della madre lo relegò in Erze- » rum. » 2 genn. 1597.

[2] « Il Nepote del Capiagu gionto a farsi Turco con gran rimorso della » madre. » April. 1600.

les plus considérés après Cicala et Khalil étaient les fils des deux anciens grands-vizirs, Hasan, fils de Sokolli, et Mohammed, fils de Sinan. Sokolli offrit au Sultan, à son retour de Hongrie, soixante-cinq vêtemens précieux et douze harnais d'argent, pour faire décider en sa faveur la question de préséance qui s'était élevée entre lui et Sinan [1]; cependant ce dernier obtint le pas sur son concurrent par la faveur de la sultane Walidé, et consolida encore son crédit par son mariage avec la fille de Pialé, issue du sultan Sélim. Les noces de Sinan et celles que le grand-vizir Djerrah Mohammed célébra pour le mariage de sa fille, et la circoncision de ses fils, furent des fêtes populaires; la dernière fut d'autant plus brillante, que le grand-vizir avait été lui-même barbier, et avait fait l'office de chirurgien lors de la circoncision du Sultan régnant, circonstance qui lui avait valu le surnom de Djerrah (chirurgien). Ces fêtes occupèrent les loisirs des habitans de Constantinople, pendant que la guerre ravageait les frontières de Hongrie et que des révoltes qui éclataient çà et là sur divers points de l'empire étaient étouffées dans le sang de leurs promoteurs. Un vieillard maniaque, qui s'annonçait dans les cafés de Constantinople comme Mehdi, le douzième imam, fut pendu malgré sa barbe grise; un autre aventurier, qui dans les environs de la capitale

[1] « Asan figlio di Mohammed sentato quinto Vezir in Diwano al suo » ritorno d'Ongheria ha presentato al Sigr. 65 vesti e 12 vasi d'argento, » essendo nata disputa per la precedenza tra lui e Mohammed figlio di » Sinan. » Dec. 1597.

se donnait pour le prince Souleïman, frère du sultan Sélim, fut attaché au crochet (1596). Trois mille étudians, qni s'étaient mis à ravager la Karamanie pendant l'absence du beglerbeg du pays, furent tués pour la plupart (1598). Les partisans des Mouttaher ayant voulu remuer dans l'Yémen, les membres de cette famille, qui gémissaient à Constantinople dans le château des Sept-Tours, furent transférés dans les prisons plus dures encore du château du Bosphore. Un chef de brigands, qui se faisait appeler Mouburek-Schah, c'est-à-dire *le schah béni,* mit au pillage toute la contrée de Bassra et de Bagdad, et pilla ou rançonna les caravanes du commerce; il se donnait également pour l'imam Mehdi, et il se rendit tellement redoutable, qu'on dut secourir contre lui les begs de Kewkeban et de Hadjé par des renforts de troupes tirées de la Roumilie. Hadji-Ibrahim, gouverneur de Haleb, contint une révolte des janissaires en faisant pendre dix-sept d'entre eux. En Géorgie, Djâfer anéantit le pouvoir de la famille Louarssab; il envoya Simon Lewend et le fils d'Alexandre avec la tête de son père à Constantinople, où ces malheureux princes finirent leur vie dans le château des Sept-Tours. Le fils de Bourhaneddin, le dernier prince indépendant du Schirwan, qui était venu rendre hommage au Sultan, fut reçu avec distinction, et Mohammed lui fit présent de vingt mille aspres à titre d'argent de bain.

La révolte des sipahis à Constantinople fut bien autrement significative que celles des provinces, en ce sens qu'elle fut le signal de la prépondérance que ve-

nait d'acquérir l'armée sur le harem. La juive Kira, dont nous avons dépeint l'influence comme sommelière du seraï sous Mourad III, ne fut pas pour peu de chose dans les troubles qui éclatèrent, parce qu'elle s'était mêlée de la collation des fiefs de cavalerie et en avait trafiqué. Les sipahis demandèrent sa tête. Khalil-Pascha, qui, depuis la réinstallation de Cicala comme kapitan-pascha, administrait Constantinople en qualité de kaïmakam pendant l'absence du grand-vizir, craignit qu'un refus fait à cette soldatesque effrénée n'entraînât sa perte et celle de la sultane Walidé : il envoya donc le tschaousch-baschi chercher Kira et ses fils. Lorsque celle-ci monta, dans le palais du grand-vizir, l'escalier de la salle du diwan, les sipahis l'assaillirent, la massacrèrent avec trois de ses fils, et allèrent suspendre les lambeaux de ses chairs palpitantes aux portes des hauts fonctionnaires dont elle avait l'habitude de se servir pour vendre les places. Le quatrième fils de Kira parvint seul à se sauver en embrassant l'Islamisme, et prit à cet effet le nom d'Aksak Moustafa-Tschaousch ; la confiscation des biens de Kira ne produisit pas moins de cinq millions d'aspres. Cet événement entraina la déposition de Khalil comme kaïmakam et la nomination à sa place de Hafiz-Pascha. Avec la révolte des sipahis à Constantinople coïncida en Asie celle plus grave et plus dangereuse des fugitifs de Keresztes, qui pendant trente ans fut une plaie toujours saignante pour l'empire. Le chef des segbans, Abdoulhalim, depuis fameux sous le nom de Karayazidji, c'est-à-dire *l'écri-*

vain noir, se mit à la tête d'un ramassis de Kurdes, de Turcomans, fugitifs de l'armée de Hongrie, s'empara de Roha (Édessa), et gagna à sa cause Houseïn-Pascha, celui-là même que Mohammed avait envoyé en Asie pour prendre des renseignemens sur l'insurrection. Le moutesellim, c'est-à-dire le gouverneur provisoire de Karamanie, marcha contre Houseïn; mais il fut battu dans les environs d'Akseraï et repoussé jusqu'à Koniah. Mohammed-Pascha, fils de Sinan, envoyé contre les rebelles, vint mettre le siége devant Roha, où s'étaient jetés Karayazidji et Houseïn-Pascha (juillet 1599 — moharrem 1008). Lorsque le manque de munitions se fit sentir chez les assiégés, au point qu'ils durent couler des balles avec des piastres faute de plomb, Karayazidji entra en négociation avec Mohammed-Pascha, et lui offrit de se rendre, en promettant de lui livrer Houseïn, et en stipulant pour lui-même le gouvernement d'Amassia. Cette proposition ayant été acceptée, Houseïn fut conduit à Constantinople, où, après lui avoir brisé les membres et l'avoir promené dans la ville sur un cheval, on suspendit son cadavre tout défiguré aux crochets de fer de la Porte au Bois. Mohammed-Pascha prit ses quartiers d'hiver à Diarbekr, et marcha de nouveau au printemps suivant contre Karayazidji, qui, au lieu de se rendre dans son gouvernement d'Amassia, ravageait la contrée de Siwas. Mohammed, pascha de Siwas, qui avait été appelé de sa province pour faire partie de l'expédition de Hongrie, plaida avec force, à son passage à Constantinople, la cause du rebelle,

et se porta garant de sa tranquillité à l'avenir. Sur cette assurance, Mohammed-Pascha fut mandé par le diwan, et un nouveau sandjak, celui de Tschoroum, fut accordé à Karayazidji. Mais, comme au lieu de renoncer à sa révolte, Karayazidji ne faisait que la propager avec le secours de son frère Deli-Houseïn, gouverneur de Bagdad, Hasan et le sixième vizir Hadji-Ibrahim reçurent ordre de marcher contre lui (25 avril 1600 — 11 schewal 1008). Arrivés à Kaïssariyé, ces deux vizirs se trouvèrent en présence de vingt mille rebelles qui leur offrirent la bataille; l'armée ottomane fut battue et presque entièrement anéantie. Hadji-Ibrahim ne put qu'avec peine se sauver à Kaïssariyé. Depuis cette victoire, Karayazidji se crut seul maître et souverain en Asie, et rendit en cette qualité des ordres superbes; nous donnons textuellement ici la teneur de l'un d'eux : « Comme le porteur » de cet ordre sublime, Mohammed de Kaïssariyé, » s'est sincèrement soumis, après la victoire que nous » avons remportée par la grâce de Dieu sur le général » ottoman, Hadji Ibrahim-Pascha, je l'ai délivré de » toute espèce de taxes, et j'ai donné cet ordre impé- » rial : maintenant que j'ai abattu dans ces contrées le » bras de la puissance ottomane et que son règne m'est » tombé en partage, j'ordonne par ces présentes que » celui-ci soit libre de tous impôts; ceux qui n'obéiront » pas à cette décision en seront punis; tu dois gar- » der cet ordre sublime entre tes mains, et les autres » doivent agir d'après son contenu impérial. Qu'ils » le sachent bien! Donné dans le milieu du mois de

» rebioul-ewwel de l'an 1009 (24 septembre 1600). »
Depuis trois cents ans qu'avait été fondé l'empire, on n'avait jamais vu une aussi outrageuse violation des droits des sultans ottomans. Il est vrai qu'en Egypte, au commencement du règne de Souleïman, Ahmed avait pris pendant quelque temps le titre de sultan, et plus tard le grand-vizir Ibrahim, après avoir assiégé Vienne, s'était arrogé ce même titre sans que le Padischah eût cru devoir punir l'arrogance de son esclave. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, un soldat fugitif rendait des fermans en son nom, et, pendant qu'Ibrahim prenait Kanischa, l'Asie menaçait d'échapper à l'empire.

L'année 1008 de l'hégyre est remarquable non seulement par la conquête de Kanischa et l'explosion de la révolte d'Asie, mais encore par la mort des plus grands génies qui aient honoré les lettres ottomanes; la disparition de ces grands hommes est d'une plus grande importance pour l'historien, que la fin des seize sultanes, tantes ou filles de Mohammed, que la peste avait enlevées deux ans auparavant, et qui furent toutes ensevelies à côté de Mourad III. Le savant Seadeddin, qui depuis vingt-cinq ans, comme précepteur des princes et du Sultan, comme moufti et conseiller de Mourad III et de Mohammed III, avait apporté le tribut de ses lumières dans toutes les discussions des grandes affaires de l'empire, qui avait su déterminer le Sultan à conduire en personne l'expédition d'Erlau, et lui avait donné la victoire en le forçant de rester sur le champ de bataille de Keresztes;

Seadeddin, l'auteur de l'*Histoire de l'Empire ottoman* depuis sa fondation jusqu'à la mort de Sélim Ier, traducteur de l'*Histoire universelle* du Persan Lari; Seadeddin, dont le style riche et pompeux n'a pu être égalé par ses successeurs, mourut subitement le 2 octobre 1599 (12 rebioul-ewwel 1008), jour de la naissance du Prophète, dans la mosquée d'Aya-Sofia, au moment où il se préparait à la prière. Quatre de ses fils, tous revêtus de hautes dignités législatives, portèrent ses restes qui furent ensevelis près de la mosquée d'Eyoub. Six mois après, le 7 avril 1600 (23 ramazan), mourut le poëte Baki, qui avait trois fois occupé la charge de grand-juge de Roumilie, mais qui n'avait pu obtenir celle de moufti, même après la mort de Seadeddin, à qui succéda Sanollah. Baki est le plus grand-poëte lyrique des Ottomans; il a traduit trois ouvrages arabes fort estimés, savoir: une *vie du Prophète*, une *histoire de la Mecque*, et une dissertation sur *le mérite de la guerre sainte*. Le moufti Sanollah fit la prière des funérailles et cita un distique, applicable à la circonstance, tiré des œuvres du poëte, dont le nom (Baki *le durable*) durera autant que la littérature turque. La même année qui vit mourir Baki fut aussi témoin de la fin de six autres poëtes d'un moindre mérite, savoir: Souheïli, Aarifi, Bassiri, Ilmi, juge de Paphos, Walihi, juge d'Ouskoub et Taalikdjizadé le schehnamidji, ou poëte épique à gage, de Mohammed III. Mais la plus grande perte de l'empire en cette année fatale à la littérature ottomane, fut, non pas celle de

Seadeddin, chez lequel souvent la vérité disparaît sous les fleurs d'une réthorique luxuriante, et chez lequel on reconnaît toujours le précepteur du Sultan; mais celle d'Ali, un des historiens ottomans les plus indépendans et les plus sincères, et qui, s'il commit quelques erreurs de dates, écrivit toujours avec talent et un esprit de haute critique. Employé au service de l'Etat depuis le règne de Souleïman, il n'avait pu obtenir, faute d'esprit courtisanesque, la place de secrétaire d'Etat, à laquelle le désignait suffisamment la nature de son talent; il fut successivement defterdar, secrétaire des janissaires, sandjakbeg d'Amassia, et enfin pascha de Djidda. Il a laissé dix-huit ouvrages en prose et en vers : au nombre des premiers on remarque une histoire universelle intitulée *les Mines des Connaissances* [1], dont la quatrième partie forme l'histoire de l'empire ottoman; des récits spéciaux, tels que la conquête de Szigeth, sous le titre de *les Sept Assemblées* [2]; les guerres des fils de Souleïman, sous le titre de *Curiosités des Combats;* la campagne en Géorgie, sous le titre de *Livre de la Victoire;* la description des fêtes de la circoncision, une traduction des *Fleurs des Histoires*, et une collection de lettres. Les poésies lyriques, romantiques et mystiques d'Ali en turc et en persan, ne sont pas son plus grand titre à la gloire [x]. Ce n'est pas sans regret que nous nous séparons de cet historien, l'un des plus véridiques écrivains ottomans, et qui a été notre guide

[1] *Kounhoul-akhbar*. — [2] *Heft-medjli's*.



fidèle jusque dans cette partie de notre histoire; nous sentons d'autant plus la gravité de sa perte, qu'il fut bientôt suivi au tombeau par Selaniki, maître des cérémonies de Mohammed, dont la minutieuse exactitude dans les dates et les détails nous a été jusqu'à présent d'un si grand secours.

FIN DU TOME SEPTIÈME.



NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU SEPTIÈME VOLUME.

—

LIVRE XXXVII.

I. — Page 5.

Petschewi, f. 167, donne le passage d'un poëme de Schemsi, composé en l'honneur de sa famille, les Kizil-Ahmedoglis ou Isfendiars. L'auteur acheta cet exemplaire signé du Moufti Ebousououd, et formant 500 distiques, d'un gardien de bains, pour la somme de 40 aspres. La critique d'Ebousououd sur ce poëme est une des plus singulières. A la tête de son paraphe se trouve cette belle formule : *Kad moulikė-el-memalikoul-irfaniyet behoukoumil-fazl wel meharet-kema mouliket-memalikous-sultaniyet bihoukmil-imaret wel wezaret,* c'est-à-dire : « Les pays des connaissances sont dominés par les lois de la vertu et du mérite, comme les pays des sultans sont gouvernés par les lois des émirs et des vizirs. »

II. — Page 9.

Ali, f. 387, lui donna ce témoignage en 1005 (1596), lorsque Ghaznefer jouissait encore de toute son influence. Les ouvrages d'Ali, écrits en prose et en vers, et qui s'élèvent



au nombre de cinquante, sont dus en partie à la générosité de Ghaznefer. Il est certain que la géographie et l'histoire de l'empire ottoman doivent beaucoup à ce Hongrois pour le zèle qu'il mettait à faire traduire en langue turque la *géographie arabe d'Ahmed ben Sehl de Balkh* (*Djihannuma*, p. 13 et 14). Il en existe un exemplaire à la bibliothèque de l'Institut de Bologne.

III. — Page 12.

Le rapport du baile vénitien, daté de l'année 1575, qui se trouve à la Bibliotèque I. R. d'Autriche, sous le n. 746, s'exprime ainsi sur la personne de Mourad III : « Sultan » Amurat huomo di età di 33 anni incircha, piccolo di sta- » tura, di collo lungo, di debole complessione, e che non » promette lunga vita, di natura malinconico e che non si » diletta di altro, che di studiare libri della sua religione e le » historie delle imprese dei suoi maggiori; poco stima i pia- » ceri e si contenta della sua solla moglie, astenendosi da » tutte le altre donne, alienissimo dallo amore delli paggi, » non beve mai vino, ha 3 figlioli, una femina di 11 anni, » e due maschi : Mehmet 9, Selim 8 anni; accetta ogni sup- » plica che gli viene data, e veduta ch'egli l'ha, commette » che si fa giustizia, onde e nato che molti si sono venuti a » querelare di Bassa Mehmet, e cio ha causato che lui sia » caduto molto della solita grandezza volendo il Signor » udire ognuno, ne fidandosi nel parer solo di Mehmet, » come faceva suo padre e suo avo; spende ogni anno 7 mil- » lioni e ne avanza due; ha 700 Sangiachi, arrivano a 130,000 » cavalli, quelli della Grecia 80,000 e di Natolia 50,000; » 200 Gallee sottile, 200 mahone, accresce la sua armata » delle gallee e fuste delli Corzali. Socolli di 70 anni, per- » sona molto accorta, capacissima di tutte le cose e giudizio- » sissima sopra modo, intende per ecellenza le cose del suo » Principe e parimente quelle delli altri principi del mondo.»

Le voyage de Maffei Venieri, de l'année 1582, et qui se trouve parmi les manuscrits de Rangon, n. 9, à la Bibliothèque I. R., dit sur le même sultan : « E il presente Imperatore » giovane di 33 anni, di statura al punto giusta ma piutosto » enfiato d'umori putridi che pingue, di purgato nutrimento » e bianco di carne, ma misto il bianco d'un pallor giallo- » rino, biondo il pelo, bionda la barba, che gli va d'una » tempia all' altra per disotto il mento, lasciando tutta la » parte esterna scoperta, ha pochi mustachi, grosse le lab- » bre, egualmente rilevate senza alcun disegno terminate, il » naso aquilino indubitatamente, l'occhio azzurro turbido et » mesto, il sopraciglo oltra misura inarchato e breve, la » fronte, bene che parte ne cuopra il turbante, e spaziosa; » delle qualità dell' animo malinconico et bon Turco, arro- » gante poco, provido d'impressione di molestie di pensieri, » di natura avaro e tenace et un pochissimo Poeta. » On y trouve encore le portrait de Moustafa-Pascha, le bourreau de Bragadino : « E Mustafa huomo di 80 anni; ma sono gli » anni suoi verdi e robusti, non e molto alto di statura, ha » l'aspetto non meno che l'accolimento crudele et sangui- » nolente, gli occhi coperti assai dal sopraciglio, di pocha » canitie il pelo, di poche rughe il volto, nelle maniere » attivo, nell' apparenza soave, nei costumi lusingiero ac- » cetta con grazia, saluta con prontezza; e destro, astuto, » savio, finto, eloquente. » Maffei fixe les revenus de l'empire à huit millions, et dit que les dépenses dépassaient de beaucoup cette somme. L'armée comptait alors cent quarante-cinq mille hommes, la flotte 300 galères; les possesseurs de fiefs d'un revenu de trois à cinq mille aspres étaient tenus d'entretenir un cheval; ceux d'un fief plus grand étaient obligés de fournir un cheval pour chaque mille aspres au-dessus de cette somme. Les Arméniens étaient seuls exceptés du recrutement annuel des enfans chrétiens destinés à être incorporés dans les rangs des janissaires (Adjemoghlans); ils ne devenaient janissaires qu'après un laps de vingt-cinq ans.



IV. — Page 12.

Riazi. Il est cité comme poëte, dans la Biographie contemporaine des poëtes ottomans, sous le nom de Mourad ou Mouradi.

V. — Page 17.

Selaniki, p. 126. D'après cela, il y aurait eu quatorze mille janissaires. Suivant le calcul statistique de Gourdjali Kotschibeg, leur nombre exact était de treize mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf; le même auteur donne les détails suivans sur l'armée soldée et les employés de la cour: Mouteferrikas, cent vingt-quatre; échansons, quarante; tschaoucshs, deux cent quatre-vingt-dix; secrétaires de la chambre, quarante; secrétaires du diwan, cinquante; du fisc, dix-sept; du trésor, cinquante; gardiens des portes du seraï, trois mille cent vingt-sept; troupes soldées de l'aile droite, quatre cents; *idem* de l'aile gauche, quatre cents; étrangers de l'aile droite, quatre cent sept; *idem* de l'aile gauche, quatre cent sept; janissaires, treize mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf; adjemoghlans, sept mille quatre cent quatre-vingt-quinze; personnel des écuries, quatre mille trois cent quatre-vingt-seize; personnel des cuisines et des offices, quatre cent neuf; gardiens des tentes, deux cent vingt-neuf; baltadjis, cent quinze; serviteurs de l'étendard, cent cinquante-sept; siklans, vingt-sept; porteurs d'eau, dix-huit; mouezzins du seraï, six; ouvriers, sept cent trente-cinq; employés aux constructions hydrauliques, cinquante-quatre; médecins et chirurgiens, vingt-six; total, trente-sept mille deux cent quatre-vingt-huit, et non pas trente-six mille cent cinquante-trois, comme le dit, par erreur, Kotschibeg.

VI. — Page 34.

Les notions suivantes suffisent pour faire connaître l'état

des frontières de l'empire du côté de la Turquie. Malgré la paix récemment conclue, Pierre Norwath remit, le 22 septembre 1576, au pascha d'Ofen, un catalogue de tous les dommages causés par les troupes ottomanes; Ungnad présenta, le 18 octobre 1576, avec la demande de la reconstruction de Bolondwar, une longue liste de tous les dommages causés par les Turcs dans les dernières années et dont voici les principaux : En l'année 1571, George Thury assassiné dans les Etats de l'empereur; le fort de Gede surpris par le beg de Fülek; en l'année 1573, excursion du beglerbeg de Bosnie jusqu'à Zethim et Klobak; en 1574, marche du gonüllü-aga (colonel des volontaires) d'Ofen sur Totis, à la tête de huit cents hommes, moitié cavalerie moitié infanterie; marche du beg de Palota sur Stuhlweissenbourg, et de celui de Szolnok sur Coziet; le beg de Szigeth s'avança avec les troupes de Bresenz (Bersencze), Zegend (Segesd), Babofdja (Babocsa) jusque sous les murs de Kapornak, où il brûla cinq villages; mille cinq cents Turcs dévastèrent tout le pays situé entre Stenichniak et Budachky; le beg de Gran se porta sur Saint-Benedict, saccagea le bourg et assaillit le fort pendant trois heures; en 1575, le beg de Koppan mit pendant huit jours le siége devant le fort de Fonod; le beg de Gran s'empara de Somoskœ; les castels de Klyman, Szokoly, Petrovich et de Glina furent réduits en cendres; les châteaux de Kladus, Bailinovaz, Bovicz furent assaillis, et neuf cents personnes conduites en esclavage; les begs de Seczen (Szecseny), Koppan, Segesd et Bersencze tentèrent de s'emparer des forts de Czakan (Csákany), Ketel (Kethely), et Konovar; le beg de Neograd arriva jusque sous les murs de Karpfen et Zabrak, mais il fut repoussé; il se rendit ensuite avec son artillerie devant Schemnitz, et emmena, de Kerrinia, deux cents chevaux; l'Alaïbeg de Pest se porta, avec quatre mille hommes, sous les murs d'Erlau; Delipop fut fait prisonnier près d'Ivaniz. En Croatie, les Ottomans incendièrent le castel

Sturlizza, et au-dessus de Kanischa les châteaux de Pelleskefen (Pœlœskefej), Dusnak (Dusznak), et Kisfalued (Kisfalud), puis les gentilshommeries de Szentbalás, Hahóth, Seotyr (Sœjtœr) et le château de Gethe (Gétye); ils s'emparèrent de Devin (Dévény) et de Kekar (Kekkœ), et se mirent en possession de Fonod et Somoskœ. En l'année 1576, les begs de Szigeth, Koppan et Fünfkirchen, livrèrent aux flammes douze villages au-dessus de Kanischa; le beg de Gran sortit plus d'une fois de sa forteresse pour surprendre les marchands de riz, et poussa jusqu'à Neitra, Léva (Lewenz) et les villes des montagnes. Le beg de Bosnie brûla l'abbaye de Topulska et le château d'Hutinsky; les forts de Greda et de Rosaz eurent le même sort; les begs de Szigeth et de Fünfkirchen marchèrent sur Kanischa, d'où ils emmenèrent neuf cents prisonniers. Les troupes d'Ofen incendièrent un château, au-dessous de Ghimes, appartenant à Forgacs, puis, sur la Glima, les castels de Batna et Stangovaz, le château du comte de Slun, près Goraz, et attaquèrent Piriska; le beg de Szigeth assaillit le castel Molnári; les begs de Bosnie, de Neograd et de Krupp tentèrent une attaque contre les châteaux de Knya, Castanoviz, Dubizza, Gotima; trois mille Turcs passèrent la Kulpa et ravagèrent plusieurs villages de la Carniole; sur les frontières de Bosnie et de Styrie, quatre mille six cent soixante hommes furent conduits en esclavage. Toutes ces incursions eurent lieu avant la trève conclue en l'année 1576. On lit dans une liste des dommages causés par les Turcs, contrairement à la foi jurée, et présentée à la Porte en l'année 1577 : « Li 4 Castelli : Divin (Divény), Kekeü » (Kekkœ), Somoschkeu (Somoskœ) e Fonod occupati contra » li articoli della pace. Quelli di Strigonia andarono sopra » Gemisch (Ghimes) e brucciarono; li Begi di Posega, » Siget, Copan (Koppan), Peczen (Szécsén) et Pokriz con » 4000 uomini vennero a Kaproncza, e lo brucciarono; il » Bego di Bosna con quelli di Cliuna (Glina), Posega e » Pokriz entrarono nella Croatia con 3000 uomini. Il Sr.

» Ausperg (Auersperg 1575) con 60 cavalli soli e alcuni Us- » coki ci lasciò la vita. Saccheggiarono Stanisnac e Camen- » 7ky, menarono via 1200 uomini. I Begi di Siget, Copan, » Peczen andarono sopra Canisa fin a Egersek (Egerszeg) et » Egervar, brucciarono 16 ville, menarono via 1000 per- » sone. Il Beg di Pokriz e Posega con 1000 cavalli vennero » a Ivanitsch, brucciarono il borgo Apatin. Il Beg di Stri- » gonia venne a Uivar sotto ombra di romper lancie, simil- » mente quello di Stombeligrad (Stuhlweissenbourg) a Pa- » lota, quelli di Segesd e Siget vennero appresso Cotar » brucciando la villa Cotar e Beinthodfeld. Tra Comaronia » et Tatta non è sicuro nissuno. » Jean d'Auersperg, dans une lettre datée du 17 juillet 1575, instruit les commissaires d'un district de la Carniole de la perte de Zezin (Sasina), et le 12 août suivant, ces mêmes commissaires font connaître à l'archiduc Charles le siége de Wihitsch par les Turcs, l'envahissement de Dobonatz et de Mœttling et l'incendie de Novigrad. Le Bogdanitsch, burgrave d'Ostrositsch, malgré les prières et les menaces de l'archiduc, refusa de se porter sur Ostrositsch, place devenue importante par la perte de Busin et Zasin. En Carniole commandait Sébastien de Lamberg; à Kanischa, Ruber. Le 8 mars 1578, l'archiduc Ernest envoya au pascha d'Ofen la liste des plaintes anciennes et récentes : « Anno 76. in Croatia Buzin et Sasina, Gorsais » (Gorschaky), Gradacz subrepta castella : S. Jacob (Szent » Jacob) et And (?) prope Canisam exusta. Cum Solnokenses » Turcae 5 pagos prope Zatmar (Szathmár) diripuissent » nundinas in Sixo (Szikszo) depraedassent, castellum Zed- » teor (Sœjtœr) prope Canisam exussere. Recenter Begus sy- » gensis, copanensis et quinqueecclesiensis 19. Febr. cum » 28 vexillis supra Canisam villas 8 depraedati, oppidum » Also Lyndwa (Also Lendva) exussere, 22. Febr. Begus » Sechenensis (Szecsén) cum 500 equitibus et magno pedi- » tatu usque ad castellum Zasy penetravit, altro die apud » Bakabaniam irruere. » Le 25 janvier 1579, Ungnad remit

au diwan un mémoire dans lequel il se plaignait des attaques contre les châteaux de Budachky, Barosch, Dobowaz, Leva, Topusca, Coprainiza (Kaproncza) et Saint-Benedict, et de la prise d'Ossa, de Divéni, Kœkkœ, Fonod, Samoskœ, Prowiest, Ostrovaz, And, Scotwez, Serin, Busin, Zasin, Gersitsch, Gradasch, Gordanski; Knyn, Welicka, Cladusch, Bogan, Poetsch, Streliza, Zrahira avaient été détruits. Le 5 avril, les Turcs incendièrent Rasseny et Kawzinack, saccagèrent les deux villages d'Ochova et d'Ilia (Illing) et assaillirent Kreuz et Jelenszka (Voy., sur les incursions des Turcs en l'année 1576, le *Journal* de Gerlach, p. 286-291).

VII. — Page 37.

Zinzendorf rapporta de cette ambassade plusieurs portraits de vizirs turcs, ainsi qu'un tableau représentant le vase de pierre que Moustafa-Pascha, le conquérant de Chypre, avait apporté de son expédition, et qui était considéré comme étant une des cruches de Cana en Galilée. Au bas de ce tableau on lisait ces mots : « Unam ex sex lapideis hy- » driis in Cana Galileae nuptiis, aqua ad summum imple- » tis, in quibus Christi primo miraculo aqua vinum facta » est. Cum Cyprii et omnes in Oriente Christiani Famagostae » in aede S. Mariae sacra, vulgo Beat. Virgo ad hydriam vo- » cata, per multa saecula religiosissime conservassent, hanc » Mustafa Bassa cum Cyprum insulam armis potentiaque » Turcarum 1571 occupasset, a Christianis oblatum prae- » tium 700 aureorum pro hydria recusasset, purique auri ad » summum usque impletam non obtinuisset, Constantinopo- » lim sua triremi detulit, post cujus obitum multa circum- » vectione disruptam Joachimus a Sinzendorf Rudolphi II. » Imp. Rom. Consiliarius Imperialis Aulicus et apud Amu- » rathem III. Turcicum Imperatorem eo tempore Byzantii » Orator Magnus suis sumptibus acquisivit, inscriptas litte-

» ras interpretari et Viennam Austriae devehi curavit. Ma- » thias de Faro Rom. Imp. Byzantii Turcicus Interpres » inscriptas litteras sic est interpretatus : Ego pauper, et Tu » qui donas tempus et cito non punis, tu es Dominus bene- » volus, dirigas et finias in bonum opera mea. » L'inscription arabe, peu lisible était : *Ena El-fakir,* c'est-à-dire : « moi le pauvre » (le nom était indéchiffrable); puis : *Inté el Weli er-rahmin,* c'est-à-dire : « Toi, l'ami, le miséricordieux. » Gerlach, p. 438, donne la lettre de créance de Zinzendorf au pascha d'Ofen et au grand-vizir. Voyez encore *Henrici Porsii, et sacr. caes. Maiestatis ab epistolis in camera aulica, nec non professoris poeseos in Archigymnasis Viennensi, Iter Byzantinum.* On trouve dans le même ouvrage un abrégé de la guerre de Perse (Francofurti 1583).

VIII. — Page 48.

« Tempore Sigismundi non latrones aliqui, sed Lasky et » Visnicovsky Palatini Podoliae Voivodam in Valachia » creant; imo Antonius Siculus bello Caes. Christ. despotam » induxit, et Suleimanus Magnus vexillum ei dedit, ab an- » nis centum aut pluribus. Cosaki solitudines incolunt, » amicitia nunquam interrupta fuit; nunc a me (Stephano » Bathory) petitur, ut campos vastos purgem, ita ut nulli » fures inveniantur. Sapientes judicent an hoc fieri possit. » Certe non eo fine caput meum in sinum Caesaris potentis- » simi inclinaveram, ut tam tenuem habeam susceptum, » aut ut tam leviter benevolentia Caesaris potentissimi erga » me stet. » (Lettre du Roi du 22 septembre 1578. Archives I. R.)

IX. — Page 49.

« A Sebenico ritrovato Comandamento di S. Suleimano, » che comanda che se pigliano testimoni cuosi Turchi come » Christiani; altro : che saranno annessi li privilegi vechi

» del Re d'Ongheria sopra li quali Comandamenti e al fon- » damento delle ragioni di Sebenico e Spalatro. » 17 avril 1476. *Sum. del. rel. ven.* On y trouve encore les actes sur la délimitation de Scardona, Sebenico et Zara, de l'année 984 (1576). Archives I. R.

X. — Page 49.

Voici le billet de la sultane au baile vénitien : « La sapra » come e stata riceputa la presa de raso (velours), che ci ha- » vete mandato per la Chiera nostra schiava, del che la im- » partiamo, e piacendo a Dio non sara persa. La madre del' » Imperator et Conservatore della fede Sultano Moamet » Kan. » L'original se trouve dans les archives de Venise. La lettre du médecin juif, d'origine allemande, est déposée dans les archives I. R., parmi les actes vénitiens. Nous cite- rons ici le passage suivant du *Sum. del. rel. ven.*, qui prouve son esprit rusé : « Rabi Salomon dice che, avendolo pregato » l'Ambassadore del Imperatore che sua C. M. sia invitata » alla circumcisione, desiderava saper se sua Signoria ha- » vesse avuto caro di esser invitata (22 décembre 1577). » Pour déterminer le doge à une humble démarche, il lui fit accroire que l'empereur avait déjà demandé l'honneur d'une invitation pour les fêtes de la Circoncision.

—

LIVRE XXXVIII.

I. — Page 70.

Vers la fin du règne de Schah-Tahmasp, Vincenzo degli Alessandri se rendit en Perse en qualité d'ambassadeur de Venise; sa mission dura vingt-un mois. Schah-Tahmasp avait onze fils et trois filles. Dans son rapport, déposé à la Bibl.

I. R., n° 746, Vincenzo s'exprime ainsi sur ce prince : « Il » Re di anni 64, del suo impero 50, essendo stato eletto Re » di 13 anni, di statura mediocre, ben formato di corpo, di » faccia alquanto oscura, con labia grandi e barba longa e » non molto canuta, di complessione piu tosto malinconica » (depuis six ans il n'était pas sorti de son palais, au grand » mécontentement du peuple), usa molti delli ellettuari per » fomentar la lussuria, avaro, forzato di dar all' Osbech 400 » Tumani all' anno, che fanno 8000 Scudi, acciò non dia » molestia alle caravane che vengono d'all' Indie. » L'auteur, f. 368, dit de ses fils : « Cudabende di eta 43, huomo di natura » quieta, ne si cura molto delle cose del mondo, contentan- » dosi d'un piccolo stato nel Corassan. Ismail secondo figlio » di anni 41, di natura robusto e di altissimo animo, di grande » cuor e desideroso di guerra, havendo in molte occasioni » dimostrato il valor suo contra li Ottomani et in partico- » lare contra il Bassa d'Erserum. (Ce fut pour ses incursions » qu'il fut emprisonné.) Sultan Caider Mirsa terzo figlio luo- » gotenente del padre, di eta 18, di piccola persona, ma di » bellissima faccia ; » il était surtout aimé du roi à cause de l'élégance de ses paroles et de son adresse dans les exercices militaires. « Sultan Murtefa, Emir Can, Chemit (?) Mirsa » sono tutti tre tra anni 14—15 di bona indole, e mostrano » gran ingenio, stanno in Corassan ad imperare lettere. » Vincenzo trouva, chez l'évèque arménien de Nakhdjiwan, plusieurs patentes de ses successeurs, savoir : celle du secrétaire Tesco, datée du 16 juin 1561, et celle de l'ambassadeur Loredano, datée du 23 avril 1569. Le tribut imposé aux chrétiens était de cinq ducats par maison, de vingt *besti*, ou trois lires et quinze soldi, pour quarante pièces de bétail ; les revenus du roi se montaient à trois mille pièces d'or ; les dépenses étaient peu considérables. Les cinq mille kouroudjis, ou gardes-du-corps, recevaient seuls une solde régulière. Chacun des onze fils du Schah entretenait une cour. En temps de guerre, cinquante soltans, dont chacun

fournit depuis cinq cents jusqu'à deux mille chevaux, formaient une armée de soixante-dix mille cavaliers ; leurs fusils, longs de sept palmes, lançaient des balles de trois onces.

II. — Page 74.

Djenabi, p. 137. Malcolm diffère ici du *Soubdetet-tewarikh;* cependant, les deux narrations peuvent se concilier, parce qu'il serait possible que le confiseur, revenu de son ivresse d'opium, et qui fut trouvé à côté du cadavre du roi, eût été lui-même initié dans le secret de cet assassinat. La date du 13 ramazan, donnée par Malcolm, est sans doute plus exacte que celle de Djenabi (du 3 ramazan).

III. — Page 87.

Ali, dans le *Noussretnamé*, f. 88, fixe la perte des Persans à vingt mille hommes; mais il garde le silence sur la perte que l'armée ottomane éprouva au passage du Kour, et sur celle des dix mille fourrageurs.

IV. — Page 90.

Ali, dans son histoire, f. 402, donne les noms des quatorze sandjaks du Schirwan : Lahendj, Aktasch, Kabala, Saliané, Derdaw, Scheki, Bakou, Olti, Haouz, Sâder, Mirhan, Aschani, Aresch et Mahmoudabad. Les sept sandjaks du Daghistan sont : Derbend et Schabourani, Okhti, Kouba, Mesker, Kouba, Koré, Tschaprak et Resta.

V. — Page 91.

Le mot d'*Ittil* ou *Ettel* est depuis long-temps connu en Europe comme étant le nom d'Attila ou *Etzel.* Il serait curieux de rechercher si Attila a reçu ce nom par la même raison que ces peuplades, ou si les Ittils du Caucase sont des restes de Huns.

VI. — Page 93.

Le *Noussretnamé*, f. 115, donne les noms de ces cent trente-cinq stations; elles sont indiquées sur les cartes de l'Asie-Mineure et de l'Arménie qui font partie de l'Atlas joint à cet ouvrage.

VII. — Page 93.

Ces détails, communiqués à l'ambassadeur impérial à Constantinople, par un ami, s'accordent entièrement avec ceux donnés par les historiens ottomans : « Persa quatuor » instruxit exercitus; in primo est Solakusa (Solak Houseïn) » cum 40,000 hominum; in secundo est Tokmak Sultan » 20,000 hominum; in tertio est frater regis Persarum 30,000 hominum; in quarto est ipsemet Rex 100,000 fere hominum. »

VIII. — Page 94.

« 5000 Tatarorum Syrvano appropinquantes sonitum tor» mentorum audierunt, quo audito celerius pergunt, sex » persicis domatis occurrunt, quorum unum vivum capien» tes, pugnari, in Syrvan intellexerunt, quem statim Adil» girei Sulthano vivum mittentes rem significaverunt, quo » audito Adilgerai Sulthan statim equo insidens bellum in» struxit et recta Syrvan versus iter suum direxit, quo per» veniens ex equo Ozmanum salutavit, et statim manus cum » Persis conseruit. » Les noms des frères du Khan se trouvent dans le *Noussretnamé*, f. 118.

IX. — Page 95.

Petschewi, f. 187. Selaniki, p. 146. Minadoi, p. 114. Histoire d'Ali, f. 407. 21 novembre. « Carahamus Beglerbegus » Principis Persarum et Begus item Syrvaniensis 20 vel 30 » millibus hominum Syrvanum invadens duos dies et totidem » noctes cum Osman Bassa pugnavit, et magnam vim homi-

» num nostratium fudit, uti duo etiam Beglerbegi nostri » ceciderunt, Mustafazade nempe Beglerbegus Marasensis » (Meràsch) et Quitas Beglerbegus Syrvaniensis, et nostrates » in nihilum redacti fuissent, si de Tatarorum superventu » confirmati non fuissent, sed frater Principis Tatarorum » 30,000 Tatarorum superveniens et Ozman Bassam salutans » statim pugnam coepit. » Le *Rapport* du confident de l'ambassadeur Zinzendorf est ajouté au sien et daté du 31 décembre 1578.

X. — Page 96.

Ewlia, l. II, f. 378, nous apprend qu'il y a trois Karss, qu'il ne faut pas confondre entre elles : 1° Karataschlik Karssi, près de Selefké; 2° Karss, près de Merâsch; et 3° Karss, la forteresse frontière du côté de la Perse. Dans son *Rapport,* daté de l'année 1579, l'ambassadeur impérial dit, à l'occasion des fortifications de Karss : C'est un château construit sur la cime d'une montagne, entouré d'un triple mur et formant un carré de la grandeur de Galata. Knolles, I, p. 66, prétend que cette construction fut terminée en vingt-cinq jours.

XI. — Page 97.

Ces trois fetwas se trouvent dans Petschewi, f. 103, et Ali, f. 412. 1° Est-il permis de se servir de l'Arménien Seïd comme d'un esclave? — *Réponse :* Oui, s'il a porté des armes. 2° Est-il permis de réduire dans l'esclavage des femmes persanes, avant même qu'on soit entré dans le pays ennemi? — *Réponse :* Oui. 3° Est-il permis de réduire dans l'esclavage leurs enfans, qui n'ont pas atteint l'âge de raison, et qui par conséquent ne peuvent pas encore distinguer l'hérésie de leurs parens de la véritable foi? — *Réponse :* Oui.

XII. — Page 101.

On trouve, parmi les rapports de l'ambassadeur vénitien

de l'année 1580, une lettre sur cette campagne, écrite par un renégat vénitien à un de ses amis, renégat allemand, et dans laquelle on remarque ce passage : « Achmet Vero-» nasco a Achmetbeg Tudesco. Doppo la mustra a Erzerum, » partiti con 170 pezzi di artiglierie venemo a Hasan Calaa poi » a Cars poi a Tiflis. Manco di viveri, l'orgio 3 ducati il kilo, » la farina 10 oche un ducato. Siamo al numero di 200,000 » persone e più, tutti a cavallo; haviamo rovinato parte del » paese di Giurgi, ma non ancora sogettato Mustafabassa » turco nuovo, primo Giorgiano. Credo che saremo alli 15. » di Settembre (1580). Soliman Aga si racccommanda a tutti » li Tudeschi. »

XIII. — Page 108.

Le rapport du consul vénitien, Giovanni Micheli, qui résidait à Haleb pour la première fois, en l'année 1577, et la seconde fois en l'année 1583, se trouve à la bibliothèque I. R., parmi les manuscrits de Rangon, nº IX, f. 165-205. L'auteur dit, au sujet de la fortification d'Eriwan, qui eut lieu cette année : « Onde del 83 fu spedito Ferat Generale, » il quale con l'esercito di 200,000 se n'andò a Revan, città » piccola et non molto habitata, posta al fiume Eres appreso » Tauris, quatro giornate verso tramontana, ivi in 40 giorni » fondò un forte di circuito come era la città pigliando le » pietre di tutte le case, nella fortezza fabricò un altro forte » con un torrione; si pose grosso presidio di due Bassa, uno » dei quali e figliolo di Cicala, e perche questa città era una » di quelle sottoposte a Togmach Sultan, donde si cavava la » sua pagha, egli non mancò in varii modi di dar travaglio » agli Turchi, ma mai ebbe ajusto dal suo Re, solamente di » Giorgiani dal Simonbeg et Alessandro figlio di Desdemet, » che fu moglie di Sinanbek. » Quant aux fortifications de Karss, il s'exprime ainsi : « Fabricavano fra Cars e Revan : » Seitan Calaasi e Cildirim (Tschildir) fu determinato a Co-» stantinopoli che si fabricassero due altri forti, uno a Nah-

» sevan (Nakhdjiwan) l'altro a Tomanis, luogo distante da
» Tiflis due giornate; il Deshemit ha mandato ambassadori a
» Costantinopoli, nel qual tempo si mantenevano a nome del
» Turco. Demircapi, Tiflis, Cars, Revan, Cildirim, Seitan
» Calaasi, Caordar tutti forti fatti in questa guerra e al nome
» del Sofi due forti appresso Nahsevan detto Analchalaasi, e
» l'altro sopra un scoglio inexpugnabile. »

XIV. — Page 110.

Ali, f. 433. Le château fort de Schatbin, dans le sandjak de Schuschad, reçut une garnison de soixante-trois hommes; Schaberin, dans le sandjak Levané, cinquante hommes; Warsihan, dans le sandjak Madjil, trente hommes; Emirhou, vingt-quatre hommes; Salindjé, quarante-neuf; Lori, mille cinq cents Sipahioghlans, mille garnisaires; vingt-trois djebedjis, trente-quatre topdjis : total, deux mille deux cent sept cent quatre-vingt-sept hommes, et non pas huit mille, comme le dit Minadoi, p. 229. La solde annuelle des garnisons de ces divers châteaux géorgiens s'élevait à quatre cent cinquante-sept mille cinq cents aspres. Tomanis reçut pour garnison cinq cents sipahis, mille sipahioghlis, deux cent trois garnisaires, deux cent trois azabs, vingt-trois djebedjis; trente-quatre topdjis; la solde de ces troupes était de six millions quatre cent cinquante-sept mille cinq cent cinquante aspres. Lori, quatre cent soixante-onze fantassins, cent quatre cavaliers, quatre cent douze sipahioghlis, trois cent soixante garnisaires.

—

LIVRE XXXIX.

I. — Page 137.

Le 13 juillet, le beg de Gyula envoya vingt-sept prisonniers et plusieurs têtes; au mois de juin, Palota avait été li-

vré aux flammes; les begs de Hatwan et d'Erlau avaient surpris les châteaux de Tallya, Maklár, Fénémet; le 17 juillet, Saswar (Schehzouwar) avait enlevé cinq cents ames et six mille pièces de bétail; le 19 juillet, le beg de Kroupa s'était emparé de mille pièces de bétail et avait réduit en esclavage trois cents hommes. Cinq cents Turcs ravagèrent les pays sur l'Unna, le 27 juillet.

II. — Page 140.

Les premières relations amicales entre la Porte et l'Angleterre datent de l'année 1581; aussi les assertions émises par lord Strangford, dans la séance du Parlement du 29 janvier 1828, relativement à des relations verbales que la Grande-Bretagne aurait entreteuues avec la Porte, depuis trois siècles, sont-elles entièrement erronées. Dans les débats qui eurent lieu à ce sujet, entre lord Strangford et lord Holland, ni l'un ni l'autre de ces orateurs n'a fait mention de la première capitulation que l'Angleterre conclut avec l'empire ottoman par son envoyé Burton. Cette capitulation étant si peu connue, même des historiens et des hommes d'État de l'Angleterre, nous croyons devoir donner ici les deux lettres d'Elisabeth au Sultan, datées, la première du 15 novembre 1582, la seconde du 20 décembre 1587, ainsi que deux autres documens remis à la Porte par l'ambassadeur anglais; le premier porte la date du 9 novembre 1587, le second celle du 30 novembre 1588. Les copies de ces lettres et documens sont ajoutées aux *Rapports* de Preyner, datés de Constantinople, le 24 avril, et à ceux de Pezzen, 1583, 1587 et 1588.

« Elisabetha Dei optimi Maximi mundi conditoris et rec-
» toris unici clementia Angliae, Franciae et Hiberniae Re-
» gina verae fidei contra idololatras falso Christi nomen pro-
» fitentes invicta et potentissima propugnatrix Illmo. viro

» Mehemetho Magno Turcarum Imperatoris Vesiro Salu-
» tem : Scire arbitramur Amplitudinem Vestram privilegia
» quaedam a magno Caesare subditis Nostris Anglis nuper
» concessa, quibus tuto et libere in omnibus Ottomanici
» Imperii provinciis negociare et mercaturam exercere pos-
» sint, eadem plena libertate, quam Franci, Poloni, Veneti,
» Germani aliique magni Regis Confoederati in illis ditioni-
» bus se gerere et negociare consueverint. Cum igitur Gui-
» lielmus Harborne famulum nobis dilectum ex corporis
» Nostri custodibus unum et virum multa virtute vinctum
» pro Agente Nostro ad inclitam Magni Caesaris Portam
» mittimus, operae pretium fuisse duximus eum de meliore
» nota Vestrae Excellentiae commendare, orantes ut eundem
» cum apud Magnum Caesarem, tum apud Illm. Vice Regem
» Siausum gratia et auxilio juvetis, Anglorumque subdito-
» rum Nostrorum patrocinium ita suscipiat, ut eorum ho-
» nestae caussae et negocia auctoritate Vestra perducantur
» ad optatos exitus. Multum illi Vae. Exltae. ob hanc ope-
» ram navatam debebunt et grati homines erunt, apud quos
» beneficium deposuisse Vam. Excellam. nunquam poenite-
» bit. Magnam praeterea a Nobis gratiam inieritis pro Vestra
» in Nostros benevolentia, quam omni ratione compensare
» studebimus, si quovis modo Nobis liceat rebus Vestris vi-
» cissim commodare. Altissimus Deus orbis conditor Vam.
» Excellentiam servet incolumem. Datum e Castro Nostro
» Vindsorii die mensis Novembris 15. anno Jesu Chr. Serva-
» toris Nostri. 1582, Regni Nostri 24. Elisabetha Regina
» Illmo. Viro Mehemetho Bassae magni Turcarum Impera-
» toris Veziro. »

Exemplum libelli supplicis, quem Bailus Angelus ad Sulthanum scripsit.

« Placuit Deo Optmo. Maxmo. me principale instrumen-
» tum sanctissimi foederis inter Dominam meam Sermam.

» Angliae Reginam et Vestram Caesam. Majem. esse, quod » ego eo fidelius et libentius jam octo annorum spatio sum » aggressus, quo ad majorem gloriam ipsius omnes idolola- » trae, maledicti nostri communes inimici, per maximam » potentiam vobis concessam penitus extirparentur. Cum » igitur a Consiliariis Vestrae Celsdis. ante quatuor praeteri- » tos annos solenniter jusjurandum acccepissem, quod si » mea Domina, quae in summa pace vitam cum Hispano » omnium idololatrarum capite degebat, bellum ex illa parte » moveret contra Hispanum; Celsitudo quoque Vestra ex » parte ista faceret, nunquam ego Dominam meam orare et » exorare cessavi, donec ipsa foedus antiquum excutiebat, » et atrocissimum bellum terra marique contra Hispanum » movebat. Et cum hactenus spatio trium annorum feliciter » bellum Dominae meae processisset, Hipanus variis et ini- » quis conditionibus pacem a Domina mea postulans, nun- » quam Domina mea concessit, eo quod ego semper e contra- » rio eam sim dehortatus, per litteras promittens, Caesam. » Mem. Vam. juxta pristinum promissum non plus tardare, » sed ex ista parte contra illum tremendam suam protestatem » praeparare, quod cum jam perdiu Domina mea expectavit, » nunc prorsus de fidelitate mea dubitare coepit, cum sint » multi mei malevoli, affirmantes Dominae meae, Celsem. » Veam. illud facere nolle, ita ut quotidie expectem litteras » Dominae meae, me revocantes, *et plecti capite cum domum* » *ivero*. Videat Celsdo. Va. quale premium iniquum summi » mei laboris et fidelitatis erga utramque Mtem. expecto. Prop- » ter Deum Omnipotentem Celsnem. Vam. oro, parcat inno- » centiae meae, et saltem si non totales vires suas tremendas » in istum Idololatram mittere, saltem sexaginta vel octua- » ginta triremes, in illius detrimentum mittat in partes istas » vicinas, ex quibus abstulit totam solitam militiam contra » Dominam meam, quae cum nudae sint, facillime depo- » pulantur et subjiciuntur Imperio Celsnis. Vs. Provideat » obsecro hoc tempus in suam gloriam et Imperii sui aug-

» mentum, cum mea Regina meo exortatu, et Celsnis. » Vae. jussu prompta, ita ipsum perstringit, ut nequeat » respirare, et non sinat tempus hoc incassum transire, ne » Deus, qui Te creavit strenuum virum, et omnium princi- » pum mundanorum maximum, ad delendum idololatras, » si spernis ejus mandatum, quod Domina mea sexu imbe- » cillis mulier strenue exequitur, maxime Tibi irascatur; et » praeterea totus mundus juste accusabit Te maximae ingra- » titudinis, si deserueris fidelissimam Tuam collegam in » necessitate sua, quae confisa Celsnis. Vae. amicitiae et » promisso, vitam suam Imperiumque suum posuit in tanto » periculo pro Celsne. Va. quo majus in hoc mundo esse » non potest. Num est nunc Hispani animus, eo quod Do- » mina mea recusavit illi pacem, fretus auxilio maximo Pa- » pae, et omnium principum idololatrarum ipsam penitus » opprimere: Et postea cum nullum maneat in Cristianitate » aliud obstaculum, vires suas insuperabiles in Tui et Im- » perii Tui exitium diriget et solus Monarcha fiet, Cum » Papa variis suis prophetiis mendacibus illi persuadere non » cesset, qui Deus terrestris ab illis creditur, illum facere » posse et fore. Sed si Tua Celsitudo simul cum Domina » mea sapienter et fortiter, sine procrastinatione bellum » nunc mari miserit, (quod Deus potentissimus, fides data, » oportunum tempus, fama gloriosae Ottomanicae suas pro- » genies, unica salus Imperii secure suadent) superbus His- » panus et mendax Papa, cum eorum sequacibus non so- » lummodo a spe conceptae victoriae dejicientur, sed teme- » ritatis suae poenas persolvent. Cum Deus solus suos pro- » tegat, hos idololatras per nos ita puniet, ut qui superstites » erunt, exemplo eorum convertentur, una Nobiscum verum » colere Deum, et Vos pro sua gloria militantes, victoria » et omnibus caeteris bonis rebus cumulabit. 9 novemb. » 1587. »

Exemplum litterarum Reginæ Angliæ ad Cæsarem Turcarum datarum.

« Élisabetha, Dei Optimi Max. Mundi Conditoris et Rectoris Unici clementia, Angliæ, Franciæ et Hyberniæ Regina, » veræ fidei contra Idololatras, falso Christi nomen profitentes, Invicta et potentissima Propugnatrix, Augustissimo » Invictissimoque Principi Sulthan Murath Chan, Musulmanici Regni Dominatori Potentissimo, Imperiique Orientis Monarchæ soli supremo, Salutem cum summa rerum » omnium optimarum affluentia precamur. Augustissime Invictissimeque Cæsar! Cum aliquot jam annos Generosus » Guilielmus Harbron (Harborne) fidelis et predilectus famulus noster, apud Implem. Majestatem vestram Legati » munere, summa cum laude functus sit, petatque a nobis » hoc tempore, ut in Angliam reverti possit, nos ejus postulationi pro summis in nostro obsequio impensis laboribus » non gravatim annuimus. Ac primum quidem Imperatoriæ » Vestræ M. maximas gratias agimus pro summa Vestra in » Legatum Nostrum clementia et benignitate toto tempore, » quo apud publicam Vestram Portam commoratus est. Deinde rogamus summopere, ut ejus Secretarium, istic ad » res nostras agendas relictum, regali favore complecti et » protegere dignetur, quo negotia istic felicius administrare » possit, donec nos alium illuc legatum mittamus, quod statim, ubi Oratorem huc nostrum reversum de rebus, de » quibus cupimus edoceri, alloquutæ fuerimus, facere destinamus. Postremo, cum mutuam sane inter Nos amicitiam, » et inter Regna et subditos nostros incœptum commercium, » non solum continuari, sed augeri et amplificari summopere » et verifice expetimus, ab Imperatoria vestra Mte. summo » studio petimus, ut subditi nostri, qui etiamnum a tempore Hassan Bassæ, Algyræ Gubernatoris, in illo Regno » captivi detinentur, liberari jubeat, quemadmodum nos

» multos Vestros subditos, a Hispanis captos, et durissime trac-
» tatos, pluribus eorum expugnatis et captis civitatibus, libe-
» rari, ac in Regna vestra liberaliter remitti jussimus. Tum, ut
» quod Legatus hic noster, ad augendam inter Nos amicitiam
» afferre, et particulatim declarare voluerit, benigne intelligere,
» eique omnem fidem accommodare velit. Ita hæc inter Nos
» amicitia (quod Nos summe cupimus) in dies augebitur, et
» commerciorum inter Nos et subditos Nostros necessitudo per-
» petuo florebit. Deus Optimus Maximus Mundi Opifex et
» Rector unicus Impem. Vm. Mtem. in omni florente felicitate
» quam diutissime servet incolumem. Datum in Regia Nostra
» civitate Londini, die mensis Decembris 20. Anno Christi Ser-
» vatoris nostri 1587. Regni Vero Nostri trigesimo.

Exemplum Libelli supplicis Vice legati Reginæ Anglæ.

« Clementissime ac Potentissime Sulthane!

» Ternas jam Reginæ meæ per litteras Celsitudo Va. pro-
» misit, quod scilicet bellum navale suum præpararet, et in
» auxilium Reginæ meæ contra Regem Hispaniarum mitteret.
» Cujus promissionis spe Regina mea, quamvis per legatos a
» Rege Hispaniarum inire voluit, expectans Celsitudinem Ves-
» tram promissis suis satisfacturam. Nullum autem indicium
» promissionis ad hoc usque tempus apparuit. Quotiescunque
» Consiliarios Celsnis. Vræ. adjuverimus, deque promissione
» vestra comunefecerimus: Capitaneum aptum non habemus,
» inquientes relationem dederunt. Nunc autem laus sit Crea-
» tori, Celsdo. Va. Capitaneum nacta est, quo aptiorem, sa-
» pientiorem, sagatioremque natio Turcica nunquam habuit.
» Educatus in mari hic Capitaneus est, naturam et mores ho-
» minum, loca invadendi novit optime, tempus autem præ-
» sens est optatum, et a multis seculis expectatum, siquidem
» Celsni. Væ. est notum, quid Regina Mea sola, hostibus suis
» tantis fecerit; quomodo apparatum quatuor annorum tanti

» principis, utpote Regis Hispaniæ, qui isto ævo omnium principum Christianorum est maximus, parvo apparatu dissolverit et confuderit; quamvis nullum autem auxilium Regina mea ex parte hac habuisset, procul dubio non solum apparatum illius dissipasset, sed etiam Regina plurima illi eripuisset. Quare Celsni. Væ. supplico humillime, ne tempus hoc optatum et occasionem nactam Celsdo. Vra. in vanum transire patiatur; sed instructis non pluribus, quam centum triremibus æstate futura, Capitaneum strenuum emittere dignetur, quo fiet, cum Hispanus in partes duas bellum suum dividere nequeat, milites Celsnis. Væ. prædam infinitam reportabunt, Celsitudoque Va. Regnis multis potietur. Quid clementia Celsdis. Væ. declarare velit, manifeste mihi, mancipio suo, significare dignetur, ut ego quoque Reginam meam certiorem reddere queam; ex parte autem Reginæ meæ ego in me recipio, certissimeque promitto, si modo exiguum auxilium ex parte Celsnis. Vestræ intelliget, nulla ratione, nullisque conditionibus fœdus cum Hispano initura sit. Ultima die Novemb. 1588. »

III. — Page 143.

Sultanus regi Poloniæ. « Necessarium est secundum veteris et sanctissimi fœderis tenorem et eam obedientiam, quam semper ad hoc tempus subditi V. Majestatis regiæ erga meam Portam excelsam declaravere, et vicinitatem, ut Serenissimi Alpgirai et Selametgirai fratres Principis Tatarorum Mohammed tradantur. » Supplément au *Rapport* de l'ambassadeur. Archives. I. R.

IV. — Page 143.

Rex Poloniæ Sinanbassæ (26 février 1582). « Queritur de litteris inhonestis a se datis, quod causa latrociniorum in Moldavia et Valachia putaretur. Tempore Sigismundi ipse Rex Palatinos suos adjungens Voivodam in Moldaviam misit.

» Antonius Sekel bello Regis Germaniæ despotam Moldaviæ » intulit, cui S. Suleimanus vexillum misit, cum hostibus » meis, qui sunt et Sultani, bellum sit gerendum, an Moldavia » defendenda nescio. » Archives. I. R.

V. — Page 146.

Ali, alors defterdar de Haleb, reçut, comme tous les autres defterdars, par un messager particulier, une lettre d'invitation qu'il inséra avec sa réponse dans son Histoire (XIXe récit, f. 420). Une de ces lettres d'invitation se trouve traduite dans Mouradjea d'Ohsson, II, p. 296. Ali écrivit en outre une narration de cette fête dans son ouvrage intitulé *Djamioul-Hour fi-wasfis-sour*, c'est-à-dire, *Collecteur des Houris dans la description de la fête de Circoncision*. Voyez encore la description de cette fête par Lewenklau, 24 f. in-folio; Archives I. R.

VI. — Page 163.

Dans la description de la fête de Circoncision par l'auteur anonyme (dans mon exemplaire cet ouvrage se trouve joint à l'histoire de la campagne d'Osman-Pascha dans les pays du Caucase), les corps et métiers apparurent dans l'ordre suivant qui diffère de celui de Lewenklau, quant au jour du cortége et au nombre des métiers : 1, takiyedjian, les fabricans de bonnets de femme; 2, khayyatan, les tailleurs; 3, sakayan, les porteurs d'eau; 4, tabbakhan, les cuisiniers; 5, djizmedjiyan, les bottiers; 6, mestdjian, les fabricans de socs; 7, serbazan et djanbazan, les saltimbanques; 8, penbedjian, les batteurs de coton; 9, abghinekaran, les vitriers; 10, simkeschan, les tréfileurs d'argent; 11, halwanian, les confiseurs; 12, tasbazan, les bateleurs; 13, beharfourouschan, les épiciers; 14, meïwedjian, les fruitiers; 15, khatiban, les prédicateurs; 16, les imams; 17, ghazazan, les boutonniers; 18, serradjan, les selliers; 19, djoullahan, les tisserands; 20, ipekian, les marchands de soie écrue; 21, ezharfourouschan, les marchands de fleurs; 22, rüschteka-

ran, les fabricans de fils; 23, pischtimalbazan, les ouvriers de tabliers de bain; 24, les marchands du vieux Bezestan; 25, moutaban, les tresseurs; 26, boriabazan, les nattiers; 27, les marchands de Galata; 28, kilidjdjian, les fourbisseurs; 29, mehredjian, les marchands de corail; 30, yorghandjian, les marchands de couvertures; 31, schanefourouschan, les marchands de peignes; 32, aïnesazan, les marchands de miroirs; 33, tirkaran, les ouvriers fabriquans de flèches; 34, eziighiran, les chasseurs de serpens; 35, tschinifourouschani Iznik, les marchands de faïence de Nicée; 36, boukhourkaran, les marchands d'encens; 37, bayadjian, les teinturiers; 38, nizekaran, les ouvriers montant les lances; 39, kaftandjian, les marchands de kaftans; 40, tschakhschirdjian, les tailleurs pour pantalons; 41, semerdjian, les fabricans de bâts; 42, sandoukharan, les coffretiers; 43, saatdjian, les horlogers; 44, schemaadankaran, les fabricans de chandeliers; 45, sayyadani mah, les pêcheurs; 46, kourekdjian, les rameurs des gondoles; 47, ilekdjian, les couturiers pour boutonnières; 48, kalafatdjian, les calfateurs; 49, kemankaran, les arbalétriers; 50, ketanfourouschan, les marchands de chanvre; 51, etmekdjian, les boulangers; 52, pisterdjian, les marchands de matelas; 53, dellalan, les crieurs des enchères; 54, schemikaran, les ciergiers; 55, schekerfourouschan, les marchands de sucre; 56, attaran, les marchands d'épices; 57, bazarian Missr, les marchands du Bezestan égyptien; 58, ignedjian, les aiguilliers; 59, ketschedjian, les fabricans de tapis; 60, meïwefourouschan, les marchands de fruits; 61, destmalfourouschan, les marchands de serviettes; 62, abbafourouschan, les marchands de vêtemens arabes (abba); 63, bennayan, les ouvriers de construction; 64, dabbaghan, les corroyeurs; 65, bitschakdjian, les couteliers; 66, rikabkaran, les fabricans d'étriers; 67, ghaschiedouzan, les fabricans de housses; 68, khaïmedouzan, les découpeurs de tentes; 69, boghasian, les marchands de l'étoffe appelé *bogasin*; 70, naalbendan, les maréchaux-ferrans; 71, süpürgedjian, les marchands de balais; 72, les marchands du nouveau Bezestan;

73, bouzadjian, les marchands de la *bouza* (espèce de bierre faite d'orge fermentée); 74, destarkaran, les fabricans de turbans; 75, dellakan, les gardes des bains; 76, geschtighiran, les lutteurs; 77, hokkabazan, les joueurs de gobelets; 78, katirdjian, les muletiers; 79, naaljedjian, les ouvriers des garnitures de fer des bottes; 80, kellepouschkaran, les ouvriers des coiffes de dessous; 81, arakdjindoufan, les ouvriers de calottes; 82, kaoukdjian, les ouvriers des bonnets autour desquels on roule le turban; 83, koutoudjian, les faiseurs de boîtes; 84, sabounmüskikaran, les savonniers de musc; 85, djiftdjian, les laboureurs; 86, haddadan, les forgerons; 87, bassmadjian, les imprimeurs sur coton et sur fil; 88, gharbalkaran, les faiseurs de cribles; 89, scherbedjian, les marchands de sorbet; 90, bitbazarian, les fripiers; 91, yelpazekaran, les éventaillistes; 92, sakhtianfourouschan, les marchands de maroquin; 93, baschmakdanzan, les faiseurs de voiles pour femmes; 94, ahenkœhnéfourouschan, les marchands de ferraille; 95, djameschouyan, les blanchisseurs; 96, kazandjian, les chaudronniers; 97, delwfourouschan, les marchands de seaux; 98, nateran, les inspecteurs des bains; 99, tabbakhan, les gargotiers; 100, mouhtesiban, les préposés pour la police du marché; 101, sebzefourouschan; 102, kartaskaran, les marchands de papier; 103, kondakkaran; 104, paloudedjian, les cuisiniers de gelée; 105, kassaban, les bouchers; 106, sirhkaran, les faiseurs de cordes d'arc; 107, kebkebberan, les marchands de perdrix; 108, mikrasskaran, les fabricans de ciseaux; 109, likamkaran, les faiseurs de brides; 110, kilidkaran, les serruriers; 111, rizmankaran, les cordiers; 112, djanbazani resen, les danseurs de corde; 113, kasebazan, les joueurs de gobelets; 114, rakassan, les danseurs; 115, dest-tschob-bazan, les bateleurs avec la main gauche; 116, tischekaran, les tailleurs de limes; 117, dewatkaran, les fabricans d'encriers; 118, mourghbazan, les oiseleurs; 119, hammamian, les propriétaires de bains; 120, sarikdjian, les ouvriers qui plient les turbans; 121, saghirdjian, les ouvriers fabricans des peaux de chagrin; 122, ghanem-

djelban, les fournisseurs de moutons; 123, tourschidjian, les marchands de fruits confits sûrs; 124, bassmadjiani ballkari, les imprimeurs d'étoffes pour kaftans; 125, noklfourouschan, les marchands d'une espèce de sucreries appelées nokl; 126, toutfourouschan, les marchands de mûres; 127, mouezinan, les crieurs à la prière; 128, mianbendkaran, les faiseurs de ceintures; 129, kebabdjian, les rôtisseurs; 130, kemkhabazan, les tisserands d'étoffes de soie; 131, kirpedjkaran, les marchands de mortier; 132, sorghoudjkaran, les fabricans de panaches de héron artificiels; 133, arabadjian, les conducteurs d'une espèce de voitures appelées araba; 134, hammalan, les portefaix; 135, makianfourouschan, les marchands de poulets; 136, kahwehfourouschan les marchands de café; 137, sepedkaran, les corbeillers; 138, hakkakan, les graveurs de sceaux; 139, kiretschdjian, les chaufourniers; 140, khorassanikaran, les fabricans du mortier du Khorassan (stuco lucido); 141, sariafian, les changeurs; 142, dikkaran, les potiers; 143, mourekkebdjian, les faiseurs d'encriers; 144, naalikaran, les fabricans de patins; 145, kalemkaran, les marchands de plumes; 146, beharfourouschani missr, les marchands d'épiceries égyptiens; 147, bazirganani Brousa, les marchands de Brousa; 148, bazirganani arabian, les marchands arabes.

VII. — Page 163.

Voyez les biographies de Djâfer, Haïder et Azmi dans Attayi, biographies 235, 280, 161. Le fils d'Azmi, connu sous le nom d'Azmizadé ou Haleti, mourut le 26 schâban 1031 (6 juillet 1622). Il laissa une bibliothèque de quatre mille volumes, des gloses marginales au *Minar* d'Ibn Melek, au *Dourrer ou Ghourrer* d'Ibn Khosrew, un commentaire sur le *Moghnil-lebib*, et écrivit un supplément au commentaire de l'*Hedayet* et du *Miftah*, et plusieurs autres ouvrages. Voy. Attayi, biographie 945[e].

VIII. — Page 165.

Histoire des gouverneurs d'Égypte, par Mohammed Ben You-



souf, f. 78; Souheïli, f. 57; *Almanah er-rahmaniyet*, f. 60, et le *Nouzhetoun-nazirin*, f. 61; Mohammed Ben Ebi-sourour, l'auteur de l'*Almanah-er-rahmaniyet* donne, au commencement du règne de Mourad III, des notions curieuses sur la famille des Bekiri, une des plus nobles parmi les scheïkhs égyptiens. L'un des descendans de cette famille est assez connu par les amours que sa fille entretenait avec plusieurs Français, pendant l'occupation de l'Égypte par l'armée de la République. Lors du départ des troupes françaises, cette malheureuse resta au Kaire, où elle tomba victime de sa trop grande confiance dans l'indulgence de ses parens et le respect que paraissait commander sa naissance. Elle fut étranglée par ses deux oncles quelques jours après l'évacuation du Kaire. Je n'oublierai jamais la visite que firent en ma présence, et immédiatement après le meurtre de leur nièce, ces deux oncles au consul général autrichien Rosetti, pour lui annoncer l'heureuse nouvelle de la vengeance qu'ils avaient tirée de l'injure faite à l'honneur de leur famille. Denon s'est servi de cette histoire pour en faire une nouvelle.

IX. — Page 167.

Les Mardaïtes s'étendaient alors jusqu'aux environs d'Attalia. *Constantinus Porphyrogeneta de adm. Imperii apud Banduri*, p. 188. D'après Abraham Echellensis, p. 156, qui fait remonter son origine jusqu'à eux, les Mardaïtes auraient été des Arabes chrétiens; « Cognatio Maraditarum ita dicta a Mahrado filio Cahlani, qui regionem Syriæ inhabitat. » Mais les Mardaïtes ou Mardes se trouvent déjà à une époque antérieure comme une tribu persane sur les côtes méridionales de la mer Caspienne. Pour arrêter les incursions des Mardaïtes du Liban, le khalife Abdolmelik envoya une ambassade à l'empereur grec Théophanès; ils avaient occupé le Liban dans l'année 677, et Constantin transplanta douze mille d'entre eux en l'année 686. Théophanès, p. 295 et 302.

X. — Page 167.

Journey de Macdonald Kinneir, p. 434; voyez Dupont et Guy dans le *Journal asiatique*, t. V, p. 129, et t. IX, p. 306. L'accord qu'on remarque entre la doctrine secrète des Yezidis du mont Liban et celle des Yezidis du mont Massius, mérite de fixer l'attention des voyageurs à venir; certains auteurs accusent leurs conciliabules nocturnes des mêmes horreurs que ceux des premiers chrétiens dans les catacombes. On trouve dans les catacombes de Naples un monument en forme de cône, avec une inscription moitié grecque moitié hébraïque : ΠΡΙΑΠΟΣ.

XI. — Page 177.

Rapport d'Eytzing daté du 29 janvier 1585. L'archiduc Ernest écrivit, sous la date du 15 février 1585, à l'empereur Rodolphe, sur l'emploi des protestans pour ambassadeurs : « Da man zu solcher Legation vilmer ein catolische hierzu » qualificirte, als die anderen widerwertige religion zugethane » Person haben und gebrauchen konnte, so wissen E. M. aber » selbst alzuwol, was dieser Zeit an solchen und dergleichen » Personen für ein merklicher mangel erscheine, und wie » schwerlich eine dergleichen Person, wie es die nothdurft er- » fordert, zu finden; » il lui proposa donc le docteur Pezzen au lieu de Strassoldo qui était catholique.

XII. — Page 181.

Depuis l'année 1568 c'était le dix-septième présent annuel que l'empereur envoyait à la Porte : 1, en 1568, Gaspard de Minkwiz; 2, en 1569, Charles Rym; 3, en 1570, Gaspard de Minkwiz; 4, en 1572, David Ungnad pour l'année 1571; 5, Ungnad en l'année 1573; 6, Philippe de Bruxelles en l'année 1574; 7, le baron de Preyner en 1575; 8, Simich en 1576; 9, Zinzendorf en 1577; 10, Ulric de Kœnigsberg en 1578; la mort violente de Moustafa, pascha d'Ofen, retarda son ar-

rivée à Constantinople jusqu'en 1579; 11, Wolf d'Eytzing, nommé pour l'année 1578, n'arriva qu'en 1580; 12, le baron de Preyner, nommé pour l'année 1579, n'arriva qu'en 1581; 13, Nyari pour l'année 1580; 14, Paul d'Eytzing, nommé pour l'année 1581, n'arriva qu'en 1582; 15, Henri de Lichtenstein, pour l'année 1582, n'arriva qu'en 1584; 16, Jean Hofmann, pour l'année 1583, n'arriva qu'en 1585; 17, Pezzen en l'année 1587. — Les porteurs du présent annuel après Pezzen furent: 18, en 1588, le chevalier de Malte de Tetauer; 19, en 1589, de Mollard; 20, en 1590, Streins d'Ehrenreichstein, seigneur de Schwarzenau; 21, en 1591, de Khrekwitz; 22, en 1593, le baron Poppel de Lobkowiz. Ainsi, dans l'espace de vingt ans, les empereurs d'Allemagne payèrent à la Porte la somme de six cent quatre-vingt-dix mille ducats, et, si l'on y comprend les présens pour les vizirs et autres dignitaires, un million de ducats. Le présent destiné au Sultan consistait en trente mille ducats ou quarante-cinq mille écus par an; celui du grand-vizir en trois mille, et des autres vizirs en quatre mille écus; l'aga des janissaires recevait trois mille écus, les officiers supérieurs quinze cents, les drogmans dix-huit cents, le pascha d'Ofen trois mille, sa suite six cents; le beg de Gran trois cents: somme totale soixante-dix mille écus.

XIII. — Page 197.

Une supplique, datée de l'année 1759, des Arméniens catholiques, persécutés par le patriarche schismatique de Constantinople, et remise à l'ambassadeur polonais, comte de Potocky, parle de cette lithurgie payenne ignorée jusqu'ici de tous les écrivains de l'histoire de l'Eglise d'Orient. Dans ce document, déposé à la Bibliothèque de Pulawy (collection des actes turcs de cette ambassade), les Arméniens se plaignent de ce que le patriarche voulait les forcer: 1° à falsifier plusieurs passages de l'Ecriture; 2° à condamner le concile de Chalcédoine; 3° à renier le Purgatoire; 4° à admettre le dogme que Dieu mourait neuf fois par jour; 5° à croire à la légalité de l'usure; 6° à fêter

la Nativité du Christ le 6 janvier; 7° d'offrir en sacrifice des taureaux avec les cérémonies payennes ci-dessus mentionnées. Voyez à ce sujet *Mémoire sur le culte de Mithra;* Paris, 1828.

—

LIVRE XL.

I. — Page 221.

La collection du reïs-efendi Sara Abdoullah contient douze lettres et rapports du gouverneur de Bagdad : 107 et 108, deux lettres annonçant la conquête de Dizfoul; 109, la lettre écrite aux chefs turcomans pour les exciter à la révolte; 110, rapport de Djighalizadé annonçant la reprise de Meschhed par Schah-Abbas, après la retraite du prince ouzbeg, Abdoullah, du Khorassan, et sa prochaine arrivée à Kazwin; 111 et 112, les deux rapports relatifs aux pélerins de la Mecque et à l'aqueduc de Nedjef et Kerbela; 113, lettre datée du 17 sâfer 998 (16 décembre 1589), dans laquelle Djighalizadé se plaint de la perte de Pilour par la trahison du gouverneur de Derteng, trahison restée impunie par la protection du grand-vizir Siawousch; 114, lettre dans laquelle Djighalizadé insiste sur l'avantage de continuer la guerre, et de marcher sur Erdebil et Kazwin; 115, proposition relative à l'investiture d'un timar en faveur d'un de ses subordonnés; 117 à 120, lettres de Djighalizadé au moufti, relatives à l'administration de son gouvernement, et à l'accusation de s'opposer à la conclusion d'un traité de paix, qui fut portée contre lui.

II. — Page 232.

A l'époque de la conquête de Constantinople, l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul était celle du patriarchat, d'où il fut transféré au monastère Παμμακαριστου (*Hist. polit.* dans Crusii *Turco-Græcia*, p. 15). Cette église et le patriarchat étaient situés dans le quartier des Blachernes, à l'extrémité du

port, et non pas vis-à-vis de Galata, dans la mosquée appelée aujourd'hui Güldjamisi, comme le prétend Jakovaky Rizo, dans son *Cours de la Littérature grecque moderne.* Güldjamisi était autrefois l'église d'Argyropylos Triacontaphyllos. Voyez *Const. et le Bosphore*, I, p. 382.

II *bis* *. — Page 235.

Comme les historiens ottomans parlent ici pour la première fois de l'altération de la monnaie, nous croyons devoir donner les diverses notions que les écrivains contemporains de l'Europe nous ont laissées sur la valeur intrinsèque de la monnaie turque pendant le seizième siècle et la première moitié du dix-septième siècle. Sans entrer dans des détails sur la valeur des aspres byzantins (αργυρια λίπτα) et des monnaies d'or et d'argent d'un plus grand volume (νομισμάτα, dans Ducas, CXX, p. 90), nous commençons par Menavino, l'auteur le plus ancien qui ait écrit sur ce sujet. Il dit dans le chapitre : *Dei Cammerieri del Gran Turco*, de l'eunuque inspecteur des pages de Bayezid II : « Et ha per sua provisione cento sessanta aspri il giorno, che » sono più di tre ducati d'oro larghi della moneta nostra; » c'est-à-dire, le plus grand ducat valait cinquante-trois aspres un tiers. On lit, dans le rapport adressé au cardinal Ridolfi sur les usages des Turcs (dans Sansovino, *Historia universale,* t. I, p. 77) : « Ogn' aspro vale alla moneta nostra sette quattrini e » mezzo, et è moneta, come il baiocco in Roma, o vogliamo » dire il Marchetto antico di Venetia, ma è più grosso. Di » questi aspri per un ducato Turco o Venetiano ne danno ses- » santa; » le passage de Solakzadé (avènement de Sélim Ier en » 1512) : « Tschounki ol tarikhdé altoun altmisch oktscheyé » we ghrousch kirké getscheridi; » c'est-à-dire, parce qu'alors le ducat valait soixante aspres, et la piastre quarante, s'accorde

* Cette note, oubliée dans le texte, trouve sa place aux mots : *sans l'altération des monnaies.*



parfaitement avec cette indication de la valeur du ducat vénitien ou turc à soixante aspres. Cette valeur resta la même pendant tout le règne de Souleïman Ier, et si le grand-vizir Ibrahim, dans son entretien avec l'ambassadeur de Zapolya, estima le ducat à cinquante aspres seulement, Ibrahim s'est trompé ou Lasczky écrivit par erreur *ducatorum* au lieu de *coronatorum*, et, en effet, les écus de six livres valaient alors cinquante aspres. Catona, t. XX, p. 302 : « XXVIII argenti summas, ad » rationem vestram fecit hoc 56 millia ducatorum. » *Summa* (charge de cheval) est le *yük* des Turcs, c'est-à-dire, une charge de cent mille aspres ; le ducat (écu de six livres) valait donc cinquante aspres. Busbek, *Epist. prima, ad an.* 1555, dit : « Aspri L coronatum constituunt, » c'est-à-dire, cinquante aspres font un écu de six livres, qui valait un sixième moins qu'un ducat (soixante aspres). *Epist. quarta,* p. 292. « Erant » mihi in numerato quinque millia ducatorum quos vocant, ea » sex millia coronatorum conficiunt. » Le ducat hongrois valait alors deux florins quinze kreuzer (quatre francs quatre-vingt-dix-neuf centimes) ; de là, on trouve partout les trente mille ducats formant le présent annuel de l'empereur à la Porte, estimés à quarante-cinq mille écus ; ainsi on lit dans *Specificatio honorariorum, anno* 1567 (Miller, *Epistolæ Ferdinandi,* I ; Pestini, 1808, p. 383) : « Erstlichen bringt des Türkischen Kœiser Vererung dreissigtausend Dukaten, oder für » ein dukaten anderhalben Taller geraitet. » Le collègue de Busbek, Verantius, dans une lettre à l'empereur, datée du 1er mars 1554 (dans Catona, XXII, p. 557), dit : « Aurei » ducati hungarici isti dati sunt nobis per denarios 140 (donc » à deux florins vingt kreuzer ou cinq francs vingt-un centimes » au lieu de deux florins quinze kreuzer), hic 112 hoc est » 56 aspris commutantur. » Mais c'était au-dessus de la valeur réelle, car si l'écu de six livres valait cinquante aspres, le ducat devait valoir soixante aspres. Huit ans plus tard l'ambassadeur vénitien, dans son rapport du mois d'avril 1562, s'exprime ainsi : « Il signor deliberato mandar uno dei bassi alli confini



» della Persia qual conducesse seco i ambassadori persiani et » 3 somme (300,000) d'aspri, che sono 6000 scudi. » Le scudo valait donc à cette époque cinquante aspres. Pigafetta, secrétaire de Verantius pendant son ambassade de 1568, dit : « Cento » et cinquanta some d'aspri (15,000,000) che vengano ad esser » tre cento mila ducati Soltanini. » Il est question ici, non des grands ducats turcs ayant la même valeur que ceux de Venise, mais des ducats de moindre grandeur de la valeur d'un scudo ou d'un écu de six livres. On trouve ces mots dans la relation de l'ambassade d'Ungnad de l'année 1575 (*Journal* de Gerlach, p. 98) : « Trois cent aspres font sept écus et demi ; » l'écu valait par conséquent alors, comme soixante-trois ans auparavant, quarante aspres. Cependant ces mots paraîtraient être en contradiction avec ce qu'il dit, p. 214 : « Il jouissait d'un revenu an- » nuel de cent mille aspres, qui font deux mille écus ; » mais il est question ici d'écus de six livres, car (p. 330) il dit expressément : « Un écu de six livres vaut cinquante aspres. » Crusius, *Turco-Græcia*, p. 64, donne les détails suivans sur la valeur d'un aspre : « Mangur cuprea octava pars asperi. Asper valens » apud nos 2 circiter cruciatis ; » et, p. 198 : « Ἄσπρα χιλιάδες » ἑκατὸν ὀγδοκόντα sunt 6 millia florenorum quindenis Baciis, aut » 60 Cruciatis nostræ monetæ Constantium aut 5294 Taleri, » denum septenum Baciorum (l'aspre évalué à deux kreuzer » ou près de dix centimes). » Saranzo s'exprime ainsi : « Un' » aspro vale ventiquattro manguri, il manguro è moneta di » rame, e vale quanto il nummolo antico. Cinque aspri buoni » a peso fanno una dramma, dodeci dramme fanno un talero, » et un talero e mezzo fa un Zecchino Venetiano, il quale è » tanto come un sultanino Turchescho, moneta di oro, e di » maggior prezzo, ch'abbiano i Turchi, e vale sedeci Paoli » Romani incirca. » On voit par là que depuis l'avènement de Sélim Ier jusqu'à la fin de règne de Sélim II, l'écu valait quarante aspres ; le ducat sultani, le scudo et l'écu de six livres cinquante aspres, et le ducat hongrois deux florins quinze kreuzer ou soixante aspres ; l'aspre valait près de deux kreuzer.

Tel fut l'état de la monnaie turque jusqu'en l'année 996 (1587), époque à laquelle Selaniki, p. 228, signale une détérioration si exorbitante de la monnaie, que la piastre, dont la valeur réelle n'était que de quarante aspres, montait à cinquante aspres, et le ducat à cent vingt aspres. On lit, dans le Voyage de l'ambassadeur Wratislaw, de l'année 1591, que la somme de trois aspres, destinée pour l'entretien journalier d'un prisonnier, équivalait à peine à quatre kreuzer de Bohême, tandis qu'autrefois l'aspre valait deux kreuzer un quart; l'auteur dit encore que, de huit ducats distribués entre vingt-six prisonniers, chacun reçut quarante aspres; il évaluait donc le ducat à cent trente aspres au lieu de soixante. Le médecin Minadoi de Rovigo, qui, à cette époque, se trouvait tantôt en Syrie tantôt à Constantinople, nous apprend que le ducat ne fut accepté par le fisc du Kaire que pour quarante-trois aspres, tandis qu'à Constantinople il avait cours pour quatre-vingt-cinq aspres: « Amurat — riscotendo nella città del Cairo il zecchino » d'oro per maidini quaranta tre, lo spende poi in Costanti- » nopoli nelle paghe de' Capigi et Gianizari per maidini ottanta » cinque (Minadoi, *Guerra di Persia*, p. 75). » En forçant les habitans de l'Egypte d'accepter le cours du ducat à quarante-trois aspres, la Porte fit un acte d'autant plus oppressif qu'à l'époque où il valait à Constantinople soixante aspres, il était reçu au Kaire à quatre-vingts aspres: « Le dinar impérial » qui pèse aujourd'hui, dit l'historien arabe, un drachme et » deux karats, et qui vaut à Constantinople soixante othmanis, » et en Egypte quatre-vingts othmanis. » (Voy. Notices et Extraits des manuscrits de la Bibl. du Roi, t. IV, p. 454). Les osmanis et les maïdinis sont synonymes de l'akdjé ou aspre. Quarante aspres faisaient une piastre, *ghrousch* ou écu; mais lorsque la monnaie commença à se détériorer dans la proportion du double et même du triple, les paras actuels remplacèrent les aspres; un para valant trois aspres, la piastre représentait une valeur de quarante paras ou cent vingt aspres. Le Sicilien Ottavio Sapiencia dans son ouvrage *Nuevo Tratado*



de Turquia, Madrid, 1622, fol. 28, dit, sur l'état de la monnaie turque au commencement du seizième siècle : « Las mo- » nedas del gran Turco en las partes de Levante unas se lla- » man aspros, otras parà, y otras jaynes, que son de plata, de » las quales corrén muchisimas falsas hechas de hierro pla- » teado, y otras de cobre, que llaman mungurri, y doze destos » hazen un aspro, diez aspros hazen un real : un parà vale tres » aspros como un jayn cinco aspros. Ay otras monedas de oro, » que llaman sultaninos, cada uno de los quales vale ciento y » treynta aspros; fuera destas que son naturales, todas las mo- » nedas estrangeras de oro y plata, valen lo que pesan por todos » los estados del Turco. Y un real de a ocho Español vale diez » aspros mas que los reales de a ocho de otros Reyes y Prin- » cipes. » Le ducat s'était donc détérioré du double, car il valait cent trente aspres au lieu de soixante. L'aspre d'alors équivalait à douze mankir (deniers), tandis que Soranzo le compte à vingt-quatre, et Crusius (*Turco-Græcia*), à huit deniers seulement. Sapiencia, p. 33, donne le calcul d'une charge de chevaux en argent, c'est-à-dire il évalue cent mille aspres à mille ducats; d'après ce calcul, le ducat évalué cent aspres tenait le milieu entre sa valeur primitive de soixante aspres et sa valeur ultérieure et détériorée de cent trente aspres : « Cada carga de aspros tiene valor de mil cequies de » oro; » plus bas, il dit, en parlant de la solde journalière des janissaires, qu'il fixe à douze aspres, d'après le cours de la monnaie castillane : « Doze aspros cada dia, che son » diez quartos reduzidos à la moneda castellana. » Lorsque dans l'année 1006 (1597), la Porte songea à améliorer la monnaie, elle prescrivit que le drachme d'argent, qui, sous Souleïman Ier avait donné cinq aspres, et douze sous Mourad III, fournirait à l'avenir huit aspres seulement (Selaniki, p. 764). Mais cette mesure ne fut point exécutée; au contraire, la monnaie fut encore détériorée, car le ducat valut bientôt cent quatre-vingts aspres (Selaniki, p. 764). D'après le cours de la monnaie sous Souleïman, où le ducat représentait une valeur

de soixante aspres, la pièce d'or valait douze drachmes d'argent, cours qui ne différait pas beaucoup de l'ancien système monétaire des Arabes, chez lesquels le denar fournissait treize dirrhems et demi. L'akdjé (aspre) était donc le douzième de la petite monnaie d'or (altoun) des Turcs, à l'époque où le cours de la monnaie ottomane n'était pas encore détérioré. Vers le même temps, et à l'avènement de Henri VIII, l'once d'or et la livre d'argent valaient, en Angleterre, quarante shellings (Lyngard, VI, p. 432), c'est-à-dire, la livre d'or valait douze fois plus que la livre d'argent. D'après cela, le drachme d'argent (quatrième partie d'une once) faisait alors la quatre-vingt-seizième partie de quarante shellings ou cinq pences, valeur qui correspond au drachme d'argent représentant cinq aspres.

III. — Page 254.

Outre les ambassades dont nous avons déjà parlé, la liste qui m'a été communiquée par le comte Stanislas Rzewuski contient encore la mission de Lasczky, palatin de Plock, à l'époque où Myskowsky se trouvait à Constantinople comme agent diplomatique, et l'ambassade de Prandota de Nieznia Dzierzek, qu'il faut distinguer de Christophe Dzierzek (en mission à Constantinople dans les années 1579 et 1589), et de l'interprète Remi Dzierzek, mort à la bataille de Cecora.

Nous croyons devoir donner ici en entier les trois lettres suivantes comme faisant mieux connaître les prétentions de la Porte à la souveraineté de la Pologne :

Traduction littérale d'une lettre du sultan Mourad III à l'empereur Maximilien II, datée du 1er djemazioul-ewwel 984 (27 juillet 1576).

« Gloire des princes chrétiens, élu parmi les grands du peuple de Messie, régulateur des affaires de la communauté nazaréenne, toi qui es entouré d'autorité et de magnificence, toi qui réunis dans ta personne les preuves de la gloire et de la puis-



sance, roi de Vienne et empereur de Rome, Maximilien; que ta fin soit heureuse! A la vue de notre sublime chiffre vous saurez : qu'Etienne Bathory, la gloire des princes chrétiens (que sa fin soit heureuse!) installé comme roi de Pologne par notre sublime et glorieuse Majesté, a envoyé une lettre à notre heureuse Porte, refuge des princes honorés, et nous a informé, qu'obéissant à mes sublimes ordres, il s'était rendu dans ce pays, qu'il avait mis sur sa tête la couronne, conformément à l'antique usage de ce peuple, qu'il était distingué et estimé de ses semblables, qu'il s'occupait activement de la défense de ses provinces et qu'il travaillait assidument à améliorer le sort de ses sujets et de ses Etats; il nous a fait savoir aussi que quelques méchans songeaient à faire du dommage au royaume de Pologne. Mais cet empire est un de mes pays bien gardés, et ses habitans m'appartiennent comme les sujets de mes autres pays, et je ne souffrirai pas que quelqu'un les moleste ou dépasse seulement de la largeur d'une main la frontière de leur territoire, car ses habitans doivent vivre tranquilles sous ma protection. D'ailleurs il a été expressément stipulé dans le traité signé de notre main impériale, à cause de l'amitié qui existe entre nos deux Etats, que les frontières de Transylvanie et de Pologne ne pourraient être dépassées ou ravagées sans que la paix existante ne fût par cela même rompue entre nous. Si le roi de Moscou, qui tient toujours les yeux ouverts sur la Pologne, voulait, d'accord avec vous, vous envoyer une armée, et si vous pensiez à le seconder et à envahir ledit royaume, ce serait agir contrairement au traité existant entre les deux parties, et très-déloyal. Ce qui convient à vous, comme roi, c'est d'observer fidèlement les articles du traité et votre promesse, et d'envoyer, par des ambassadeurs désignés à cet effet, le tribut que vous avez payé de tout temps. Comme ce tribut n'est pas encore arrivé, et que le délai stipulé est passé, cette négligence entraîne à sa suite une rupture de la paix. Pour la prévenir, vous devez, au reçu de cette lettre impériale, envoyer des ordres à votre général sur les frontières, afin qu'il porte toute son



attention aux affaires de la paix, de ne laisser sortir personne du cercle de ses devoirs, et de prendre garde de faire quelque chose qui serait contraire à cette paix. Il en sera ainsi si vous êtes dans l'intention de maintenir les clauses du traité conclu entre les deux parties, et d'entretenir avec nous de bonnes relations. Si telle est votre volonté, vous n'écouterez aucune insinuation malveillante, et vous ne tarderez pas à vous désister de vos prétentions sur la Transylvanie et la Pologne; au contraire, vous vous empresserez d'envoyer votre tribut; mais si vous pensez autrement, vous devez m'en informer aussitôt afin que nous puissions exercer notre protection impériale qui subjugue et soutient le monde. Ecrit dans la première décade du mois de djemazioul-ewwel 984 (27 juillet 1576); de la résidence de Constantiniyé, la noble et la bien gardée. » Cette lettre était accompagnée d'une autre du grand-vizir Mohammed Sokolli, sur le sceau duquel on lisait, au milieu, *Tewekkültou ala khaliki,* c'est-à-dire: « J'ai eu confiance dans mon créateur; » et tout autour ces vers : *Ilahi mebada djüda, Mohammed fi loutfi resouli Khouda,* c'est-à-dire : « Mon Dieu, que Mohammed ne soit jamais séparé de la grâce du prophète de Dieu! »

Traduction de la lettre du sultan Mourad III à l'empereur Rodolphe II, datée du 1er silkidé 995 (3 octobre 1587).

« Gloire des princes chrétiens, élu parmi les grands du peuple du Messie, régulateur des affaires de la communauté nazaréenne, toi qui es entouré d'autorité et de magnificence, qui réunis dans ta personne les preuves de la gloire et de la puissance, empereur de Vienne, des Allemands (*Alamanian*) et des Romains (*Roumanian*), Rodolphe II, que ta fin soit heureuse! Vous saurez, à la vue de ce sublime chiffre impérial, que nous avons reçu la lettre envoyée par vous à notre sublime Porte, à laquelle la fortune a confiance, et qui est le refuge des plus grands Sultans et des plus puissans Khakans. Comme de tout

temps les rois de Pologne n'ont été élus que par l'accord unanime des Etats assemblés par ordre du grand-chancelier, l'élection du roi a, cette fois, été mal faite, en ce que le chancelier (Reïsoul-Kouttab), après avoir désigné comme roi de Pologne le fils du roi de Suède, a élu, trois jours après (le 22 août), et mis sur le trône votre frère Maximilien, non-seulement avec le consentement des magnats et des grands voïévodes, mais aussi par la volonté unanime de tous les nobles (begs) polonais, et celle de tous les députés. Bien que notre sublime Porte ait déjà été instruite de toutes ces circonstanees, vous avez néanmoins, fidèle à vos relations d'amitié avec nous, envoyé un rapport pour nous en informer. Vous nous dites que c'est à Dieu, le Tout-Puissant, de donner et de retirer les empires, et qu'il faut se conformer à sa volonté divine. Vous espérez que votre frère, animé de sentimens plus amicaux que d'autres rois, sera pour nous un bon voisin, et vous nous instruisez qu'il enverra à notre sublime Porte un ambassadeur auquel nous pourrons ajouter foi dans le récit qu'il nous fera sur ce qui s'est passé. Vos lettres et les écrits que votre ambassadeur a déposés au pied de notre heureux trône impérial, ont été communiqués à nos nobles connaissances qui embrassent le monde. Mais les rois de Pologne ont été de tout temps installés par ma bienheureuse Porte, et le roi défunt a été nommé par nous. Après sa mort, les Etats et les habitans de ce pays, les grands et les petits, les nobles et les hommes de basse extraction, ont envoyé à notre sublime Porte des ambassadeurs et des lettres dans lesquelles ils protestent humblement de leur attachement, et nous adressent cette prière : « Comme jadis, à la mort de notre roi, le Padischah, qui est le refuge du monde, a installé à sa place le roi récemment défunt, et comme nous étions parfaitement contens sous cette royauté, conduite avec justice, sous la protection du tout-puissant Padischah, nous supplions de nouveau la sublime et bienheureuse Porte de nous donner un autre roi, tel qu'elle le voudra. » Sur cette demande nous avons envoyé, par notre ambassadeur Moustafa-Tschaousch,

un khatti-schérif aux begs et aux boyars du royaume, dans lequel nous leur avons dit : Voyez, et si quelqu'un d'entre vous est digne de la royauté, faites-le nous savoir, et élisez-le pour votre roi ; si vous choisissez un étranger, vous vous en repentirez. Les begs et les boyars assemblés ont choisi le fils du roi de Suède, après en avoir préalablement demandé, près de ma sublime Porte, la permission et la confirmation. Mon consentement impérial a été donné et il est devenu roi. Nous vous avons signifié, par une lettre impériale, que vous devez vous abstenir de vous mêler de l'élection du roi de Pologne et des affaires de ce royaume. Comme un roi a été élu et installé avec la volonté de Dieu et mon noble consentement, vous ne vous êtes pas conformé à cette volonté divine. Nous adressez-vous donc les questions qu'il faut vous adresser à vous-mêmes? Mais vous êtes réfuté par vos propres paroles. Au reçu de cette lettre impériale, et si vous voulez maintenir l'ancienne amitié et la paix avec notre sublime Porte, vous écarterez votre frère de cette affaire et vous l'engagerez à revenir près de vous, afin que le roi élu par la volonté de Dieu et constitué avec mon noble consentement, soit élu et constitué en cette qualité; dans le cas contraire vous agirez contrairement aux traités existans, et vous aurez le premier commencé à violer la paix. Réfléchissez à tout cela, et faites-moi promptement savoir votre réponse, quelle qu'elle soit. Si c'est votre volonté de ne point troubler la bonne harmonie qui existe entre nous, vous ne vous montrerez pas l'adversaire du roi installé par ma noble volonté, vous vous empresserez au contraire de hâter sa confirmation en ordonnant à votre frère de revenir dans vos Etats. Vous l'aurez pour entendu. Donné le 1er silkidé 995 (3 octobre 1587). » Cette lettre était accompagnée d'une autre du grand-vizir Siawousch, sur le sceau duquel on lit ces vers :

Si dergahi Khoudaï khatapousch
Maghferet dared bendeï Siawousch ;



c'est-à-dire : « Siawousch implore le pardon de Dieu devant son trône qui couvre toutes les fautes. »

Exemplum literarum Regis Poloniæ ad Sulthanum datarum.

« Serenissimo ac Potentissimo Principi, Sulthano Chan, im-
» peratori Maximo Constantinopolitano, Assyriæ, Europæ,
» Persarum, Arabum, Syriæque, ac Ægypti Domino et amico
» et Vicino nostro carissimo Sigismundus Tertius, Dei gratia
» Poloniæ Rex, Magnus Dux Lythuaniæ, Russiæ, Prussiæ,
» Massoviæ, Samogitiæ, Lyvoniæque, nec non eadem gratia
» designatus Rex Sueciæ, Magni Ducatus Finlandiæ princeps,
» Salutem ac perpetuam felicitatem nostrique mutui amoris
» continuum incrementum. Serenissime et Potentissime Prin-
» ceps; Domine amice et vicine noster charissime! Cum jam
» hoc tempore majorem Legatum Nostrum, propter vetustum
» illud sanctissimum fœdus, quod a majoribus traditum, Se-
» renitati Væ. cum hoc Regno intercedit, confirmandum vete-
» raque pacta novo jurejurando sancienda atque corroboranda,
» mittere constitutum haberemus, præmittendum existimavimus
» hunc Legatum, Generosum Joannem Samoyski, Aulicum et
» Secretarium nostrum, qui et de adventu ac nomine Legati
» nostri majoris Serenitati Væ. nunciaret, et nonnulla etiam
» alia, sibi a nobis commissa, ad Serenitatem Vam. perferret
» quid post inaugurationem, coronationemque Nostram feli-
» cem, ac suscepta a Nobis Regni, more et instituto majorum
» Regni hujus, sceptra et gubernacula, in Regno Nostro sit
» subsecutum, quique prœlio supremo exercitus Nostri Duce,
» Illustri viro Joanne Samoyski, cum Maximiliano Archiduce
» Austriæ, æmulo Nostro, commissi eventus fuerit, non dubi-
» tamus Serenitatem Vam. nonnihil intellexisse ex iis literis
» nostris, quas Generoso Durguth Chyausio ad Serenissimam
» Vestram Portam perferrendas die 13. Februarii dedimus.
» Cessit nobis, Deo opto. Max. justissimam nostram causam
» adjuvante, victoria eo insignior, quod non tantum æmulus

» et adversarius noster Regno Nostro depulsus sit, ac illius » exercitus ultra Regni Nostri fines, in Silesia, Cæsaris Germa- » norum provincia, novorum Hungarorum et Germanorum » auxiliorum adventu auctus, at idcirco spei et fiduciæ plenus, » opportunoque loco instructa acie, in Nostros superbe signa » inferens in acerrimo conflictu, fortissime constantissimeque » Nostris depugnantibus, magna cæde, non solum profligatus, » verum etiam ipse, amissis tormentis, fuga cum reliquis in- » faustæ pugnæ oppidum Bicinam illapsus, admoto exercitu » nostro ad muros, potestati Nostræ sese dediderit, atque cum » eo etiam plerique ii subditi Nostri, qui Regnum hoc turba- » verant, et illi pertinaciter adhærebant, Nobis autem adver- » sabantur. Agimus itaque gratias Deo, qui Nobis felicitatem » hanc, et tam præclaram de adversariis Nostris victoriam tri- » buit. Cum autem majorum Nostrorum familiæ Jagellonicæ, » Poloniæ Regum exemplo, juxta sanctissimi fœderis vincu- » lum amicitiam cum Serenitate Va. bonæque vicinitatis studia » colere, constitutum habeamus, mandavimus etiam præfectis » et subditis Nostris omnibus, qui Serenitatis Væ. provinciis » sunt vicini, ut quamvis nondum per Legatum Nostrum pacta, » cum Serenitate Va. confirmata sint, nihilominus tamen fœ- » deris sanctissimi inviolabiles et integras rationes conservent, » et omni studio pacate et tranquille vicinitatis officia a sua » parte præstent. Cætera hic Internuncius noster, Joannes Sa- » moiski, Serenitati Væ. exponet, cui ut plenam adhibeat » fidem; rogamus, atque Serenitatem Vam. bene et feliciter va- » lere cupimus. Datum Cracoviæ die 13. Maji 1588. Regni vero » nostri anno primo. Ex Commissione Regiæ Mtis. propria. « On trouve une lettre antérieure de Sigismond datée de Danzig du 18 octobre 1587, et remise au Sultan par Samoiski, à la bibliothèque impériale, *Codex Hist. prof.*, no 138, t. VIII.

IV. — Page 264.

Les points principaux des plaintes contenues dans cette supplique étaient : l'ardeur avec laquelle l'empereur s'immisçait

dans les affaires de Pologne et de Transylvanie; la tentative de Rauber sur l'Hatwan; le pillage du marché de Thur; la captivité du beg de Koppan, où l'alaïbeg, avec ses femmes et ses enfans, fut brûlé vif dans la cave de sa maison, et où avaient péri plusieurs imams et scheïkhs; le rapt de mille jeunes filles vendues comme esclaves; l'incendie de Saint-Marton; le pillage d'un château près de Simontorna; la prise des fortifications extérieures de Kekkœ; l'occupation de Wesprim et de Tatta, places qui avaient appartenu autrefois aux Turcs, et qui, maintenant, disait la lettre du Sultan, étaient profanées par les *cochons* de chrétiens dont la domination s'étendait encore sur les villes des montagnes, parmi lesquelles chacune était plus précieuse que toutes les conquêtes en Perse: « In Persia » quanta regna Celsitudo Vestra cepit utilitate una fodina omnibus illis prævalet, facillime autem fodinæ capiuntur; fodinæ autem sunt 13 civitates Adrianopoli similes : Zolium, » Novumzolium, Selmetzbana, Kormizbana, Bakabana, Zamakonbana aliæque ad formam harum civitatum appellatæ. » Inter civitates prædictas 1700 sunt pagi, quorum singuli 700 » aut 1000 domos habent fodinarum, etc. »

V. — Page 266.

Sultanzadé est le nom qu'on donne à tous les fils nés d'une fille d'une sultane. Les historiens contemporains confondent généralement les petits-fils d'une sultane avec ses propres fils; mais ces derniers sont condamnés à mourir en naissant, car la loi ordonne de ne point leur nouer le cordon ombilical. Istuanfi se trompe donc en disant de Mohammedbeg : « Mehmetes præfectus Herzegovinæ e Turcici principis sorore genitus; » car Mohammedbeg était petit-fils de la tante de Mourad III, et issu de la fille de cette dernière, et non pas le fils de la sœur du Sultan. Naïma, p. 44. Campana (*Compendio historico delle guerre fin all' anno* 1597, *Venezia*), appelle Moustafabeg de Klis, Hazanet Begi di Clissa. Petschewi, f. 206.

et 207, raconte à cette occasion une prophétie du derwisch Idris Baba de Fünfkirchen (Cinq-Eglises), et plusieurs songes de Hasan-Pascha. Voyez encore sur cette victoire l'ouvrage imprimé à Vienne et ayant pour titre : *Neue Zeitung warer erhaltenen und erlangten Victori, so undter der Fürst. Durchl. Ernst, Erzhertzogen zu Oesterreich etc. Administration, vor Syssek, an der Crabatischen und Windischen Granitzen, zwischen den unserigen und dem grausamen Erbfeindt Christliches Namens dem Türken, auss sonderbarer fürschung, hilff und beystandt des Allmechtigen Gottes beschehen, den* 22. *tag Junii dieses* 1595 *Jars.*

VI. — Page 267.

On peut déterminer la date de sa nomination par le contrôle des rapports des ambassadeurs vénitiens et impériaux; Naïma, I, p. 45, fixe par erreur sa sortie de Constantinople au jeudi 12 schewal (12 juillet), car le 12 schewal correspondait à un lundi; le même auteur se trompe encore lorsqu'il fixe le départ des troupes au 18 juillet, car, d'après le rapport de l'ambassadeur, elles ne se mirent en marche que le 29 juillet : *Il generale Sinan si e levato elli* 29 *Luglio con* 25 *o* 30,000 *persone, affrettando la partenza. Summ. del. rel. ven.* 3 *Luglio.*

VII. — Page 270.

Ces conquêtes se trouvent aussi mentionnées dans les sermons de l'évêque de Vienne. On lit, dans l'opuscule intitulé *Zwo christliche Predigten*, Vienne, chez Léonard Formica, 1594, p. 65 : « Dass der Mahumetische Sultan ein henkerischer » und mœrderischer Bluthund sey, ist an dem genug scheinbar, » dass sie mit erhenken, erwürgen mit strick und henkerischer, » mœrderischer arbeit viel umgehen und von wegen ires irdischen zergænglichen Reichs, ires eignen Fleisch und Bluts nit » verschonen, irer leiblichen Brüder, ja irer natürlichen Vatter » keine verschonung noch barmherzigkeit haben, sondern las-

» sen sie mit Gift und mit Strang morden und umbringen. » L'auteur fixe la date de la prise de Sabaka au 16 novembre. Voyez encore : *De expugnatione Filleci et aliorum castrorum narratio*, dans Syndromus, p. 203 et 208.

VIII. — Page 272.

Ali, f. 460, Fesl., f. 15, Naïma, p. 51, et Petschewi, f. 214, parlent avec beaucoup de détails de la réception du khan des Tatares sous Souleïman, et de l'honneur que lui fit le grand-vizir en allant à pied à sa rencontre. Plus tard les grands-vizirs conduisirent les khans à l'audience en les saisissant sous le bras et les firent sortir de même ; mais, du temps de Petschewi, leur autorité avait déjà diminué au point qu'ils furent obligés de baiser les vêtemens des grands-vizirs. D'après l'*Inscha* qui se trouve dans la collection des manuscrits de Diez, XVII, p. 39, le khan des Tatares exprima son étonnement sur ce que, dans une armée si bien équipée, on eût besoin d'une troupe de Tatares à moitié nus.

IX. — Page 272.

On trouve, parmi les manuscrits de Schwandtner, n° 875 de la *Bibl. Imp.*, un état des bouches à feu et des munitions ; cet état, daté du 5 janvier 1595, porte la signature du garde-magasin de l'artillerie, George Tascher. Il compte deux cent quatre-vingt-dix bouches à feu depuis le plus petit jusqu'au plus gros calibre, deux cents quintaux de poudre, deux cents quintaux de plomb, vingt mille aunes d'étoupilles, deux cent cinquante boulets pesant soixante-six livres chacun, six cents boulets à quarante-six livres chacun, quatre cents boulets à quarante livres chacun, trois mille un boulets à trente-quatre livres chacun, deux cents boulets à quinze livres chacun, cent cinquante boulets à dix livres chacun, trois cents boulets à six livres chacun, et quatre mille boulets à deux livres chacun.

—

LIVRE XLI.

I. — Page 294.

Selaniki ne parle que des sommes sorties du nouveau trésor, tandis qu'Ali, alors secrétaire du corps des janissaires, par les mains duquel tous les comptes et toutes les sommes passaient, les énumère ainsi qu'il suit : l'aga des janissaires, dix mille aspres ; le seghanbaschi, trente mille ; à chacun des saghardjis, trois mille ; aux écrivains, neuf mille aspres. Ali refusa cette somme comme étant trop petite pour un fonctionnaire qui avait alternativement occupé la place de defterdar à Erzeroum et à Bagdad ; à l'époque dont nous parlons il ne remplit que provisoirement les fonctions de secrétaire des janissaires. Il reçut donc cinquante mille aspres ; le bostandji-baschi de Constantinople, cinquante mille aspres ; celui d'Andrinople, sept mille ; le kiaya du jardin de Constantinople, deux mille ; celui d'Andrinople, quinze cents ; le kiaya des janissaires, sept mille ; les agas des adjemoghlans à Gallipoli et à Constantinople, six mille ; les agas de Roumilie et d'Anatolie, cinq mille ; le yüzbaschi, trois mille ; les segbans à cheval, trois mille cent quarante ; chaque janissaire, trois mille ou vingt-cinq ducats (le ducat valait alors cent vingt aspres au lieu de cinquante). Ali énumère encore les présens offerts par les grands de l'empire à l'occasion de l'avènement du Sultan : le grand-vizir, trois cent mille aspres ; les autres vizirs, deux cent mille ; le moufti, trente mille ; les deux kadiaskers, vingt mille ; les mollahs (grands-juges), quinze mille ; les muderris supérieurs en grade ; dix mille ; les muderris inférieurs en grade, trois mille ; les scheïkhs supérieurs en grade, trois mille ; les scheïkhs inférieurs en grade, deux mille ; les scheïkhs ordinaires, mille ; les defterdars et les nischandjis, quarante mille ; le maréchal de l'empire et le grand-chambellan, quinze mille ; les agas de l'étrier, dix mille ; l'inspecteur du defter, cinq mille ; le reïs-efendi, sept mille ; le rouznamedji et le mouhasebedji, cinq

mille ; les chefs des bureaux et de la chambre des comptes, trois mille ; tous recevaient en outre des vêtemens d'honneur dont le plus haut était de deux à trois mille aspres.

II. — Page 296.

On trouve dans l'Académie I. R. des manuscrits orientaux, nº 6, une lettre adressée à l'archiduc Mathias par Mohammed-Pascha, gouverneur d'Ofen et fils du grand-vizir Sinan, dans laquelle il lui annonce l'avènement de Mohammed III, et la réponse de Mathias, nº 76. Ces deux documens renferment des passages fort curieux relatifs à des provocations de guerre. Mohammed-Pascha annonce à l'archiduc que le nouveau Sultan, portant le même nom que le conquérant de Constantinople, avait distribué à ses esclaves, les soldats, une somme de cinquante millions d'aspres (cinq cent mille ducats), pour les exciter à la conquête projetée de Vienne. Mathias, dans sa réponse, lui demande, entre autre choses, s'il ne savait pas que, de même que Constantinople avait été fondée par un prince du nom de Constantin, et perdue par un prince de ce nom, de même la capitale de l'empire ottoman, conquise par un sultan Mohammed, serait reprise par les chrétiens à un autre sultan Mohammed. Il ajouta que le jour où Mohammed III était monté sur le trône, l'empereur avait reçu les clefs de dix-huit châteaux-forts conquis par ses armes, et reçu les hommages des princes de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie.

III. — Page 307.

Petschewi, f. 223 et 226. Cet entretien eut lieu près du tombeau d'un général hongrois. Petschewi cite textuellement son entretien avec Palfy, et donne la description du festin qui lui fut offert ainsi qu'à Schemsizadé (f. 228). Palfy aimait à parler par paraboles, et Petschewi, f. 129, cite l'une d'elles : « Il existait, disait Palfy, dans le palais impérial, une boîte qu'on prétendait devoir empester le monde entier, du moment qu'on

l'ouvrirait, en le peuplant de serpens et de scorpions (il faisait allusion aux guerres avec les Turcs); cependant on l'a ouverte et l'on n'a rien trouvé de semblable. » Petschewi lui répliqua : « Vous croyez que cette tradition n'a aucun fondement; mais vous vous trompez, car vous n'avez enlevé que le couvercle de la boîte; elle a un second fond, et ce n'est qu'en ouvrant celui-là que vous connaîtrez tout votre malheur. » — « Palfy, ajoute Petschewi, se sera souvent rappelé cette réponse après la chute d'Erlau. »

IV. — Page 315.

Ali, f. 485, le dépeint comme un homme d'un mauvais caractère (bedkoui), de paroles méchantes (bedgoui), et de traits sévères (tündroui). Les historiens européens disaient qu'il avait la plus grande ressemblance avec le cardinal Granvella. Devenu grand-vizir, il fit inscrire, au-dessus de la porte de son diwan, cette sentence de la tradition : Dieu maudit le corrupteur et celui qui se laisse corrompre (*Laanalla hou er-raschi wel mourteschi*). Mais lorsque, plus tard, il se laissa corrompre et employa lui-même la corruption auprès d'autres, il fit effacer cette inscription. Mieux aurait valu y placer cette maxime du Koran : L'avidité rend méprisable (*men tamaa zellé*).

V. — Page 316.

« Arrivo à Constantinopoli del Cisnegir (Tschaschnegir) ar-» rivato da Venezia. » *Sum. del. rel. ven. Luglio* 1595. « Usein » per annunziare l'assunzione al trono. » *Catalogo delle Persone spedite a Venezia*. Les sept missions, sous le règne du sultan Mourad, étaient : « 1° 1576 8 giugno, Hasan Ciaus per affari » particolari; 2° 1580 10 luglio, ritorno del sudetto per il me-» desimo oggetto. Les lettres de recréance du Sultan pour Do-» nado se trouvent dans les *Scritture turchesche;* 3° 1581 2 sett., » Amb. del. G. Signor al Re di Francia con lettere di racco-» mendazione per la republica; 4° 1581 14 ottob., amb. per

» invitare la Serenissima Signoria alla funzione della circonci-
» sione; 5° 1581 3 dec., Bolukbassi spedito dall' Aga dei Gia-
» nizari per acquistar effetti; 6° 1589 ult. augusto, spahi del
» G. Signor per acquisto di 2000 braccia di panno d'oro;
» 7° 1589 28 dec., tesoriere del G. Signore per affari privati. »

VI. — Page 327.

Les historiens hongrois et turcs sont d'accord sur la date, 5 rebioul-ewwel (26 octobre). Cette coïncidence des dates, qu'on rencontre si souvent en comparant entre eux les historiens turcs et chrétiens, ne laisse aucun doute que celle du 16 juillet 622, citée dans l'*Art de vérifier les dates*, ne soit la véritable, et Deguignes se trompe en mettant le 15 juillet.

VII. — Page 329.

Petschewi, f. 233, et d'après lui Naïma, f. 38, racontent qu'il avait existé alors une gravure allemande représentant le sultan et le khodja au milieu du champ de bataille. Ce dernier élevait la main au ciel pour implorer le dieu de la victoire. Ces deux auteurs remarquent à cette occasion combien est pernicieuse la confiance aveugle dans les forces numériques, car, dit le premier, les Allemands, ainsi que les Ottomans, se sont également fiés à la grandeur de leur armée, confiance qui les fit alternativement vainqueurs et vaincus. Petschewi fixe les forces numériques de l'armée ottomane à cent mille hommes, savoir : cinquante mille hommes de troupes régulières, et soixante mille hommes de troupes irrégulières.

VIII. — Page 332.

Ce rapport, adressé au kaïmakam de Constantinople, Hasan-Pascha, se trouve en entier dans Selaniki, f. 632, et dans les *Scritture turchesche*, t. V., Archives I. R. Après avoir cité plusieurs sentences du Koran, l'auteur de ce rapport donne la des-

cription suivante de la forteresse d'Erlau : « C'est une forteresse » dont les remparts sont aussi hauts et aussi inaccessibles que » les monts Demawend, le Caucase, l'Elwend (Orontes) et Kaf : » ils ne diffèrent en rien des remparts du Zodiaque ; ses fon- » demens sont aussi solides que ceux du taureau sur lequel » repose la terre ; ses créneaux se dressent comme la lance » d'Acturus ; ses tours sont intactes comme l'honneur d'une » vierge, etc. »

IX. — Page 357.

Les Archives de la maison I. R. contiennent plusieurs documens curieux relatifs à la reddition de Papa ; d'abord la capitulation en original de Mohammed III, dont nous donnons ici la traduction ; ensuite une lettre du grand-vizir, et plusieurs autres lettres écrites par les transfuges français à leurs compatriotes pour les engager à échanger le service de l'empereur contre celui du Sultan.

Traduction de la capitulation signée par Mohammed III avec la garnison française de Papa.

« Modèle des princes chrétiens, exemple des grands du peuple du Christ, régulateur des affaires de la communauté nazaréenne, commandant des troupes françaises à Papa, colonel Lamotte (dont la fin soit heureuse !), le plus glorieux des nobles et des grands chrétiens, ainsi que des chefs français de la susdite forteresse ! Vous saurez *, en recevant ce diplôme muni de notre chiffre impérial, que votre sincère lettre envoyée par le capitaines Pirmaclu (?) ; Frantscho (François), et Lablandj

* Le lecteur aura sans doute déjà remarqué, dans plusieurs lettres précédentes du Sultan, le contraste de *toi* et de *vous* ; en général, nous avons cru devoir conserver fidèlement les formes et le ton de ces lettres pour mieux en faire ressortir l'originalité.

(*Note du Traducteur.*)



(la Blanche), nous a été remise. Vous y confessez que vous vous êtes rendu coupable d'un grand péché en ayant combattu contre les armées musulmanes, et vous nous faites savoir qu'en souvenir de l'amitié du padischah de France avec mes glorieux ancêtres et Ma Majesté, les officiers et voïévodes se sont assemblés et ont résolu de prendre service à notre sublime Porte ; vous nous informez encore que vous avez rendu à la liberté, sans rien demander, cent cinquante prisonniers musulmans, et que vous voulez nous livrer la forteresse de Papa avec toutes ses munitions de guerre. Vous demandez en même temps la faveur de pouvoir continuer à vivre suivant vos usages et dans votre foi, sans qu'aucun de vous, qu'il devienne Musulman ou non, soit pour cela insulté ; vous désirez conserver vos armes sans que personne puisse vous forcer à les échanger contre d'autres ou restreindre votre liberté ; vous voulez qu'il vous soit payé la même solde que vous a donnée jusqu'ici le roi de Vienne, savoir : aux huit capitaines cent ducats par mois ; aux huit porte-enseignes cinquante ducats ; aux deux autres porte-enseignes dix-huit ducats ; aux six voïévodes (lieutenans) cinquante ducats ; aux seize sabtdjis (sous-lieutenans), seize ducats ; au kiaya (procureur), cinquante ducats ; et au colonel cent ducats ; vous demandez en outre le paiement de votre solde arriérée de quinze mois, et vous voulez que tous les biens, les vivres, les prisonniers allemands et hongrois, sans distinction de sexe, vous appartiennent ; qu'aussi long-temps que vous occuperez la forteresse votre solde vous soit exactement payée, et qu'ensuite chacun puisse se rendre là où il voudra. Vous stipulez qu'il soit donné une gratification de vingt mille ducats aux deux cents hommes qui, d'une voix unanime, ont résolu de nous livrer Papa ; que vous ne soyez tenu d'entrer en campagne qu'à la suite de Ma Majesté impériale ou du grand-vizir commandant en chef mes armées ; que vous ne soyez employés à aucune autre guerre, et que les Tatares ne puissent s'introduire dans vos rangs. Tout cela, et en général tout ce que vous avez écrit et expliqué à ce sujet, a été soumis à ma noble

connaissance, et vous est accordé. De tout temps mes faveurs et mes bienfaits ont été répandus sur ceux qui se sont réfugiés près de ma sublime Porte, et ils sont également accordés à vous qui, par cette conduite, nous fournissez des preuves de votre fidélité et de votre attachement. En conséquence nous avons envoyé quinze mille ducats à l'honoré beg Hasan, sandjak de Stuhlweissenbourg, auquel nous avons confié la garde de Papa avec le titre de beglerbeg, et nous avons consenti à tout ce qui nous a été soumis. Je vous délivre donc le présent traité impérial, et ordonne que, devenus fidèles sujets de ma sublime Porte, vous défendiez comme auparavant la forteresse de Papa, que vous viviez en bonne intelligence avec le commandant de ladite forteresse et des environs, ainsi qu'avec les victorieux combattans pour la vraie foi et gardiens des frontières; que vous soyez les amis de mes amis, les ennemis de mes ennemis, et je veux que, sous ma protection impériale, vous ne manquiez pas de sincérité. Aussi long-temps que vous suivrez d'un pas ferme la route d'un sincère service, chacun de vous, de vos enfans, de vos parens et de votre suite, quel que soit leur rang, sera traité avec les égards qui lui sont dûs, par mes vizirs et généraux, mes beglerbegs et sandjaks, par mes autres commandans et agas, par les boulouks, les janissaires, et les autres soldats, en général par tous ceux qui reçoivent un traitement depuis mille jusqu'à cent aspres. Vous serez distingués parmi vos semblables, et personne de vous ne sera offensé ou blessé dans ses moindres intérêts. Votre solde vous sera exactement payée conformément à votre volonté, et, en observant les conditions susdites, vous serez respectés et considérés dignes de mes faveurs impériales. Vous devez le croire ainsi et vous en pénétrer. Donné au milieu du mois de silhidjé 1008 (27 juin 1600). » — La lettre du grand-vizir, conçue à peu près dans les mêmes termes, annonce aux transfuges l'envoi de vingt-cinq chaînes d'or, dont deux furent données à ceux qui devaient les apporter, et les vingt-trois autres distribuées aux officiers commandant dans Papa. Son sceau porte cette



inscription : *Inné Ibrahime halimé*, c'est-à-dire, « Car Abraham était doux. » Les lettres adressées, l'une par Ali-Pascha, gouverneur de Semendra, l'autre par Ibrahim, beg de Semendra, *à M. de Ramée, colonel de six cornettes Vallones, à Pest,* sont datées, la première de l'année 1603, la seconde de l'année 1604. On lit, en bas de la lettre du pascha d'Ofen, cette signature : « Mon fils, Dieu vous donne bonne aventure, votre très-affectionné serviteur, Ally Pascha. » Sur son sceau turc on remarque le glaive à double tranchant (soulfikar) du khalife Ali avec le nom d'Ali. Le beg de Semendra signe avec tous ses titres : « Votre très-affectionné serviteur, Monclas, gouverneur de la ville de Cemendre et Semendrova, commandant dix-sept gouverneurs en l'absence du bysroy de Hongrie, premier conseiller de S. M. turque en son conseil de guerre, et colonel et seul chef des bandes françoyses, qui sont dessoubz l'obeyssance de S. M. » Au milieu de son sceau turc se trouvent ces mots : *Radji Loutfi Khouda Ibrahim,* c'est-à-dire, « Ibrahim implorant la grâce de Dieu. » On remarque, dans une des lettres de Monclas, ce passage : « Je avoy oublié votre trompette Coulas, y mérite double paye. Je vous prie ne l'oublier point ; vos trompettes alemandes d'aujourdhuy je crois que le serein les avoit touché, car ils estoient tous flématiques, ou bien ils avoient mangé trop de potage pour avoir la voix courte. » Une autre de ses lettres se termine ainsi : « Car je vous jure sur mon honneur, que l'on vous donnera tout ce que demanderez. C'est une belle fortune pour vous ; vous ne serez pas ung an de service que vous aurez cent mille escus en bource, et si possible la fortune vous dira que le grand Turc vous pourra envoyer pour voir ces deux compagnies de cuirasses, vous vous pourrez assurer d'avoir dix mille escus présens ou en or et pierreries ; car jusques aux princesses l'on vous fairoit present ; brief, vous et vos capitaines seriez sy aveuglez de bien que n'en sçauriez que faire. Pour de secours, le Turc ne veut point en faire passer ; de là, l'on fera bien mettre quarante, cinquante batteaux sur la rivière pour faire perdre courage à ces pourtrons lancequenets, de donner



courage à voz gens; il y a cinq ou six jours que je suis adverty qui vous doyt venir des lancequenets pour relever ceux qui sont là; depeschez vous sy avez envye d'estre serviteur du grand Seigneur et faictes responce, car suyvant vostre responce moimesme tiendrai la main à faire accommoder les bateaux. »

X. — Page 375.

Moustafa de Gallipoli, surnommé Ali (le noble), naquit en 949 de l'hégire (1542); car il dit, dans le xxxve écrit de son *Inscha*, daté de l'année 991 (1583), qu'il avait atteint l'âge de quarante-deux ans. A peine âgé de neuf ans, il suivit les cours du grand philologue Sourouri, et, en l'année 960 (1552), ceux du grammairien Mouhiyeddin Kafiedji (*Histoire d'Ali*, f. 67 et 307). En 965 (1557), il dédia au prince Sélim son poëme romantique intitulé *Mihr ou Mah* (le Soleil et la Lune). dédicace qui lui valut la place de secrétaire. Attaché à la personne de Moustafa-Pascha, gouverneur de Sélim, il passa avec lui en Syrie. En 1571, Ali se trouvait à Constantinople lors du grand incendie; trois ans plus tard, il écrivit à Klis, en qualité de secrétaire du gouverneur de Bosnie, le bulletin pompeux qui annonçait au Sultan la victoire remportée sur Auersperg, le 24 ramazan 982 (7 janvier 1575). Dans la même année, il visita à Zwornik le sandjakbeg et poëte Yahyabeg, auteur de plusieurs poëmes romantiques. En 1576, il était auprès du commandant de la frontière de Bosnie, Malkovich Balibeg, et du beg de Poschega. Lorsqu'en 1578, Lala Moustafa-Pascha partit de Constantinople pour prendre le commandement en chef de l'armée contre la Perse, Ali lui servit de secrétaire pendant toute cette campagne, à la fin de laquelle il fut nommé, en récompense de ses services, defterdar des fiefs situés dans le gouvernement de Haleb. Mais, à la mort de son protecteur Moustafa-Pascha, Ali paraissait être entièrement oublié. Le grand-vizir Sokolli, ennemi personnel de Moustafa, ne rendant justice ni aux services antérieurs d'Ali, ni à son mérite comme



auteur, l'historien s'en plaignit amèrement dans une foule de lettres qui sont insérées dans son *Inscha*. La description des fêtes de la circoncision des princes, publiée sous le titre de *Djamioul-bouzour* (le Collecteur des mers), lui valut enfin un meilleur emploi. Agé alors de quarante-deux ans, et auteur de dix-sept ouvrages, il fut nommé, en 1585, defterdar des fiefs d'Erzeroum; un an plus tard, il fut envoyé comme defterdar du trésor impérial à Bagdad. En l'année 1000 (1591), il fut employé comme secrétaire-général des janissaires, puis promu au rang de deftar-emini ou intendant du trésor; mais, au bout de dix ans, il rentra dans ses fonctions de secrétaire des janissaires. A l'avènement de Mohammed III, Ali remit au Sultan un poëme qui lui valut de l'avancement et un revenu de deux cent mille aspres; cependant, désirant gagner du temps pour écrire son grand ouvrage historique, *les Mines des Connaissances,* Ali se contenta de demander, dans une supplique rimée, à la sultane Walidé, la place de defterdar d'Egypte. Mohammed accorda aussitôt cette demande; mais les vizirs s'y étant opposés, il fut nommé defterdar d'Amassia avec le rang de sandjakbeg. Il mourut quatre années après, étant pascha de Djidda, à l'âge de cinquante-huit ans (Riza et Riazi, *Biographies des poëtes,* la 151e et la 203e), voyez encore *Journal asiatique,* t. I, p. 142. Les ouvrages qu'Ali nous a laissés et qu'il cite lui-même dans son *Inscha,* sont: 1° *Enisoul-kouloub* (le Confident des cœurs); 2° *Hallietoul-ridjal* (l'Ornement des hommes); 3° *Tohfétouss-souleha* (le Présent des Pieux); 4° *Rahatoun-noufous* (le Repos des âmes); 5° *Soubdetet-tewarikh* (la Fleur des Histoires), traduction turque de l'histoire d'Arabie; 6° *Heft medjlis* (les sept assemblées); histoire de la conquête de Szigeth; 7° *Nadiretoul-maharib* (les Raretés des Luttes), histoire de la guerre civile entre Sélim II et son frère; 8° *Noussretnamé* (le Livre de la Victoire), histoire de la guerre de Géorgie en 1578; 9° *Menschaoul-inscha* (Collection des lettres d'Ali); 10° *Djamioul-bouhour* (Collecteurs des mers), description des fêtes de la circoncision du fils du Sultan, en l'année 1582; 11° *Menakibi Hounerweran* (les

Panégyriques des hommes de mérite), biographies des calligraphes; 12° *Kounoul-akhbar* (Mines des connaissances). Cet ouvrage occupa les dernières sept années de sa vie. Voici les titres de ses œuvres poétiques : 1° *Tohfetoul-ouschak* (Présens pour ceux qui aiment); 2° *Riyazoul-irfan* (Jardin des connaissances); 3° *Mihr ou Mah* (le Soleil et la Lune); 4° *Mihr ou Wefa* (l'Amour et la Fidélité; 5° *un Divan persan et turc*. Ali ne laissa donc que dix-huit ouvrages, et non pas au-delà de trente, comme le dit Riazi, l'auteur des Biographies des poëtes.

FIN DES NOTES DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

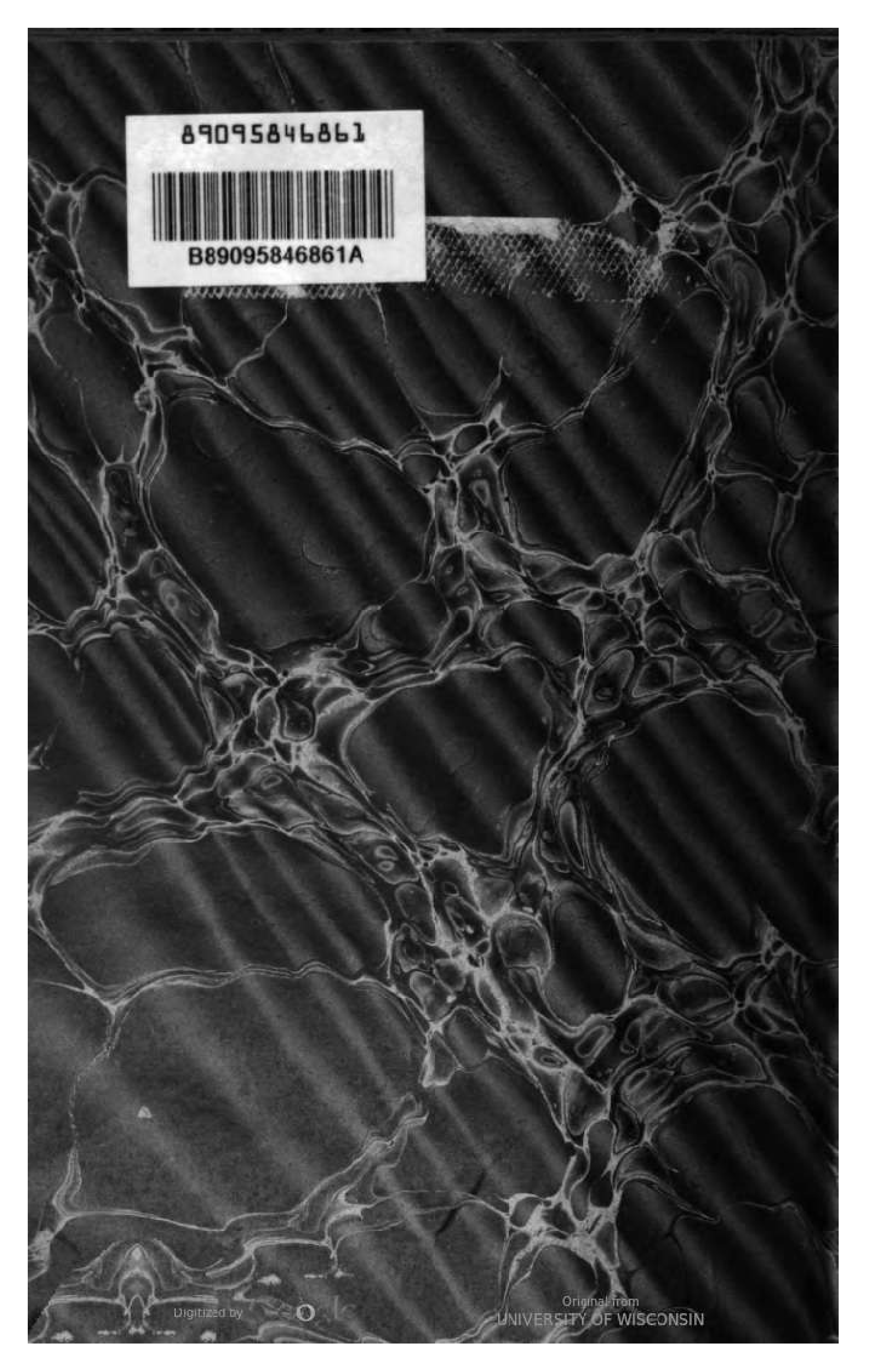
DANS LE TOME SEPTIÈME.



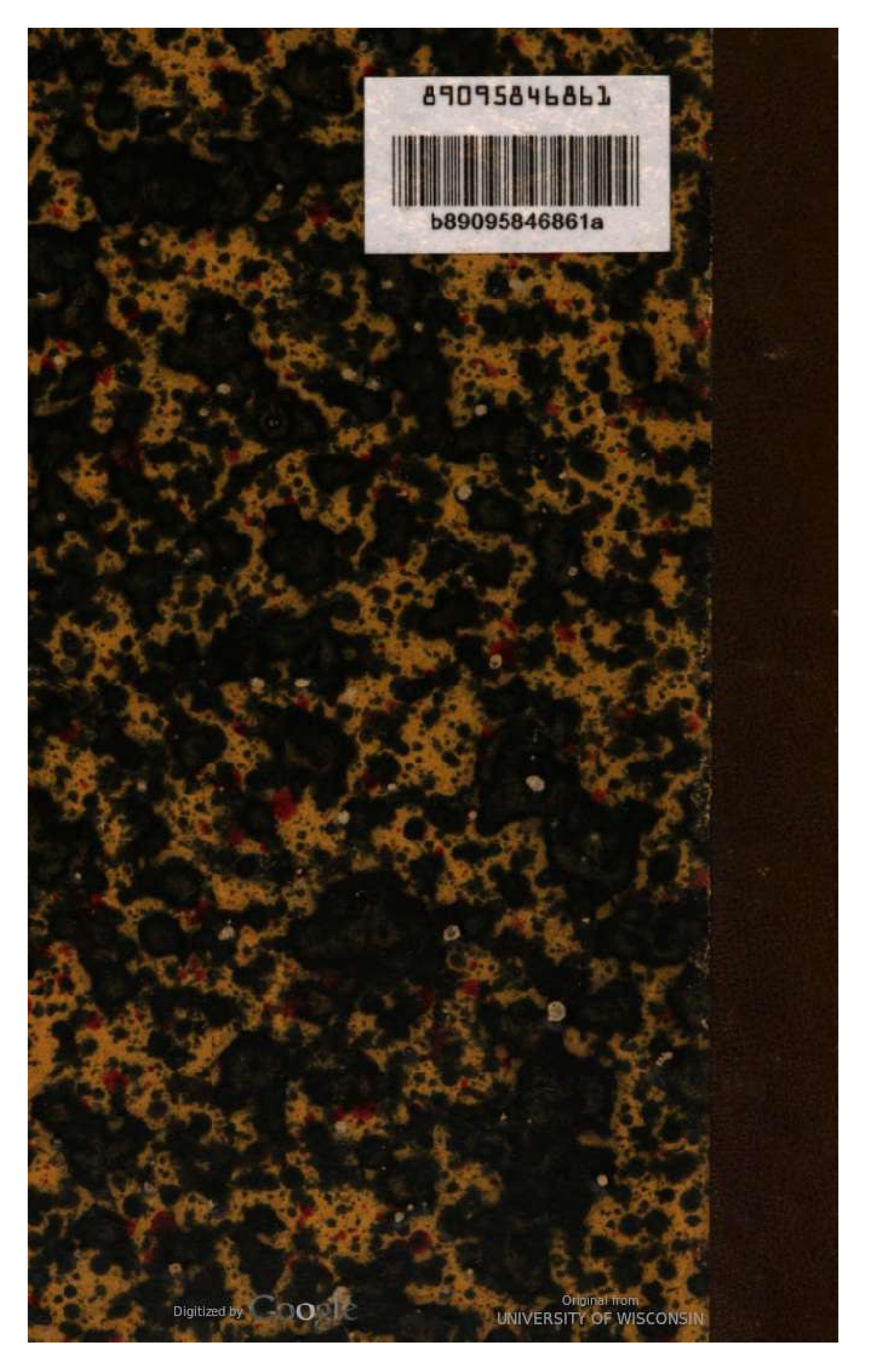


LIVRE XLI.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.


89095846861
B89095846861A


Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN


89095846861
b89095846861a